

La Revue Populaire

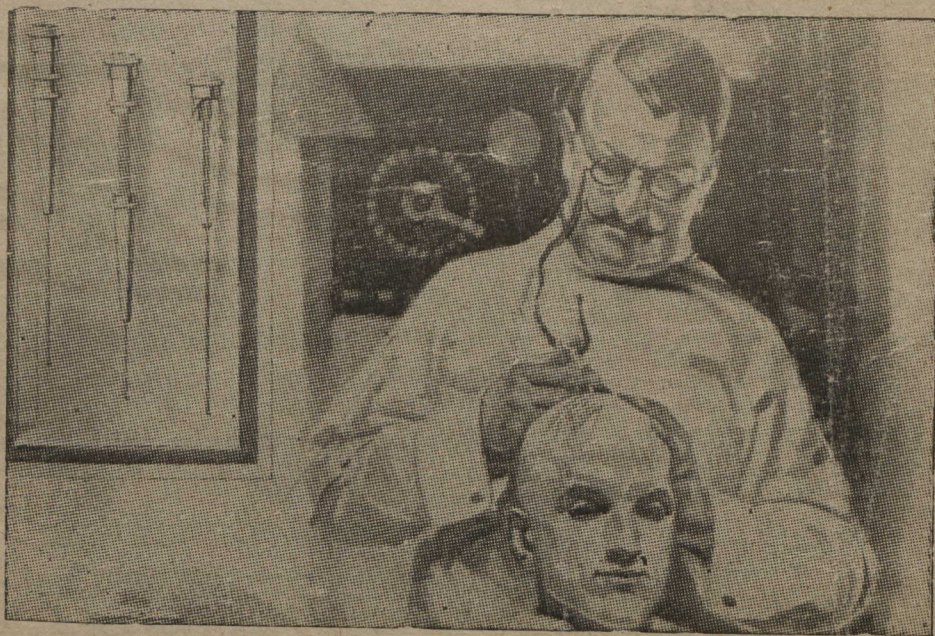
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 4

AVRIL 1919

PRIX: 15 CENTS



Comment les chauves peuvent se faire planter des cheveux. (Voir intérieur.)

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



La montagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE. LA GRACE DE LA
TAILLE

**Les PILULES
PERSANES**

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux
qui déparent une jeu-

ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux —
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



GANTS NOUVEAUX

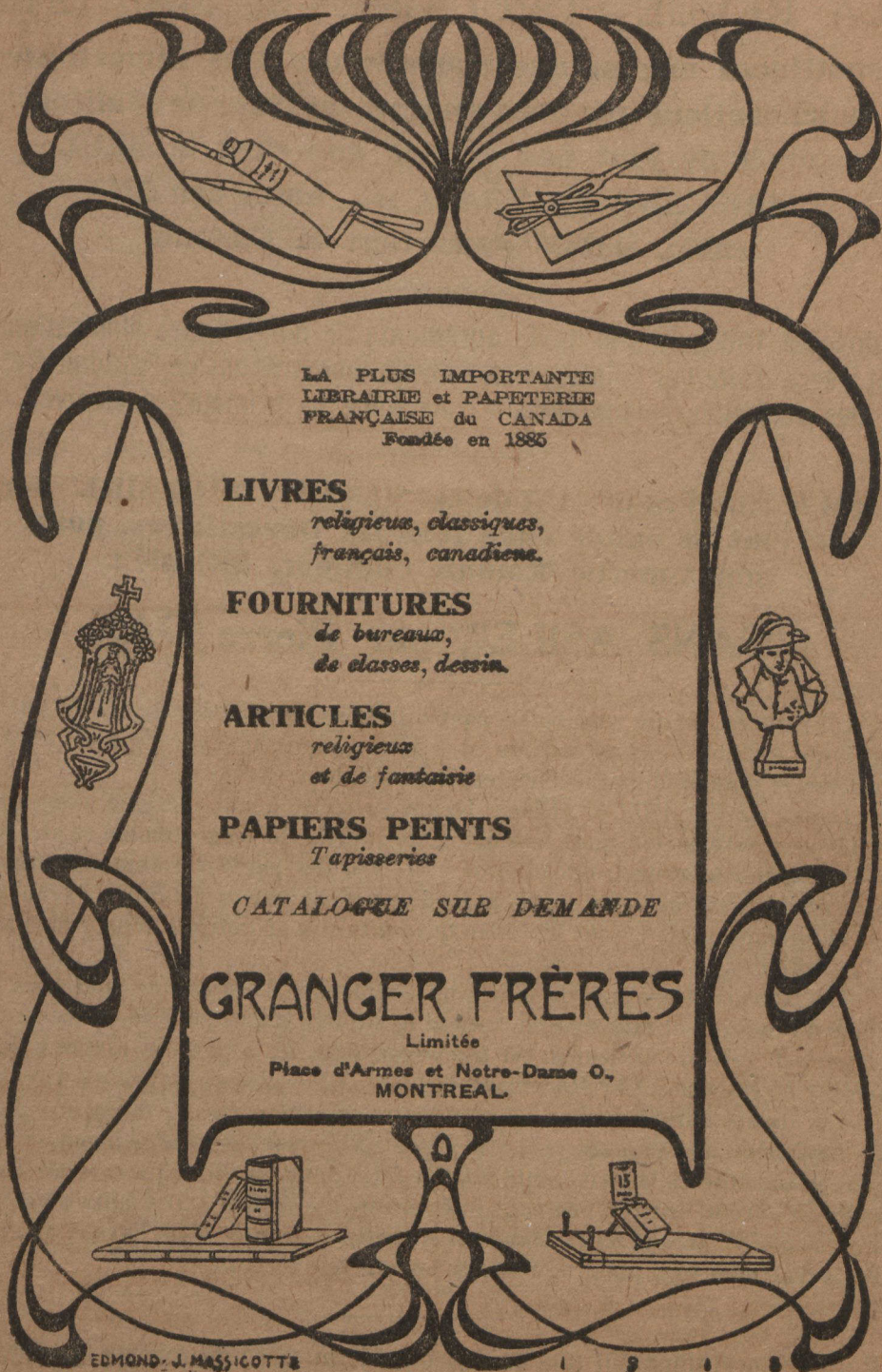
POUR VOTRE NOUVELLE TOILETTE
AU PRINTEMPS

Vous aurez besoin de jolis gants
DANS LES COULEURS ET NUANCES
LES PLUS A LA MODE

VENEZ VOIR L'ASSORTIMENT QUE
NOUS VENONS DE RECEVOIR.

Ganterie Royale
483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieuses, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieuses
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND J. MASSICOTTE

“LA REVUE POPULAIRE” de MAI 1919

Constituera une preuve nouvelle des très importantes améliorations que nous sommes en train de réaliser; car il ne faut pas oublier que c'est le SEUL MAGAZINE EN FRANÇAIS, aussi considérable, publié dans tout le Canada.

Dans ses 196 pages de texte agrémenté de nombreuses illustrations, il y sera traité des sujets les plus divers, comprenant de l'actualité et des curiosités scientifiques; une foule de primeurs exclusives.

Mais le Numéro de MAI de la “REVUE POPULAIRE” sera surtout demandé chez tous les Dépositaires, pour son superbe Roman Complet, intitulé :

“SANS ASILE”, par Pierre DAX

L'auteur est un des romanciers contemporains les plus aimés. Il est parmi ceux qui détiennent le record des plus forts tirages, tant en France qu'à l'étranger, et nombre de ses oeuvres ont été traduites.

Dans “SANS ASILE”, Pierre Dax a su mêler à une intrigue aussi nouvelle que mouvementée, une très émouvante analyse du coeur humain et une fine observation des coeurs contemporains. Il y a des pages absolument pathétiques écrites dans un style concis mais d'une réelle valeur littéraire. L'amour est au premier plan de tout le roman qui est fait pour plaire à tous, même aux plus difficiles.

La “Revue Populaire” de Mai, contiendra aussi l'*Horoscope* pour tous les jours du mois, et il faut dire en passant qu'un très grand nombre de personnes conservent fort précieusement cet *Horoscope détaillé*, le plus complet et le plus sérieux en existence. Cet *Horoscope*, la “Revue Populaire” est seule à l'avoir.

Les dames auront comme toujours leurs coins favoris: l'*Eternel Féminin*, les *Réflexions de Célibataires* et une *poésie célèbre*; et les enfants liront avec le plus grand intérêt le beau conte spécial écrit pour être lu à l'*Heure du Coucher*; ils auront, de plus, une page intéressante à découper. Il y aura aussi des *Travaux d'Amateurs*, de la *Magie en Famille*, et comme nous l'avons dit, une foule d'articles tous plus intéressants les uns que les autres.

Il y aura certainement une course pour le numéro de mai de la “Revue Populaire” dans tous les dépôts; on ferait bien de se hâter de le retenir.

La Revue Populaire

Vol. 12, No 4

Montréal, Avril 1919

ABONNEMENT Canada et États-Unis: Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts Montréal et Etranger: Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20 Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.	Paraît tous les mois	POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires, 131 rue Cadieux, MONTREAL. La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
---	---------------------------------	---

NOTRE REVUE

L'ACCUEIL sympathique, chaleureux même, du public canadien de langue française, pour la "Revue Populaire", principalement depuis les trois ou quatre derniers mois, nous est une preuve qu'on s'est aperçu de nos efforts pour améliorer le seul magazine du genre, publié en français, sur tout le continent américain; et, cela nous est un encouragement à continuer et à vouloir faire mieux encore.

Grâce à une collaboration généreuse, active et éclairée, nous avons pu parler de choses qui nous touchent de plus près, avoir des articles plus conformes à notre mentalité, partant plus compréhensibles et plus goûtés, créer de nouveaux départements, combler des lacunes; enfin, nous avons voulu faire un magazine capable de plaire à tous, à l'érudit ou l'intellectuel comme à l'ouvrier ou l'employé, qui, une fois la journée de labeur terminée, cherche, dans la paix du foyer, une lecture qui le captive tout en lui apprenant sans efforts et d'un seul coup, les choses qu'il n'aurait pu apprendre qu'en fréquentant assidûment nos écoles du soir, nos bibliothèques, nos salles de lecture.

Et c'est déjà un immense point de gagné que celui d'avoir en partie atteint ce but que nous nous sommes proposés. Car, il faut que le peuple s'instruise, il faut qu'il lise, surtout des choses pratiques, si nous ne voulons pas que la minorité sur le continent américain soit engloutie dans le débordement anglo-saxon. Le grand mort que nous avons inhumé il y a quelques semaines à peine, Sir Wilfrid Laurier, le plus illustre protecteur de notre race et de nos prérogatives, avait toujours compris que l'harmonie pouvait régner dans la diversité même de nos différents groupes ethniques, et il avait aussi compris que l'effort le meilleur pour conserver nos droits acquis n'était pas l'insulte à l'adresse de nos compatriotes d'autre origine, mais bien l'instruction du peuple, à tout prix et par tous les moyens, instruction qui permettrait de mieux se connaître, se comprendre et s'apprécier.

La "Revue Populaire", s'inspirant de cet idéal, a ainsi voulu que le peuple s'instruise. Or, pour s'instruire, il lui faut lire, et pour inviter la masse à lire, il faut d'abord lui présenter des sujets variés, le touchant de plus près, plus à sa portée, plus conformes à sa mentalité.

Tel qui achète notre magazine pour les romans complets et toujours si judicieusement choisis qu'il contient, lit aussi au cours du mois, les nombreux articles illustrés composant chaque numéro.

Plusieurs nous ont déclaré qu'ils avaient constaté de nouveaux progrès dans la rédaction de chaque numéro, ajoutant que la "Revue Populaire" devrait se trouver à la place d'honneur dans tous les foyers canadiens. L'encouragement considérable qu'on nous manifeste nous permet de dire qu'avant peu nous aurons atteint ce but rêvé.

Que chacun, de son côté, nous aide en faisant un peu de propagande, en attirant l'attention des autres sur le roman, la nouvelle ou l'article qu'il aura préféré; qu'il fasse voir notre magazine à ceux qui, jusqu'ici, n'ont pas été au fait de nos efforts, et nous sommes assurés de l'entier succès que mérite notre oeuvre.

GUSTAVE COMTE.



LES VRAIS POETES

ARTS LITTÉRATURE SCIENCES

POÈME POUR PÂQUES

“LE TESTAMENT”

PAR EDMOND HARANCOURT

Comme ce sera bientôt Pâques et le printemps, les verdure et les fleurs, et les jeunes amours et les espoirs dans l'âme, et les chants des oiseaux, et la nature plus gaie et l'éternelle griserie du monde rajeuni, et la résurrection de Celui qui nous aima jusqu'à en mourir, nous avons cru plaire aux lecteurs de la Revue Populaire, en leur offrant le fragment ci-dessous de l'un des plus beaux poèmes d'Edmond Harancourt,

où il est question du testament fait par Jésus à ses apôtres, au cours d'une promenade vers Béthanie. Qu'on médite bien tout ce qui est si noblement exprimé par Jésus lui-même, dans ces quelques vers, et l'on sera forcé d'admettre que c'est là de la Beauté toute pure, incontestable, de l'envolée et de la haute inspiration:

“O Simon, prends bien soin des brebis que tu mènes,
 Guéris-les. Les élus sont frères des souffrants.
 Les temps seront plus doux si les coeurs sont plus grands.
 Et puisque vous errez sur les mêmes abîmes,
 Eternels exilés du bonheur, ô victimes,
 Ayez cette patrie éternelle, l'amour.
 Consolez-vous. Aimez. Que tour à tour,
 Riche ou pauvre, puissant ou faible, et suivant l'heure,
 Celui qui peut sourire aide celui qui pleure,
 Et celui qui pleurerait voudra sourire aussi.
 Aimez-vous, et donnez. Et l'on dira: merci.
 Non pour le pain, mais pour la pitié qui le donne.

Aimez, et la bonté vous sera deux fois bonne,
 Car donner du plaisir c'est prendre du bonheur.
 Aimez-vous, aidez-vous, et que le moissonneur
 Laisse parfois tomber un épi de sa gerbe,
 Pour qu'un enfant trop pâle, en se penchant sur l'herbe,
 Trouve le grain de blé qui guérit d'avoir faim.
 Partagez au passant la farine et le vin,
 Et sa force d'un jour multipliera la vôtre.
 Vous deviendrez plus riche et meilleur l'un par l'autre
 Si vous mêlez votre âme au pain que vous offrez."

Il leva vers le ciel ses deux bras déchirés.

"Pitié, sainte douceur d'aimer celui qui souffre,
 Divine fleur de l'âme éclore au bord du gouffre
 Où râlent les vaincus de la vie, ô pitié,
 Communion de l'être avec l'être, amitié
 Qui vous fait ressembler à Dieu tant elle est vaste,
 Calme fraternité qui, dans l'heure néfaste,
 Rapproches des souffrants les heureux d'alentour,
 Profusion du cœur élargi par l'amour,
 Auguste volonté de comprendre sans blâme,
 O pitié, quand tu prends la moitié de notre âme,
 La moitié qui nous reste est plus grande que nous."

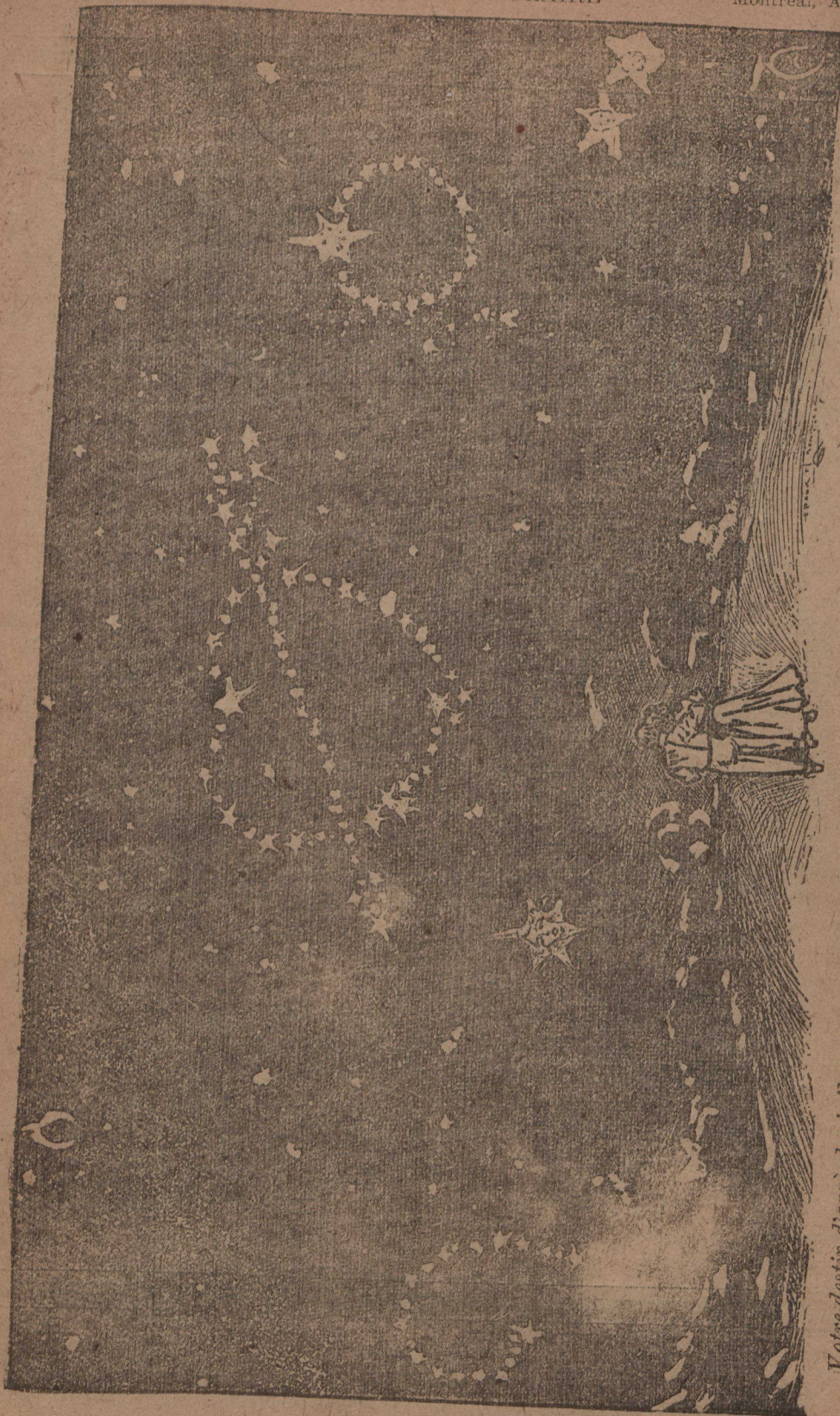
Les apôtres étaient tombés sur les genoux,
 Et les pieds du Sauveur saignaient toujours des roses
 Il dit: "Allez au monde et répétez ces choses,
 Que la terre s'embaume aux fleurs du Golgotha."

Ensuite, auréolé de lumière, il monta.
 Et, comme il s'enlevait en leur montrant les routes,
 Ses paumes qui saignaient firent, de quatre gouttes
 Le signe de la croix sur les quatre chemins.

Et l'on voyait le Ciel par les trous de ses mains.

(L'espoir du monde.)

EDMOND HARATCOURT.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

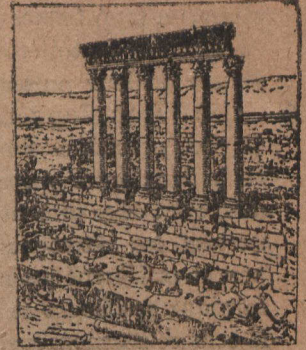
VOTRE HOROSCOPE POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Populaire")

CLEF EXPLICATIVE—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



LE TEMPLE de JUPITER

AVRIL

1. — (a) Jupiter, Mars puis Vénus et Saturne. (b) Personnes d'ordre et de tête, destinées à la réussite dans les entreprises, mais si l'influence de Mars est trop prédominante, elles sont prêtes à tout renverser pour arriver à leurs fins; ordinairement fortement constituées; les femmes aiment la musique et les beaux arts en général. Plusieurs savants naissent sous ces influences australes. (c) Doivent surmonter jeunes leur caractère indécis; doivent éviter de se répéter et se rappeler qu'une affirmation a plus de force si elle est faite une seule fois; doivent manger peu mais des viandes saignantes de préférence au poisson; les femmes doivent porter de préférence l'améthyste. (d) Ne sont pas toujours calmes mais conservent cependant leur sang-froid en affaires; ne sont pas ordinairement tentées de se marier jeunes. (e) doivent éviter de fréquenter les endroits bruyants et de faire des colères "bleues", car alors elles ne tarderaient pas à créer un véritable enfer autour d'elles; doivent éviter particulièrement les procès.
2. — (a) Mercure, Jupiter, Mars puis Saturne et Vénus. (b) Personnes aptes aux affaires, ayant l'amour du gain; aiment l'exactitude même en amour, mais sont parfois portées à la jalousie; ont une éloquence naturelle et un rare

pouvoir de conviction. (c) Doivent apporter du système dans leurs entreprises; Mercure et Saturne (influence éloignée) réunis peuvent donner le génie; doivent cependant pratiquer le silence; doivent commencer leurs entreprises en juin et juillet; (d) Ne sont pas exempts d'envie et pas toujours délicats en affaires, mais ne sont pas désagréables en société. (e) Les femmes doivent éviter le maniérisme et la coquetterie et ne pas trop chercher à cacher leur âge; ne doivent pas fermer les yeux sur leurs défauts, car dès qu'elles les connaissent elles ont le secret du succès de la santé et de la richesse.

3. — (a) Jupiter, Mars, Saturne et Vénus. (b) Personnes généralement ni trop grasses ni trop maigres et ont souvent les yeux grands et rieurs; ont le don de la seconde vue et avec de l'exercice deviennent de profondes observatrices; aiment à donner de grandes fêtes et font généralement de beaux mariages. (c) Doivent attendre l'avis de leur médecin avant de prendre des stimulants; les hommes doivent porter attention à la politique, doivent rechercher surtout en en mariage les personnes nées en décembre. (d) ne sont pas patientes et l'amour profond n'est pas ordinairement leur fort; ne sont pas portées à perdre beaucoup de temps dans les entreprises amoureuses. (e) Doivent éviter les excès dans le manger et le boire, et un

attention trop tenace dans la recherche en matière de toilette; ne doivent pas abuser de leur puissance magnétique.

4. — (a) Vénus, Jupiter, Mars et Saturne.

(b) Ces personnes sont certaines de réussir dans leurs projets de tendresse et d'amour; elles aiment la mise élégante, surtout les vêtements clairs; mangent peu et préfèrent les mets choisis, et en musique préfèrent le genre chantant à la science harmonique. (c) Doivent s'efforcer d'avoir une meilleure opinion d'elles-mêmes et ne pas gaver leurs amis et connaissances de cadeaux et de faveurs; doivent surtout porter une agate comme pierre de chance. (d) Ne sont pas faciles à se laisser guider par les autres tant qu'elles n'ont pas eu une expérience fâcheuse. Ne s'emballent pas facilement sur la question du mariage.

(e) Doivent éviter le respect humain, les emportements et l'impétuosité de leurs premiers mouvements; éviter les rêveries prolongées et les parures lascives.

5. — (a) Saturne, Vénus, Jupiter et Mars.

(b) Personnes aptes aux mathématiques, sciences sérieuses, exploitation des mines, agriculture, etc.; sont sobres et parfois portées à l'avarice; aiment la solitude et sont souvent mélancoliques; (c) Doivent être ambitieux et avec l'entraînement à la fermeté, ont de grandes chances de réussite; doivent considérer le mardi comme leur jour favorable; les femmes doivent surtout aimer les toilettes pâles ou claires et s'efforcer d'être très gaies. (d) Ne sont pas confiantes et parfois taciturnes, même en société, mais sont susceptibles d'attachement sincère; les femmes n'ont pas les idées larges et ne peuvent se résoudre à mettre de côté l'étiquette et la mode. (e) Éviter une trop grande indépendance de caractère ainsi que les parties de cartes et les jeux de hasard, car elles perdent presque toujours.

6. — (a) Apollon, Vénus, Jupiter, Mars et

Saturne. (b) Personnes à l'esprit inventif et aptes à perfectionner bien des choses; particulièrement honorées par des étrangers; subissent des pertes en affaires; ont souvent des ennemis mais en triomphent. (c) Doivent se tracer une ligne de conduite bien définie et la suivre sans dévier; doivent suivre leur penchant pour la poésie, la littérature, les voyages à pied et commencer leurs entreprises principalement en juin et juillet. (d) Ne sont pas ennemies des belles choses; ne sont pas humbles et les femmes ne pleurent pas pour des riens; cependant n'ont pas toujours une vue excellente. (e) Doivent éviter de vivre dans les nuages, et de s'attacher trop facilement à des personnes indignes de leur confiance; on ne doit pas trop brusquer les enfants nés à cette date.

7. — (a) Lune, Jupiter, Mars, Vénus et Saturne.

(b) Personnes parfois changeantes et capricieuses, mais les influences voisines de Jupiter et de Mars modifient souvent du tout au tout ces tempéraments lymphatiques provenant de l'influence lunaire; ces personnes épousent généralement des personnes plus âgées qu'elles; sont dévouées et sympathiques. (c) Doivent se surveiller plus que les personnes nées à une autre date à cause de leur paresse de volonté; doivent porter principalement des vêtements clairs, et s'entraîner à rendre les autres heureux. (d) Ne parviennent pas aux succès sans efforts; ne sont pas insensibles aux arts mais aiment surtout la poésie et la peinture romantiques; n'aiment pas à se donner trop de mal dans leurs entreprises amoureuses. (e) Éviter de laisser leur imagination trop active se nourrir d'illusions; éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie.

8. — (a) Mars, Vénus, Jupiter et Saturne.

(b) Personnes pétulantes et dominatrices, avec des mouvements brusques cachant une grande générosité de ca-

ractère; sont parfois d'une grande prodigalité et méprisent le danger, n'attachant que peu de prix à la vie; (c) Doivent s'entraîner à la fermeté dans le commandement; les femmes seront plus élégantes et plus heureuses si elles portent principalement des pierres roses ou lilas. (d) Ne sont pas patientes et réfléchies, et plusieurs se marient trop jeunes; ne sont pas modestes ni persévérantes en amour; cependant ne sont pas méchantes ni calomnitrices. (d) Doivent éviter les querelles et les procès, à cause de leur caractère bouillant; aussi les liqueurs fortement alcoolisées; doivent éviter aussi les sports trop violents et la vitesse en auto.

9. — (a) Mercure, Vénus, Jupiter et Saturne. (b) Personnes d'intelligence vive, de pensée rapide et de conception spontanée; souvent spirituelles, perpicaces et rusées; aiment les sciences occultes, la magie, l'astronomie, les recherches métaphysiques; aiment leur famille et les voyages; certaines de ces femmes sont considérées comme dangereuses. (c) Doivent épouser des personnes principalement nées en décembre, mais peuvent aussi épouser des personnes nées en d'autres mois à condition qu'il n'y ait pas disproportion d'âges. (d) Les femmes ne sont pas toujours sincères en amour et sont souvent comédiennes, mais elles possèdent un grand pouvoir magnétique; en affaires ne sont pas toujours fiables mais connaissent peu les banqueroutes. (e) Doivent éviter de ridiculiser les autres; les femmes doivent éviter l'abus de leur pouvoir fascinateur et éviter les toilettes trop tapageuses.

10. — (a) Jupiter, Mars, Saturne et Vénus. (b) Personnes aimant la vie de famille et aidant aux leurs à parvenir; elles aiment également les pompes, processions, cérémonies; sont ambitieuses mais aptes aux affaires; les femmes aiment la beauté artistique, en peinture

comme en musique. (c) Doivent vaincre leur caractère indécis, et cela de bonne heure; doivent éviter les excès de plaisir; ne doivent épouser qu'après une fréquentation suffisante, surtout des personnes nées en décembre; les hommes sont appelés à des succès certains dans l'immeuble, le droit et la comptabilité. (d) Pas toujours robustes physiquement mais sont doués d'une rare endurance; pas toujours sincères en amour, mais savent soigner et garder leurs amis. (e) Doivent éviter les excès dans le boire et le manger et l'intolérance envers leurs amis; aussi les procès et les chicanes.

11. — (a) Vénus, Saturne, Mars et Jupiter. (b) Succès dans les projets de tendresse, d'affection et d'amour; le vendredi est leur jour de chance pour les fiançailles et les demandes en mariage; tempéraments artistiques et littéraires, amateurs du beau. (c) Doivent s'entraîner à la fermeté dans leur décision et doivent suivre leur première pensée qui est presque toujours bonne et charitable. (d) Quoique d'un tempérament fort amoureux ne sont pas toujours sincères dans leurs affections, mais ne pleurent pas à propos de rien et de tout; ont surtout une nature de bon vivant et ne sont pas des "repoussoirs" en société. (e) Ne doivent pas s'occuper exclusivement de leur toilette et elles doivent se méfier de leur cœur qui n'est pas toujours juste pour leurs amis et connaissances; les hommes doivent surtout éviter de porter des bijoux et des ornements plutôt féminins.

12. — (a) Saturne, Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes assurées d'avoir la concorde et la paix dans leur ménage, à cause de leur souci des détails et de leur exactitude; recherchent les applaudissements plus par le désir de plaire que par le besoin de briller; soignent leur teint et leur chevelure, et les femmes abusent parfois de ce détail;

- (c) Doivent manger peu et préférer les mets n'excitant pas à l'amour; doivent aussi ne pas trop parler et s'accorder quelques moments de recueillement chaque jour; cependant la pensée première est souvent bonne chez ces personnes. (d) Ne sont pas modestes, peu patientes et fort peu s'occupeuses de leur santé; ne sont pas attirées jeunes vers le mariage; les hommes manquent parfois de caractère et d'énergie. (e) Doivent éviter les festins, les lieux de plaisir, les parfums et les fleurs, ainsi que l'abus des liqueurs alcooliques; doivent aussi éviter les excès de coquetterie.
13. — (a) Apollon, Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes sobres et fort souvent artistes, mais toujours amateurs et appréciateurs des arts; en amour, elles aiment la beauté et la grandeur des sentiments; elles sont généreuses mais portées à torturer les personnes qu'elles n'admirent guère. (c) Doivent soigner leurs sentiments religieux plutôt basés sur la contemplation que sur la superstition; doivent particulièrement surveiller leurs mauvais penchants et prendre garde aux maladies des yeux; (d) Ne s'acharnent pas à un amour qui ne leur serait pas rendu; les femmes ne pleurent pas pour des reins, bien que douées d'une nature aussi sensibles que d'autres; sont cependant fort susceptibles et portées à la jalousie. (e) Doivent éviter de s'attacher trop facilement et de ne rechercher en amour que de l'inclination; elles doivent aussi considérer les questions matérielles si elles veulent le bonheur.
14. — (a) Lune, Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes portées aux langueurs et à la rêverie, mais grâce à l'influence immédiate de Jupiter, réfléchissent réellement plus qu'on ne le croit; sont souvent inconstantes en amour et en affaires; cependant ont des succès rapides mais éphémères si elles ne se surveillent pas; pas très portées vers la vie de famille. (c) Doivent commencer leurs entreprises le lundi, s'il s'agit de choses artistiques ou d'imagination, ou le mardi s'il s'agit d'entreprises pratiques, mais de préférence en juin ou juillet. (d) Ne sont pas très amoureuses, mais plutôt nonchalantes et parfois faciles à convaincre; ne sont pas toujours naturelles et simples dans le choix de leur littérature et se laissent souvent influencer par des lectures trop romanesques. (e) Doivent éviter d'être trop sédentaires et éviter de chercher le bonheur ailleurs que dans leur ménage; aussi l'abus des liqueurs et des compagnies trop tapageuses; doivent éviter surtout le manque de confiance en elles-mêmes et le manque de persévérance.
15. — (a) Mars, Jupiter et Vénus. (b) Personnes changeantes mais enthousiastes; fort plaisantes dans les réunions; mangent parfois avec voracité de préférence des viandes saignantes, et sont souvent violentes et remplies d'orgueil; cependant sont généreuses et portées vers les nobles sentiments. (c) Doivent conserver leur sang-froid dans la lutte pour la vie et ne pas trop mépriser le danger; doivent éviter les mouvements trop brusques et les gestes dévastateurs; et une fois un idéal conçu ils doivent le poursuivre sans la moindre déviation. (d) Ne sont pas toujours physiquement robustes mais ont une rare endurance et une grande ténacité; n'aiment pas la solitude et la réflexion et n'ont pas souvent le caractère poétique; ne sont patientes mais ont le cœur bon et noble; (e) Doivent éviter les vantardises, les querelles et surtout les procès, à cause de leur caractère bouillant; doivent éviter l'intolérance qui les conduit à la tyrannie; doivent surtout prendre garde aux coups de tête en amour.
16. — (a) Mercure, Jupiter, Vénus et Mars. (b) Personnes de vive intelligence, perspicaces et souvent rusées; ai-

- nant parfois les recherches métaphysiques et le spiritisme; pardonnent difficilement à leurs ennemis; sont susceptibles d'aimer et d'avoir de bons mouvements, mais perdent rarement leur sang-froid; un grand nombre de commerçants sont soumis à cette influence de Mercure. (c) Doivent orienter leurs aptitudes vers le commerce, la finance, la bourse, les sciences positives, et les femmes peuvent sans crainte d'exagérer permettre à un peu d'idéal d'entrer dans leur vie; toutes doivent surveiller étroitement leurs penchants; (d) Ne sont pas toujours simples dans leurs goûts et leur mise, et plusieurs cherchent à vivre au-dessus de leurs moyens, afin d'égaliser ou surpasser leurs voisines. (e) Ne doivent pas abuser de leur pouvoir dirigeant car elles seraient alors portées à l'injustice et à la persécution à froid; d'autre part doivent éviter de se laisser griser par des premiers succès en s'imaginant que leur bonne étoile les suivra toujours quoi qu'elles fassent.
17. — (a) Jupiter, Vénus et Mars, Saturne. (b) Personnes d'un caractère si orgueilleux qu'elles sont souvent prétencieuses; ont de belles manières et ont du succès dans les choses d'honneur et les affaires de famille; souvent généreuses. (c) Doivent s'efforcer d'être simples de cœur et d'esprit et s'abandonner sans crainte au soin et à l'amour de leur famille et de leurs amis. (d) Ne sont pas assez prudentes dans le choix de leurs amis, et prennent souvent des mirages pour la réalité; les femmes comme les hommes ne sont inaptes à devenir compétents dans l'industrie, le commerce, les professions. (e) Doivent éviter de se laisser rouler par de faux amis; éviter aussi tous les mouvements irréfléchis de leur cœur; mais une fois en ménage doivent éviter les trop longues discussions qui les porteraient aux emportements.
18. — (a) Vénus, Mars, Saturne et Jupiter. (b) Beaucoup de personnes nées ce jour ont la bouche petite et vermeille, mais les lèvres sont assez épaisses, surtout la lèvre inférieure, indice d'un caractère amoureux; l'influence voisine de Mars les porte cependant aux promptitudes et aux coups de tête, bien que la première pensée soit souvent la meilleure. (c) Doivent considérer l'honneur comme le but unique de leur vie, ce qui les empêchera de céder bien des fois à leurs penchants trop enthousiastes, surtout dans les choses de l'amour. (d) Ne se laissent pas assez souvent diriger par les autres et attendent souvent d'avoir fait de fort amères expériences; ne sont pas patientes au sujet du mariage et un grand nombre de ces personnes se marient trop jeunes. (e) Doivent éviter les rêveries, les excès de confiance car elles sont souvent trompées.
19. — (a) Saturne, Vénus, Mars et Jupiter. (b) Plusieurs de ces personnes sont dépourvues du sens de la vénération, et quelques-unes sont fort irrespectueuses ou sarcastiques; quelques-unes sont presque toujours tristes ou grincheuses; cependant l'influence éloignée de Jupiter et de Mars, leur donne parfois des élans de générosité et de gaieté fort appréciables. (c) Doivent se diriger vers la politique où elles sont appelées à des succès fréquents et même durables; les femmes cependant doivent éviter les intrigues où elles excelleraient trop et deviendrait dangereuses pour les autres et pour elles-mêmes. (d) Ne sont pas toujours larges d'idées, et ne repoussent pas assez les superstitions et les commérages; n'ont pas toujours le caractère ferme et n'ont pas souvent une santé parfaite. (e) Doivent éviter de porter des habits de couleur trop sombre à cause de leur tempérament souvent taciturne; éviter aussi les contradictions répétées, la fréquentation des lieux où l'on joue, à cause des pertes

- presque inévitables; surtout éviter de colporter les nouvelles souvent calomniatrices.
20. — (a) Apollon, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. (b) Malgré qu'elles soient aimables et sympathiques, ces personnes n'ont pas le don d'attirer des amis fidèles; sont destinées à souffrir dans leurs inclinations; ont trop d'attraits pour la beauté et soignent souvent leur personne d'une manière excessive et déplaisante pour les autres; sont cependant fort pénétrants et voient juste; ont le goût des beaux arts. (c) Doivent viser à plus de simplicité dans leur tenue et leurs manières; doivent se montrer moins ambitieux et moins enclins à l'orgueil. (d) Ne sont pas soumises à leurs chefs ni très constantes dans leurs entreprises; ne sont pas humbles bien que toujours dignes et ne demandant jamais. (e) Doivent éviter les imprudences de la vue, car ont la vue délicate et doivent éviter aussi de se confier à d'autres; garder pour elles leurs affaires de coeur.
21. — (a) Lune, Vénus, Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes aimant trop la solitude et les longues rêveries; ont besoin d'exercice physique; font facilement les vers, ont une grande aptitude pour l'harmonie en musique, dans les beaux arts, et même dans leur ménage en ne contredisant pas souvent leur conjoint. (c) Doivent déployer plus d'activité et d'initiative, une fois un projet conçu; doivent s'entraîner à l'amour de la vie de famille; doivent épouser des personnes plus âgées qu'elles ou aptes à les diriger et leur donner des conseils salutaires. (d) Ne sont pas très constantes dans leurs affections et ont peu de confiance en elles-mêmes; cependant ne sont pas méchantes et ne sont pas dépourvues du sens de la générosité et de la compassion; (e) Doivent éviter les superstitions, les consultations de clairvoyantes, tireuses de cartes; doivent surtout éviter de croire que les mets doivent leur tomber tout rôtis dans la bouche. Le succès les attend à condition qu'elles se remuent.
22. — (a) Mars, Jupiter, Vénus et Saturne. (b) Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, les armes étincelantes, le bruit et le mouvement; généreuses, magnanimes, aimant à penser par elles-mêmes au point d'accepter difficilement les conseils; cherchant à faire de beaux mariages. (c) Doivent chercher l'honorabilité avant tout et ne pas se laisser éblouir par les grandeurs. Doivent surveiller leur tempérament, et ne pas se laisser emporter trop facilement; les femmes doivent de préférence porter des toilettes pâles et ne pas se marier sans avoir mûrement réfléchi. (d) Ne sont pas toujours patientes ou douces, et ne sont pas assez prudentes lorsqu'il y va de leur santé; ne sont pas trop rêveuses et ont du succès dans les sciences concrètes; manquent parfois de simplicité. (e) Doivent éviter les spectacles tapageurs, bruyants, excitants; doivent aussi éviter l'abus des liqueurs alcooliques, et ne doivent pas consacrer tout leur temps à leur toilette.
23. — (a) Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne. (b) Personnes généralement aptes au commerce, à la finance, aux sciences philosophiques; beaucoup de grands orateurs sont aussi l'influence directe de Mercure; les femmes sont parfois inconstantes, mais elles ont souvent le sens pratique développé. (c) Doivent se surveiller dans leurs paroles et leurs actions, et réaliser de bonne heure que le silence est d'or; ne doivent pas se moquer des gens en société. (d) N'arrivent pas au succès définitif sans avoir fait des expériences répétées et sans observer la défectuosité des méthodes employées par d'autres; les femmes sont aimantes, se donnent beaucoup de mal pour plaire, mais elles n'aiment

- guère les retards. (e) Doivent éviter de marier des personnes plus âgées qu'elles-mêmes, et ne doivent pas se mettre en procès pour des peccadilles.
24. — (a) Jupiter, Mars, Vénus et Saturne. (b) Personnes aimant le confortable et le plaisir, souvent mangeurs et buveurs intrépides; ont parfois trop de confiance en soi; les femmes sont souvent jalouses et dominatrices bien que généreuses. (c) Doivent s'entraîner à la modestie et pour leur réussite en affaires, elles feraient bien de s'associer à des personnes du type Mercurien; le mardi est souvent leur jour de chance; les femmes doivent porter soit une améthyste soit une agate, (d) De santé assez robustes, ces personnes ne sont pas bruyantes mais elles aiment à dominer; ne sont pas toujours sincères, et elles sont parfois égoïstes quand l'influence de Saturne prédomine. (e) Doivent éviter les mouvements brusques, les abus d'autorité et la tyrannie envers les faibles; doivent éviter les discussions où leur orgueil serait compromis.
25. — (a) Lune, Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes appelées à des succès certains dans leurs projets de tendresse, d'affection et d'amour; sont parfois changeantes, capricieuses et même égoïstes; quelques-unes sont d'un tempérament froid; aiment la peinture fantastique et la littérature romantique. (c) Doivent s'entraîner de bonne heure à la fermeté de caractère et à la constance; doivent avoir des habitudes plus régulières et acquérir le goût de la vie de famille. (d) Ne sont pas portées vers les mariages prématurés et aiment rarement des personnes de même âge qu'elles; ne sont pas énergiques suffisamment et n'ont pas assez de persévérance pour atteindre le succès dans les travaux d'imagination. (e) Ne doivent pas construire trop de châteaux en Espagne, doivent éviter de se nourrir d'illusions et modérer leur imagination trop active.
26. — (a) Saturne, Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes indépendantes, parfois révoltées et superstitieuses; ont un orgueil qui les pousse à craindre le ridicule; cela les empêche parfois d'aller de l'avant et de parvenir; mais sont du reste laborieux et patients. (c) Doivent surveiller les excès d'indépendance, et ne pas se montrer trop entêtés; doivent épouser des personnes nées en juillet et juin. (d) Ces personnes ne sont pas d'ordinaire larges dans leur manière de vivre ou dans leurs idées; ne sont pas toujours sincères en affaires et dans leurs opinions; ne sont guère prodigues, et plusieurs types saturniens ne jouissent pas d'une bonne santé. (e) Doivent éviter de se cramponner avec acharnement à une idée, et ne doivent pas oublier que leur succès ne dépend entièrement que du discernement; doivent éviter surtout de croire que la chance est pour quelque chose dans la réussite; il faut s'aider.
27. — (a) Apollon ou le Soleil, Mars, Jupiter, Vénus et Saturne. (b) Personnes généralement grandes, de taille minces mais élégantes; cachant une rare endurance sous des dehors plutôt frêles; appelées à faire de longs voyages; ont le concept de la beauté dans les arts et dans la vie courante; sont parfois exubérantes mais ne sont pas exemptes de jalousie. (c) Doivent voyager surtout avant la trentaine, se marier jeunes avec ceux qui peuvent les diriger et les reconforter, et doivent épouser principalement des personnes nées en février; doivent persévérer avec confiance dans toute tâche entreprise ou voie commencée, car leur persévérance doit infailliblement appeler la paix, la tranquillité et le bonheur. (d) Ne sont pas changeantes ni capricieuses, et il est très difficile de leur faire changer d'opinion; ne sont pas destinées à se noyer

dans la foule, mais plutôt à briller dans leur entourage. (e) Doivent éviter les excès de confiance, se méfier parfois de leur propre droiture d'esprit; éviter surtout les blessures aux pieds et aux jambes.

ce des autres. (e) Doivent éviter de se lancer dans n'importe quelle entreprise avant de s'être sérieusement étudiées au préalable; et une fois arrivées à leurs fins ne doivent pas abuser de leur pouvoir. Doivent s'entraîner à la patience.

28. — (a) Lune, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. (b) Personnes excessivement portées à la rêverie; plusieurs deviennent des penseurs et sont parfois tellement distraites qu'elles en oublient la vie matérielle; ne sont destinées au succès dans leurs entreprises qu'à la condition d'avoir une idée transcendante ou d'être aidées par d'autres du type Mercurien. (c) Doivent surtout concrétiser leurs idées, autrement dit les rendre pratiques; doivent diriger leurs aptitudes vers les sciences mathématiques ou la littérature réaliste; doivent épouser des personnes plus âgées qu'elles et de bon conseil. (d) Personnes peu belliqueuses et manquant de confiance en elles-mêmes; manquent aussi de persévérance; ont une tendance à devenir des malades imaginaires. (e) Doivent éviter les excès dans le manger, de s'alarmer inutilement sur leur état de santé ainsi que les excès de mysticisme dans les choses de religion ou de croyance.

30. — (a) Mercure, Mars, Vénus, Jupiter et Saturne. (b) Personnes ayant souvent la démarche lestée et gracieuse; étudient toutes choses avec conscience, persévérance et amour. (c) Ces personnes doivent surveiller leur imagination; sont nées pour être des penseurs mais peuvent facilement se laisser entraîner parce que le voisinage immédiat de Mars et Vénus leur est parfois préjudiciable; les femmes doivent avoir des manières engageantes et ne pas trop chercher à dissimuler leurs pensées ou "leur âge". (d) Ne sont pas excessivement enthousiastes et par conséquent doivent se méfier des excès de froideur; ne plaisent pas toujours sans se donner un mal infini, et ne sont pas simples dans leurs goûts. (e) Doivent éviter trop de coquetterie; une tendance native à la dissimulation, ainsi que les blessures aux jointures des membres; doivent éviter surtout la médiance.

29. — (a) Mars, Vénus, Jupiter et Saturne. (b) Types portés parfois aux mouvements brusques mais au coeur généreux; les femmes font d'excellentes épouses et savent mériter les attentions et les petits soins de leurs époux; ont du goût pour les beaux arts, principalement la musique. (c) Doivent s'efforcer d'avoir une vie calme et régulière, manger de la nourriture solide et de ne pas croire tous les avis de nombreux charlatans. (d) Doivent se méfier un peu plus de tous, amis ou ennemis, et ne pas s'emballer à propos d'une première aventure amoureuse; de savoir profiter de leur propre expérience ou de l'expé-

Principaux personnages nés en Avril

Samuel Morse, l'inventeur du télégraphe; le milliardaire J.-Pierpont Morgan; le poète William Shakespeare; Olivier Cronwell, Bismark; le général Grant; Thomas Jefferson; etc.

(L'horoscope de Mai dans le prochain No. de la "Revue Populaire".)

— : o : —

UNE femme ne devient jamais une vraie philosophe tant que sa dernière émotion n'a pas été cautérisée, sa dernière illusion envolée et tant que son dernier *flirt* n'a pas été payé de retour.



SIR WILFRID LAURIER INTIME

Tous les journaux du pays, même ceux de l'étranger, ont raconté en détail la carrière si active et si patriotique du plus illustre des Canadiens, et tous ont admis que la mort de Sir Wilfrid Laurier était une perte nationale presque irréparable. Aussi, arrivant plusieurs semaines après le triste événement, le présent exemplaire de la "Revue Populaire" n'aurait pu que répéter à ses lecteurs ce que la très grande majorité ont lu et relu, alors que le chagrin était encore si intense dans tous les coeurs.

Mais, il n'est pas déplacé ni même sans intérêt de parler ici de Laurier intime, et de faire aimer et admirer, même par de là la tombe, le grand mort que nous pleurons et qui ne fut jamais dépassé.

A ces quelques notes puisées dans une étude d'un ami intime du grand citoyen, je joins quelques impressions personnelles recueillies au cours de ma carrière journalistique de plus de vingt années, alors que les hasards heureux des événements, me mirent en contact direct avec Sir Wilfrid.

Il avait une façon unique d'accueillir les gens et de les mettre à l'aise tout de suite, et s'il refusa, dans la plupart des cas, de se soumettre à la torture des interviews, il se montrait par contre, dès que la conversation avait perdu son caractère

officiel, l'homme le plus aimable et le plus bienveillant du monde.

Démocrate autant qu'Abraham Lincoln lui-même, dont il avait toujours admiré la vie, il était des plus faciles à approcher; et il aimait les humbles qu'il savait rendre tout fiers, ne les désignant que par leur nom, même s'il ne les avait vus qu'une fois en passant, des années, auparavant. Comme la plupart des grands hommes, Laurier avait une mémoire des individus et des physionomies, comme il s'en rencontre peu.

Chez lui, Sir Wilfrid Laurier était l'hôte idéal. Causeur charmant et profond érudit, il voulait qu'on parlât le moins possible de politique, dans son boudoir ou dans son salon.

Il me souvient qu'en 1900, alors qu'il était premier ministre du Canada, j'eus l'insigne honneur d'être invité quelques fois chez le grand homme d'état, et c'est alors que je l'ai entendu causer intimement et avec une parfaite connaissance de cause, de peinture, de musique et de littérature. Il ne faut pas oublier que plusieurs de nos meilleurs artistes canadiens ne doivent aujourd'hui leurs succès mondiaux, qu'à l'initiale et directe protection de Sir Wilfrid Laurier.

Citer des noms ce serait m'engager dans d'innombrables anecdotes, dont parfois je fus le témoin, et qui donneraient à cet article des proportions hors du cadre de cette revue. Un de ces jours, peut-être y reviendrais-je.

Il exista cependant un Wilfrid Laurier que, même parmi ses intimes, fort peu ont connu. Et celui-là, seuls ne l'ont connu que ceux qui ont eu la très rare occasion, — et ce n'est pas d'hier — d'arriver chez lui, alors qu'il n'attendait personne, et que, de la salle d'attente, ils pouvaient entendre, tout au fond de la maison, les sons mélodieux d'une flûte, "vocalisant" et faisant des roulades. Sir Wilfrid Laurier a jadis confié à de rares intimes, que dans ses moments de loisir, il lui arrivait parfois de s'entraîner sur l'instrument cher à feu Pan, de mythologique mémoire. Je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre jouer de la flûte, moi-même, et je ne saurais dire si ses lèvres valaient celles d'un François Boucher, ou n'étaient que de simples "briques"..., mais ce que je sais bien, c'est que Sir Wilfrid Laurier n'a jamais nié devant moi, son goût prononcé pour les instrumentst en forme de roseau; et cela arriva assez souvent.

Sir Wilfrid Laurier avait 78 ans lorsqu'il est mort, mais personne ne voulait le croire, tant il était alerte et souple, malgré son panache blanc. A peine quelques jours avant son trépas, on pouvait le voir à l'angle des rues Sparks et Elgin, à Ottawa, sauter lestement sur le marche-pied du tramway en mouvement "Avenue Laurier-Est", qui devait le conduire à son cher foyer, alors qu'il venait de quitter son bureau.

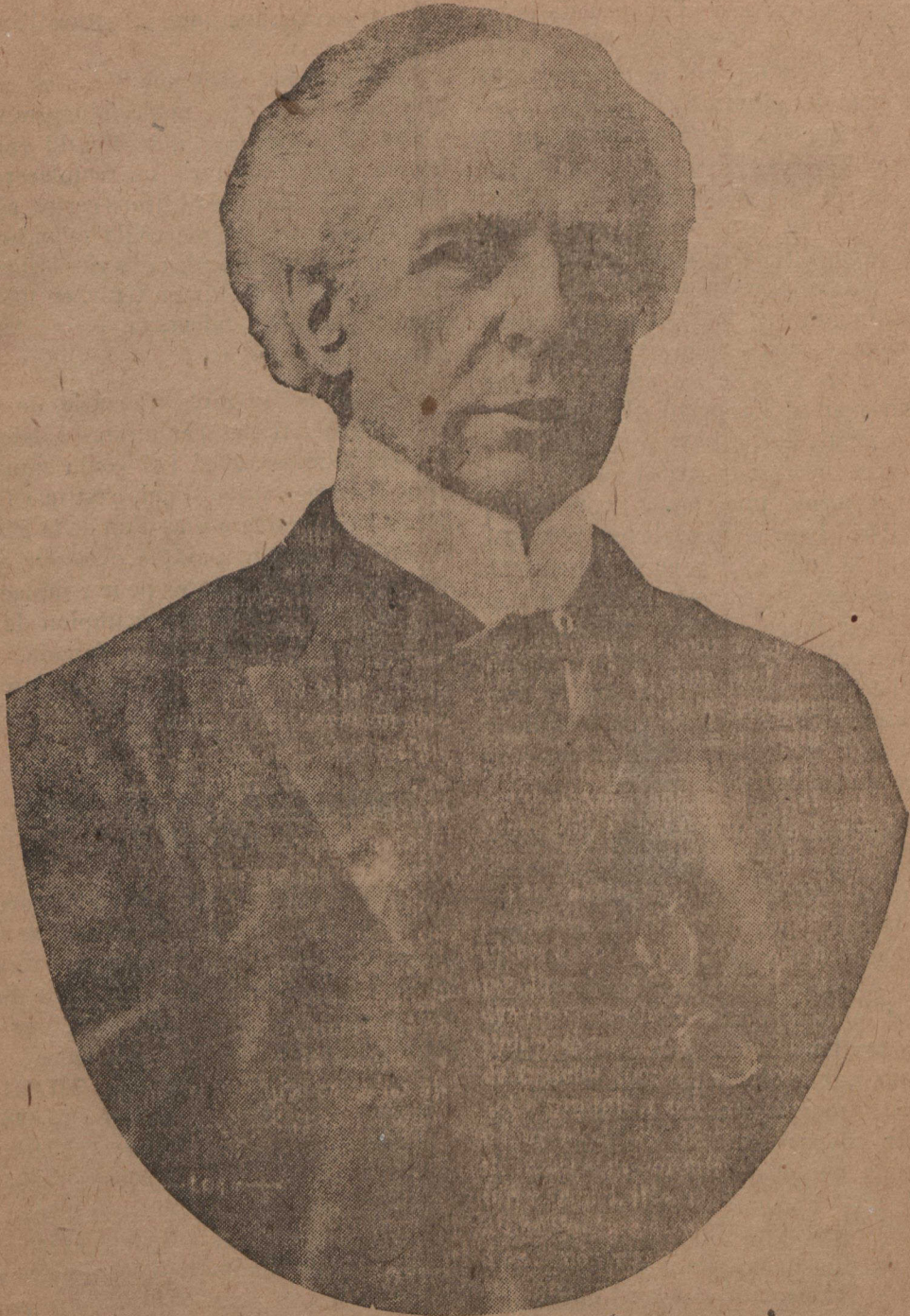
Quiconque avait affaire à lui et entreprenait le voyage d'Ottawa pour le voir n'avait pas à redouter les mines rébarbatives d'un cerbère, pour arriver jusqu'à lui. De tous nos parlementaires, c'était sans contredit le plus abordable, bien que le plus illustre. Ses secrétaires, MM. Er-

nest Lemaire, et dernièrement, M. Lucien Giguère, sont encore là pour proclamer que tous ont eu, lorsqu'ils l'ont voulu, la chance ou l'occasion de parler à Sir Wilfrid Laurier. A tous, indifféremment, sa large main était tendue, alors que ses lèvres gardaient aux commissures, le même sourire accueillant et encourageant, même si la journée de bureau avait été des plus déprimantes.

Depuis des années, on a estimé à au moins une centaine par jour, le nombre de ses visiteurs. C'est un record d'endurance que bien des jeunes parlementaires ne pourraient établir, sans que leur santé s'en ressentit. Et s'il arrivait à un requérant de se voir refusé dans sa demande, il sortait quand même de chez Sir Wilfrid, l'air réconforté, disant à ses amis qui l'attendaient au dehors: "Soit, j'ai pu perdre mon point, mais cet homme est si extraordinaire, que même déçu, je me trouve consolé et presque prêt à reprendre la vie en neuf".

L'endurance physique de Sir Wilfrid Laurier tenait du prodige. Malgré son âge avancé, qu'il se couchât à minuit ou à trois heures de la nuit, à la suite d'assemblées, il se levait invariablement à huit heures du matin, ne prenait que quelques instants pour sa toilette, mangeait fort sommairement, et dès neuf heures, on le trouvait, riant et dispos, au travail, dépouillant son énorme correspondance, à son bureau, alors que tant d'autres de ses collègues, plus jeune que lui, n'avaient pas trop d'une grasse matinée pour se remettre des fatigues de la veille. Le seul exercice que prenait le grand vieillard, c'était la marche. Il se rendait ordinairement à pied à son bureau et ne prenait le tramway, que pour en revenir, parce qu'il avait hâte de se retrouver dans le calme de son intérieur.

Sir Wilfrid Laurier était aussi sobre dans le manger que dans le boire. A son petit déjeuner du matin, il se contentait



Wigand Sumner

d'une pomme cuite et d'un peu de pain, avec du café, ou parfois de simple pain rôti. Aux autres repas il ne mangeait que fort peu, et des aliments plutôt légers.

Sa correspondance était énorme, même après qu'il ne fut plus que chef de l'opposition, et ses secrétaires, MM. Lemaire et Giguère savent avec quelle exactitude, quelle promptitude et quelle méthode, il passait à travers ce travail des premières heures du jour, ne laissant aucune lettre sans réponse, même celles de naïfs et braves pères de famille lui apprenant que leur nouveau-né s'appelait "Wilfrid". Ce dernier détail n'est que trop exact!

De onze heures du matin jusqu'à une heure et même plus tard, l'après-midi, Sir Wilfrid Laurier recevait tous ceux qui venaient le voir, et il y en avait souvent des centaines. Après cela, il ne prenait qu'un léger lunch, le plus souvent, dans son bureau, puis il se remettait à la tâche, et quelle tâche, surtout en temps de session, alors que les séances commençaient l'après-midi et ne se terminaient souvent qu'aux petites heures, le matin.

Et pourtant, Sir Wilfrid Laurier trouvait le temps de lire tous les journaux, nombre de revues, de préparer ses campagnes dans les provinces du Canada, ses conférences diplomatiques en Europe; il trouvait aussi le temps de recevoir chez lui, gardant toujours pour tous son sourire le plus accueillant, le temps de présider, même au loin, telle cérémonie, tel concert, tel soirée. Il trouvait surtout le temps de se montrer charitable et bienveillant pour tous ceux qui avaient besoin de lui, et quand venait l'heure de la grande bataille, on le trouvait toujours au poste, droit, fier, noble, gentilhomme, faisant face à ses adversaires, rompant des lances décisives le plus courtoisement du monde. Pourtant il trouvait bien aussi quelques moments à consacrer à sa digne compagne, et alors seulement qu'il lui restait quelques heures il songeait à dormir pour refaire les for-

ces extraordinaires dont la nature l'avait gratifié.

Franchement, est-il une vie plus remplie, plus belle, plus noble, plus grande, plus utile à son pays, que celle du grand homme d'état que nous ne remplacerons pas de sitôt? Nous le pleurons certes, mais on avouera que c'est merveille qu'un homme comme lui, ayant vécu dix vies ordinaires dans une seule, ait pu tenir, en pleine vigueur, en plein talent, en pleine force jusqu'à l'âge de 78 ans!

C'est un bel exemple d'énergie, de volonté, de sacrifice et d'endurance à laisser à notre jeunesse, et si j'ai voulu simplement l'évoquer aujourd'hui, c'est que j'espérais en convaincre plus d'un de la génération de demain, puisque c'est sur elle que nous devons compter pour remplacer, s'il est possible, l'illustre champion de la race canadienne-française au Canada.

GUSTAVE COMTE.

—:o:—

COMMENT FAIRE UNE FORTUNE

Le tableau suivant nous montre comme il est facile de faire une fortune sans se fatiguer. Ce tableau nous indique quel serait le résultat au bout de cinquante ans d'un certain montant, économisé par jour et placé à un intérêt de 6 p. c. par année.

1 sou \$	950	60 sous	\$57,024
10 sous	9,504	70 sous	66,528
20 sous	19,006	80 sous	76,032
30 sous	28,512	90 sous	85,537
40 sous	38,015	100 sous	95,041
50 sous	47,520	5 dollars	475,208

Un très grand nombre d'entre nous dépendent assez en vingt ou trente ans pour rendre une famille heureuse et indépendante sur ses vieux jours. Le tableau que nous publions en fera réfléchir plusieurs.

—:o:—

LE SUCRE D'ÉRABLE

Une industrie que nous ne développons pas assez.

Avril, Pâques, le dégel de mars et le printemps souvent tardifs; "les sucres", le sucre d'érable! Voilà qui est bien de l'actualité, et de la bonne!

Qui de nous n'a pas entendu vanter par les étrangers l'excellente saveur et les qualités extraordinaires de notre sucre d'érable?

Combien de fois, des Français, des Anglais, des Belges, tous les Européens en général, ne nous ont-ils pas dit: "Votre sucre d'érable est délicieux et son sirop est un véritable nectar; que ne l'exportez-vous pas?"

—Ah! oui, pourquoi n'avons-nous pas songé, depuis longtemps déjà, à créer toute une industrie payante susceptible d'alimenter l'étranger, avec un produit dont la consommation locale nous contente?

Les érables et les érablières ne manquent pas dans notre pays, notre province particulièrement, et il s'en trouve quelques-unes, mais trop peu en vérité, dont l'installation est vraiment moderne. Que d'érables nous avons, dont la sève se perd chaque printemps! Voici un produit du terroir destiné à faire fureur sur les marchés étrangers, et la quantité que nous exportons, comparée à celle que nous pourrions et que nous devrions exporter, est insignifiante.

Décidément, cela ressemble à un refus systématique de profiter d'une richesse nationale dont nous ne soupçonnons même pas les bénéfices pos-

sibles. Des occasions nous sont offertes, la grande exposition de Bordeaux n'attend que nos exhibits. Allons-nous pouvoir donner toute l'importance désirable à l'industrie bien à nous du sucre d'érable?

La guerre nous a certainement fourni de salutaires leçons, en vue de notre développement local et national, mais je ne crois pas que nous soyons encore prêts à faire face à toute la demande mondiale pour ce que nous pouvons produire nous-mêmes, et ce, presque exclusivement.

Peut-être songeons-nous enfin à nous préparer, et ce serait tant mieux? Mais il faut déplorer en attendant certaine formation que nous avons reçue, à l'effet qu'il fallait par trop se détacher des biens éphémères et qu'un développement industriel ou commercial purement local pouvait nous suffire.

Les temps sont changés, et je sais bien que nombre de cultivateurs ou agronomes du nord de la France, ou de Belgique, pays dévastés par la guerre, n'auraient été que trop heureux d'avoir tant de terrain et tant de richesse du sol à leur disposition. Eux qui ont su faire de la surproduction maraîchère dans de petits jardins, grands comme la main, n'auraient certes pas laissé tant de beaux et vigoureux érables répandre leur sève printanière inutilement sur le sol.

C'est que plus instruits que nombre

de nos paysans, ils savaient lire et écrire, — lire surtout les statistiques officielles, — et se rendre compte de la demande plus ou moins considérable de certains produits.

Voyant alors de propices occasions d'augmenter leur avoir et de procurer plus de bien-être aux leurs, ils retroussaient courageusement leurs manches et forçaient le sol nourricier à leur donner son maximum de rendement. Mais, ils avaient eu d'abord l'instruction qui les avait mis en état de lire et de se renseigner; et même s'ils n'avaient pas voulu s'instruire ils n'auraient pas pu rester dans l'ignorance, parce que l'ignorance de la masse est l'antithèse de la civilisation pour laquelle nous venons de combattre.

Mon intention, en écrivant cet article, n'était pas de répéter, après tant d'autres, la description d'une cabane à sucre en activité. Je voulais surtout dire aux nôtres que nous avons sous la main une source de richesse naturelle dont nous n'avons pas assez su profiter jusqu'ici.

La guerre et ses conséquences ont ouvert bien des yeux, espérons que pour ce qui concerne le sucre d'érable au moins, on n'aura pas peur de surproduire, à l'avenir, puisque les grands marchés mondiaux nous sont ouverts. Sachons en profiter.

— o —

AMOUR MODERNE

DANS le bon vieux temps, lorsqu'un célibataire s'asseyait auprès du feu, il se mettait à songer aux femmes qu'il avait aimées et qu'il avait perdues; aujourd'hui lorsqu'il songe au coin du feu, il pense aux automobiles qu'il a aimées et qu'il a échangées.

LE SOL DU CANADA S'APPAUVRI- RAIT GRADUELLEMENT DEPUIS ENVIRON QUARANTE ANS

**La commission de conservation insiste
pour que nous établissions une
meilleure culture**

Le Canada cultive une superficie d'environ 28,000,000 d'acres. De ce nombre, les trois provinces de l'Ouest comptent environ 20,000,000. Maintient-on la fertilité du sol, l'épuise-t-on, l'accroît-on? Pour répondre à ces questions la commission de conservation a fait un examen de 2,245 fermes. Elle a questionné 2,245 cultivateurs dans toutes les parties du Canada. Ils ont été formés en groupes de trente à quarante — en tout 60 groupes. Les cultivateurs ont été priés de dire si la fertilité de leurs sols se maintenait ou diminuait. Voici leur réponse: 30 pour cent ont déclaré que la productivité de leurs terres est la même aujourd'hui qu'elle était il y a 20 ans; 40 pour cent ont dit qu'elle est inférieure. Au Manitoba, 32 pour cent des cultivateurs ont déclaré qu'ils récoltent actuellement la même quantité par acre qu'ils récoltaient il y a 10 ans; aucun cultivateur n'a mentionné d'accroissement, mais 46 pour cent ont dit que le rendement des cultures avait baissé.

Nous voulons au Canada des examens plus sérieux et plus intelligemment dirigés, afin que nous puissions connaître le véritable état de la situation. Quand nous disposeront des renseignements nécessaires, nous pourrions agir en connaissance de cause. Dans l'Ouest, l'attraction du sol était pendant quelque temps aussi forte que celle du Yukon; cette dernière a été une chimère pour beaucoup, pour d'autres une dégénérescence. Certain-

nes régions de ce pays ont été laissées plus pauvres qu'autrefois. On peut pardonner à ces premiers défricheurs du sol d'avoir retiré plus que leur part de revient, pendant une génération, des richesses que la nature y avait déposées depuis des siècles, car ce sont eux qui ont fait le plus de sacrifices; mais lorsque ces besoins légitimes ont été satisfaits, leurs successeurs sont tenus d'accroître la fertilité du sol pendant qu'ils en ont la possession.

L'histoire d'autres pays et d'autres cultivateurs répand de la lumière sur nos problèmes; et nous pouvons tirer des leçons utiles de leur expérience. On a cultivé avec succès du blé dans l'état de New-York pendant 40 années. Le succès a été douteux pendant 20 autres années. Ensuite le rendement des récoltes n'égalait plus les dépenses de culture. Donc après quarante années de culture de grain, malgré les conditions climatiques favorables, la fertilité était si appauvrie que la continuation de la culture exclusive du grain ne donnait plus de profit, et après 20 autres années il a fallu changer le mode d'exploitation. Les états de l'Ohio, Indiana, Illinois, Iowa et d'autres états de l'Ouest ont commis et commettent la même erreur. Le rendement par acre est tombé de 30 à 14 boisseaux.

— o —

* * *

Un récent arrêté du conseil permet aux navires américains de débarquer du poisson frais en Colombie Britannique, pour expédition directe aux États-Unis.

— o —

Il y a 9,000 cellules dans un pied carré de miel.

LA RICHESSE NATIONALE DU CANADA

Les plus récentes statistiques officielles nous fournissent les chiffres suivants:

Agriculture:

Terres améliorées.....	\$2,792,229,000
Bâtiments.....	927,548,000
Instruments agricoles....	387,079,000
Bétail.....	1,102,261,000
Pêcheries, capital engagé....	47,143,000
Mines: valeur des bâtiments et usines.....	140,000,000
Manufactures: Etablissements et capital.....	2,000,000,000
Chemins de fer.....	2,000,000,000
Tramways.....	160,000,000
Canaux.....	123,000,000
Transport maritime.....	35,000,000
Télégraphes.....	10,000,000
Téléphone.....	95,000,000
Immeubles et construction dans les villes et villages (valeur basée sur l'évaluation de 140 localités).....	3,500,000,000
Vêtements, meubles et effets personnels.....	800,000,000
Monnayage et lingots:	
Chez le receveur général	119,000,000
Espèces en banques.....	82,000,000
Valeur en circulation.....	7,500,000
Marchandises importées en magasin.....	250,000,000
Production courante:	
Agriculture.....	1,621,028,000
Pêcheries.....	39,000,000
Forêts.....	175,000,000
Mines.....	190,000,000
Manufactures.....	2,400,000,000
Total.....	\$19,002,788,125

— o: —

CHARMEURS DE SERPENTS

L'HYPNOTISME ET LES ANIMAUX

Les animaux peuvent, comme les hommes tomber dans l'hypnose (ou sommeil provoqué par des moyens artificiels).

Chacun connaît l'amusante expérience qui consiste à tracer sur le parquet une raie droite avec de la craie et à maintenir pendant quelque temps la tête d'une poule sur cette raie: la poule ne tarde pas à s'endormir.

Cette constatation de la possibilité d'hypnotiser une poule ne date pas d'hier: elle fut faite et décrite pour la première fois par le père jésuite Athanasius Kircher.

Le révérend père émettait en même temps l'opinion qu'on pourrait, sans doute, par d'autres procédés appropriés à chaque espèce, plonger d'autres animaux que des poules dans l'état cataleptique.

Il ignorait qu'aux Indes, c'est là un tour favori des charmeurs de serpents, et pratiqué depuis de nombreux siècles.

Les Hindous charmeurs serrent doucement le cou d'un cobra et l'on voit bientôt le dangereux reptile devenir immobile et complètement raide. Parfois son corps conserve quelques sinuosités, parfois il est aussi droit qu'un bâton: impossible de le faire ployer, on le briserait plutôt.

On endort aisément une grenouille et, pour ainsi dire, presque instantanément.

Il suffit de la fixer sur une planche qu'on retourne brusquement ensuite. Cette simple évolution a suffi.

Si vous prenez un crabe dans votre main et si vous le balancez en l'air, au-dessus de votre tête, à plusieurs reprises, le crabe devient complètement immobile, il est plongé dans le sommeil.

Détail curieux: un crabe femelle replie ses pattes sur son ventre avant d'être plongé dans le sommeil hypnotique, au lieu qu'un crabe mâle raidit ses pattes et les

tient écartées du corps, presque droites.

De nombreux insectes tombent souvent, en catalepsie, à la suite d'une frayeur quelconque: lorsqu'ils sont attaqués ou poursuivis.

On dit alors généralement d'eux qu'ils "simulent la mort". Mais leur immobilité n'a rien de volontaire. C'est une "transe" hypnotique.

— : o : —

INFLUENCE DU TABAC SUR LA VUE

Le tabac, objet d'un culte idolâtrique si général, n'a pas été ménagé même par ses adeptes. Entre les méfaits dont il a été accusé, l'accusation d'émousser l'acuité de la vue est l'une de celles qui reviennent avec le plus de persévérance.

On ne saurait douter de la réalité de ce qu'on appelle l'hébétude visuelle due au tabac de fluence dépressive exercée sur la mémoire par l'herbe de Jean Nicot.

Une thèse soutenue à la Faculté de Paris a reproduit ce reproche et a formulé en même temps les caractères qui distinguent l'hébétude visuelle due au tabac de celle qui procède de l'alcool.

L'affaiblissement de la vue dans le premier cas serait plus lent, plus progressif, la pupille serait rétrécie au lieu d'être dilatée; les deux yeux ne seraient pas toujours atteints, ils ne le seraient pas simultanément.

Les gens qui font marcher de front l'usage de ces deux drogues, et ils ne sont pas rares, mettront donc de leur côté les chances les plus formelles d'arriver à un affaiblissement prématuré de la vue.

Mais on renvoie à ses voisins des avertissements de ce genre, et on invoque invariablement en sa faveur le bénéfice des exceptions.

— : o : —



UN DRESSOIR DE SALLE A MANGER

COMME le sapin n'est pas cher, il sera préférable pour un meuble de durée d'employer du bois neuf au lieu de planches de caisses d'emballage pour faire une petite table-desserte.

Il nous faut, en sapin raboté :

3 planches de $\frac{3}{8}$ de pouce d'épaisseur, de 39 pouces de long sur 12 pouces de large :

1 de même épaisseur et même longueur, mais n'ayant que 7 pouces de large.

Les montants et les traverses seront en bois de $\frac{5}{8}$ de pouce d'épaisseur. Nous avons :

2 montants de 4 pieds 1 pouce de haut pour le fond ;

2 traverses du fond de 3 pieds de long sur 6 pouces de large ; une assemblant le haut du meuble, l'autre le bas.

Les deux traverses soutenant les tablettes du milieu n'auront que 2 pouces $\frac{1}{4}$ de large.

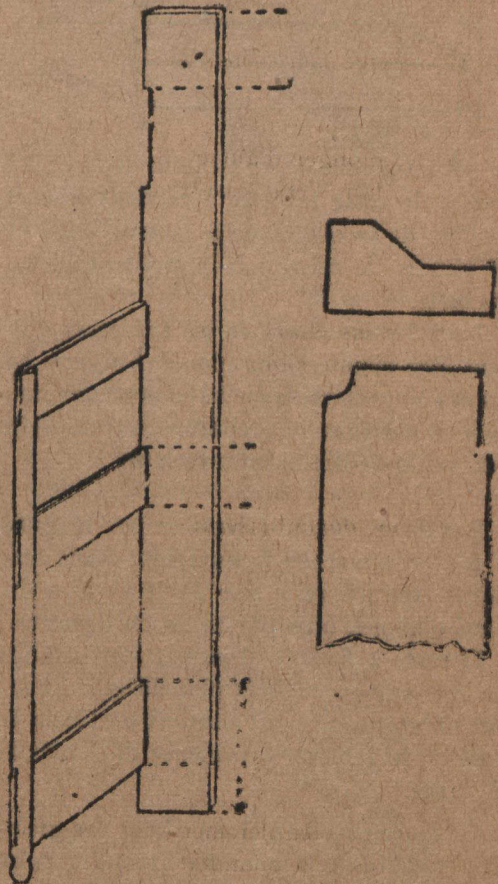
3 traverses de devant, toujours de même longueur et même épaisseur mais en 4 pouces de large. Bien que sur le dessin de la charpente ces traverses ne soient pas indiquées pour les deux tablettes du milieu, afin de mieux montrer la disposition intérieure du haut, elles doivent être mises pour la parfaite solidité du meuble ; elles sont, du reste, masquées par la bordure qui les couvre.

Les deux montants de devant ont deux

manches à balai de 34 pouces $\frac{2}{5}$ de hauteur.

Les 6 traverses des côtés ont 17 pouces de long sur $2\frac{1}{4}$ pouces de large.

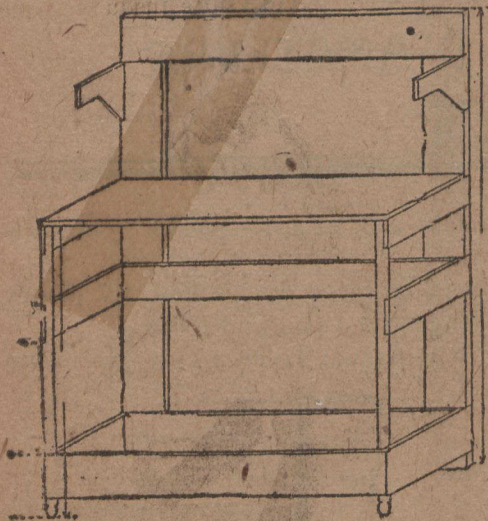
En regardant la figure qui représente



un des côtés, on voit que le pied de devant est relié à la planche de $53\frac{3}{5}$ pouces de hauteur formant le montant du fond par trois de ces traverses ajustées dans ce mon-

tant échancré et vissées au manche à balai à l'intérieur.

Les côtes indiquées permettent d'en tracer facilement l'installation: 7 pouces $\frac{1}{4}$



du sol au-dessus de la tablette du bas; 17 pouces de cette tablette à la deuxième, 9 pouces de la deuxième à la troisième, et 13 pouces de celle-ci à la petite tablette du haut.

Tous les montants et les traverses doivent être vissés et non cloués, toujours en ayant soin, comme nous l'avons recommandé bien des fois, de préparer les trous avec une vrille de diamètre intérieur.

Les deux côtés du dresseoir par lesquels il faut commencer le montage, étant terminés, on les relie par les traverses du fond d'abord, puis par celles du devant.

Il reste à fixer, à 6 pouces de distance du bout supérieur de la planche et sur chaque montant, un petit support destiné à la pose de la tablette supérieure de 7 pouces de large.

On trace ensuite à chaque bout des grandes tablettes une encoche arrondie pour enboîter les pieds de devant et une autre rectangulaire s'adaptant aux montants du derrière du meuble: la première se fait à la scie, la seconde, coupée tout d'abord à

angle droit, prend la forme arrondie, en la travaillant avec une râpe à bois.

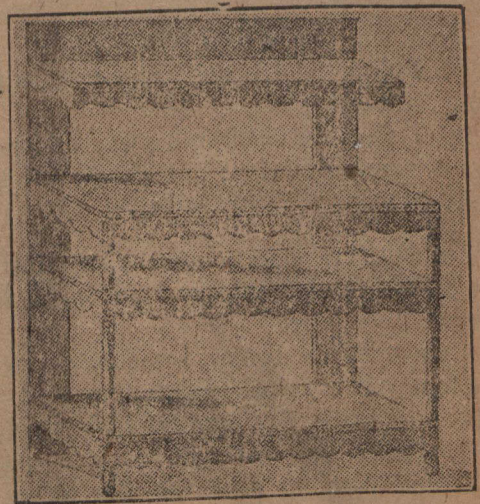
Le tout étant enboîté et vissé, on termine par le serrage à bloc de toutes les vis, puis on masque les vis noyées dans le bois avec de la cire à cacheter blanche. On applique cette cire avec un couteau à palette chauffé.

Il faut ensuite poncer, au papier de verre le plus nu, tout le meuble, puis l'épousseter de façon à ce qu'il ne reste ni un grain de sciure de bois ni la moindre

poussière.

On choisira pour peindre le dresseoir un ton accordant avec l'ameublement de la pièce à laquelle il est destiné, et on donnera sur tout l'ensemble une couche légère de peinture laquée. Il y en a, dans le commerce, de très connues et qui sont excellentes.

Cette première couche sera étendue transversalement. On placera soigneusement le meuble à l'abri de la poussière jusqu'à ce que la couche soit absolument sèche; cela demandera deux jours.



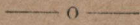
On passera ensuite la seconde couche perpendiculairement à la première.

On pourra même donner une troisième couche dans les mêmes conditions.

Il ne restera plus qu'à border les tablet-

tes par une sorte de lambrequin pour dissimuler les traverses.

On peut les border d'une bande de moleskine ayant 3 pouces de largeur et découpé en courbes.



TABOURET A SIEGE TISSE

Les matériaux nécessaires pour faire ce tabouret sont :

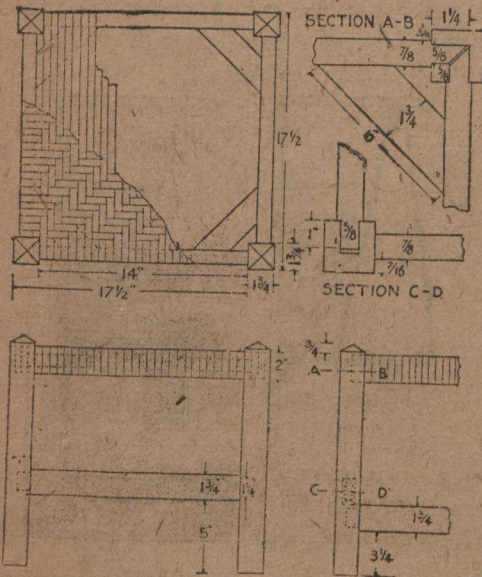
- 4 pieds, $1\frac{3}{4} \times 1\frac{3}{4} \times 16$ pouces.
- 4 barreaux (bras), $\frac{7}{8} \times 1\frac{3}{4} \times 16$ pes.
- 4 barreaux supérieurs, $\frac{7}{8} \times 2 \times 16\frac{1}{2}$ pes.
- 4 attaches diagonales, $\frac{7}{8} \times 1\frac{3}{4} \times 6$ pes.

Les pieds sont mortoisés de façon que les barreaux supérieurs soient de niveau avec eux. Des tensions sont faits à eux-ci sur les côtés seulement, les bouts sont biseautés. Pour les barreaux du bas les mortaises sont faites l'une au-dessus de l'autre et ces barreaux sont pourvus de tenons de chaque côté. Les attaches sont coupées à 45° à chaque bout et mis en place avec de la colle forte.

Pour tisser le fond, procédez de la façon suivante : Posez d'abord un premier fond, les bandes de roseau humides, bien rapprochées et bien tendues. Commencez le second à angle droit avec le premier en passant sous une bande, puis par-dessus trois, sous trois, et ainsi de suite jusqu'à ce que

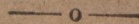


Tissage du siège d'un tabouret avec des bandes de roseau.



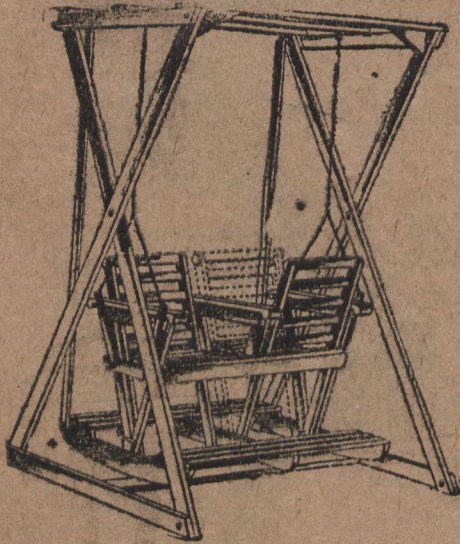
vous soyez arrivé au bout de la bande. Avec la seconde, passer d'abord sous deux bandes, puis par-dessus trois, sous trois, et ainsi de suite. Avec la troisième vous commencerez par passer sous trois, puis par-dessus trois et sous trois, etc. Commencez avec la quatrième en passant par-dessus une bande, sous trois, par-dessus trois, comme précédemment : avec la cinquième passez par-dessus deux, puis sous et par-dessus trois, etc. Avec la sixième et dernière commencez par-dessus trois, puis continuez par trois comme précédemment. Une série étant terminée le reste du fond doit être achevé dans le même ordre. La meilleure chose à employer pour peindre le fond est le bon shellac blanc.

La construction du tabouret et comment on dispose les bandes de roseau.



NOUVELLE BALANÇOIRE CAUSEUSE

CETTE idée récemment brevetée, est appelée à avoir immédiatement un gros succès de vente. C'est la balançoire "causeuse"



Nouvelle balançoire pour tête-à-tête.

se". Sans compter que la manufacture y trouvera un gros bénéfice, attendu que ce nouveau genre de balançoire demande moins de bois que tous les anciens modèles. Cette balançoire sera très appréciée des amoureux pour leurs *causeries sentimentales* au clair de la lune, car le tête-à-tête est beaucoup plus intime avec ce nouveau modèle qu'avec l'ancien.

AUX HEUREUX DE PAQUES

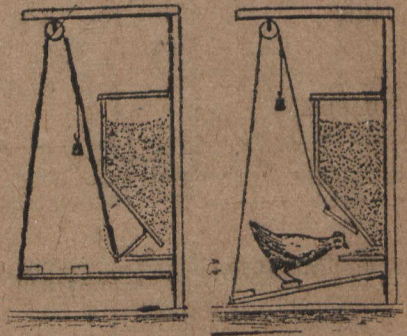
AVEC la prochaine fête de Pâques, revient la saison des mariages et des hymens. Voici deux quatrains jolis dédiés à ceux qui partiront en voyage de noces. Ils sont extraits des "Tendresses", d'André Rivoire, et s'intitule: "Le Départ":

"Loin, très loin, ce soir, je t'emporte..."

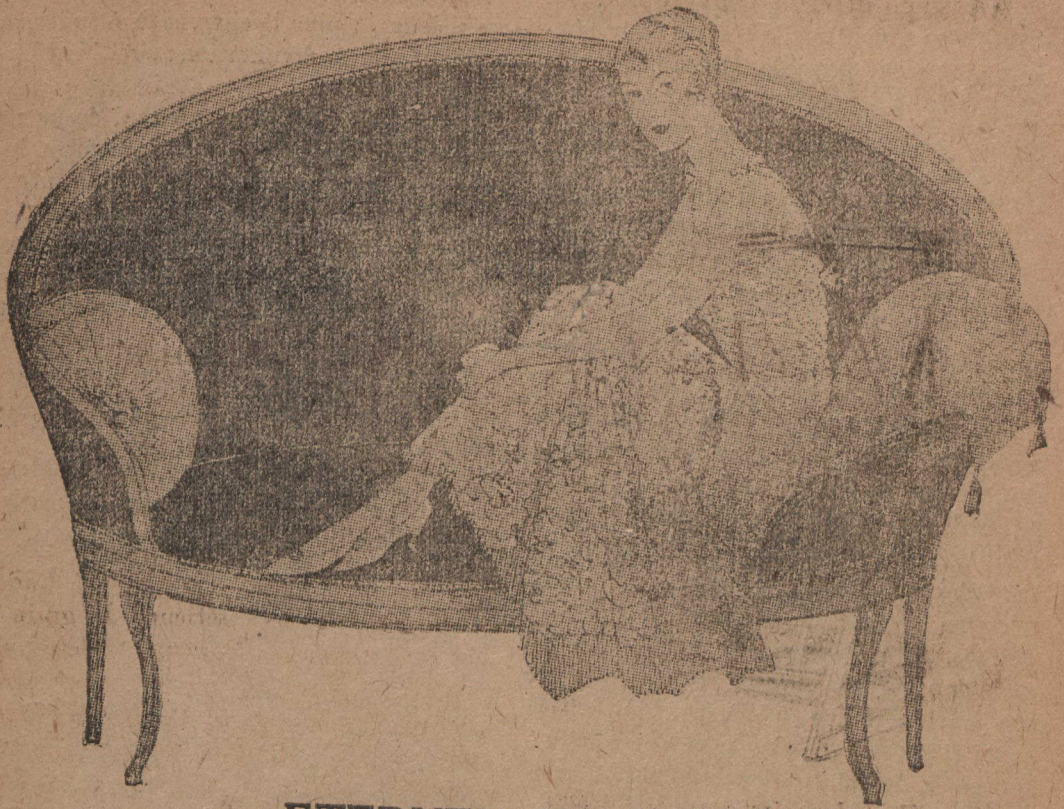
Nous nous en allons dans la nuit...
 Tes yeux sont clairs, mon âme est forte,
 Et le mauvais passé s'enfuit.
 "Nous sommes seuls... le train se lance...
 Contre la vitre froide il pleut...
 Nous nous sourions en silence...
 Demain, tout ce noir sera bleu. "

MANGEOIRE A TRAPPE POUR BASSE-COUR

DANS le récipient représenté ici, le grain destiné à la nourriture des volailles se conserve sec et propre au lieu d'être sali, perdu ou mangé par les moineaux. Dès qu'une poule a faim elle grimpe sur la planchette à bascule et son poids faisant ouvrir la trappe inférieure, le grain se présente devant elle sur une tablette; elle n'a qu'à s'approcher pour picorer à son aise sans être dérangée. Dès que la bête est rassasiée, elle quitte la bascule et le contre-poids ramène la trappe dans la position de fermeture. Le poids d'un petit oiseau est insuffisant pour ouvrir l'appareil ce qui contribue à supprimer les pertes importantes de graines dans le poulailler.



La nourriture coûte cher et il faut qu'elle serve réellement à l'engraissement des volailles au lieu d'être gaspillée sans résultat.



ETERNEL FEMININ

LES OEUFS DE PAQUES ET LA POSSIBILITE D'AIMER DEUX PERSONNES SIMULTANEMENT

La fête de Pâques qui accompagne d'ordinaire le retour du printemps, le retour aux beaux jours, à la vie, à l'espoir et à l'amour, est symbolisée, pour les petits comme pour les grands, par de jolis oeufs peints, décorés, enrubannés et portant des inscriptions faisant songer aux hymens prochains. N'est-ce pas le moment de causer un peu d'amour, et pourquoi ne pas essayer aujourd'hui, d'approfondir un peu l'un de ces multiples problèmes qui se présentent si souvent à l'esprit de ceux qui sentent un coeur battre sous leur enveloppe pectorale?

Combien de fois ne s'est-on pas posé cette question: "Est-il possible à l'être hu-

main d'aimer deux personnes à la fois?"

Comme Napoléon a nié l'existence de l'impossible, il est difficile de répondre par un "Non" catégorique à cette troublante question.

Et, puisque nous sommes sur le terrain de l'amour entre individus, il importe de dire tout de suite que c'est de l'amour romanesque ou romantique dont il s'agit. Car, tout le monde admettra qu'il est certainement possible d'aimer également et en même temps, sa grand-mère ou sa tante, son oncle ou son neveu. Il est donc attendu que ce n'est pas de cet amour dont nous entendons parler.

Est-il donc possible à un jeune homme

d'aimer simultanément deux femmes au point de ne savoir quelle choisir pour compagne, et est-il possible également à une jeune fille ou jeune femme de rester dans l'incertitude au sujet de ses sentiments à l'égard de deux de ses chevaliers servants? Il est assez rare qu'un tel dilemme se pose à l'esprit des très jeunes amoureux; c'est l'expérience de la vie et du monde qui le fait naître d'ordinaire et l'expérience ne s'acquiert qu'avec les années. Chez quelques sujets, il se présente parfois lorsqu'il est trop tard pour choisir.

Dans une de ses nouvelles les plus intéressantes, Vicente Ibanez nous présente son héroïne française sur le point de se séparer de son mari afin de pouvoir épouser celui qu'elle aime. Mais, il arrive heureusement ceci: le mari est blessé et rendu presque aveugle en combattant pour la France. Alors Marguerite, oubliant à jamais son second amour, se dévoue pour son mari héroïque, le soigne, lui rend la santé et réussit à faire un citoyen utile à son pays, de celui qu'on considérait comme une ruine physique.

On peut bien se demander alors lequel des deux hommes, Marguerite aimait le mieux? Les aimait-elle tous les deux?... N'en aimait-elle aucun profondément?

Les uns prétendent que Ibanez a voulu démontrer la puissance victorieuse du sentiment maternel qu'on trouve au fond du coeur de la femme. Cette théorie ne s'applique à vrai dire un type unique de femmes, bien que largement représenté, de par le monde; mais il y a d'autres femmes et même d'autres hommes chez qui ce sentiment intime, louable et admirable n'est pas susceptible de se développer.

Je crois sincèrement qu'il n'est pas possible à un homme ou à une femme d'aimer "également" deux personnes à la fois. Celui ou celle qui s'imagine être la proie de ce double sentiment n'éprouve en réalité qu'une passion irraisonnée pour "soi-même". En termes plus concis, c'est de l'é-

goïsme. Plus le coeur est étroit plus il est ambitieux et plus il cherche à étendre le territoire de sa domination; c'est bien humain.

Deux personnes dans un seul coeur ne s'y trouvent pas plus confortablement logées que deux personnes dans une même chambre. L'une aimera le grand air, les larges horizons, les fenêtres ouvertes, tandis que l'autre cherchera la température égale, le renfermé, le respect outré de l'intimité.

Les hommes qui prétendent aimer plus d'une femme à la fois sont, — pour continuer à parler au figuré, — les propriétaires de logements insalubres, et il faudrait à ces "logements" une bonne inspection par crainte de l'encombrement. La même inspection serait nécessaire dans le cas des femmes ayant un secret penchant vers la polyandrie, dans l'intérêt de toute la communauté.

En amour, les uns préfèrent l'aurore et les autres le crépuscule; cependant il arrive assez souvent que l'aurore amoureuse chez ceux-là est passablement pareille au crépuscule sentimental aussi rapide que la foudre, il arrive que l'aurore amoureuse est provoquée avec une égale rapidité. Ce n'est pas parmi ces personnes qu'on doit chercher les modèles de constance et de fidélité. Aussi, pourquoi chercher à voir le crépuscule, lorsque le soleil est haut dans l'azur et qu'on n'a pas encore oublié les enchantements de l'aurore?

Les spectacles grandioses de la nature n'ont pas, quoiqu'on dise, la même variété de coloris dans le renouvellement, si on les transporte dans l'ordre psychologique, et les hommes comme les femmes qui s'imaginent qu'une autre aurore amoureuse sera différente de la première et pourra se produire sans qu'il y ait eu au préalable, un crépuscule intermédiaire, s'illusionnent.

Non, comme les vieux livres et les vins vieux, les vieilles amours sont les meilleu-

res, parce que en vieillissant, si elles ont été de bonne qualité elles ont gagné en saveur, en arôme, en force, et les véritables délicats ne voudraient pas pour tout au monde, les changer pour de la "marchandise" inconnue. Seuls, les parvenus émotifs, les collectionneurs de bibelots de luxe, les entichés de portiques tapageurs ou de jardinets de gares de chemin de fer, prétendent qu'ils peuvent aimer deux personnes à la fois. Et, ils méritent ce qui leur arrive la plupart du temps.

MANON.

— : o : —

UN PEU D'HISTOIRE

MONTGOMERY ET L'INVASION AMÉRICAINE

Tous ceux qui ont passé sous la citadelle de Québec, soit à pied par le quai, soit en bateau par le fleuve, ont remarqué la plaque commémorative placée sur l'escarpement, à mi-hauteur, et qui indique l'endroit où le général Montgomery périt, en 1775, lors de l'invasion du Canada par les Américains. Montgomery commandait les troupes insurgées. C'était le deuxième général ennemi qui attaquait l'enceinte de Québec et le deuxième qui y trouvait la mort, — avec cette différence que Wolfe, quinze ans auparavant, était mort vainqueur. Les restes de Montgomery furent enterrés dans les murs, près de la porte Saint-Louis, et en 1818 ils furent remis à sa famille, qui en avait fait demande, et transférés à New-York, où le Congrès lui avait fait élever un monument dès la fin de la guerre de l'indépendance. Le lieu de sa sépulture, à Québec, fut alors indiqué par le même vétérans, James Thompson, qui devait, dix ans plus tard, représenter l'armée de 1759 à l'érection du monument Wolfe et Montcalm, et qui avait vu enterrer Montgomery après avoir vu tomber Wolfe.

— : o : —

BOURREUR ET BOURREAU

S'il est une expression qui ait fait fortune depuis la guerre, c'est bien celle-ci : — "bourrer le crâne"; d'où bourreur de crânes. Or, cette expression était connue à Paris depuis longtemps.

Certains ont pensé qu'elle était un produit spontané de l'imagination populaire qui a voulu ridiculiser certaines vantardises ou exagérations de langage. D'autres croient qu'en réalité "bourreur de crânes" est une transformation de "bourreau de crânes". Ce sont ces derniers qui semblent avoir raison.

Vers 1840, en effet, on appelait à Paris un *crâne* un bretteur, un casseur d'assiettes, l'ancien soldat rentré dans le civil, qui n'entendait pas la plaisanterie et proposait le duel à tout le monde pour un rien.

Le type était à ce point connu dans la capitale que deux théâtres représentèrent, à quelques années de distances, deux vaudevilles qui portèrent le même titre : *Le bourreau des crânes*, tout en contant au public, à l'Ambigu, en 1842, et au Palais-Royal en 1853, deux histoires différentes.

Mais, dans les deux cas, il était question d'un matamore qui menaçait de pourfendre tous les *crânes* suspects de l'avoir insulté; il devenait ainsi la terreur du monde et de la ville.

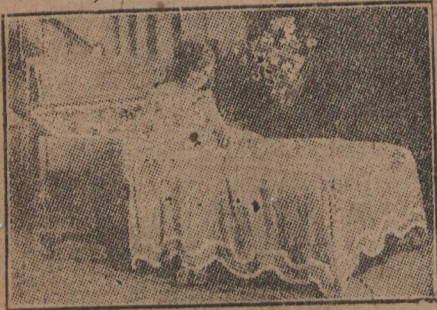
Les deux pièces eurent un grand succès; le personnage était pris sur le vif; longtemps le bourreau des crânes resta un héros sympathique de comédie; plus tard, quand le sens parisien de *crâne* fut oublié, le peuple transforma *bourreau des crânes* en *bourreur de crânes* par un jeu de mots involontaire.

— 100 —

Vous rappelez-vous, mesdames, le temps où le héros de vos romans portait une culotte en peau de mouton, une énorme ceinture et jouait du pistolet et les cow-boys dans les vues animées

TABLE QUI SE TRANSFORME EN LIT

LES personnes qui habitent des appartements apprécieront ce meuble nouveau et unique en son genre, qui, le jour est une table très artistique, et qui, la nuit, peut se transformer en un lit confortable. Les



trois parties qui le constituent sont placées sur un pivot et se déplacent sur des supports séparés qui ne sont pas attachés par aucun ressort semblable à ceux qu'on trouve fréquemment dans les lits pliants.

Cet habile camouflage d'un aspect peu attrayant sera apprécié par ceux qui sont obligés de transformer leur salon en une chambre à coucher lorsque des hôtes arrivent, ou lorsque la maladie les force à prendre une garde-malade chez eux. *

Le lit est fermé et une table apparaît par l'extension des trois sections, les unes au-dessus des autres, qui s'emboîtent sans aide aucune dans la partie plane supérieure laquelle se rabat d'elle-même et le tour est joué. Cette table est très commode pour lire ou écrire, et l'espace libre qu'elle laisse autour d'elle permet à plusieurs personnes de s'y asseoir sans être trop à l'étroit. C'est là un meuble idéal pour les petits appartements et la figure ci-contre vous donnera une idée exacte des transformations qui peuvent s'effectuer en un clin-d'oeil dans votre logis.

— o —

CUISSON PAR LA PRESSION DE LA VAPEUR

CETTE nouvelle façon de cuire par la pression de la vapeur est aussi bien employée pour les viandes que pour les légumes, et peut être mise à l'essai dans toutes les maisons.

Le contenant est en aluminium et une pesante garniture de caoutchouc est placée sous le couvercle, lequel peut être vis-



se tortement afin d'empêcher la vapeur de s'échapper. Ce procédé peut s'employer avec tout poêle à gaz ordinaire.

— o —

Aux yeux d'un célibataire toute femme est coupable de "desseins matrimoniaux" jusqu'au moment où elle prouve son innocence en épousant un autre homme.

APPAREIL ELECTRIQUE POUR LES QUADRUPEDES

Le fouet ne semble plus être nécessaire pour accélérer les mouvements des animaux, l'appareil électrique que nous reproduisons ayant remplacé le cruel et dis-

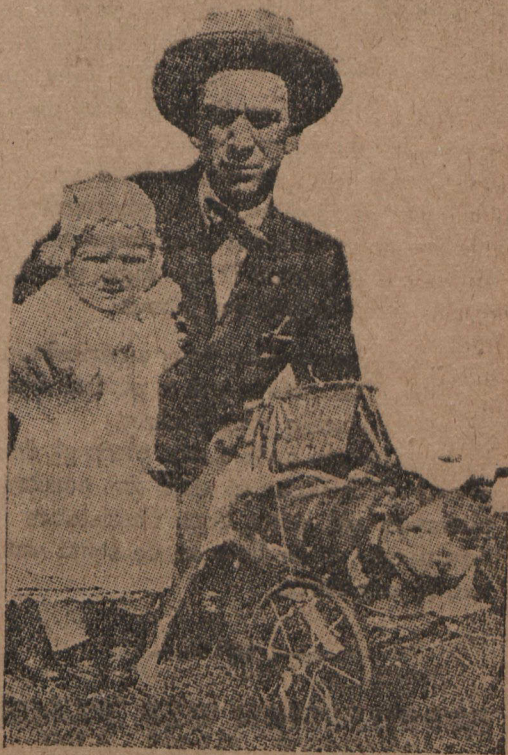


gracieux instrument. Un habitant du Texas est l'inventeur de cet appareil électrique, lequel dans sa partie allongée contient quelques batteries et un fil électrique dans le manche. A l'autre bout de l'instrument se trouvent deux points de contact à courte distance l'un de l'autre. L'appareil appliqué sur le corps de l'animal, crée un contact qui donne à l'animal un choc électrique sensible qui agit comme un aiguillon sans lui faire aucun mal, mais qui l'oblige à accélérer son pas. Plus on appuie, plus nécessairement l'animal est tenté d'augmenter son allure.

Non, ma chère, une femme mariée n'est pas plus intéressante qu'une jeune fille; elle est plus recherchée, simplement parce qu'elle appartient à un autre.

VOITURETTE SERVANT DE BEQUILLES A UN CHIEN

Le "bull-dog" qu'on voit dans notre illustration, est infirme de naissance. La parcimonieuse nature ne lui a accordé que deux pattes d'arrière-train. Seulement, comme Nell, — c'est son nom, — était de pure lignée, son maître, M. G.-W. Seagole, de Jacksonville, Floride, résolut de lui sauver la vie et même de lui faciliter les moyens de se promener et de se rendre utile, au moyen d'une voiturette fixée à son avant-train. Nell, ainsi accoutré, ne peut se battre, mais peut s'amuser à donner la chasse aux chats, etc. Lors de la dernière souscription pour le *Liberty Loan*, Nell et



son jeune maître, Johnny Seagole, âgé de 16 mois, ont établi un record patriotique en encaissant une fort respectable recette pour la patrie. Tous donnaient à ce porteur de sébile d'un nouveau genre.

UN BONHOMME DE NEIGE GIGANTESQUE



De temps en temps il tombe assez de neige à Washington pour nécessiter l'emploi des traîneaux et pour donner à la capitale des États-Unis une véritable idée de la température du N.-Ouest.

D'un autre côté, il est extrêmement rare que cette couche de neige soit assez épaisse pour encourager la sculpture, telle que nos

enfants s'y livrent au Canada, à toutes les époques de la saison froide.

C'est pourquoi, on considère comme une curiosité au payé étoilé, la photographie que nous reproduisons et qui représente le vulgaire "bonhomme" de neige, qui fait en nos pays, la joie des jeunes.

Ce monument d'un jour américain est l'oeuvre d'un artiste qui a profité d'une tempête de neige pour l'ériger.

On rapporte qu'il a dix pieds et deux pouces de hauteur et qu'il fut construit purement de neige, sans l'assistance de renforcements de bois ou de toute autre nature semblable.

— : o : —

SUPPRESSION DES PLACES ASSISES DANS LES TRAMWAYS

Le "Tramway and Railway World" décrit des voitures de tramways où les places assises ont été supprimées. A Montréal il y a des sièges, mais c'est la minorité qui

en profite aux heures d'encombrement. Ces véhicules ont une longueur totale de 35 pieds. Ils sont divisés en un compartiment central et deux plates-formes sur l'une desquelles se trouve le conducteur séparé du public simplement par une balustrade et des chaînes.

Pour s'appuyer, les voyageurs ont des balustrades et des poignées. C'est mieux que les courroies de suspension de nos tramways.

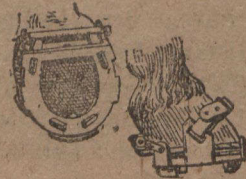
L'entrée et la sortie s'effectuent par les extrémités de la voiture. Ces nouveaux véhicules transportent normalement 65 personnes, mais aux heures d'affluence, ils peuvent comporter un nombre relativement plus considérable de voyageurs.

Cette mesure a été motivée par l'intensité du trafic. A Rome, notamment, viennent d'être mis en service des tramways sans aucun siège.

— : o : —

FER-A-GLACE AMOVIBLE

En hiver, il arrive qu'on soit obligé de ferrer à glace les chevaux pour un temps très court, pour une seule journée même quelque fois. On sera très heureux, dans ce cas, de trouver les nouveaux fers amovi-



bles. Nos dessins montrent comment on les place sur les sabots des chevaux. Une fois le rouleau de caoutchouc ajusté à la mesure du pied dans l'un des trois crans disposés à cet effet, on boucle solidement la courroie et le cheval est ainsi prêt pour affronter les verglas les plus glissants.

— : o : —

Roman Complet

CŒUR DEVOUÉ

Par A. DOURLIAC

Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir.

— J'aperçois deux cavaliers..."

"Dis-moi, Cécily, si soeur Anne n'avait pas vu ses frères, qu'est-ce qu'elle aurait fait ?

— Soeur Anne ? Elle se serait jetée du haut de la tour sur le méchant Barbe-Bleue ; et elle l'aurait écrasé.

— Mais elle se serait tuée ?

— Oui, mais elle aurait sauvé sa petite soeur.

— Tu ressembles à Soeur Anne, Cécily."

Combien de fois le souvenir de ce dialogue enfantin devait-il se présenter à l'esprit de la soeur aînée !

.. .. .

Cécile et Suzanne étaient filles d'un savant doublé d'un inventeur, tous deux également méconnus.

François Garlaud, après avoir achevé ses études et passé sa thèse avec succès, avait brusquement renoncé à la médecine, sous prétexte que les clients le dérangent, et s'était adonné à la science pure, laquelle ne lui avait pas rapporté plus de gloire que d'argent.

Ses découvertes arrivaient toujours trop tard ; ses inventions étaient impraticables ; et l'honneur comme le profit en revenaient toujours à ceux qui à un moindre génie, peut-être, unissaient l'ingéniosité et le sens pratique manquant totalement au pauvre docteur.

De déceptions en déceptions, son caractère, naturellement peu sociable, avait

tourné à la sauvagerie, et si le mot de sa cadette :

"Papa est un ours" ? n'était pas absolument respectueux, il était, en revanche, parfaitement exact.

Enfoncé dans son laboratoire, plongé dans des calculs fantastiques, le digne homme oubliait le monde entier, à commencer par sa famille ; et c'était provoquer une tempête que de le rappeler à la réalité, sous forme d'un repas ou d'une visite.

Toujours vêtu uniformément d'une longue redingote, les poches bourrées de bouquins et de paperasses à rendre jaloux Colline lui-même, il faisait le désespoir de son tailleur, qui n'avait jamais obtenu la permission de lui prendre mesure, et devait se borner à confectionner un vêtement neuf en échange du vieux envoyé en modèle.

Il résultait de ce beau système, fonctionnant régulièrement depuis une vingtaine d'années, que M. Garlaud, ayant perdu le peu d'embonpoint qu'il possédait dans sa jeunesse, flottait perpétuellement dans ses habits trop larges, auxquels il ne souffrait pas que l'on fit la moindre retouche.

Si le coiffeur n'avait pas de semblables désagréments avec lui, c'est qu'il ne daignait pas honorer de sa clientèle les émules de Figaro.

Partant de ce principe que Dieu avait créé l'homme avec une chevelure, mais pas la moindre paire de ciseaux, il n'avait jamais consenti à déranger l'oeuvre du Créateur, et avec sa crinière argentée retom-

bant sur ses épaules, sa barbe hirsute et touffue descendant sur sa poitrine, il ressemblait à un fleuve ou à un Samson vieillissant.

Comment ce parfait original avait-il réussi à trouver une femme?

C'était un mystère d'autant plus difficile à approfondir que Mme Garlaud, simple, douce, modeste, n'avait aucune tendance à l'excentricité.

Peut-être avait-elle été fascinée par l'air inspiré du jeune savant, son regard brillant, sa parole fiévreuse, lorsqu'il développait ses théories, alors que les déboires n'avaient pas encore changé son enthousiasme en une misanthropie farouche.

Peut-être s'était-elle bercée du chimérique espoir de civiliser un peu ce sauvage, d'adoucir la brusquerie de ses manières, de polir les angles de ce caractère entier.

En cela elle s'était cruellement trompée.

M. Garlaud aimait sa femme... à sa façon; mais elle ne comptait pas dans sa vie; il la considérait comme d'une espèce inférieure, intermédiaire entre l'homme et le chien, et ne lui eût pas sacrifié sa plus insignifiante lubie.

Il accueillit de fort mauvaise grâce la naissance de ses filles.

C'était un fils qu'il lui fallait! l'élève, l'associé, le continuateur de ses travaux.

Il n'avait que faire de ces gamines! C'était trop de trois femmes dans la maison!

Cependant, en dépit de ces aménités quand une place, celle de la mère, se trouvait vide, il en éprouva un profond chagrin.

Mais cela ne modifia pas son caractère et ne le rendit pas meilleur père.

Des deux orphelines, la plus jeune avait trois ans, l'aînée onze.

Heureusement, cette dernière était douée d'une précoce raison.

"Je te confie ta soeur... et ton père", lui avait dit Mme Garlaud à son lit de mort.

Et elle s'était endormie tranquille.

Jamais confiance ne fut mieux justifiée.

Sans bruit, sans éclat, doucement, insensiblement, Cécile prit la place de la mère absente près du pauvre baby aux boucles blondes, et près de cet autre grand enfant en cheveux gris, qui n'était pas toujours le plus raisonnable.

Pour tous deux, c'était la *petite maman*, sérieuse, vigilante, dévouée; elle les entourait de soins touchants; devinait les besoins de l'enfantelet si frêle, si délicat encore; observait les goûts, les habitudes, les manies du vieillard, qui justement émerveillé, la proclamait digne d'un autre sexe.

Pourtant la tâche n'était pas facile, l'aide d'une femme, fût-ce d'une simple servante, lui faisait complètement défaut.

En effet, la fortune de M. Garlaud ne lui permettait pas deux domestiques, et un homme était indispensable pour ses manipulations, lesquelles l'intéressaient beaucoup plus que ses filles, c'était un ancien zouave, Frantz Worner, qui cumulait les fonctions de valet de chambre, cuisinier, garçon de laboratoire et... bonne d'enfant.

Au reste, il s'acquittait également bien de ces multiples emplois et du dernier en particulier.

Il adorait les fillettes, vénérât l'aînée, qu'il appelait respectueusement:

"Mon capitaine".

... Et à laquelle il obéissait comme à son supérieur; gâtant et dorlotant la cadette, trop heureux de céder à tous ses caprices.

"Ne tourmente donc pas ainsi ce pauvre Frantz, ma chérie, disait la grande soeur.

— Ça m'amuse, moi!" répondait tranquillement la petite.

Et elle appliquait de vigoureux coups de fouet sur le dos de l'ex-soldat, qui, à quatre pattes dans le jardin, faisait le cheval récalcitrant, en se cabrant et hennissant de son mieux.

"Laissez! laissez, mon *capitaine*, ça me rappelle ma petite, voyez-vous!"

Et le Bucéphale improvisé tirait son mouchoir à carreaux et se mouchait bru-

yamment, en disant "qu'il lui était rentré du sable dans l'oeil".

Cette *petite* dont le nom seul faisait trembler la voix du brave homme, était sa fille, morte à six ans et qui dormait loin de lui dans un cimetière d'Alsace.

Sa seule consolation était d'orner la petite tombe d'immenses couronnes expédiées au pays avec force recommandations.

Comme il ne savait ni lire ni écrire, c'était Cécile qui tenait la plume et "couchait ses idées sur le papier", et rien n'était plus comique que de voir le digne Alsacien suer sang et eau à dicter laborieusement des phrases entortillées qu'assurément il ne comprenait pas lui-même.

... Suzanne grandissait, la "petite maman" allait devenir institutrice; et c'était une nouvelle perplexité.

Son éducation, interrompue par la mort de sa mère, était demeurée inachevée, M. Garlaud prétendant "que les filles n'étant bonnes à rien, n'avaient besoin de rien savoir".

La pauvre Cécile se demandait avec inquiétude comment elle ferait lorsqu'elle aurait épuisé près de son élève la somme bien minime de ses connaissances.

"Si Suzanne en sait autant que toi, elle en saura bientôt assez, disait le père.

— Mais, papa, je ne sais rien et je voudrais bien m'instruire... Si vous m'indiquiez quelques bons livres, vous qui êtes si savant.

— Peuh! Enfin! si ça te fait plaisir...

— Oh! oui, papa!"

Le docteur alla à sa bibliothèque et choisit quelques volumes à l'air rébarbatif:

"Tiens, voilà la Chimie de Pelouse, la Physique de Canot, la Toxicologie de Dragendorff..."

— Mais, papa, observa la fillette interdite, je... je crois qu'il vaudrait mieux commencer par le commencement.

— Qu'est-ce que tu veux donc apprendre?

— L'histoire, la Géographie, la...

— C'est bien inutile, va! ne te casse pas la tête là-dessus..."

Et, lui tournant le dos, il retourna à ses grimoires, laissant la pauvre Cécile consternée.

II

M. Garlaud habitait à Montmorency, près de l'Ermitage, à deux pas de la forêt, une de ces maisons jumelles si communes aux environs de Paris, et séparées seulement par un mur mitoyen.

Des fenêtres de l'une on plongeait dans le jardin de l'autre, et réciproquement; mais, à la vive satisfaction du savant, qui détestait les importuns et craignait fort les inconvénients du voisinage, depuis quinze ans, il était seul locataire et l'écrivain se balançait mélancoliquement à la grille voisine, sans attirer d'amateurs.

Cependant, un jour, jour néfaste! peintres et maçons envahirent l'habitation, puis une voiture de déménagement s'arrêta à la porte; et Frantz apporta la désagréable nouvelle que la maisonnette était louée par une dame veuve et son fils.

Cette annonce provoqua d'abord une violente sortie de l'irascible docteur contre les propriétaires, coupables de disposer ainsi de leurs immeubles, contre les voisins en général et la dite voisine en particulier, terminée par une défense formelle d'entretenir les moindres relations avec *ces intrus!*

... Certain dimanche, Suzanne, seule au jardin, confectionnait gravement des pâtés de sable, quand un gros ballon passa, comme un obus, au-dessus de sa tête et alla se loger dans les branches d'un superbe cerisier.

La mignonne contemplant avec étonnement ce fruit d'un nouveau genre, quand elle s'entendit appeler:

"Pst! pst!"

Et un joyeux visage, couronné de cheveux noirs coupés en brosse, apparut au-dessus de la muraille:

— Hé! petite! renvoyez-moi mon ballon, dites!

— Peux pas! c'est trop haut.

— Bon! il est perché! Attendez, je vais le décrocher moi-même."

Deux mains se cramponnèrent à la crête du mur, et, avec une agilité qui faisait grand honneur à son professeur de gymnastique, le jeune garçon s'enleva à la force du poignet, se mit à califourchon et se laissa glisser dans le jardin défendu, sans souci de l'escalade commise et de la plate-bande de laitues écrasées.

Puis, souriant à Suzette, qui le regardait avec une naïve admiration, il empoigna le tronc de l'arbre.

— Veux-tu des cerises, pendant que j'y suis? dit-il, tandis que le ballon décroché rebondissait sur le sol.

— Oui! Suzette veut bien! répondit-elle en battant des mains, tout amusée.

— Eh! tû t'appelles Suzette? Et bien! mademoiselle Suzette, tendez votre tablier, voilà des boucles d'oreilles. Attrape!"

Un cri!

La branche à laquelle se tenait le jeune imprudent venait de se rompre et il était tombé aux pieds de la pauvrete effrayée.

Cécile accourut au bruit.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu! interrogea-t-elle stupéfaite.

— Ce n'est rien, mademoiselle... je voulais... les cerises... mon ballon..."

Ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, et il s'évanouit.

— Au secours! Frantz! Papa!

— Voilà, mon capitaine!"

Et le vieux soldat, surgissant du potager, s'arrêta ébahi à la vue du blessé.

— Ah! ça! d'où est-il tombé, ce particulier-là?

— De l'arbre, répondit naïvement Suzanne, prenant la question à la lettre.

— Il venait donc voler mes "anglaises"? dit le jardinier montrant le bout de l'oreille.

Ce mot "voleur" fit monter une flamme

au front du jeune garçon qui reprenait peu à peu connaissance.

— Je ne suis pas un voleur, protesta-t-il vivement, je suis votre voisin, Maurice Dormoy; mon ballon s'est perché dans votre cerisier, c'est pour cela que j'y suis monté.

— Et que vous vous êtes cassé la jambe...

— J'en ai peur...

— Moi aussi. Allons, je vais prévenir vos parents.

— Maman n'est pas là, ni ma bonne non plus; on m'avait enfermé pour faire mes devoirs.

— Et vous avez brûlé la consigne.

— Oui.

— En attendant, vous ne pouvez pas rester là."

Il voulut le prendre dans ses bras, mais la douleur arracha un cri au blessé dont les lèvres blémirent.

— Pas comme cela, mon bon Frantz, intervint Cécile; apporte un matelas ici, nous glisserons monsieur dessus, bien doucement, et nous le transporterons au salon.

— Vous avez toujours de bonnes idées, mon capitaine."

Maurice regarda avec étonnement la petite personne élevée à ce grade important par l'imagination du vétéran.

— Et puis, préviens papa..."

— Sauf vot' respect, monsieur, dit Werner qui avait adopté une fois pour toute cette formule respectueuse à l'endroit de son maître, sauf vot' respect, c'est le jeune voisin qui s'est laissé choir.

— Dans mon jardin! s'exclama M. Garland avec une indignation des moins hospitalières. Qu'il s'en aille! qu'il s'en aille!

— Mais il ne peut même pas se tenir debout; je crois qu'il s'est fêlé le tibia, sauf vot' respect.

— Un blessé! chez moi!"

Le dialogue menaçait de se prolonger; mais Cécile, y coupant court, fit trans-

porter le jeune homme dans la maison, puis monta elle-même chez son père.

— "Papa, c'est pour ce pauvre garçon... il paraît souffrir beaucoup..."

— Tant mieux! il n'avait qu'à rester chez lui!

— Nous ne savons que faire... si vous vouliez examiner sa blessure... vous qui êtes si savant."

Tout en maugréant, le docteur prit sa trousse et descendit près du malade.

— Nous ne savons que faire... si vous vouliez examiner sa blessure... vous qui êtes si savant."

Tout en maugréant, le docteur prit sa trousse et descendit près du malade.

"C'est bel et bien une fracture, dit-il après un rapide examen; vous avez fait de la jolie besogne, mon garçon! Frantz! des bandes, des éclisses."

D'abord peu rassuré par l'étrange figure du médecin, Maurice sentit bientôt à la dextérité de l'opérateur, à la légèreté du pansement, qu'il était entre bonnes mains: il supporta courageusement la douleur.

Soudain, la grille voisine se referma et l'on entendit appeler:

"Maurice! Maurice!"

— C'est maman, dit le jeune homme en tressaillant... Monsieur, voudriez-vous la prévenir... doucement.

— Mon capitaine y est allé, déclara Frantz.

— Et elle s'en acquittera mieux que personne, ajouta le docteur; c'est une petite fée qui vaut dix galopins de votre espèce."

La porte s'ouvrit, et l'objet de cet éloge s'effaça pour laisser passer une jeune femme en deuil qui courut aussitôt au blessé:

— Méchant enfant! qu'as-tu encore fait? s'écriait-elle en l'embrassant.

— J'ai imité le compère Guilleri, maman.

*Il s'a cassé la jambe
En chassant la perdria!*

... Seulement, moi, c'est en chassant mon ballon."

Il riait; mais en voyant les larmes de sa mère, sa feinte gaieté s'éteignit.

"Pardon, ma chère maman!" dit-il avec une respectueuse tendresse.

Mme Dormoy, se tournant alors vers le docteur, lui exprima en fort bons termes sa reconnaissance.

"Je vais faire transporter mon fils chez moi, ajouta-t-elle.

— Impossible, madame, je m'y oppose formellement! dit nettement le vieux praticien; il ne peut bouger avant trois semaines; faites venir un de mes confrères, si vous voulez, il vous dira la même chose.

— Mais, monsieur, ce serait trop gênant pour vous.

— Très gênant, très désagréable même, et monsieur votre fils aurait bien pu se casser la jambe ailleurs; mais bien que ne ne faisant pas de clientèle, je connais les devoirs de ma profession; et ce malade ne sortira d'ici qu'avec ma permission.

— C'est que... j'aurais désiré le soigner moi-même.

Cécile vous installera de son mieux... vous serez comme chez vous... je ne vous dérangerai que pour mes visites... si toutefois vous vous contentez de mes soins.

— Comment donc, monsieur! et si ce n'est abuser...

— Pas du tout, j'ai intérêt à remettre votre fils sur pieds le plus tôt possible pour en être débarrassé."

Et, sur cette gracieuse réponse, le docteur retourna à ses cornues.

III

Mme Dormoy, assise au fond de son petit salon, brodait silencieusement, tandis que Maurice et Cécile, installés face à face, à la même table faisaient, l'un une version latine, l'autre un devoir de français.

Si la fillette, penchée sur sa copie, ne levait pas les yeux et s'appliquait de tout

son coeur, il n'en était pas de même du collègien, qui s'interrompait à tout instant, remuant sans cesse, croisant une jambe, puis l'autre restant le nez en l'air à regarder voler les mouches, ou à suivre les ébats de Suzette, qui se roulait follement sur l'herbe avec Sidi, un beau terreneuve appartenant au garçonnet, qui le prêtait bénévolement à sa petite amie.

Ces distractions multiples n'échappaient pas toujours à sa compagne; et une toux significative rappelait à l'ordre le délinquant.

..

Les relations, si singulièrement commencées, s'étaient continuées après la guérison du blessé; et les deux familles n'en faisaient plus qu'une. M. Garlaud avait daigné dire à sa voisine prenant congé:

“Vous êtes la femme la moins gênante que je connaisse; vous pourrez revenir si vous voulez.”

Et elle avait profité de la permission; d'abord, malgré ses façons brutales et son air bourru, elle estimait son original voisin, appréciait son réel savoir, son habileté rare, et lui gardait une vive reconnaissance de ses bons soins.

Puis elle s'était attachée à ces pauvres petites, sans mère... et presque sans père.

L'aînée, surtout, si touchante dans son rôle maternel, avait gagné son coeur; et, saisissant avec empressement l'occasion de lui être utile, elle s'était chargée de son éducation.

Mme Dormoy, veuve d'un officier de mérite, joignait à une extrême distinction, un esprit cultivé et une grande délicatesse de sentiments.

Sa vie aurait pu se résumer en un mot: “déception”.

Mais sa parfaite égalité d'humeur et sa résignation souriante ne laissaient deviner à personne les coups répétés du sort, acharné contre elle.

Comme Suzanne, elle avait perdu sa

mère au berceau; mais elle n'avait pas eu la tendresse vigilante d'une aînée pour la remplacer.

Son père, riche banquier de la capitale, l'avait aimée très peu, gâtée beaucoup, satisfaisant ses moindres caprices, et proclamant bien haut qu'elle apporterait à son époux deux millions dans ses petites mains.

A la veille d'un brillant mariage, un krach imprévu avait soufflé la ruine et le deuil sur la maison en fête; et le jour même où, joyeuse et parée, la jeune fiancée devait se rendre à l'autel, elle suivit, triste et abandonnée, le cercueil de son père, foudroyé par la rupture d'un anévrisme.

Mariée, plus tard, à un officier sans fortune, mais devant lequel s'ouvrait un brillant avenir, elle perdit son mari, prématurément enlevé par une fluxion de poitrine, avant même la naissance de son fils.

Dès lors, elle se referma dans son veuvage et sa maternité, refusant les partis qui se présentaient.

“Je porte malheur, répondait-elle simplement: à peine si j'ose regarder le soleil, de crainte de le voir s'éteindre.”

Et elle se consacra exclusivement à son fils, qui, de son côté, lui causait plus d'un souci.

Excellent coeur, mais esprit bouillant et tête folle, Maurice, qui était censé faire sa troisième dans une institution de Villers-le-Bel, en réalité ne faisait absolument rien.

D'une intelligence vive et ouverte, mais incapable de la plus courte application, il désespérait ses professeurs par ses sauts fantastiques sur l'échelle des compositions.

Premier aujourd'hui, dernier demain, il accueillait avec la même insouciance récompenses et punitions, réservant toute son ardeur pour le jeu et les espiègeries.

Il adorait sa mère, mais il n'eût pas fait l'effort d'une heure de travail pour lui être agréable, renoncé à la moindre escapade pour lui épargner un chagrin.

Dix fois déjà, on l'avait rapporté moulu, brisé à la suite de quelque équipée.

— "Ce n'est pas un médecin, c'est un raccommodeur qu'il lui faut, disait sa vieille bonne.

— "Raccorde la faïence et la porcelaine!" glapissait Maurice en riant.

— Riez! riez! méchant gamin! si vous continuez, vous n'aurez plus un membre intact."

Avec cela, ce n'était pas un malade facile, n'obéissant à aucune prescription, repoussant les médicaments, buvant froid s'il fallait boire chaud, et y gagnant maintes rechutes.



Cécile prit la place de la mère près de cet autre grand enfant aux cheveux gris.

Cette fois, cependant, il s'était montré fort docile, s'impatientant à peine et écoutant sagement les histoires que lui lisait Cécile, improvisée garde-malade.

— "Voyez donc, madame! n'est-ce pas merveilleux? répétait la bonne Annette; cette petite en fait tout ce qu'elle veut et lui passe quasiment sa sagesse."

Et, de fait, l'influence de cette enfant douce et sérieuse se faisait réellement sentir à ceux qui l'entouraient.

Elle ne s'arrêta pas à la maladie de Maurice; sa guérison physique achevée,

Cécile entreprit sa guérison morale.

Ce n'était pas une tâche aisée, mais avec sa finesse, son ingéniosité instinctive, elle trouvait moyen de stimuler son amour-propre, de flatter sa vanité par ses questions réitérées et sa gentille façon de dire: "Vous, Maurice, qui savez tant le choses..."

Et le collégien, pris au piège, arrivait insensiblement à étudier pour n'être pas forcé de répondre:

"Je ne sais pas".

Il n'y a que le premier pas qui coûte: l'appétit vient en mangeant, et le goût du travail en travaillant.

Aussi les ruses féminines du Mentor en jupon, devaient bientôt devenir inutiles à son jeune Télémaque.

... ..
"Voilà, ma tante (c'était le titre affectueux que les orphelines donnaient à Mme Dormoy), j'ai fini, dit Cécile en lui remettant sa copie.

— C'est très bien, ma chérie... Et toi, Maurice?

— Oh! moi! j'en ai encore pour longtemps, répondit le jeune garçon en repoussant son livre avec humeur; si tu crois que c'est facile!

— Dépêche-toi, Frantz va arriver avec les ânes! Si tu n'est pas prêt, tu resteras à la maison.

— Et on appelle ça des vacances! dit rageusement le collégien, tandis que sa mère allait préparer Suzette pour la promenade. Des vacances! avec des tas de devoirs!

— Si j'étais moins ignorante, je vous aiderais, Maurice, dit Cécile venant s'asseoir près de lui; mais ce doit être bien difficile!

— Peuh! si je voulais m'en donner la peine!

— Comment fait-on pour chercher les mots dans ce dictionnaire?

— Ce n'est pas malin! va! regarde!"

... Quand Mme **Dormoy** rentra un ins-

tant après, le jeune garçon, tout en faisant voler la plume sur le papier, traduisait à haute voix un passage de Virgile, en expliquant les beautés à sa petite amie attentive :

— "*Quadrupedante putrem quatit angula campum*".

"Est-ce réussi cette harmonie imitative ?

"Entends-tu le galop du cheval ?

— Etes-vous savant ! Maurice".

La mère contemplait rêveuse ces deux jeunes têtes...

... La sonnette tinti, bruyamment ; un âne se mit à braire, imité par ses compagnons piaffant devant la grille.

"C'est fait !"

Et, terminant son oeuvre d'un : "*Finis coronat opus*" suivi d'un superbe paraphe, Maurice se précipita au dehors en criant :

"Rocamboles ! Je veux Rocamboles !"

Cécile et Mme Dormoy descendaient plus posément, quand des cris aigus leur firent hâter le pas.

En même temps que Maurice, Suzanne avait jeté son dévolu sur le fameux Rocamboles, pauvre baudet pelé, ne méritant pas plus cet excès d'honneur que ses congénères du lieu.

Mais il ne faut pas discuter des goûts ; peut-être, aux yeux des enfants, le triste Martin-Bâton avait-il des qualités séduisantes, invisibles au commun des mortels ; toujours est-il que ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à céder.

Suzette avait pour elle la possession ; or possession vaut titre ! et cramponnée d'une main à la crinière en brosse du modeste animal, de l'autre elle frappait avec rage sur son adversaire, qui tirait la bride de toutes ses forces.

L'ex-zouave essayait vainement de rétablir l'ordre.

"Eh bien ! Maurice, n'es-tu pas honteux dit sévèrement Mme Dormoy.

— Pourquoi a-t-elle pris mon âne ? d'abord il est trop grand pour elle.

— Mais il a une selle de dame, monsieur Maurice.

— On la changera.

— Non pas... Ne cédez pas à ce caprice Frantz ; et toi, prends un autre âne...

— J'aime mieux rester".

La mère allait sévir et envoyer le jeune rebelle à ses peu chères études, quand Cécile intervint avec son adresse ordinaire :

"Si vous restez, Maurice, je prendrai votre âne, le mien est trop ombrageux.

— Trop ombrageux ! riposta le collégien en haussant les épaules, c'est que tu n'y entends rien. Mets-lui ma selle, Frantz, je me charge bien de le dompter. J'ai vu Rigolo au cirque".

Le Bucéphale à longues oreilles n'avait rien d'indomptable, le nouvel Alexandre ne l'en enfourcha pas moins fièrement, tant que Worner riait sous cape du succès de cette petite ruse.

"Chère enfant ! tu es le bon ange de ce méchant garçon" dit Mme Dormoy, en embrassant tendrement la fillette.

La cavalcade s'ébranla et s'enfonça gaiement sous les ombrages de la forêt, sous la surveillance du vieux soldat qui marmotait entre ses dents :

"*Mon capitaine* mènerait un régiment par le bout du nez... colonel en tête !"

IV

Cécile avait seize ans, quand son père lui dit un matin en se mettant à table :

"Dans huit jours, je pars pour Philadelphie ; en France, tout le monde est idiot ! Tu prépareras ce qu'il nous faut...

— Comment, papa, vous partez !... et nous ? interrogea la jeune fille interdite.

— Toi, je t'emmène.

— Et Suzanne ?

— Suzanne entrera en pension. Informe-toi d'une maison sérieuse. Mme Dormoy doit connaître cela. Enfin, arrange-toi pour que tout soit terminé avant lundi..."

Une explosion de cris et de larmes l'interrompit.

Suzette, que l'on avait négligé de consulter, exprimait bruyamment son opposition.

“Ne t'en va pas, Cécile, ne me laisse pas toute seule! répétait-elle, en s'attachant désespérément à son aînée, très émue elle-même et qui s'efforçait de la consoler.

Mais tout était inutile; reproches, prières, menaces, promesses, rien ne parvenait à sécher les pleurs de la pauvrete.

“Tu auras des amies, des compagnes...

— Je veux Cécile.

— Mme Dormoy ira te voir.

— Je veux Cécile!” répétait Suzette avec son obstination d'enfant gâtée.

Elle se mit au lit avec une grosse fièvre. Cécile, inquiète et désolée, cherchait vainement à faire entendre raison à ses deux enfants terribles.

“Je ne peux pas traîner une gamine sur mes talons!” disait M. Garlaud impatienté.

— Mais je pourrais rester avec elle, père? hasarda la jeune fille.

— Ta! ta! ta! j'ai besoin de toi... puis je n'ai pas le moyen de payer deux pensions pour une”.

Mme Dormoy proposa bien de se charger des deux soeurs, mais le digne savant était dans une de ses heures d'exacerbation contre tous les hommes, sans en excepter les femmes; il déclara sèchement qu'il ne voulait avoir d'obligations à personne, se bornant à réclamer l'adresse d'une institution convenable.

La veuve lui indiqua celle où elle-même avait été élevée, et qui, entre autres avantages, avait celui d'être située à Villiers-le-Bel, pays voisin de Montmorency, aussi célèbre par ses pensions que ce dernier par ses ânes, et où Maurice achevait ses études.

Elle-même présenta les deux orphelines à la directrice, lui expliqua leur situation et leur recommanda chaleureusement la pauvre Suzanne, que rien ne pouvait consoler.

Cécile aussi était douloureusement affec-

tée de cette séparation, la première! Que n'eût-elle donné pour demeurer près de l'enfant habituée à ses soins!

“Il y aurait peut-être un moyen, dit la directrice touchée de son affliction.

— Oh! madame.

— Lequel? interrogea Mme Dormoy.

— Mademoiselle Garlaud parle anglais, m'avez-vous dit.

— Oui, madame, mon père est d'origine américaine et m'a appris cette langue, répondit modestement Cécile.

— C'est parfait. Je reçois ici un certain nombre de pensionnaires anglaises, qui viennent simplement pour apprendre le français; elles jouissent d'une certaine liberté, ont leur chambre particulière, leur thé à quatre heures et forment une classe à part, sous la surveillance d'une sous-maîtresse, ou plutôt d'une dame de compagnie qui leur sert d'interprète. La personne qui remplissait ces fonctions vient de me quitter; et, s'il vous plaisait de la remplacer, je pourrais vous prendre au pair, vous et votre soeur. Ce serait à la fois une économie pour M. Garlaud et pour vous la facilité de rester près de votre chère fillette”.

Cécile remercia vivement Mme Verdier. Peu lui importait d'aliéner sa liberté, d'accepter un rôle ingrat, une situation inférieure, pourvu qu'elle pût continuer à veiller sur son enfant.

Suzanne radieuse battit des mains, sauta au cou de son aînée; et celle-ci se trouva trop payée de son sacrifice.

Monsieur Garlaud accorda son consentement en grognant quelque peu; au reste, il ne comptait pas être longtemps absent, sa découverte, le remède de la trichinose, devant lui assurer la fortune et la gloire à bref délai.

“Ici, on ne peut rien faire sans les bureaux, disait-il, et j'ai la bureaucratie contre moi comme tous les inventeurs. Dès que l'on apporte une idée nouvelle, géniale, on

vous ferme le guichet en vous invitant... à ne pas repasser.

“En Amérique, au contraire, on a affaire au grand public, pas d'intermédiaire. Je profiterai de l'affluence considérable attirée par l'exposition. Avec quelques conférences, j'enlèverai les souscriptions, je fonderai un hôpital pour la race porcine, j'expérimenterai mes procédés, et messieurs les ronds-de-cuir de la Sainte-Routine seront bien forcés de reconnaître qu'il y avait quelque chose là!”

Et il se frappait le front avec le geste inspiré de Chénier montant sur l'échafaud!...

En conséquence, deux jours après avoir embrassé ses filles et fermé sa maison, le docteur suivi de son fidèle Worner, qui soupirait à fendre l'âme à chaque tour d'hélice l'éloignant de “son capitaine”, voguait sur l'Atlantique, à la conquête de la Toison d'or (terme assez impropre, puisqu'il s'agissait d'un animal qui, bien que vêtu de soie, n'eût probablement pas tenté les Argonautes!).

V

“La prison”, ainsi que Suzette désignait irrévencieusement sa nouvelle résidence, “la prison” fut douce aux deux prisonnières.

C'était au reste une prison fort gaie.

Ancien monastère, ruiné pendant la Révolution et transformé depuis en pensionnat, il avait gardé de son origine un aspect moins froid, moins régulièrement officiel que certaines constructions modernes qui ont une vague apparence de caserne.

Tout à côté de l'église s'ouvrait la haute grille, portant en lettres d'or:

INSTITUTION DE Mme VERDIER

Préparations aux examens

Une large avenue, plantée d'arbres séculaires, conduisait à l'habitation, blottie dans un cadre de verdure.

Derrière, le vaste préau où se promenaient jadis les moines, graves et silencieux, et qui, maintenant, retentissait de joyeux éclats de rire. Dans cette aimable maison, directrices et élèves se succédaient de mère en fille depuis plus d'un demi-siècle; et l'on ne semblait pouvoir vieillir au milieu de cet éternel renouveau de jeunesse.

Chez Mme Verdier, l'accent, le regard, la démarche, tout gardait la vivacité, la fraîcheur du printemps, tandis que ses cheveux légèrement poudrés, annonçaient l'approche de l'automne.

Très attachée à “ses filles”, elle n'oubliait aucune de celles qui avaient porté ce titre et n'abdiquait jamais sa maternité.

Cécile trouva auprès d'elle une bienveillante sympathie, qui lui facilita sa tâche quelque peu ingrate.

En effet, bien que généralement aimée de tous, la jeune fille n'en comptait pas moins quelques ennemies dans ce monde en miniature, reflet des qualités et des vices d'une société plus sérieuse mais non plus parfaite.

Au premier rang de ces derniers se plaçait une Anglaise, miss Jenny Steelman, qui l'honorait d'une antipathie aussi marquée que peu méritée; recherchant toutes les occasions de lui être désagréable, lui prodiguant les mots blessants et les allusions pénibles à son état de dépendance.

“Eh! mademoiselle, vous êtes payée pour nous servir”, lui échappa-t-il de lui dire un jour.

Cécile, bien que profondément blessée, ne releva pas le propos, mais Mme Verdier l'avait entendu.

“Vous ne comprenez probablement pas encore bien le français, miss Steelman, dit-elle, sans cela vous ne confondriez pas une maîtresse et une servante, et je vous prie mademoiselle Garlaud, d'excuser un involontaire lapsus qui ne se renouvellera pas”.

Ainsi remise vertement à sa place, la

jeune anglaise se le tint pour dit; mais sa haine s'en augmenta et, pour être dissimulée sous un sourire, n'en devint que plus venimeuse.

Habile à saisir le défaut de la cuirasse, elle chercha à dénouer peu à peu les liens si doux qui unissait les deux soeurs.

Par ses gâteries, ses friandises, ses éloges, elle gagna le coeur de la fillette, qui raffolait de "sa grande amie", laquelle ne grondait pas toujours "comme Cécile".

Il faut dire que Suzette était un véritable démon, turbulente, indisciplinée, faisant damner professeurs et compagnes, si parfaitement insupportable qu'il fallait assurément la présence de son aînée pour la faire supporter.

"C'est Maurice en jupons, disait Mme Dormoy, écoutant le récit de ses méfaits; elle changera comme lui".

Maurice venait de terminer ses études aussi brillamment qu'il les avait piteusement commencées.

Ses aptitudes l'ayant conduit à l'école Centrale, il en était sorti dans les premiers, avec la note "très bien", et venait d'être chargé, malgré sa grande jeunesse, d'une importante mission en Afrique.

Il vint faire ses adieux à ses jeunes amies au parloir de l'institution.

Mme Dormoy était radieuse.

"C'est un peu votre ouvrage, mignonne, dit-elle à Cécile en lui désignant le jeune ingénieur, à qui Suzette dressait une liste ébouriffante de souvenirs variés à lui envoyer du désert:

Un méhari, des dattes, un burnous, un balanquin!

"Il faudrait que Mme Verdier mît une écurie à ta disposition, répliquait Maurice en riant.

— Oh! quand tu seras là-bas, je ne serai plus ici... papa annonce son retour; et s'il ne vient pas me chercher assez vite, je me sauve.

— Tu t'ennuies donc bien?

— Et toi? t'amusais-tu au collège?

— Mais oui. J'avais de bons camarades. Tu ne regretteras pas tes petites amies?

— Une seule que j'aimais un peu, et elle s'en va.

— Elle est dans ta classe?

— Oh! non, c'est une "grande", dit la petite en se regorgeant. Elle est dans la classe de Cécile, elle est très gentille pour moi; elle me donne des rubans, des bonbons.

— Elle te prend par les sentiments!... Dis donc, il ne faudra pas que j'oublie ton burnous et tes dattes, si je veux conserver ton amitié?"

On se sépara, le sourire aux lèvres, les larmes aux yeux!

C'était l'adieu au passé!

Maurice allait commencer une vie nouvelle et oublier les compagnes de ses jeunes années.

Mais Cécile ne devait pas l'oublier, elle; à force de le gronder, de chercher à le rendre meilleur, elle s'était attachée à ce grand garçon insouciant et léger, comme une mère à un enfant qui lui donne le plus de mal.

Elle était fière de son mérite, elle se réjouissait de ses succès, elle escomptait sa gloire future.

Tout cela, avec un désintéressement absolu, sans que jamais une pensée personnelle se fût glissée dans ce jeune coeur, tout préoccupé d'austères devoirs.

Mais la mère y songeait pour elle.

Maurice, impétueux, enthousiaste, se montant la tête à tout propos, avait besoin d'une femme douce et sérieuse à la fois, pour corriger les écarts de son imagination et de son coeur.

Malheureusement, Maurice, épris de liberté et d'aventures, ne se jugeait pas encore en âge de s'établir; il aimait Cécile comme une soeur, pas autrement; cela viendrait peut-être plus tard, et Mme Dormoy, en mère prudente, laissait faire le temps, ce grand maître.

... M. Garlaud revint en France, peu après le départ du jeune ingénieur, et reprit ses filles avec lui.

Il n'avait pas fait fortune, au contraire...

En leur qualité de gens pratiques, avant de donner leur argent, les bons Yankees avaient réclamé l'essai préalable.

Le résultat avait été désastreux.

Sur cent porcs mis généreusement à la disposition du docteur, et inoculés selon toutes les règles de l'art, aucune n'avait attrapé la trichinose, mais cinquante étaient morts et le reste était devenu étique.

Un haro général s'était élevé contre le pauvre savant, et on l'avait invité à repartir sans tambours ni trompettes, l'Amérique préférant de beaucoup intoxiquer les Européens que d'empoisonner ses porcs.

En vain avait-il parcouru tous les Etats de l'Union, son insuccès avait été partout le même; et, après deux ans d'absence, il revenait plus pauvre, plus las, et plus irascible que jamais.

Un autre chagrin devait encore frapper Cécile.

L'état de Mme Dormoy, souffrant, depuis quelque temps déjà, d'une maladie de coeur, empira subitement; elle s'alita, et malgré la science du docteur et les soins de sa fille adoptive, elle s'éteignit doucement, en appelant son fils, qui, envoyé en mission dans le Centre africain, devait ignorer longtemps le coup qui le frappait.

VI

En arrivant en Algérie, le jeune ingénieur avait été chargé de relever le plan de ce fameux chemin de fer trans-saharien qui demeure toujours à l'état de mythe.

Il apporta à ce travail la fougue de son ardente nature: secouant la torpeur des uns, communiquant aux autres sa fiévreuse activité, il triompha de tous les obstacles, traversa le désert avec son équipe de

pionniers, releva les moindres détails topographiques et, à son retour, présenta un rapport si clair, si précis, qu'il lui valut les félicitations de ses chefs et l'ordre du Nicham, *en attendant mieux*.

Ce *mieux*, il comptait l'obtenir par la réalisation d'un rêve gigantesque.

Il voulait lancer sur les traces des Levingstone et des Stanley, non des hommes, mais des machines, percer d'outre en outre le continent noir, pénétrer au coeur de cette sombre terre africaine, qui cache tant de crimes, de larmes, de sang, et sillonner d'un long ruban de fer ces routes inexplorées.

"La vapeur est la grande civilisatrice, disait-il; la locomotive qui s'avance, ouvrant son oeil rouge, doit dissiper les ténèbres de tous les points obscurs du globe. Ces grandes forces que Dieu laisse tomber de sa main ouverte et que nous ramassons, croyant les découvrir, ont une destinée plus haute que le bien-être matériel et les intérêts privés; elles doivent servir à la destruction de la barbarie et à l'émancipation de l'humanité".

Ces belles théories, qui enflammaient le coeur du jeune homme, refroidirent au contraire singulièrement les administrateurs, gens très pratiques, plus occupés de dividendes à toucher que de mission à remplir.

Dormoy fut dès lors noté par ses supérieurs hiérarchiques comme un enthousiaste, un novateur, espèce fort mal vue des bureaux, et particulièrement antipathique à l'Administration que l'Europe nous envie.

Ses plans allaient dormir dans les cartons et, sans être positivement disgracié, il fut désormais tenu à l'écart.

Cependant, lorsqu'il sollicita l'autorisation de s'enfoncer plus avant dans l'intérieur, afin de contrôler les assertions des précédents explorateurs et de se rendre un compte exact des difficultés de ce projet

déclaré si légèrement irréalisable, sa demande lui fut aisément accordée.

Peut-être, au fond, n'était-on pas fâché de se débarrasser de ce collaborateur gênant...

A la veille de partir, il reçut une lettre de sa mère, qui, séparée de lui depuis un an et mue par une sorte de pressentiment, exprimait le désir de l'embrasser.

Mais tout était déjà prêt pour l'expédition... et, avec une lettre bien tendre, il remit la visite à son retour.

Hélas! l'homme propose, Dieu dispose!

Avant la fin de l'année, Mme Dormoy était morte, et son fils n'était pas revenu.

Maurice était parti plein de foi et d'espoir, soutenu par ces trois grandes forces que Dieu met au coeur de l'homme: la jeunesse, l'ambition, l'amour.

L'amour?

Pour qui?

Pour une jeune Anglaise, dont il avait fait la connaissance d'une singulière façon, lors de son précédent voyage.

C'était dans la traversée du Sahara; assez peu confortablement assis sur le dos d'un de ces *méhara* dont la marche ressemble au tanage d'un navire (et produit souvent le même inconvénient), il sentait son crâne fondre sous un soleil fertile en insulations dont l'abritait tant bien que mal son casque de liège.

Ses hommes, d'un pas lourd et fatigué, cheminaient lentement à l'arrière, halestant sous ce soleil de feu, tandis que les indigènes, guides, chameliers, s'écartaient d'un superbe terreneuve d'Europe, (baptisé Sidi en mémoire de son congénère d'Europe), avec le dégoût de ces animaux qualifiés d'*immondes*, propre aux sectateurs du prophète dont les principaux griefs contre les chrétiens sont de donner la main à un juif ou de caresser un chien!

Cependant, Sidi II, ne trouvant pas à exercer ces qualités particulières à sa race dans ce pays où l'on ne repêche pas les noyés, par l'excellente raison que les

rivières comme le Mancanarès demandent de l'eau au lieu d'en donner, et méritent, aussi bien que celles d'Espagne, le plaisant reproche "de ne jamais coucher dans leur lit". Sidi II, donc, allait, l'oreille et la queue basses, creusant sans doute, dans sa cervelle de bête, ce bizarre problème:

A savoir, si Dieu l'avait doté d'une fourrure et de pieds palmés pour nager dans le sable brûlant ou rôtir au soleil?

Soudain, il s'arrêta devant une sorte de monticule et poussa un hurlement lugubre qui fit frémir les supertitieux musulmans.

Ce bruit tira le jeune homme de sa somnolence; il mit pied à terre et s'approcha de l'animal, qui grattait, grattait avec rage le sol mouvant d'où sortait un lambeau d'étoffe.

Avec l'aide de ses pionniers, il découvrit deux corps inertes, que la fine poussière était en train de recouvrir comme d'un linceul.

C'était un homme d'une quarantaine d'années et une femme paraissant vingt ans à peine.

Ils respiraient encore; des soins pressés les ramenèrent à la vie, et bientôt ils purent remercier leur sauveur et se présenter eux-mêmes, selon toutes les règles du "Cant", qui ne perd jamais ses droits, même au désert.

"Miss Jenny Steelman et son frère John", un géologue passionné, dont le premier mot en revenant à lui fut de réclamer ses "petites cailloux", un sac volumineux dont il n'avait pas consenti à se séparer, malgré son épuisement.

Tous deux voyageaient avec leur suite; trompés par le mirage, ils s'étaient égarés, et après avoir tourné, tourné longtemps dans cette immensité, abandonné par leurs guides, et succombant à la souffrance, ils s'étaient couchés pour mourir.

"Ma route n'est peut-être pas la vôtre, dit le jeune Français, et malheureusement je ne suis pas libre de m'en écarter, mais si vous voulez profiter de mon escorte..."

— Oh! la route m'est égale, pourvu que je trouve des petits cailloux...

— Quant à cela, ils ne peuvent être plus rares qu'ici.

— Oh! ici je trouvé pas di tout.

— Alors vous n'auriez rien à regretter...

— Mais, monsieur, interrompit miss Steelmann, nous allons fort vous gêner, vos provisions doivent être mesurées...

— On se rationnera, mademoiselle, répliqua courtoisement l'ingénieur; un proverbe de mon pays dit: "*Quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre*", et une parole plus ancienne et plus sainte dit: "*Aidez-vous les uns les autres*".

"C'est surtout pour de pauvres Européens perdus dans ces solitudes que cette loi divine doit être sacrée."

La petite caravane, augmentée de deux membres, reprit donc le cours de ses pérégrinations.

M. Steelmann n'était pas un commensal gênant, le nez au ras du sol, comme un limier, suivant une piste, il ne dérangeait personne, sauf le pauvre Sidi qui, étonné de cette attitude insolite, venait, à chaque instant, fourrer son museau noir sous les lunettes du géologue, au risque d'être pris pour un schiste quelconque et de recevoir un coup du petit marteau ne quittant jamais la main de son propriétaire.

Quant à miss Steelmann, c'était non seulement une voyageuse intrépide, ne se plaignant jamais et se pliant à toutes les circonstances avec un courage viril, mais c'était encore une femme des plus séduisantes, aimable, instruite, spirituelle, et, ce qui ne gâte rien, aussi belle que les Anglaises, lorsqu'elles se mêlent de l'être.

Sa mère était espagnole et le mélange des deux races se retrouvait dans ses cheveux, d'un noir fort éloigné du roux ardent chez aux filles d'Albion, et dans ses yeux fascinateurs, d'un vert d'émeraude nuancé de saphir, aux reflets changeants comme l'eau de la mer.

Elle réunissait la grâce nonchalante des

femmes du Midi, au teint éblouissant et à la sveltesse délicate des jeunes miss, qui n'en fatiguent pas moins leurs partenaires au "crocket" et au "lawn-tennis".

Elle parlait très purement le français, avec un léger accent prêtant un charme de plus à sa conversation vive, en jouée et sérieuse, fort goûtée du jeune ingénieur, qui y prenant un plaisir extrême.

Elle apportait dans ses relations avec lui l'aisance et la liberté d'allures d'un bon camarade, et quand son regard limpide se posait sur celui de Maurice, c'était lui qui souvent détournait le sien.

Il l'entretenait de ses projets, de ses espérances, elle lui racontait sa vie, son séjour chez Mme Verdier; ce fut un nouveau rapprochement.

"Comment, nous étions voisins, sans nous en douter!"

Et l'on invoquait ces souvenirs, qui prennent tant de charme à mesure que l'âge et la distance nous en éloignent davantage.

Le nom de Cécile amena un éloge pompeux sur les lèvres de son ancien élève, mais un de ces éloges qui, véritable pavé de l'ours, assomment ceux qui en sont l'objet.

Jenny, qui était cependant du même âge que Cécile, avait une façon de la ranger, sans en avoir l'air, dans la catégorie des vieilles filles, parlant de son rare mérite, de ses excellentes leçons, avec une déférence respectueuse de jeune élève envers une sous-maîtresse âgée, en lunettes et en papillottes.

Quant à Suzette, c'était un adorable lutin, qu'elle rejetait presque parmi les habiles, se réservant pour elle-même un séduisant entre-deux.

Maurice, complètement dupe de ce manège, s'illusionnait de bonne foi; admirant le dévouement de l'aimable miss à son "*bon John*" qu'elle accompagnait dans ses pérégrinations, l'entourant de soins aussi

affectueux que touchants, bien qu'il eût vingt ans de plus qu'elle.

Ce qu'elle ne disait pas (et pour cause!) c'est que le *bon John*, issu d'un premier mariage, tenait de sa mère une fortune considérable, qui rendait l'affection de sa soeur pour lui beaucoup plus vive, mais beaucoup moins désintéressée que l'on eût pu le croire.

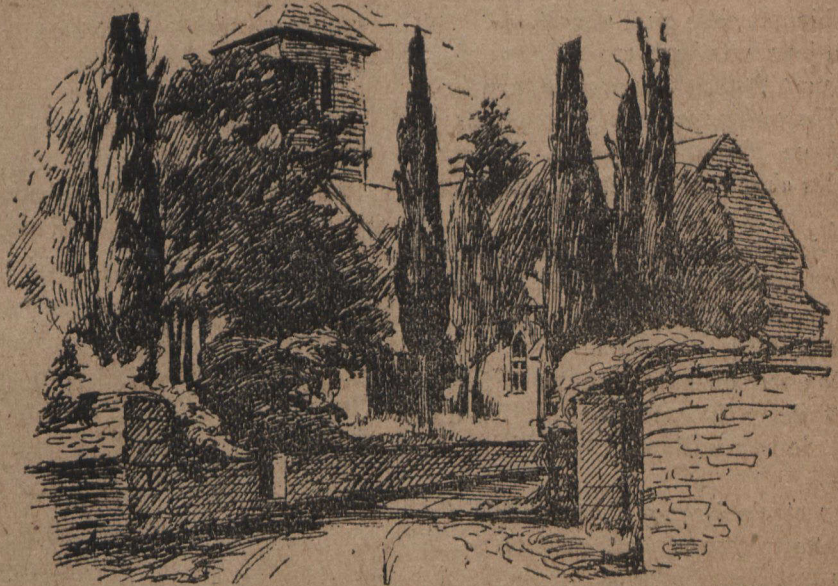
En réalité, Jenny était une personne très pratique, supportant les manies et l'humeur voyageuse du géologue, parce qu'elle espérait y trouver son compte, mais parfaitement décidée à le planter là, avec ses *petits cailloux*, si sa bonne fortune lui fai-

séquence, et lorsqu'ils se séparèrent, lui pour retourner auprès de ses chefs, elle pour s'enfoncer dans le Centre avec son frère, à la recherche de gisements de charbon cuprifère. Maurice était amoureux fou de sa belle compagne.

Ils échangèrent un "au revoir" ému et un vigoureux "*shake-hand*" équivalant à une promesse.

"Ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublierai", soupira miss Steelmann.

... Aussi résistant à l'appel de sa mère, le jeune homme ne songeait-il qu'à rejoindre au plus tôt la dangereuse sirène.



Monsieur Garland habitait à Montmorency, une de ces maisons...

sait rencontrer cet oiseau rare qui s'appelle un épouseur riche et généreux.

Maurice, ignorant ces détails, était flatté de l'intérêt qu'elle lui témoignait, se faisant expliquer par le menu, les travaux, les plans, les résultats honorifiques et pécuniaires de cette oeuvre *very splendid*, ainsi que la proclamait le digne Anglais enthousiasmé.

C'était, à bref délai, la fortune et la gloire.

La jeune fille dressa ses batteries en con-

VII

Malgré l'amertume des premières déceptions, Maurice reprit, plein de confiance, la route déjà parcourue, au bout de laquelle il devait trouver l'amour, à défaut d'autre récompense. Cette seconde expédition ne fut pas heureuse.

D'abord, la petite troupe, composée hâtivement d'éléments hétérogènes, obéissait difficilement à son chef, et plusieurs fois des scènes d'insubordination éclatèrent,

menaçant de dégénérer en révolte; puis une épidémie de scorbut gangréneux, causée par l'extrême sécheresse, la décima; et, en pénétrant dans le Takrou, elle était réduite de moitié.

L'ingénieur, miné par la fièvre, n'était plus que l'ombre de lui-même, son énergie seule le soutenait; et il en avait grand besoin: plus il avançait, plus son entreprise déjà hasardeuse devenait désespérée. Mais il s'était juré d'arriver, de réussir; et, malgré son épuisement, sa fatigue, il travaillait, travaillait quand même, sous sa tente comme dans son bureau, grisé par l'espoir du succès et surtout la pensée de revoir bientôt celle qu'il aimait.

.. Un jour, un nègre, envoyé en éclaireur revint, manifestant une grande surprise.

Des Européens étaient là, tout près; ils avaient un "kraal" immense, des serviteurs, des chariots, des tentes, un drapeau rouge...

A la description de l'indigène, Dormoy reconnut l'étendard anglais, et son coeur battit.

Qui sait?

Après avoir ordonné la halte et fait un peu de toilette (à tout hasard!), il se dirigea vers le lieu indiqué.

Un spectacle étrange l'y attendait. C'était un vaste campement, entouré de palissades mobiles, renfermant les voitures, les écuries et une dizaine d'élégants pavillons aux couleurs britanniques, reliés entre eux de manière à former un appartement complet et encadrant une pelouse sur laquelle un jeu de *croquet* était installé.

Le seigneur du lieu, un gentleman gros et court, aux favoris grisonnants, revêtu du traditionnel costume de flanelle blanche, faisait une partie avec miss Steelmann, sous l'oeil bienveillant du géologue, absolument comme dans un cottage des bords de la Tamise.

Cette scène inattendue, toute gracieuse qu'elle fût, frappa douloureusement le jeu-

ne homme; et une angoisse indéfinissable l'étreignit à la gorge.

Un domestique, parfaitement stylé et galonné sur toutes les coutures, s'informa de ce qu'il désirait.

"Si monsieur veut prendre la peine d'attendre un instant, je vais prévenir son Honneur," dit-il.

A la vue de Maurice, une légère exclamation s'échappa des lèvres de Jenny; son front se rembrunit, elle eut un mouvement de contrariété, et échangeant quelques mots brefs avec son compagnon, elle s'avança nonchalamment vers le visiteur:

— Bonjour, monsieur Dormoy; quel bon vent vous amène de ce côté? dit-elle avec une indifférence affectée.

Il se taisait, glacé par cet accueil, oubliant même de serrer les doigts blancs et fuselés qu'elle lui tendait négligemment.

Le baronnet contemplait cette scène avec un plaisir évident, malgré son flegme.

Sans le moindre embarras, la jeune fille présenta les deux hommes l'un à l'autre: "Sir Robert Veclars, un compatriote qui nous offre l'hospitalité; monsieur Dormoy, un ingénieur français rencontré dans le Sahara.

— Vous pourriez ajouter: "à qui nous devons la vie", observa M. Steelmann, dont le visage, à l'encontre de celui de sa soeur, respirait la plus franche cordialité. Enchanté, mister Dormoy! Very enchanté!

— Vous ne m'aviez pas parlé de cette aventure? interrogea sir Robert d'un ton jaloux.

— Je l'avais oubliée, répondit froidement sa compagne, d'ailleurs mon frère exagère..."

Bien que prononcés à mi-voix, ces mots n'en arrivèrent pas moins à l'oreille de Maurice, à qui le géologue était en train d'énumérer ses trouvailles:

— Des agates! des pyrites! des quartz étonnants et d'une cristallisation miroitante!...

Le jeune homme ne l'écoutait pas. Il suivait miss Steelmann d'un oeil chargé de reproches...

Était-ce donc la même femme, toute grâce et tout sourire, qui, si facilement, avait pris son coeur?

Était-ce donc celle dont l'adieu plein de promesses vibrat encore dans sa mémoire?

Était-ce donc la même petite main qui tremblait dans la sienne? était-ce donc le même regard, enveloppant comme une caresse, qui se reposait sur le sien?

Mille sentiments confus: la douleur, la jalousie, la colère, bouleversaient l'âme du pauvre garçon.

Elle le devina et, craignant un éclat:

"Nous aurons le temps de refaire connaissance à table, monsieur Dormoy", dit-elle, avec un de ses sourires d'autrefois, appuyant l'invitation du baronnet.

L'ingénieur avait bonne envie de refuser, mais cela eût trop bien fait le compte de l'infidèle et résolument il accepta.

Le repas fut des moins gais, malgré un luxe inconnu dans ces régions lointaines.

Si l'on n'emporte pas la patrie à la selle de ses souliers, sir Robert, lui, traînait à sa suite tout le confortable cher aux fils d'Albion.

Il parcourait le monde, sans déranger d'une ligne ses habitudes méthodiques, servi aussi ponctuellement au coeur de l'Afrique que dans son hôtel d'Hyde Park, exigeant son *five o'clock tea* et son *roast-beef*, cuit à point, et répondant victorieusement à son intendant embarrassé:

— Volez-moi tant qu'il vous plaira; mais si je n'ai pas tous les jours mon oeuf à la coque, dût-il vous coûter cent livres sterling, je vous chasse.

La place était bonne et lucrative: aussi chacun rivalisait de zèle pour réaliser des prodiges et satisfaire l'excentrique gentleman.

Malgré ses coûteuses fantaisies, il ne parvenait pas à manger la fortune colos-

sale qu'il tenait de ses parents et que très probablement, il ne laisserait pas à son fils; le mariage lui étant souverainement antipathique:

— Je dis *moi*, il faudrait dire *nous*; je pense à *moi*, il faudrait penser à *nous*. Point. Le mariage est une sottise et je ne suis pas un sot".

L'homme propose, la femme dispose...

Les beaux yeux de miss Steelmann avaient eu raison de ce féroce égoïsme; et le célibataire endurci qui disait si fièrement *moi*, disait maintenant très humblement *vous*, en s'inclinant devant tous les caprices de sa jolie compatriote.

Celle-ci, avec une habileté machiavélique, tenait en haleine le noble personnage, manoeuvrant d'une main sûre pour la réalisation de son rêve matrimonial.

Tout marchait au gré de ses désirs, quand Maurice (qu'elle avait peut-être réellement oublié) était tombé tout à coup au milieu de sa toile d'araignée, prêt à détruire toute sa trame.

En effet, le baronnet n'avait qu'un léger défaut; il était jaloux, mais jaloux!... à rendre des points à Othello lui-même, et, s'il avait eu le moindre soupçon du flirt le plus innocent, c'en eût été fait de l'espoir si doucement caressé.

Cette préoccupation perceait, malgré elle, dans les manières de miss Steelmann; elle n'avait pas son entrain ordinaire et répondait distraitement aux galanteries de sir Robert, au vif mécontentement de ce dernier, qui jetait des regards furibonds sur son hôte malencontreux.

Les idées de l'ingénieur n'étaient pas moins sombres: le manège de Jenny ne lui échappait pas plus que l'empressement de l'amoureux sexagénaire; et il résistait difficilement à la tentation violente d'arracher le masque de la perfide et de lui reprocher hautement sa trahison.

Seul, le digne géologue, le plus myope des hommes au physique et au moral, ne voyait rien et s'abandonnait franchement

au plaisir de cette rencontre imprévue.

Il faisait fête à son "jeune ami", lui témoignait une sincère reconnaissance, lui rappelant les épisodes de leur précédent voyage, au vif mécontentement de sa soeur qui était sur des épines.

— Et votre *splendid railway*? une idée digne de la Angleterre! interrogea-t-il.

— Hélas! cher monsieur, en cela comme en bien des choses, je n'attends guère que des déceptions. J'ai rêvé tout éveillé.

— Les Français sont un peuple de rêveurs, le sens pratique leur fait complètement défaut, appuya le baronnet d'un ton méprisant.

— C'est vrai, monsieur, ils seront éternellement dupes de leur générosité et de leur confiance... mais ils tiennent à ces défauts comme à des vertus!

On apportait les vins: Jenny quitta la pièce; et, prétextant ses hommes à surveiller, le jeune explorateur ne tarda pas à suivre son exemple.

Il regagnait son campement, la tête en feu, le désespoir dans l'âme.

C'était pour cette femme qu'il avait travaillé, lutté, souffert! c'était pour la revoir qu'il avait résisté à l'appel de sa mère triste, malade peut-être!

Et il croyait voir le doux regard de Cécile, chargé d'un muet reproche!

Cécile, il avait osé lui comparer cette créature sans foi, sans coeur, se riant de son amour, de sa crédulité!...

Une main se posa sur son bras.

Jenny était devant lui.

— Laissez-moi, dit-il durement, vous m'avez fait trop de mal, laissez-moi!

Elle baissa les yeux, et, d'un ton humble, presque suppliant:

— Vous me jugez sévèrement et vous avez raison, Maurice... pourtant je ne suis pas si coupable... je vous aimais...

— Et maintenant vous ne m'aimez plus?

— Je ne dis pas cela.

— Que dites-vous donc, alors? Quelle comédie indigne jouez-vous là?

— Maurice!

— Qui trompez-vous, ici? Est-ce moi? Est-ce sir Robert? Est-ce l'un et l'autre?

— Dieu m'est témoin que mon coeur n'a pas changé, Maurice, mais je ne suis pas libre...

— On vous force à ce mariage?

— Moralement, oui.

— Votre frère?

— Pauvre John, il ne faut pas lui en vouloir, il croit faire mon bonheur.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit...

— Je l'ai fait. Certes, il vous estime, et beaucoup, Maurice, mais (c'est lui qui parle) vous êtes relativement pauvre...

— A côté de l'autre! c'est vrai.

— Vos chances d'avenir sont bien incertaines... Que pourriez-vous offrir à votre femme? une médiocrité à peine dorée... Je souffre de vous répéter cela... il faut excuser la prudence fraternelle.

— C'est très prudent, en effet.

— Soyez grand, soyez généreux, Maurice.

... Vous rêviez, pour moi, la fortune... laissez-moi la saisir quand elle passe à portée de ma main... Je n'oublierai pas votre sacrifice... et plus tard... Le baronnet est riche, très riche... John dit qu'il m'assurera un brillant avenir... et puis il est vieux... nous sommes jeunes... et quand je serai veuve...

Son regard humide épiait l'effet de ses paroles...

Maurice était devenu livide.

Cette pensée odieuse, germer sous ce front si pur!

Cette voix si mélodieuse, oser l'exprimer!

Il s'écarta avec dégoût:

— Merci de votre franchise, miss, dit-il froidement; grâce à elle, je suis guéri, et je bénis le Ciel qui m'épargne l'horreur de donner à ma sainte mère une fille capable de calculs aussi infâmes.

— Vous m'insultez! s'écria-t-elle, le visage en feu.

— Non... je vous plains... et je plains surtout celui qui aura le malheur de vous épouser.

Et il s'éloigna à grands pas...

Le mépris avait tué l'amour.

Malgré cela, il passa une nuit agitée; les émotions, la fatigue, avaient déterminé une fièvre violente.

Le lendemain, il ne reconnaissait plus personne; et, pendant huit jours, il fut entre la vie et la mort.

Quand il revint à lui il était seul.

Son escorte, le croyant perdu, avait déserté avec armes et bagages; quant à sir Robert, il avait levé le camp, l'abandonnant sans secours au milieu des sauvages!

M. Steelmann, toujours distrait, s'était laissé emmener, persuadé que Maurice les précédait.

Pour Jenny, grâce à cette preuve d'indifférence, elle avait repris tout son empire sur son noble adorateur.

Et le pauvre malade demeura prisonnier de Tabora, chef redouté d'une tribu des Hauts-Plateaux.

VIII

Le train entra dans la petite gare; un voyageur sauta sur le quai et gagna rapidement la sortie.

Déclinant les offres des propriétaires de Rossinantes fourbues et de grisons pelés, flairant un amateur de promenades équestres, il quitta la grande route, et s'engagea dans un petit bois peu fréquenté, coupant au plus court pour se rendre à la forêt.

Il allait vite, s'arrêtant de temps à autre pour respirer avec force, comme un homme oppressé et contempler le paysage de cette pittoresque vallée de Montmorency que ni les excursions tapageuses, ni les prétentieuses constructions parisiennes n'avaient encore dépouillé tout à fait de son cachet champêtre.

C'était un jeune homme de vingt-cinq

ans environ, grand, mince, élégant sous son simple costume de voyage, décoré d'un ordre étranger.

Bientôt, il atteignit le pavillon délabré de l'Ermitage, passa sous un chêne gigantesque qui avait abrité les rêveries du philosophe genevois...

A travers le feuillage, il revit l'image d'un collégien irrévérencieux, déchirant sa culotte aux rameaux touffus, tandis qu'une voix chérie le grondait doucement:

— Descends, mon enfant, je t'en prie, tu me fais trembler.

Débouchant dans la rue de Grétry, il s'arrêta devant deux maisonnettes tapissées de lierre, séparées seulement par un mur, au-dessus duquel pommiers, cerisiers, cognassiers, étendant leurs branches, se donnaient la main comme de vieux amis.

Mais, si, des deux côtés, la végétation était aussi luxuriante, en revanche les allées soigneusement ratissées, les corbeilles fleuries, l'aspect gai et accueillant de la maison de droite, contrastaient douloureusement avec les volets clos, la grille rouillée, l'air morne et désolé de la maison de gauche.

Telle fut sans doute l'impression du voyageur, car un soupir gonfla sa poitrine; et il demeura un instant silencieux, recueilli devant cette demeure abandonnée, avant d'aller sonner à la porte voisine.

Un vieux domestique à l'allure militaire, occupé à émonder les rosiers, s'approcha de la grille:

— Monsieur désire?

— Monsieur Garlaud, s'il vous plaît.

— Monsieur est absent; mais, ajouta le jardinier avec méfiance, en toisant le visiteur, si c'est encore pour des inventions, vous n'avez pas besoin de vous déranger...

— Non, mon ami, répondit l'autre avec un sourire.

— C'est que, voyez-vous, tout ça lui détraque la cervelle, et sa fille aime mieux qu'on le laisse en repos.

— Mademoiselle Garlaud est-elle visible au moins?

— Ma foi! monsieur, vous jouez de malheur, elle est sortie avec sa soeur; mais si vous voulez l'attendre, elle ne tardera pas.

— Non, merci, je repasserai.

— Monsieur veut-il laisser sa carte?

— Inutile... elle ne me connaît pas!

Et il s'éloigna rapidement, suivi par l'oeil inquisiteur de Worner:

— Connais pas! Connais pas! M'est avis pourtant que j'ai déjà vu ce particulier-là, marmotait-il en promenant son sécateur sur une "gloide de Dijon".

L'étranger remontait vers le village.

Il marchait, le front penché sous le poids d'une lourde tristesse et d'une amère désespérance:

"Quelques années suffisent à effacer tant de choses! Qui sait! mon nom est peut-être oublié comme mon visage. L'amie de mon enfance aura-t-elle plus de mémoire que ce vieux serviteur? Comment la retrouverai-je? Epouse et mère, sans doute. Il a dit "mademoiselle", mais parlait-il d'elle ou de sa soeur? Les absents ont toujours tort et, après sept ans, l'oubli fleurit dans les coeurs comme sur les tombes...

Il dépassa, sans les voir, deux jeunes filles suivant l'autre trottoir et arriva au cimetière.

S'abstenant d'interroger le gardien, il parcourait lentement les allées avec la superstition enfantine de trouver seul ce qu'il cherchait.

Soudain, une violente émotion l'étreignit à la gorge, ses genoux plièrent et il tomba prosterné devant un monument tout enguirlandé de couronnes et de fleurs, en murmurant:

— Ma mère!

La tête dans ses mains, abîmé dans sa douleur, il se reprochait ses moindres fautes envers celle dont il n'avait pu recevoir le pardon dans un dernier baiser.

Que d'angoisses il lui avait causées! enfant turbulent et rebelle, collégien insou-

cient et paresseux, jeune homme impétueux et ardent, grisé par l'ambition, entraîné par une passion folle, loin de cette mère adorée et qu'il avait laissé mourir seule!

Comment avait-il résisté aux remords de sa conscience, lorsqu'à son arrivée au consulat, il avait trouvé la lettre de deuil qui l'attendait depuis cinq ans?

Comment, épuisé déjà de corps et d'esprit par les souffrances de sa captivité et les dangers de son évasion, comment avait-il pu supporter un pareil coup?

Où avait-il puisé la force et le courage de vivre?

Dans quelques lignes bien simples et bien touchantes de Cécile, lui parlant de celle qui s'était endormie "heureuse et fière de son fils".

Dans ces quelques mots, testament suprême de sa mère:

"Je reposerais tranquille, mon enfant, si "je te savais uni au bon ange de ta jeunesse, "se, à l'ange consolateur de mes derniers "moments."

.. .. .

— Cécile! Regarde donc!

Deux jeunes filles, portant une gerbe embaumée, s'étaient arrêtées à quelques pas.

Le jeune homme, absorbé dans sa pieuse méditation, ne les avait pas entendues venir.

— Que fait-il donc? On dirait qu'il pleure, observa la plus jeune.

L'Aînée tressaillit et devint très pâle:

— Maurice! murmura-t-elle.

— Cécile! répondit-il.

Ils restaient silencieux, se regardant, profondément émus par leurs propres sentiments et par la majesté du lieu.

Elle lui tendit son bouquet:

— Donnez-le lui vous-même, Maurice, dit-elle simplement, elle sera si heureuse!

Et, devinant que la présence d'un tiers était de trop entre la mère et le fils, elle entraîna Suzanne étonnée, tandis que Maurice, baisant pieusement chaque fleur,

les déposait une à une sur le tertre verdoyant.

Bientôt, il rejoignit les deux soeurs à la porte du cimetière :

— Cécile! chère Cécile! s'écria-t-il avec un irrésistible élan.

— Maurice! C'est donc vous! J'avais donc raison d'espérer quand même!

Son beau visage rayonnait, tandis qu'il répondait à ses questions, lui disant en quelques mots sa captivité, son évasion...

— Pauvre ami! que vous avez souffert!

— Hélas! la pire souffrance m'attendait au retour... ma mère... ma bonne et tendre mère!... N'ai-je pas abrégé ses jours?

— Ne le croyez pas, Maurice, elle est morte en vous bénissant...

Un "hem!" quelque peu impatient arracha les jeunes gens à leurs effusions :

— Savez-vous que vous n'êtes guère aimable pour votre amie Suzanne? dit la soeur aînée en souriant. L'avez-vous donc oubliée?

— Suzanne! impossible...

Il cherchait à retrouver dans la gracieuse jeune fille qu'il avait devant lui quelque chose de la petite espiègle de jadis, qu'il avait quittée sautant à la corde et jouant au cerceau.

Elle eut un rire argentin découvrant deux rangées de perles, et un éclair de malice brilla dans ses yeux noirs, tandis qu'elle faisait une belle révérence à son ancien camarade.

— En vérité, mademoiselle, je ne vous aurais pas reconnue.

— Je vous en offre autant, monsieur.

— Mademoiselle! Monsieur? à quoi pensez-vous donc, interrompit Cécile; ne sommes-nous pas tous trois frères et soeurs?...

Suzanne rougit légèrement.

— Vous avez raison, mon amie, mais je me sens tout intimidé de retrouver une aussi charmante personne au lieu du turbulent démon de jadis, qui versait du sable dans mon ancrier et grattait la terre avec

mes compas!

— En cinq ans, Maurice, on devient jeune fille et vieille fille...

— Vous n'êtes pas mariée?

— Se marie-t-on lorsqu'on a charge d'âmes? N'ai-je pas mes deux enfants, l'un à soigner, l'autre à établir?

— C'est vrai! Voilà Suzette bonne à marier!... N'importe! Il me sera difficile de la prendre au sérieux et de l'appeler "madame".

— Pourquoi cela? interrompit d'un ton piqué la petite personne offensée; moi, j'admets bien que vous soyez devenu raisonnable...

— Alors, nous ne nous disputerons plus Rocambole?

— Par la meilleure des raisons, c'est qu'il est trépassé!

— Pauvre bouricot! Nous étions encore plus entêtés que lui; et nous l'aurions volontiers coupé en deux, comme dans le jugement de Salomon, sans notre sage petite maman.

On approchait de la maison.

— C'est papa qui va être heureux, Maurice! Il s'intéressait tellement à vos travaux! Le bruit de votre mort l'avait désolé...

— Je crois bien! interrompit Suzanne; il m'a même gracieusement déclaré qu'il eût préféré me voir mangée par les sauvages à votre place; chétive existence important beaucoup moins que la vôtre à l'intérêt de la science!

— Chère folle! tu sais bien qu'il n'en pensait pas un mot...

— Hum! On n'a jamais pu savoir... les savants, c'était féroce! Combien de fois n'a-t-il pas fait trembler ma mère en souhaitant d'ouvrir le crâne d'un petit enfant, pour voir ce qu'il y avait dedans!

— Mais il a toujours respecté le tien, mignonne, et le moindre *bobo* le mettait aux cent coups.

— Je n'ai pas confiance; et j'ai toujours peur, quand j'entre dans mon cabinet, de

n'en plus sortir qu'à l'état de préparation chimique.

— Frantz m'a dit que votre père était absent, Cécile.

— C'est une consigne, répondit la jeune fille dont le front s'assombrit légèrement. Vous savez comme papa est bon et confiant, Maurice; bien des gens en abusent pour chercher à l'exploiter avec ses inventions, et les déceptions usent sa santé et son argent. Ai-je tort d'essayer de ménager l'un et l'autre?

— Non, certes...

— Je suis bien embarrassée... si j'étais seule, ce ne serait rien, mais j'ai ma petite Suzanne...

— Chère Cécile! Toujours la même! Tout dévouement et toute bonté!

— Je tâche de profiter des leçons de nos deux mères, mon ami.

La sonnette, vivement agitée par la main impatiente de Suzanne, fit sauter Frantz en train de causer avec la cuisinière.

— Bon! Est-ce encore le particulier de tout à l'heure?

— Qu'est-ce qu'il veut donc?

— J'sais pas trop. Faut s'méfier des gens qu'on ne connaît pas... Viens, Sidi...

Le vieux chien, moitié sourd, moitié aveugle, qui sommeillait devant le fourneau se leva péniblement, s'étira, bâilla, découvrant ses mâchoires édentées, et suivit lourdement l'ancien soldat qui, tout en traînant la jambe, reste d'une ancienne blessure, s'efforçait de prendre un air aussi belliqueux que possible.

Quel fut son étonnement en reconnaissant ses jeunes maîtresses avec l'étranger suspect et en voyant le pauvre terreneuve retrouver soudain une vigueur factice pour bondir vers lui en jappant joyeusement de sa voix cassée:

— "Sidi! mon vieux camarade! Vous l'avez donc recueilli, Cécile?"

— N'avait-il pas droit à ses Invalides? Worner, bouche béante, regardait, les

yeux écarquillés, ce gracieux tableau:

— "Monsieur Maurice! Ces diables noirs ne vous ont donc pas mangé!"

— Dame! tu vois, mon ami, rien ne manque à l'appel, et je te rapporte un appétit qui fera honneur à ta cuisinière.

— Ou plutôt à celle d'Annette...

— Annette aussi! répéta Maurice avec un regard reconnaissant à son amie.

— Oh! mon capitaine! mon capitaine! j'suis-t'y content! répétait le vétéran en se mouchant bruyamment dans son mouchoir à carreaux.

Puis, songeant tout à coup à la vieille bonne demeurée à ses fourneaux, il courait clopin clopant vers la cuisine en criant à tue-tête:

— Annette! Annette! Voilà monsieur Maurice!

A ce bruit insolite, le docteur se décida enfin à ouvrir sa fenêtre; et sa barbe hirsute apparut dans un encadrement de feuillage et de roses trémières:

— Ah! ça, aurez-vous bientôt fini de me rompre la tête? grommela-t-il.

— C'est Maurice, papa! cria Suzanne en battant des mains.

— *Maurice! papa!* Est-ce une raison pour faire un semblable vacarme?...

— Bonjour, cher maître!

— Bonjour galopin, répondit le savant du même ton que s'il l'eût quitté la veille. Monte un peu que je te tire les oreilles.

Le jeune homme, habitué à ces façons excentriques, escalada légèrement le peron en riant de cette singulière réception; et après avoir embrassé Annette qui accourait de toute la vitesse de ses vieilles jambes, il alla frapper à la porte de M. Garlaud.

— Entre donc, paresseux! répondit celui-ci sans quitter son fauteuil. Voilà des années que j'attends la fin de ton rapport à l'Académie des sciences sur la transmission de l'électricité à distance. Pendant que tu flânais, on t'a coupé l'herbe sous le pied.

— Flânais est joli.

— Qu'est-ce que tu faisais?

— Je servais de valet de chambre, pour ne pas dire d'esclave, à une tribu de moricauds, dont je n'aurais pas voulu pour cirer mes bottes, et qui m'auraient certainement contraint à cirer les leurs... s'ils n'avaient marché nu pieds.

— C'est une raison. Mais si tu n'as pu t'occuper de physique, à défaut d'instru-

des renseignements précis sur la saveur et les qualités nutritives de cette viande comparée à la viande de boucherie.

— *Viande* est charmant. Savez-vous que j'ai moi-même failli être mis à la broche, comme un vulgaire antilope, et passer à l'état de rôti dans l'estomac d'un sauvage.

— C'est fâcheux que tu n'aies pu en ressortir, comme Jonas du ventre de sa baleine, pour me raconter tes impressions.



Les beaux yeux de Miss Steelmann avaient eu raison de ce célibataire endurci.

ments, tu as dû recueillir des données précieuses sur ces régions explorées et ces indigènes, si mal connus. As-tu étudié leur anthropologie? As-tu mesuré leur angle glacial?

— Je confesse n'avoir pas pris cette liberté...

— As-tu goûté de la chair humaine?

— Ah! non, par exemple!

— C'est fâcheux! J'aurais désiré avoir

— J'aime autant n'y être pas entré...

— Enfin! à quoi t'es-tu occupé pendant ta captivité?

— A me sauver!...

— Et tu as réussi?

— Comme vous voyez!

— Allons, tant mieux! C'est égal! cinq ans de perdus! Il va falloir te rattraper, mon garçon. Tu ne te figures pas ce que j'ai fait, moi, pendant ces cinq années...

IX

Maurice frémit à la pensée de la kyrie de découvertes, d'inventions "destinées à révolutionner le monde", qui allaient défilier devant lui.

L'arrivée de Cécile l'arracha à ce supplice.

— Père, Maurice est fatigué, il a besoin de se reposer un peu.

— A son âge je n'étais jamais las et je ne le suis pas encore.

— Mais lui n'est pas si fort que vous, et si vous voulez bien le laisser monter à sa chambre...

— Ma chambre?

— Sans doute, mon ami, elle vous attend depuis cinq ans.

Sur le seuil, elle s'effaça pour le laisser passer.

— Vous êtes chez vous, dit-elle, en se retirant discrètement.

Il entra et un cri étouffé s'échappa de ses lèvres...

C'était la chambre de sa mère, telle qu'il l'avait toujours connue: les meubles, les tentures fanés par le long usage; la table à ouvrage où si souvent il l'avait vue assise sa broderie à la main; le secrétaire, où, par la pensée, il la voyait lui écrivant ces lettres si tendres qui lui apportaient dans son exil, les baisers maternels; le lit où elle s'était endormie de l'éternel sommeil, en prononçant le nom de son fils, et le grand Christ d'ivoire qui avait dû reposer sur son coeur, lorsqu'il avait cessé de battre.

Une impression de paix et de consolation se dégagait de ces muets amis qui disent tant de choses!

Il ne se sentait plus seul, abandonné... Il avait retrouvé une maison, une famille.

Et s'agenouillant devant un beau portrait de la morte, oeuvre de l'amie fidèle qui avait ressemblé toutes ces pieuses reliques pour recevoir l'enfant prodigue, il murmura :

— Merci!

A l'ombre de ce fameux cerisier, cause originaire de leur amitié, Maurice, assis entre les deux soeurs, savourait la douceur de cette intimité familiale d'autant plus précieuse que l'on en a été longtemps privé; tout en dégustant un excellent chocolat, chef d'oeuvre de la bonne Annette, avec la sensualité d'un homme sevré depuis cinq ans d'une cuisine civilisée.

Suzanne, un peu effarouchée d'abord, avait bien vite repris son aplomb et le taquinait comme aux beaux jours de leur camaraderie enfantine, le pressant de questions sur sa captivité.

— Moi, je serais morte de peur au milieu de tous ces sauvages, déclara-t-elle avec conviction. C'est affreux, un nègre! quand j'étais petite, je ne pouvais pas en regarder un sans pleurer.

— Mais tu es grande et raisonnable, maintenant, mignonne.

— Est-ce bien sûr? interrogea Maurice en riant.

La fillette eut un geste d'impatience, et, se levant brusquement, alla quereller le vieux Frantz sur un rosier mal taillé, à son avis.

Lui l'écoutait, le bonnet de police sur l'oreille, un sourire narquois sur les lèvres:

— Bon! bon! mademoiselle, on fera ce que vous voudrez; ne vous échauffez pas pour si peu...

Sa bouderie déjà passée, elle revenait, une belle rose à la main:

— Que l'on vous fleurisse, monsieur le voyageur; vous n'avez pas de fleurs pareilles dans le pays noir? Voilà! C'est qu'il vous faut des mains blanches pour les cueillir...

— Chère folle! dit Cécile en l'embrasant.

Maurice contemplant charmé ce gracieux tableau.

Suzanne, petite, mignonne, avec des

yeux noirs pétillants de malice, ses boucles cendrées retombant sur son front, sa grâce mutine, sa vivacité, son babil d'oiseau jaseur, contrastait absolument avec sa soeur, dont la beauté un peu sévère, les traits réguliers, le regard pur reflétant l'azur du ciel, s'alliaient bien à l'esprit sérieux, à la raison souriante.

Sidi, la tête posée sur les genoux de son maître, lui léchait la main, semblant quêter un arriéré de caresses, tout en opposant une superbe indifférence aux avances de Suzette, qui cherchait à capter son attention par l'appât d'un morceau de sucre.

Soudain, il dressa l'oreille, et, le poil hérissé, bondit vers la grille en aboyant avec rage...

Presque aussitôt la sonnette tinta timidement agitée.

— Bon! encore Gustave!...

— Encore, n'est pas aimable, chérie! Tu étais si pressée d'avoir ta gavotte; il sera allé exprès à Paris, j'en suis sûre.

— Grand bien lui fasse!

— Voyons, méchante, va le recevoir et envoie moi Frantz pour attacher Sidi, dit Cécile en retenant l'animal grondant par son collier.

— Je voudrais que Sidi...

On n'entendit pas la fin de la phrase, mais les mollets du visiteur n'en auraient dû aucun gré à la personne.

... Gustave Langier était parent éloigné de M. Garlaud; et bien qu'à l'époque de la brouille de ce dernier avec toute sa famille, il eût pu dire comme l'agneau de la Fable:

Je n'étais pas né!

il n'en était pas moins compris dans l'ostacisme général.

Cependant le hasard l'ayant amené à Montmorency, en qualité de maître clerc chez le notaire du lieu, il s'était trouvé un jour en face de ses cousines et avait été tellement charmé, séduit par la beauté piquante de la cadette, qu'il s'était juré de la revoir.

Avec un courage d'autant plus méritoire qu'il était d'une timidité excessive, il avait affronté la colère et les rebuffades du docteur, et était parvenu, à force de soumission et de patience, à rentrer à peu près en grâce.

— C'est vraiment le seul de la famille qui ne soit pas complètement idiot, avait déclaré M. Garlaud.

Gustave méritait cette opinion flatteuse par la résignation exemplaire avec laquelle il l'écoutait pendant de longues heures, développer ses idées, expliquer ses combinaisons et déblatérer contre l'injustice des hommes.

Quand, après une demi-journée passée ainsi dans un récréatif tête-à-tête, le pauvre garçon, la cervelle à l'envers, avait le bonheur d'entrevoir la robe de celle qu'il aimait et l'audace de s'informer respectueusement de sa santé, il s'en allait parfaitement heureux.

Suzanne s'était vite aperçue de la passion qu'elle inspirait et s'en amusait, la rieuse, non sans en être intérieurement flattée.

Déjà coquette, il n'était pas de tourments qu'elle n'infligeât à son infortuné adorateur, le taquinant de mille manières, abusant de sa complaisance, ne lui épargnant ni les railleries, ni les caprices.

Et quand sa soeur la grondait doucement:

— S'il n'est pas content, qu'il s'en aille! répliquait-elle d'un ton délibéré.

S'en aller! il n'avait garde!... et au fond elle en eût peut-être été bien fâchée...

Cécile, ironiquement surnommée *la consolatrice des affligés*, recevait les confidences du brave garçon, qui lui disait ses espérances et ses déboires.

Elle encourageait les unes et riait des autres.

— Que voulez-vous, mon cousin, c'est une enfant gâtée, mais un coeur d'or; à vous d'en trouver le chemin.

— J'y tâche, ma cousine, mais c'est un

vrai labyrinthe et je m'y perds. Elle est si fantastique! Je la quitte souriante, je la retrouve maussade: ce qu'elle désire aujourd'hui lui déplait demain.

— Elle ressemble à toutes les jolies femmes, mon ami, c'est ce qui fait que vous l'aimez tant.

Cécile souhaitait vivement ce mariage, qui assurait l'avenir de sa chère fille, et la mettait à l'abri des fantaisies ruineuses de son père, dont les modestes revenus diminuaient chaque année dans une proportion effrayante par ses emprunts réitérés au capital.

Gustave était orphelin, il jouissait d'une petite fortune et devait reprendre bientôt l'étude de son patron.

Il avait des goûts simples, un esprit cultivé et un excellent caractère.

— Je serais si tranquille de voir ma Suzette bien établie! Avec Papa, qui ne veut recevoir personne, c'est difficile; et il ne faut pas laisser échapper l'occasion, expliqua la soeur aînée à son ami; Gustave a toutes les qualités d'un bon mari, vous en jugerez comme moi, j'en suis sûre; il rendra sa femme très heureuse, car il l'adore, et, au fond, je crois qu'elle ne le déteste pas non plus.

Les deux jeunes gens revenaient ensemble. Elle, l'air un peu boudeur, mordillant un brin d'héliotrope, sans paraître écouter son compagnon; lui, rouge, embarrassé, tortillant gauchement un rouleau de musique.

— Bonjour, cousin, dit Cécile, lui tendant la main gauche, excusez la droite, elle est occupée pour votre défense.

Le maître clerc jeta un regard inquiet sur le vieux terreneuve qui s'étranglait dans ses efforts pour sauter sur lui.

— Tu n'as donc pas appelé Frantz?

— Ce n'est pas la peine, je vais enchaîner Sidi moi-même.

Elle le prit par le collier, mais, *si maladroitement?* qu'il lui échappa et se jeta sur son ennemi.

— Tout beau, Sidi! tout beau! répétait le pauvre garçon, tâchant de faire bonne contenance, tandis que l'animal furieux déchiquetait son pantalon et que Suzanne, la malicieuse, dissimulait mal un rire étouffé.

— A bas! Sidi! Couchez là! commanda impérieusement Maurice.

A la voix bien connue de son maître, le chien obéit, et vint tout grondant s'étendre à ses pieds.

L'ingénieur examinait curieusement le protégé de Cécile.

C'était un grand garçon, blond, imberbe, rougissant comme une jeune fille, à la figure placide, respirant la franchise et la bonté.

— Je ne sais pourquoi votre chien m'en veut si fort, monsieur Dormoy, dit-il après les présentations d'usage; je ne lui ai cependant jamais fait de mal. Il faut que mon visage lui déplaise ou que quelque chose l'indispose contre moi.

— Quelque chose ou quelqu'un, observa la soeur aînée avec un signe de reproche à sa cadette.

— C'est que vous ne savez pas vous faire respecter, ni par les bêtes, ni par les gens, interrompit celle-ci d'un air décidé. Au lieu de dire: "Tout beau, Sidi!" du même ton que "Votre très humble serviteur", si vous l'envoyiez rudement coucher, il vous obéirait comme à son maître.

— Je ne suis pas son maître et ne me permettrais pas de l'envoyer coucher; je suis poli avec tout le monde.

— Aussi vous voyez comme on vous craint...

— Je ne désire pas être craint, mais être aimé, ma cousine.

— Vous ne serez ni l'un ni l'autre, mon cousin.

— Tant pis pour moi!...

— Ou plutôt tant pis pour ceux qui vous méconnaissent, interrompit Maurice avec intention; et je ne veux pas que mon vieux Sidi soit de ceux-là... Donnez-moi la main,

M. Langier, et vous Sidi, donnez-moi la patte.

Le chien obéit en grognant un peu...

— Amis! Sidi! ordonna son maître, tandis que Gustave caressait doucement son épaisse toison.

Etonné, dompté, l'animal regarda fixement son ennemi, cherchant probablement à se remémorer ses griefs; n'en trouvant pas, il s'empressa de reconnaître ses torts avec une franchise qui eût fait honneur à certains hommes, et passa sa langue humide sur la bonne figure du maître clerc.

— Voilà qui est fait! dit Maurice en riant; il n'y a que les bêtes pour avoir tant d'esprit...

Cette petite scène avait achevé de mettre chacun à son aise, la conversation devint plus intime; et Gustave, un peu gêné, d'abord, par la présence d'un étranger fit brillamment sa partie.

A l'ombre d'une grande modestie, il cachait une intelligence d'élite et des connaissances aussi profondes que variées.

Non seulement il parlait Droit, Littérature, Médecine, mais encore, l'entretien étant tombé sur les travaux de l'ingénieur, il le surprit par ses détails techniques.

— En vérité, monsieur, vous me stupéfiez! s'écria ce dernier; et après vous avoir cru écrivain, artiste ou futur "prince de la science", je me demande si je n'ai pas affaire à un collègue de Centrale ou des Mines... Seriez-vous un ancien "bizut" ou un "ex-pippt"?

— Hélas! non, monsieur. Tout simplement un humble clerc de notaire, membre indigne de la Basoche. J'ai étudié en vue des diverses professions que vous venez d'énumérer, sans pouvoir en atteindre aucune, n'ayant même pas réussi à me faire recevoir bachelier...

— Par exemple! quelle cause?

— Une cause indépendante de ma volonté et qui, toute ma vie, fera mon malheur.

"Une timidité absurde, invraisemblable,

ridicule, mais dont je ne puis me défendre et qui annihile toutes mes facultés.

"Au collège, j'étais dans les "forts en thèmes"; premier aux compositions... mais dernier aux examens. Aussi me voyez-vous au baccalauréat!

"Ma mère, qui vivait encore et connaissait ma terrible infirmité, avait fait force visites pour me recommander...

"Un des examinateurs les plus redoutables, le farouche Barrault, après avoir écouté sa requête, se retourna tout d'une pièce et nous toisant tous deux, elle, tremblant, moi rouge jusqu'aux oreilles:

"— Ah! votre fils est timide! Et en quoi est-il timide?"

"Vous jugez si une supplique accueillie de cette façon me servit à grand'chose..."

— Et vous fûtes blackboulé?

— A l'unanimité. Il faut dire que, dès la première question, j'étais demeuré stupide en voyant ce même Barrault, dont c'était au reste la manie, s'amuser à esquisser ma caricature. Il n'en fallait pas tant pour me démonter!

— Et vous n'avez pas essayé une seconde fois?

— J'ai essayé dix, toujours avec le même résultat. Le temps passait; moi qui étais d'abord dans les plus jeunes, les carrières rêvées se fermaient devant moi... je me résignai...

— Bah! Renan et Coppée ne sont pas, dit-on, plus bachelier que vous...

— Mais, comme je n'avais la prétention d'être ni l'un ni l'autre, je suis rentré paisiblement dans le rang et je me contenterai d'être un brave notaire de campagne...

— En attendant ces graves et importantes fonctions, maître Langier, dit Suzanne, vous plairait-il, dimanche, à l'occasion de mon seizième anniversaire, de nous accompagner au rendez-vous de chasse où nous avons projeté de déjeuner.

— Comment donc, ma cousine! répondit le jeune clerc rouge de plaisir.

— Seulement, je prévient Votre Gra-

vité que les ânes seront de rigueur. Vous remplirez le rôle d'écuyer cavalcadour, ainsi que Maurice et même papa, qui, pour une fois, daigne se montrer aimable et m'octroyer la faveur de sa gracieuse présence.

— Tu mériterais que je reprisse ma parole, pour te moquer ainsi de ton père, péronelle, interrompit la grosse voix du docteur.

“Ca! au lieu de bavarder avec ces jacasses, venez donc travailler avec moi, jeunes gens.

“J'ai là des bouillons de culture où naissent certains bacilles qui pourraient bien révolutionner... Mais, chut!

Ils échangèrent une légère grimace et se rendirent, sans enthousiasme, à l'appel du vieux savant.

X

À travers les rameaux touffus, le ciel bleu se découpait en échappées d'azur; le soleil resplendissant perçait de flèches d'or l'épaisse voûte de feuillage tentant vainement d'intercepter ses lumineux rayons.

L'air était tiède, embaumé; une vapeur, légère comme de l'encens, s'élevait des minuscules pièces d'eau, reste de l'orage de la veille, qui plaquaient de miroirs étincelants le tapis vert ouatant le sol.

La forêt avec ses arbres séculaires, soutenant comme des piliers les arcades verdoyantes, son calme imposant, son majestueux silence, semblait une vaste cathédrale, dont la nature faisait tous les frais et où les pinsons, les mésanges, les fauvettes des buissons remplaçaient avantageusement la voix enrôlée des chantes.

Sans doute, cette impression grave et douce à la fois, pénétra une cavalcade plus joyeuse que recueillie cependant, car les conversations cessèrent, les rires s'éteignirent et la petite troupe devint, sensible, malgré elle à la splendeur grandiose

de ce spectacle.

Mais cela ne dura qu'un instant et la gaieté reprit bien vite ses droits sur toute cette jeunesse.

En tête chevauchait la reine de la fête, gentille à croquer, capable de faire sortir tous les loups du bois, sous son frais costume printanier et son simple chapeau de paille, rappelant les bergères de Watteau.

C'était certainement l'avis de Gustave, qui remplissait consciencieusement ses fonctions d'écuyer servant, en ne quittant pas la mignonne dont on célébrait ainsi les seize printemps.

Il y avait même grand mérite, la chose étant peu commode, lorsqu'on est à la merci des jambes d'un grison récalcitrant dont les longues oreilles en cornets acoustiques semblent décidées à ne rien entendre et qui, indifférent aux prières, aux abjurations de son cavalier, l'emporte à droite lorsqu'il veut aller à gauche, et vice-versa, donnant ainsi l'exemple d'une indépendance digne des républicains anciens et modernes.

L'âne de Langier, en particulier, était malicieux et mal intentionné s'il en fût.

Son maître voulait-il se rapprocher de Suzanne; il l'entraînait obstinément vers M. Garlaud, qui avec sa figure maigre, ses membres osseux, ses pieds rasant le sol, ressemblait vaguement à un Don Quichotte démonté par Rossinante et réduit à la monture de Sancho Pença.

Le docteur profitait de chacun de ces rapprochements fortuits pour s'accrocher au jeune clerc navré, et entamer une discussion scientifique “du plus haut intérêt”, dont il faisait à peu près tous les frais, jusqu'à ce que Cécile, touchée du désespoir comique de l'infortuné, lui dépêchât Maurice, qui prenait sa place et lui permettait de rejoindre Suzette... si sa monture de Sancho Pança.

Dormoy, lui, manoeuvrait la sienne avec une extrême facilité, par l'excellente raison qu'au premier différend (l'âne s'obsti-

nant à se rouler par terre quand son cavalier était en selle), il avait abandonné les étriers et, passant son bras dans le licol, continué pédestrement la promenade, beaucoup plus agréable ainsi, malgré les vives protestations de Suzanne, qui lui reprochait sa désertion.

— Vous avez exigé un âne : présent ! répondait gaîment le jeune homme ; que je le traîne ou qu'il me porte, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Cette situation privilégiée, que jalousait tout bas Gustave, permettait au cavalier démonté de manoeuvrer à sa guise, de choisir son rang dans la cavalcade et de se tenir à côté de Cécile, devisant avec elle des choses d'autrefois.

Cela agaçait quelque peu la petite soeur.

— Quand on sort ensemble, ce n'est pas pour faire bandé à part, dit-elle avec une impatience mêlée de dépit.

— Alors il fallait choisir d'autres montures, répliqua l'ingénieur. Le diable m'emporte ! Faire marcher deux pendules d'accord semblait impossible à Charles-Quint ; qu'aurait-il dit s'il eût eu affaire à deux bourriques !

... Voyez M. Langier, il sue sang et eau pour se mettre au pas avec vous.

La fillette jeta un coup d'oeil furtif sur son timide soupirant ; et, brandissant sa cravache :

— Qui m'aime me suive ! cria-t-elle en prenant un sentier de traverse dominant la route, mais si étroit que deux personnes ne pouvaient y passer de front.

— Voyons, Suzanne, ne fais pas de folies !

Sans écouter sa soeur, elle prit le galop et, suivie du maître clerc, elle disparut derrière le rideau d'arbres...

Cécile était vivement contrariée ; sans en deviner le motif, elle sentait que la mignonne avait la tête montée, et que ses observations ne serviraient à rien.

D'un autre côté, son père, demeuré en

arrière avec Frantz, n'apparaissait pas encore.

— Je vous en prie, Maurice, suivez-les, dit-elle, pendant que j'attends nos retardataires... Suzanne vous écouterait mieux que mon cousin.

— Ne vous inquiétez pas, Cécile, ce chemin revient vers la route à quelque cent pas d'ici ; je vais couper au court et les rejoindre à la descente.

Il prit le pas de gymnastique et s'éloigna rapidement.

Pendant ce temps, une scène burlesque se passait à l'arrière-garde :

M. Garlaud, fort indifférent à ce qui l'entourait, avait tiré de sa poche un de ses précieux bouquins et s'absorbait dans sa lecture...

Sa main, sur son grison, laissait flotter
[les rênes.

— Sauf vot' respect, monsieur, nous n'arriverons jamais, disait, de temps à autre, l'ex-zouave, lorsque l'animal s'arrêtait pour brouter quelque jeune pousse ou broyer un friand chardon.

— Fouette ! répondait le savant, sans lever les yeux.

Dans une de ces haltes devant les *armes d'Ecosse*, dont la fière devise : "Qui s'y frotte s'y pique" n'est pas faite pour les baudets, Worner, impatienté, l'ayant cinglé vigoureusement, le bourriquet fit le plongeon et d'une ruade, envoya son cavalier par-dessus sa tête, s'allonger dans la boue, tenant toujours étroitement serré le "Claude Bernard" cause de sa disgrâce...

Frantz le releva, le brossa, l'aida à se remettre en selle et l'on rejoignit enfin Cécile, qui commençait à s'inquiéter également de ses deux enfants.

... Suzanne poussait droit devant elle, mais en se voyant suivie seulement par Gustave elle ne put réprimer un mouvement d'humeur.

— En vérité, si je suis folle, la folie n'est pas contagieuse, et :

"...tous n'en sont pas frappés!"

— Mais

"... S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!"
déclama le maître clerc avec une emphase comique.

— Je n'aime pas les vers...

— Pourquoi en citez-vous? Vous parlez *La Fontaine*; je vous réponds *Hugo*.

— C'est fort galant, mon cousin, et M. Dormoy gagnerait à prendre modèle sur vous, mais il est tellement occupé de Cécile... Ah! ça! où allons-nous? Voilà ce sentier qui s'éloigne de la route... je n'ai pourtant pas envie de courir la forêt en votre compagnie...

— Retournons.

— C'est facile à dire! les arbres sont serrés.

— Laissez-moi vous aider...

— Non; d'abord Maurice se moquerait de moi, et Cécile aussi, malgré son air de madone.

— Laissez-moi au moins passer devant pour vous écarter les branches...

— Essayez un peu!

Fouettant sa monture, elle allait nerveuse, agitée, suivie à distance par Langier qui s'évertuait vainement à prendre la même allure.

Brusquement le chemin bifurqua et revint vers la route sur laquelle il déboucha mais à une hauteur de quelques pieds...

— Ne bougez pas! je vais vous aider, cria Maurice qui accourait.

Sa voix eut l'effet contraire à celui qu'il espérait.

Suzanne se mordit les lèvres et, sans écouter, avec une sorte de bravade, enleva son âne.

Malgré ce saut périlleux, il retomba sur ses quatre pieds; mais la fillette, arrachée de sa selle par la violence du choc, tomba... heureusement dans les bras de Maurice.

— Méchante enfant! quelle peur!...

Il n'acheva pas.

Était-ce l'émotion, la secousse?

Suzanne était devenue toute blanche et perdait connaissance.

Gustave, désolé, dégringolait le talus.

Au même instant, une élégante cavalcade arrivait au galop.

Une femme, d'une merveilleuse beauté, tenait la tête avec un jeune homme aux favoris roux, au complet à carreaux, sentant son "excentricman" d'une lieue.

— Pauvre petite! Voyez donc, Edward! dit l'amazone.

Mettant pied à terre, elle s'approcha du groupe formé par les trois jeunes gens et réprima un imperceptible mouvement de surprise à la vue de l'ingénieur:

— Voulez-vous mon flacon, monsieur Dormoy? dit-elle d'une voix douce.

Il tressaillit... leva les yeux...

Jenny était devant lui.

Il eut une exclamation étouffée, mais, la saluant froidement, il prit les sels qu'elle lui tendait et les fit respirer à l'enfant évanouie.

A l'âcre senteur elle souleva ses paupières et rencontra le regard inquiet de Maurice.

Une faible rougeur colora son visage.

— Etes-vous mieux, Suzanne?

— Je suis bien... très bien...

Un sourire ironique glissa sur les lèvres de l'étrangère, elle adressa à son ancien adorateur un geste qui signifiait clairement:

— Mes compliments.

Il ne se méprit pas à l'intention et apercevant Cécile qui accourait avec son père:

— Rassurez-vous, Cécile, lui dit-il, *notre chère petite soeur* n'a aucun mal.

Jenny tourna ses yeux d'émeraude vers la nouvelle venue:

— Miss Garlaud! En vérité, voilà une heureuse rencontre!

Elle tendit sa main fine, gantée de suède, à la jeune fille interdite:

— Vous ne me reconnaissez pas? Gageons que Suzy aura meilleure mémoire:

— Miss Jenny Steelmann! s'écria la fillette.

— Maintenant Lady Veclars, charmée que vous n'avez pas oublié votre amie de pension.

— Pardonnez-moi, madame, dit Cécile, je suis si troublée.

Agenouillée près de Suzette, elle la grondait doucement, l'embrassait avec tendresse...

à une de magnifiques roses blanches.

Un pas fit crier le sable derrière elle.

— Eh bien? interrogea-t-elle en continuant sa moisson.

Et, sans attendre la réponse:

— Tenez, cousin, je vous prépare un bouquet de fiançailles.

Un gros soupir lui fit lever les yeux:

— Oh! mon Dieu! qu'avez-vous donc? s'écria-t-elle en voyant la mine longue et



Jenny était devant lui.

D'abord, la fillette supporta ses caresses avec une sorte de contrainte, puis une réaction se produisit, et, son bon petit cœur prenant le dessus, elle noua ses bras au cou de sa soeur et, appuyant sa tête sur son épaule, elle éclata en sanglots...

XI

Un mois environ après cette aventure, Cécile, les ciseaux à la main, coupait une

déconfite de Langier.

— J'ai... j'ai que je suis congédié, ma cousine.

— Congédié!

— En bonne forme.

— Voyons, qu'y a-t-il encore?

— Moins que rien: Suzanne ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé, ne m'aimera jamais! Voilà ce qu'elle m'a gracieusement déclaré.

— Vous vous y serez mal pris...

— Jugez-en plutôt! Suzanne était de charmante humeur, riant, babillant, taquinant Maurice et moi-même, m'appellant Maître Langier, gros comme le bras, me promettant de me charger de son contrat de mariage... Bref! si bien disposée, que Maurice nous ayant quittés pour prendre le train — il a dû vous le dire en passant.

— Oui, il m'a même invitée à ne pas vous déranger...

— ...Je résolus de profiter de l'occasion, et prenant mon courage à deux mains:

— "Maintenant que j'ai une étude, ma chère Suzanne, il ne me manque plus qu'une bonne petite femme comme vous..."

"Ne vous plairait-il pas que mon premier contrat signé fût le nôtre?..."

"Elle devint très rouge et, frappant du pied:

— "Vous! je vous déteste, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé! je ne vous aimerai jamais!!!

"J'étais abasourdi..."

— "Cependant, hasardaï-je, Cécile m'avait fait espérer..."

— "Que Cécile se mêle de ses affaires! reprit-elle exaspérée.

"Et comme je restais interdit, navré, brusquement elle me sauta au cou et, tout en larmes:

— "Pardon! mon bon Gustave, je suis si malheureuse!... Je vous aime bien... mais je ne serai jamais votre femme, jamais, jamais!

"J'étais bouleversée! je l'ai consolée de mon mieux et me voilà..."

"Y comprenez-vous quelque chose?"

— Hélas! non, mon pauvre ami! Depuis quelque temps je m'aperçois bien que Suzanne est nerveuse, surexcitée; mais j'attribuais cela... Enfin, que voulez-vous, nous nous sommes trompés...

— Ce qui me désole, ma cousine, c'est que Suzanne ait du chagrin; elle si peu faite pour souffrir! Je m'étais habitué à l'idée de la rendre bien heureuse, de ouater

son nid, d'écarter les moindres pierres de sa route, de l'abriter contre tous les orages, de continuer votre oeuvre enfin...

"La pensée de sa tristesse me fend le coeur... c'est ridicule!... mais je ne peux pas m'empêcher! ajouta-t-il en s'essuyant les yeux.

Et, souriant malgré lui:

— Comme elle rirait la moqueuse! de faire pleurer un officier ministériel!

— Consolerez-vous, mon ami, dit la jeune fille émue en lui tendant la main, je ne désespère pas de vous appeler un jour "mon frère". Peut-être est-ce un caprice d'enfant gâtée et lui accordez-vous trop d'importance...

— Non... je le voudrais, mais je ne l'espère pas; il y a là autre chose... Enfin, voyez Suzanne, confessez-la, et si je puis vous être bon... enfin je ferai tout pour la savoir heureuse, même avec un autre.

— A quoi pensez-vous là, mon ami?... Nous ne voyons personne.

— Chez cette lady Veclars qui s'est prise d'une belle passion pour Suzanne, et où elle va si volontiers, ne rencontre-t-elle pas un cercle de dandys cosmopolites: sir Edward avec son élégance de gravure de mode, le marquis Sauverini avec ses airs languoureux de tenor italien, et ce noble hidalgo, Don Jose Guttierrez, qui semble avoir avalé l'épée du Cid son ancêtre?...

— Ce sont des caricatures.

— A nos yeux, mais aux siens...

— Elle me l'aurait dit.

— Autrefois, oui; mais, vous le reconnaissiez tout à l'heure, elle n'est plus la même depuis quelque temps.

— C'est vrai.

— Tenez, depuis cette promenade en forêt où nous avons fait cette rencontre!... Suzanne, alors, était toute disposée à m'aimer; mais je n'ai pas eu l'heur de plaire à lady Veclars et elle m'a si bien tourné en ridicule que je lui attribue en partie mon échec.

— Elle a, en effet, une certaine influence sur ma soeur.

— Trop! car, voulez-vous mon sentiment, Cécile? cette femme est méchante et vous sera fatale.

— Mon Dieu! mon cousin, lady Veclars, malgré son extrême amabilité, ne m'inspire pas une vive sympathie... mais je ne puis imposer à Suzanne, dont elle était déjà autrefois la grande amie, des préventions irraisonnées et probablement injustes.

— ...Que je partage avec vous.

— Elle nous comble d'attentions et de prévenances. Suzette ne jure que par elle! De son côté, mon père, si hostile aux étrangers, s'est enthousiasmé de son frère qui, du reste, semble un excellent homme.

— Je crois bien! Deux maniaques pareils sont faits pour s'entendre! Ils passent des heures en tête-à-tête, l'un parlant *mineral*, l'autre répondant *microbe*. Ce que ce doit être intéressant.

— Vous voyez bien que j'aurais mauvaise grâce à troubler des relations uniquement désagréables pour moi.

— Et pour moi... et pour Maurice.

— Maurice?

— Oui, croyez-moi, il ne voit pas d'un bon oeil cette intrigante pénétrer dans votre intimité. Il la connaît de longue date...

— Puisqu'il lui a sauvé la vie.

— Eh bien! j'en jurerais, il doit s'en repentir...

— Quelle folie!

— Et s'il voulait, il pourrait en dire long sur son passé.

— Cela ne nous regarde ni l'un ni l'autre, mon ami, mais ce qui me regarde, c'est le secret de ma petite Suzanne... Qui sait? Il n'y a peut-être là qu'un enfantillage...

— Je le désire, mais, hélas!

Et, la tête basse, caressant Sidi, qui, tout à fait reconcilié, venait se frotter à ses jambes, le jeune notaire regagna son étude, songeant mélancoliquement que le

coeur des femmes est moins facile à gagner que le coeur des chiens.

Quand la grille se fut refermée, Cécile, plus inquiète qu'elle ne voulait le paraître se dirigea vers le fond du parc.

Là, sous un bosquet enguirlandé de clématites, de chèvrefeuilles, de jasmins, retraits embaumés dont un banc de gazon et une table rustique formaient tout le mobilier, Suzanne, le front dans ses mains pleurait silencieusement.

Le pas léger de sa soeur ne lui fit pas lever les yeux, mais quand celle-ci, s'asseyant à ses côtés, l'enlaça de ses bras, elle la repoussa presque brutalement.

— Qu'as-tu, ma mignonne? interrogea tendrement Cécile, en l'attirant vers elle, malgré sa résistance... Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine? Gustave...

— Encore Gustave! s'écria impétueusement la fillette, le visage empourpré; vous avez donc juré de me faire mourir à me tourmenter ainsi?...

— Mais, ma chérie...

— *Ta chérie!* Tu es bien pressée de te débarrasser de *ta chérie!*

— Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis, et ton coeur te répond pour moi... Voyons, causons raisonnablement. Je ne prétends pas forcer tes inclinations...

— Il ne manquerait plus que cela! interrompit la petite personne, se redressant de toute sa hauteur.

— J'ai encouragé les assiduités de Gustave, parce que c'est un brave et honnête garçon qui me semblait devoir te rendre heureuse, et enfin, ma mignonne, parce que notre isolement ne nous donnait pas beaucoup le choix...

— Grand merci!

— Depuis quelque temps, il s'est fait un certain changement dans notre existence; tu vois plus de monde... tu as pu mieux choisir... je serai loin de t'en faire un reproche... je ne te demande qu'une chose: ta confiance...

— A quoi bon? murmura la pauvrete, dont les larmes redoublèrent.

— Ne te désole pas ainsi, mon enfant bien-aimée; l'impossible me semble aisé, lorsqu'il s'agit de toi, et ta folle petite tête se forge des chimères *insurmontables*, que mon affection surmonterait facilement.

“Crains-tu de n'être pas assez riche? La part de notre mère, petite pour deux, est assez grosse pour une, et depuis longtemps elle est placée tout entière sur ta tête. Vous êtes donc un parti convenable, mademoiselle.

Malgré son ignorance des questions d'argent et sa cervelle de linotte, Suzanne ne put demeurer insensible à tant de généreuse bonté.

Elle se jeta dans les bras de son aînée...

— Voyons, ma chérie, un peu de courage, nomme-moi bien vite l'heureux mortel que je devrai appeler “mon frère”.

— Non, non, Cécile, ne me demande pas cela...

Ses traits délicats étaient si profondément altérés que sa soeur jugea prudent de ne pas insister.

— Allons! garde ce gros secret, petite mystérieuse, dit-elle en feignant de rire; ce sera à moi de le deviner.

XII

Pendant ce temps, Maurice gagnait allègrement la gare.

Il était heureux, — heureux du bonheur de Gustave qu'il aimait sincèrement, et qui, à cette heure, devrait être aux pieds de sa mignonne fiancée, confuse et rougissante — heureux aussi de son propre bonheur, également certain à ses yeux.

“Nous ferons deux noces le même jour”, pensait-il en s'installant dans un coupé yide.

Il ne doutait ni de l'affection, ni du contentement de son amie; et, sans qu'un mot d'amour eût été échangé entre eux, il se croyait sûr de sa tendresse.

Leurs pensées se complétaient si bien, leurs goûts se ressemblaient tellement, que leurs coeurs devaient aussi battre à l'unisson.

Certainement, à son premier aveu, la main loyale de Cécile tomberait dans la sienne, et son beau regard lui répondrait oui en même temps que ses lèvres.

Il n'attendait, pour se déclarer, que sa nomination à un poste important; maudissait-il les lenteurs administratives, et se rendait-il au ministère pour secouer un peu l'inertie des bureaux.

Etendu sur les coussins, il s'abandonnait à une délicieuse rêverie, suivant à travers les spirales bleuâtres de son long drès les étapes futures de sa route.

Il se voyait déjà au jour béni où, heureux et fier, il conduirait à l'autel, dans sa blanche parure, “le bon ange de sa jeunesse”, qui, plus tard, serait aussi “l'ange consolateur de ses derniers moments”.

Il souriait à leur existence se déroulant paisible et laborieuse, toute de travail et d'union.

Après tant d'orages, il aspirait au calme, au repos, comme un voyageur fatigué.

Il avait dit adieu aux projets chimériques, aux rêves ambitieux de la vingtième année, oubliant le désert, les grands espaces, pour le modeste foyer éclairé par les beaux yeux de son aimée, égayé par le rire frais de ses enfants et sur lequel planerait l'âme radieuse de la mère absente.

— Enghien! Enghien! cria la voix du conducteur.

La portière s'ouvrit, une femme monta.

Sans la regarder, Maurice jeta son cigare.

— Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie, monsieur Dormoy...

Il reconnut lady Veclars et la salua froidement.

Déjà il s'était souvent rencontré avec elle, mais pour la première fois ils étaient seuls.

Était-ce hasard ou manoeuvre préméditée?

Décidé à ne pas sortir de sa réserve, l'ingénieur, après s'être poliment excusé, tira des papiers de sa serviette, et se mit à dessiner des plans fantastiques, feignant de s'absorber dans ce travail.

— Un léger bruit lui fit involontairement lever la tête.

Le front tourné vers la campagne, son mouchoir sur les yeux, Jenny pleurait.

Très embarrassé, Dormoy demeura le crayon en l'air, hésitant...

Ne rien voir, ne rien entendre, était certes plus sage.

Mais demeurer impassible n'était-ce pas cruel?

Intervenir avait de terribles inconvénients, dont le moindre était de provoquer une explication désagréable...

Il se décida pourtant à ce dernier parti:

— Souffrez-vous, madame? puis-je vous être bon à quelque chose? interrogea-t-il d'un ton glacé.

Elle découvrit son visage inondé de larmes et joignant les mains:

— Oh! monsieur Maurice! me pardonnerez-vous jamais? s'écria-t-elle d'une voix suppliante.

Très gêné par cette soudaine explosion, le jeune homme se mordit les lèvres, regrettant sa sottise:

— Je vous en prie, madame, ne revenez pas sur le passé.

— Passé fatal que vous ne pouvez oublier...

— Mais je ne le désire pas, madame, répliqua-t-il gaîment, affectuant de tourner la chose en plaisanterie; la souffrance passée, par cela même qu'elle est passée, acquiert un certain charme...

— Oui, vous avez souffert! cruellement souffert et par ma faute!

— Je ne vous en sais pas mauvais gré, madame, la captivité a du bon, et l'on a beaucoup médité de la Bastille... Sans son heureuse influence, Voltaire n'eût peut-

être jamais écrit la *Henriade* et Mirabeau ne fût peut-être pas devenu un illustre orateur. Pour moi, sans me comparer à ces deux grands hommes, elle m'a fait connaître mes vrais amis et démêler mes vrais compliments, ce qui n'est pas un mince service... Je vous dois donc une certaine reconnaissance...

— Ne raillez pas ainsi, je vous en conjure, interrompit-elle d'un accent brisé... vous me méprisez... et vous avez raison... Pourtant... si vous saviez!... vous auriez pitié de moi!

— Pitié! Oh! madame...

— Oui, pitié! reprit-elle avec véhémence, j'ai souffert plus que vous! Au milieu des fêtes dont j'étais la reine adulée, entourée d'hommages, votre image, obsédante et tenace, m'apparaissait comme le spectre de Banco, empoisonnant mes jours et mes nuits. Je voulais m'étourdir, oublier... Je ne pouvais pas... Sans cesse, je vous revois mourant, et mourant par moi au fond de cette Afrique, prison ou tombeau.

“Libre, vingt fois j'ai été sur le point de tout quitter, de retourner là-bas, de réparer mon crime, de vous arracher à cet enfer...”

“Je n'osai pas, craignant de me heurter à l'irréparable!”

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Je regrette vivement de vous avoir causé de pareils soucis, madame, malheureusement cela ne dépendait pas de moi.

— Vous ne me croyez pas!... Vous me jugez incapable... C'est vrai! j'ai été vile, infâme. J'ai cédé aux instances de mon frère et aussi, je le confesse à l'éblouissement du luxe, de la fortune... Hélas! j'ai bien vite reconnu le néant de tout cela!

“Mirage plus décevant que celui qui nous égara jadis dans le désert, où plût à Dieu que je fusse morte!”

Il y avait dans ses paroles un désespoir si bien joué que le jeune homme se sentit légèrement ébranlé.

“Je vous ai trahi, je vous ai lâchement

abandonné, pour satisfaire la basse jalousie de l'homme dont je porte le nom, continua-t-elle; j'ai étouffé la voix de ma conscience, le cri du remords, je me suis vendue pour de l'or... et cet or m'est devenu odieux!...

— Brillier, c'est peu! Aimer, c'est mieux!
— Madame...

— Ah! laissez-moi parler, vous dire que la vie ne m'est plus possible, que je ne peux supporter davantage le poids de votre colère, de votre mépris!...

— Quand je vous ai revu vivant, il m'a semblé que Dieu me pardonnait et je me suis juré d'obtenir aussi votre pardon.

Elle tomba à genoux:

— Je vous en supplie! ne soyez pas impitoyable.

Elle paraissait si accablée, si sincère, qu'il en fut ému.

Puis il était dans une de ces heures bénies où l'âme radieuse, épanouie, s'ouvre à la confiance, à la générosité.

Aussi, relevant vivement la jeune femme:

— Par grâce! madame, calmez-vous, et croyez bien que depuis longtemps j'ai oublié tout ressentiment. A l'époque dont vous parlez, nous étions très jeunes tous deux: la jeunesse fait faire bien des sottises, le sang est bouillant, la tête chaude, on ne mesure ni ses paroles ni ses actes. Je vous avais cruellement offensée, vous vous êtes vengée, vous avez eu raison; j'en aurais fait autant à votre place...

— Vous êtes bon!

— Non, je suis juste, et je vous demande pardon, à mon tour, d'avoir tiré le premier, ce qui n'est pas dans les habitudes françaises, surtout à l'égard d'une femme.

— Maintenant, je vous en prie, oubliez cette vieille histoire comme je l'oublie moi-même et faites-moi l'honneur de me compter parmi vos amis.

— Merci, monsieur Dormoy, vous êtes généreux, merci!

Elle lui tendit la main:

— Signons la paix, dit-elle avec un ravissant sourire à l'anglaise...

— ...et à la française, ajouta Maurice en baisant galamment ses doigts fuselés après les avoir serré.

On entra en gare.

XIII

Les plus grands capitaines s'illusionnent sur la portée de leurs victoires.

Lady Veclars, qui avait déployé l'habileté d'un vieux tacticien, ne devait pas être à l'abri de cette faiblesse et tandis que sa voiture l'emportait au galop de ses bai-bruns, elle songeait à son facile triomphe, en s'appliquant avec une variante la phrase de César:

— Je suis venue, *il m'a vue*, j'ai vaincu!

En se retrouvant inopinément en présence de celui qu'elle avait à la fois aimé et haï, la jeune femme avait senti se réveiller le sentiment très réel qu'elle avait jadis éprouvé pour l'ingénieur et qui n'était plus combattu par aucune considération de rang et de fortune.

Elle était libre, riche: le veuvage rêvé ne s'étant pas fait attendre trop longtemps et sir Robert ayant eu la galanterie de lui laisser tous ses biens, rien ne l'empêchait, après un mariage de raison de faire un mariage d'inclination.

Il y avait bien quelques empêchements.

D'abord, le dégoût de Maurice lorsque, jadis elle avait eu l'imprudence de lui laisser entrevoir cette combinaison.

Puis, la rancune aussi compréhensible que légitime qu'il devait lui garder de ses procédés.

Mais elle lui ferait oublier ces griefs.

La présence de Cécile était un obstacle plus sérieux.

Mais cette rivalité, loin de l'effrayer, stimulait son amour-propre autant que son amour.

Reconquérir le cœur de Maurice et l'en-

lever à sa rivale, ce serait un double triomphe dont se réjouissait d'avance la vindicative Anglaise; les larmes de Cécile seraient le meilleur condiment de son bonheur.

Cette pensée amenait un éclair dans ses yeux, un sourire sur ses lèvres, pendant que son coupé roulait à travers les rues de la capitale.

Séduit, dompté, son ancien adorateur était maintenant à ses pieds, vaincu, subjugué...

Elle n'avait plus qu'un mot à dire.

Elle résolut de le dire sans tarder et d'enlever la position par un coup d'audace.

... Le lendemain à son lever, Dormoy reçut un billet parfumé dans lequel lady Veclars, "touchée de ces sentiments" lui offrait en termes fort clairs, sa fortune et sa main.

Il demeura abasourdi devant ce résultat imprévu de sa conduite de la veille.

Avait-elle pu se méprendre à ce point?

Pardonnez, oublier, soit!

Mais épouser, jamais!

— Elle tient à ses idées, pensa-t-il, en se remémorant leur dernier entretien dans la brousse, avec le vague soupçon d'une comédie bien jouée.

— Ma foi! elle en sera pour ses frais, et puisqu'il lui faut une réponse catégorique, elle l'aura!

Cette réponse, lady Veclars l'attendait patiemment, en s'abandonnant à un de ces rêves dorés dont le réveil est si cruel, tout en écoutant d'une oreille distraite une éloquente argumentation de son neveu sur ce texte de l'Écriture:

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul", qu'il appliquait à la plus belle moitié du genre humain.

C'était l'idée fixe du jeune baronnet. Bien que déshérité, grâce à la séduisante veuve, il ne lui en gardait pas rancune et la pressait de convoler en secondes noces, non à son profit, mais à celui d'un des

nombreux soupirants parmi lesquels il la suppliait vainement de faire un choix.

"On ne vit jamais fidélité pareille... répétait-il avec dépit, après chaque nouvel échec. Vous rendriez des points à Arthémise, et Dieu sait, cependant, si mon oncle valait le roi Mausole.

"Un oncle est un banquier donné par la nature, a dit un neveu, mieux partagé que moi. Sir Robert a-t-il jamais rempli ce rôle et peut-il exiger ma reconnaissance?

— La vôtre, non; la mienne, oui.

— Enfin! vous ne pouvez demeurer seul!

— J'ai mon frère.

— Il est à moitié mort; et lorsqu'il le sera tout à fait...

— Vous le remplacerez.

Le pauvre géologue était, en effet, à jamais revenu de ses lointains voyages, il ne pouvait plus courir le monde à la recherche de ses *petites cailloux*, la paralysie le clouait sur son fauteuil; et il végétait, triste et solitaire devant ses collections de minéraux, enrichissant plusieurs vitrines et soigneusement classés et étiquetés.

C'était sa seule distraction; sa soeur, qui affectait jadis tant de reconnaissance envers "son bon John", le laissant à l'écart depuis qu'elle n'avait plus besoin de lui.

Le pauvre homme était livré aux soins des domestiques; on s'informait à peine de sa santé et il eût été complètement abandonné, sans la perspective de sa prochaine succession qui, jointe à celle de son époux, ferait de lady Veclars un des plus riches partis du Royaume-Uni.

M. Steelmann, qui, selon une expression triviale. "ne voyait pas plus loin que le bout de son nez", ne doutait pas plus du désintéressement de sa soeur que de son affection et répondait bonnement à la moindre marque de sympathie:

"Aoh! je reconnaitrai!... je reconnaitrai..."

Il était, au reste, fort silencieux et le baronnet, qui le prenait souvent pour cible

de ses plaisanteries, proclamait irrévérencieusement :

— "Il ne dit rien, mais il n'en pense pas plus."

.. .. .

— Savez-vous que vous eussiez fait un prédicateur remarquable, Edward? dit languissamment la belle veuve, lorsque le baronnet eut achevé sa péroraison.

— Aoh! c'est très bien dite, appuya le géologue, qui chauffait au soleil ses membres engourdis, avec une évidente satisfaction.

— Vous convertirai-je, ma chère tante?

— Peut-être, mon neveu; mais le premier devoir d'un moraliste est de prêcher d'exemple...

— J'ai fait voeu de célibat comme mon oncle.

— Vous y manquerez comme lui.

— Je n'aurais pas son excuse; il n'y a pas deux miss Steelmann.

— Ce pauvre don José, qui est toujours à la recherche d'un compliment passable, vous eût payé cher celui-là.

— Comme le "Cid, son ancêtre", payait ses dettes, avec des cailloux et du sable; merci bien.

— Il y a de bien jolies Françaises, observa le paralytique du fond de ses ouvertures.

— Est-ce que vous vous y connaissez!

— Yes. J'aime beaucoup les belles visages et miss Garlaud est une charmante personne.

— Parce qu'elle flatte vos manies et vous apporte des cailloux comme des joujoux aux enfants! répliqua lady Veclars, en haussant les épaules.

— Yes. Elle est bonne et compatissante. Ce serait une femme very delicious pour notre ami Maurice.

— Vous a-t-il pris pour confident?

— No. Mais il ne pourrait faire un meilleur choix.

— Vous êtes fou! Il ne songe pas plus à elle qu'à sa soeur.

— Moi, j'aimerais mieux la petite; elle est plus drôlette", déclara le baronnet en caressant ses favoris d'un air fat.

Le nom de sa rivale, jeté ainsi dans la conversation, avait amené un léger nuage sur le front de la belle veuve; mais il se dissipa bien vite.

Elle ne doutait pas, elle ne voulait pas douter du succès.

Un valet de pied, lui présentant une lettre sur un plateau d'argent, la tira de sa quiétude.

Elle l'ouvrit, après s'être excusée négligemment, et courut à la signature; un éclair de triomphe brilla dans ses yeux.

Elle lut, d'abord sans comprendre, puis une seconde fois.

Ses lèvres blémirent... elle froissa le papier entre ses mains crispées:

— Insolent! gronda-t-elle sourdement.

Mais, rencontrant le regard curieux, du jeune baronnet, elle dissimula la colère qui l'étouffait.

— En vérité, on reçoit de singulières déclarations, dit-elle en feignant de rire.

Un instant après, assise devant son bureau, l'oeil en feu, les narines frémissantes, la rage dans le coeur, elle relisait pour la dixième fois la réponse de Maurice, qui ne contenait que ces mots:

"Madame,

"La seule personne que j'aime et que j'aimerai jamais est mademoiselle Cécile Garlaud, qui, je l'espère, sera bientôt ma femme."

— Pas encore, murmura lady Veclars, les dents serrées.

Le sang espagnol, bouillonnant dans ses veines, lui montait au cerveau, lui soufflant des projets de haine et de vengeance.

Sous un autre ciel et dans un autre siècle, quand la navaja brillait si facilement, elle eût fait poignarder sa rivale sans hésitation, sans remords.

Autre temps, autres moeurs; on ne tue plus ses ennemis, on se contente de les faire souffrir.

La vindicative anglaise n'y devait rien épargner.

Elle lissa avec soin le papier froissé et le serra précieusement.

— Richelieu ne demandait que deux lignes d'un homme pour le faire pendre, murmura-t-elle...

XIV

Malgré la rage qui lui gonflait le coeur, lady Veclars eut l'adresse de conserver l'avantage de ses positions.

Loin de paraître froissée de son humiliant refus, dès leur première rencontre, elle aborda l'ingénieur, le front riant :

— Mes compliments, cher, dit-elle d'un ton railleur, vous êtes décidément le dernier des paladins, et votre désintéressement est digne de Don Quichotte lui-même. Pour mon compte, cela m'enchanté. Me remettre à la chaîne était un gros sacrifice; et il fallait toute la conscience de mes torts, tout mon désir de payer ma dette pour me décider à aliéner ma "liberté chérie", comme l'on chante à l'Opéra Comique".

Ce ton léger ne trompa pas le jeune homme, il devina sous ce persiflage une belle et bonne haine, d'autant plus redoutable qu'elle se dissimulait sous un sourire. "un serpent sous les fleurs!"

Inquiet, malgré lui, il eût voulu écarter ce voisinage dangereux, mais il lui répugnait d'accuser une femme, de confesser à son aimée les anciens errements de son coeur; et il se taisait.

Lady Veclars, mettant habilement ce silence à profit, avait au contraire resserré les relations des deux familles.

On était devenu intime.

A force d'attentions, de prévenances délicates, elle avait séduit, charmé l'irascible savant et capté la confiance de Suzanne.

Elle l'accaparait complètement, préten-

daît ne pouvoir se passer d'elle, la traitant non en naïve fillette, mais en personne de son âge, réclamant ses avis, exigeant qu'elle l'appelât Jenny, comme au pensionnat.

— Vous ne voudriez pas que j'eusse l'air de votre grand'mère, chère, lui disait-elle en riant, caressant habilement la faiblesse des très jeunes filles, aussi pressées de se vieillir qu'elles le seront plus tard à se rajeunir.

Et Suzette, flattée dans l'orgueil de ses seize ans, ne jurait plus que par son amie et quittait à regret la somptueuse villa d'Enghien, où elle trônait au milieu d'un cercle choisi, se grisant d'hommages, et se plaisant à faire tourner les têtes.

Cécile s'effrayait de ce jeu dangereux, mais dès les premiers mots, l'enfant se cabrait.

C'est cela! on voulait l'empêcher de s'amuser! on lui reprochait le moindre plaisir! on voulait l'enterrer toute vive! elle préférait être morte!

Le nom de Maurice, loin de la calmer, l'exaspérait davantage.

De quoi se mêlait-il?

Était-elle sous sa tutelle?

Grâce à Dieu, il n'était ni son père, ni son mari.

Quant à M. Garlaud, il se borna à hausser les épaules, en traitant ces craintes de folie.

— En Amérique on laisse les jeunes filles libres; et l'on ne s'en trouve pas plus mal. D'ailleurs Suzanne est encore une enfant; et lady Veclars est une personne trop sérieuse pour que je lui refuse ma confiance.

— Mais, mon père...

— Rien ne t'empêche d'accompagner ta soeur et de veiller sur elle, mais je n'irai pas désobliger une femme charmante, ni me brouiller avec un ami précieux.

Une vive sympathie, née, sans doute, de leur commune originalité, unissait, en effet, le savant au géologue.

Chaque jour, la voiture de ce dernier

s'arrêtait devant l'Ermitage. Son domestique le transportait dans le cabinet du docteur, où il demeurait des heures entières, suivant d'un oeil curieux ses bizarres expériences, écoutant patiemment ses savantes désertations, ne prononçant pas dix paroles, "digne par son mutisme d'habiter l'étang de Fontainebleau", déclarait Suzanne, qui ne pouvait pas le souffrir, depuis qu'il lui avait dit à brûle pourpoint :
— Ma petite amie, quand on a un coeur comme *la* vôtre, on ne doit lui préférer personne.

La fillette avait fort mal compris la leçon, et ne perdait pas une occasion de cribler d'épigrammes le placide gentleman, qui ne semblait même pas s'en apercevoir.

— Votre frère n'est vraiment pas aimable! disait-elle à son amie.

— C'est-à-dire qu'il a ses préférences, répondait celle-ci, excitant à plaisir la jalousie de Suzanne, qui n'en avait pas besoin.

Ce mauvais sentiment, germé tout à coup dans ce jeune esprit, n'échappait pas à l'oeil pénétrant de la soeur aînée, et lui causait un profond chagrin.

La moindre rivalité avec sa chère fille lui eût semblé chose contre nature.

Comment pouvait-elle accueillir une semblable pensée!

Toute à son rôle maternel, Cécile s'effaçait, se vieillissait volontairement, gardant la maison, tandis que la fillette brillait à côté de lady Veclars.

Soins inutiles. Lorsque rentrant toute enivrée de ses triomphes, elle retrouvait sa soeur causant paisiblement avec Maurice, son front se barrait d'un pli amer, et son regard exprimait la même irritation sourde contenue.

Quel était le motif secret de ce brusque changement d'humeur?

Gustave avait-il deveiné juste?

La pauvre avait-elle donné son coeur à l'un de ces bellâtres, papillonnant autour de la jeune veuve?

Mais lequel?

Suzanne demeurait impénétrable; sa soeur n'osait plus l'interroger, et cherchait vainement ce qui pouvait se passer dans cette folle imagination.

Elle résolut de s'adresser à lady Veclars, de lui confier loyalement ses craintes, de faire appel à son amitié pour sa petite Suzy.

Justement une brillante kermesse, au profit des pauvres, devait réunir au casino toute la société d'Enghien et des environs.

Jenny, qui était une des vendeuses, était venue elle-même y inviter Suzanne, offrant de la prendre avec elle.

— Je vous remercie, madame, dit simplement Cécile, mais je compte accompagner moi-même ma soeur.

— En vérité! oh! mais ce sera charmant! vous renoncez donc à votre retraite? Je vous marque un bon point, chère miss Garlaud, désormais vous n'aurez plus de prétexte pour refuser mes invitations... Monsieur Dormoy sera sans doute aussi des nôtres?

— Je l'ignore, madame.

— Très bien! très bien! Embrassez-moi ma Suzy!

Elle attira la fillette dans ses bras, baisa ses yeux avec une effusion trop marquée pour être sincère.

— Allons, à bientôt donc, chère petite; faites-vous belle, très belle...

... Cécile y avait mis tous ses soins, parant sa mignonne avec amour, heureuse de la joie d'enfant qu'elle manifestait devant son miroir et qui déridait son front boudeur.

— Tu es contente, ma chérie?

— Oh! oui. Suis-je bien jolie, dis, Cécile?

— Coquette! si quelqu'un, que je sais bien, était là, il te répondrait pour moi.

— Ce n'est pas à lui que je veux plaire, dit étourdiment la fillette.

— Et à qui donc?

XV

— A personne, répondit-elle en rougis-
sant.

Un coup de sonnette la fit tressaillir...

— C'est Maurice qui vient nous cher-
cher, dit Cécile.

— Descend au salon, je vais vous re-
joindre.

Restée seule, elle se regarda une fois
dans la glace, rajusta un noeud, un ruban,
étudia un sourire, prit un air grave de
"madame."

— C'est vrai que je suis belle, murmura-
t-elle avec un naïf ravissement, en ache-
vant de boutonner ses gants;... plus belle...

Elle s'interrompit, demeura un instant
pensive:

— Au fond, c'est peut-être mal de son-
ger à cela... Pauvre soeur!... Mais aussi
pourquoi me traite-t-on en petite fille...
Petite fille!

Elle jeta un regard d'indignation comi-
que sur l'image que lui renvoyait son mi-
roir et descendit au salon.

Cécile y était seule.

— Eh bien! et ton cavalier?

— Il a été appelé à Paris par une dépê-
che du Ministère et venait s'excuser...

— Oh! moi, je n'ai que faire de ses ex-
cuses, il ne me manquera pas beaucoup!

Cécile soupira.

En effet, et ce n'était pas son moindre
souci: Suzanne témoignait à Maurice une
hostilité frisant presque l'aversion, pre-
nant systématiquement le contre-pied de
ses idées, jugeant, critiquant, blâmant à
tort et à travers, avec une assurance de
pensionnaire, jusqu'à ce que le jeune hom-
me impatienté, prit le parti de se taire en
haussant les épaules, ce qui exaspérait la
petite personne fort entichée de son im-
portance.

— Il n'est guère poli, *ton Maurice!* lan-
çait-elle à sa soeur, attristée de cette mé-
sintelligence, grosse d'orages pour l'ave-
nir!

Au milieu du vaste hall, lady Veclars,
éblouissante dans son costume de bouque-
tière Louis XV, dépassait toutes les autres
femmes en grâce et en beauté.

On s'arrachait au poids de l'or les bou-
quets de son éventaire, incessamment re-
nouvelés par deux grands laquais, chargés
d'énormes brassées de plantes rares et de
fleurs exotiques, provenant des magnifi-
ques serres de sa villa.

En apercevant les deux soeurs, elle les
appela d'un signe amical:

— Venez à mon secours, dit-elle gai-
ment, je suis débordée; donnez-moi Suzy
pour m'aider, miss Garlaud, sa présence
augmentera ma recette.

Cécile acquiesça à cet arrangement as-
sez irrégulier et qui devait provoquer plus
d'une sourde protestation aux autres
comptoirs, mais qui servait ses désirs, en
lui permettant d'observer Suzanne sans
être remarquée.

— Vous êtes tout aimable, chère miss,
dit Jenny avec effusion; il faut que je
vous fleurisse.

Elle arracha de leurs stipes deux fleurs
d'aloès, uniques dans leur genre, et les pi-
qua elle-même dans les cheveux des deux
soeurs, ce qui fit pousser une exclamation
de regret aux admirateurs de ces merveil-
les horticoles qui, dit-on ne fleurissent que
tous les cent ans!...

Cécile alla s'asseoir un peu à l'écart, ad-
mirant sans arrière-pensée la gentillesse
de sa mignonne, que l'on entourait pres-
que autant que sa compagne, et qui dé-
ployait une aussi savante coquetterie.

On se disputait, louis sur louis, les jas-
mins, les roses, les oeillets que distribuait
sa main blanche et, loin de paraître jalou-
se de son succès, lady Veclars y applaudis-
sait de toutes ses forces.

Sir Edward, parfaitement grotesque
dans son costume de batelier fantaisiste,
fredonnait langoureusement la célèbre
barcarolle:

*Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?*

d'une voix aussi fausse que celle du prisonnier d'Hudson Lowe, en offrant vainement ses services aux amateurs.

Suzanne riait de ses soupirs, de ses oeil-lades; et, en véritable fille d'Eve, s'amusa à le désespérer, en adjugeant à d'autres les fleurs qu'il couvrait d'enchères fantastiques.

— Est-elle assez jolie, notre mignonne? dit Cécile à son cousin, qui était venu s'asseoir auprès d'elle et ne répondit que par un soupir...

— Oui, mais elle paraît un peu trop le savoir.

La jeune fille se retourna vers celui qui se chargeait ainsi de la réponse:

— Comment, c'est vous, Maurice, vous n'êtes pas encore parti?

— Mon Dieu, non; j'ai manqué l'heure et n'ai pu résister au désir de venir vous dire bonjour entre deux trains...

— C'est très aimable... beaucoup plus que votre remarque sur ma petite Suzette.

— C'est que je lui en veux de sa coquetterie, qui nous prive du beau-frère que j'aurais choisi moi-même.

— Bien obligé, répliqua en souriant le notaire, malheureusement vous n'aviez pas voix au chapitre.

— Et mon suffrage vous serait plus nuisible qu'utile, étant donné les sentiments de Suzanne à mon égard.

— Voyons, Maurice, vous exagérez...

— Nullement, mon amie; est-ce sincère? est-ce pour m'être désagréable? toujours est-il que votre soeur affecte pour moi une antipathie aussi visible que sa sympathie pour sir Edward... mais infiniment moins dangereuse.

— Ce ne serait pas le premier baronnet qui ferait un mariage d'amour, dit Cécile, essayant de combattre les craintes qu'elle partageait; et ma chérie est aussi séduisante que lady Veclars...

— C'est un modèle que je ne lui souhaite pas d'imiter.

— Non, mais je trouve ridicule, inconvenant, de laisser cette petite folle causer ainsi avec cet imbécile; et si j'étais son père ou son frère, je ne trouverais pas cette belle Anglaise un chaperon suffisant... N'est-ce pas votre avis, Gustave?

— Oh! tant que cela ne dépasse pas les bornes... dit le brave garçon d'un ton conciliant.

Comme si elle eût entendu ces paroles et pris à tâche de les démentir, Suzanne, à qui Jenny avait fait remarquer la présence de l'ingénieur, et qui depuis un instant piétinait d'impatience sur place, prétextant tout à coup la chaleur, et prenant résolument le bras de sir Edward, tout étourdi de cette faveur inattendue, passa fièrement devant sa soeur et ses amis, sans paraître les voir, et se dirigea vers la terrasse.

— C'est trop fort! s'écria Maurice en se levant, et je vais...

— Vous allez bien vite prendre votre train, mon ami, et ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas...

— Pas encore, mais bientôt...

— Dépêchez-vous et laissez-moi faire, vous gêneriez tout...

Obéissant à sa douce autorité, il s'éloigna à regret...

... En voyant Cécile se lever et venir à elle, lady Veclars eut un mauvais sourire:

— Enfin! murmura-t-elle.

Et, accueillant sa rivale de l'air le plus aimable:

— Venez donc, chère miss, votre petite Suzy a déserté son poste, à vous de la remplacer.

— Je serais trop maladroite, madame, et je me récuse.

— Décidément, c'est un parti pris, vous me fuyez...

— Bien au contraire, madame, je viens même vous demander l'honneur d'un entretien pour demain.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Le lieu, et l'heure ne seraient peut-être pas bien choisis...

— Pourquoi cela? Tout le monde va écouter le concert, c'est un moment d'accalmie, profitons-en.

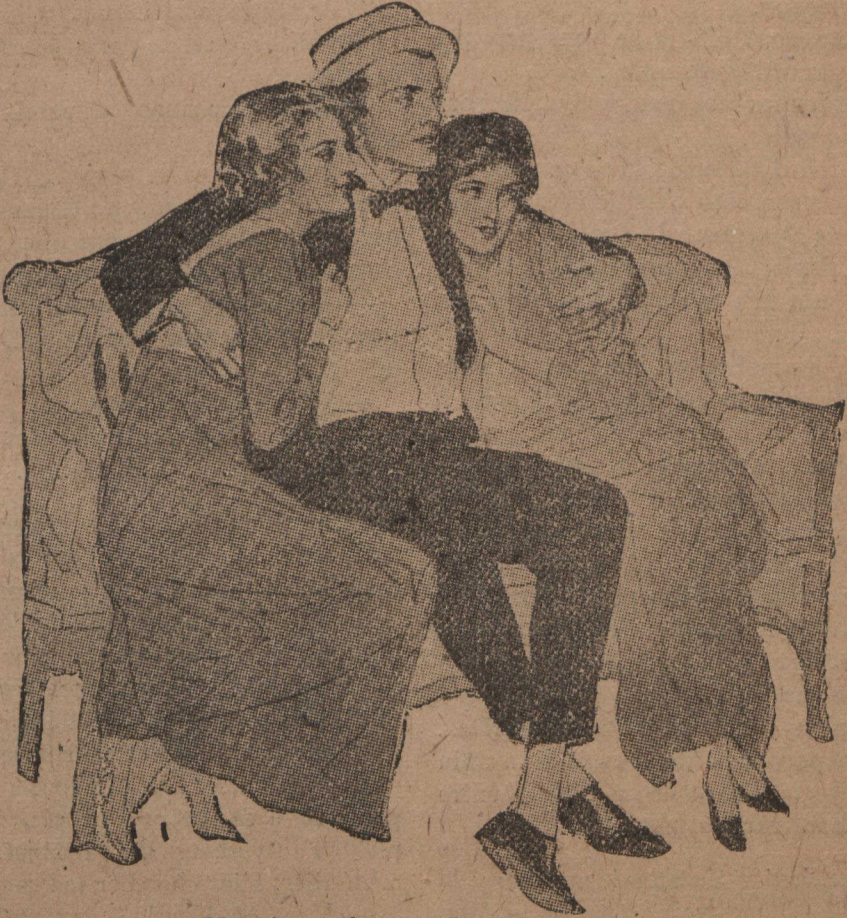
— Je craindrais...

— Ne craignez rien, asseyez-vous là, près de moi; derrière cette barrière de

Comme cela se trouve! j'avais justement la même intention...

— Alors, à vous de commencer, madame, dit la jeune fille, pensant à quelque ouverture matrimoniale.

— J'aime beaucoup cette enfant et, comme je pars prochainement pour l'Angleterre, je voulais vous demander de me la confier.



Maurice assis entre les deux soeur.

fleurs, nous sommes aussi en sûreté que derrière les arbres de mon parc; causons à coeur ouvert comme deux soeurs, à défaut d'une grande sympathie... de votre côté du moins, Suzy ne doit-elle pas être un trait d'union entre nous?...

— C'est d'elle que je désirais vous parler, madame.

— ...Et c'est tout, madame?

— Mon Dieu, oui; Suzanne, je crois, n'en sera pas fâchée; monsieur Garland ne soulèvera pas d'objections... je ne crains pas les vôtres...

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissante, madame, mais je prévois, en ef-

fet, plusieurs inconvénients, auxquels vous n'avez probablement pas songé.

— Lesquels ?

— Suzanne n'a pas été élevée dans le monde brillant où vous lui offrez si généreusement une place près de vous, elle n'en connaît ni les écueils, ni les abîmes, souvent cachés sous des fleurs... et je craindrais que sa pauvre petite barque ne sombrât, là où passent sans danger de puissants vaisseaux.

— Autrement dit, je ne vous présente pas une garantie suffisante...

— Pardonnez-moi, madame, mais vous n'êtes pas seule.

— Ce fou d'Edward ? Mais ce n'est pas sérieux ; de son côté, c'est de l'étourderie ; de celui de Suzanne... du dépit...

— Du dépit !... et contre qui ?

— Ce mot m'a échappé, n'y faites pas attention.

— Au contraire, madame, et je vous supplie de vouloir bien me l'expliquer.

— Inutile, chère miss, d'ailleurs, j'ai pu me tromper... m'exagérer la portée de certaines confidences ;... ce n'est peut-être qu'un caprice de pensionnaire, qui passera avec le temps, la distraction... seulement, croyez-moi, dans son intérêt... et dans le vôtre, laissez-moi l'emmener avant votre mariage...

— Mon mariage...

— Pardon, je suis peut-être indiscrete... mais cette pauvre petite m'avait dit... enfin je croyais que c'était chose décidée entre vous et monsieur Dormoy...

— Maurice !... Suzanne ! murmura la jeune fille d'une voix étouffée... Mon Dieu !

Le voile se déchirait brusquement à ses yeux et elle demeurait anéantie par cette révélation.

Avec une joie méchante, Jenny suivait le reflet des émotions de son âme sur ses traits pâles et bouleversés :

— Mon Dieu, chère miss, êtes-vous souffrante ?

— Oui... je ne me sens pas bien... ce sont ces fleurs... sans doute... Merci... cela va mieux... je vous demanderai seulement la permission de prendre un peu l'air...

— Comment donc ! je voudrais vous accompagner... Maudite soit ma grandeur qui m'attache à mon comptoir... Ah ! tenez, voici justement Langier.

Se remettant par un effort de volonté, Cécile remercia la belle veuve et prit le bras de Gustave, si inquiet et si préoccupé lui-même, qu'il ne parut pas remarquer sa pâleur.

— Où est Suzanne ? demanda la jeune fille.

— Ah ! oui, vous savez... Cette fois, Maurice avait raison, cela dépasse les bornes ; et, pendant que vous allez emmener Suzette, je vais chercher ce monsieur...

— Quoi ? que se passe-t-il encore ? interrogea-t-elle avec une nouvelle angoisse.

— Vous l'ignorez donc...

— Tout... mais parlez ! parlez vite !

.. .. .

Suzanne, en proie à une violente irritation, était allé s'asseoir sur la terrasse, complètement déserte en ce moment.

Sir Edward, debout près d'elle, lui prodiguait force compliments, sans paraître s'apercevoir de l'impatience que trahissaient son sourcil froncé et l'agitation de son petit pied, battant fébrilement le sol.

“En voilà assez ! dit-elle tout à coup, répondant à sa propre pensée, beaucoup plus qu'au verbiage du baronnet. Je veux m'en aller, allez chercher ma soeur...”

— Vous en aller ! Autant attendre le soleil.

— Trêve de flatteries, je ne les aime pas.

— Vous êtes bien cruelle pour votre serviteur, miss ; vous me malmenez sans cesse et pour un pauvre instant de bonheur que je prends, là, près de vous, le nom de votre soeur vient encore nous troubler, à défaut de sa personne.

— Oh ! ma soeur...

— N'est-ce pas elle qui vous défend d'accueillir mes hommages, de m'accorder la plus petite faveur?

— Ma soeur! me défendre quelque chose! s'écria la fillette éclatant d'un rire nerveux; par exemple!

— Vous ne voulez pas l'avouer, mais au fond vous n'oseriez pas me donner, sans sa permission, ce que vous accordez à tout le monde... tenez, une simple fleur comme celle que vous avez dans les cheveux...

Elle l'arracha violemment et la lui jeta au visage d'un air de défi.

Il s'inclina très bas et voulut lui baiser la main, mais elle la retira, et frappant du pied avec colère:

— Allez-vous-en! laissez-moi! je veux être seule!

Il obéit et s'en alla promener son précieuse trophée avec une fatuité qui excita bientôt les commérages de toutes celles qui enviaient la grâce et le succès de la pauvre Suzanne, maintenant déchiquetée à belles dents.

...Elle, demeurée seule, s'accouda au balcon et fondit en larmes, regrettant déjà son imprudence... et toute prête à recommencer.

Agitée de sentiments confus dont elle ne se rendait pas bien compte elle-même, la pauvre avait été une proie facile pour lady Veclars, qui, avec une perfidie savante et une adresse consommée, avait agi habilement sur son esprit mobile, envenimant les piqûres d'épingles dont souffrait sa vanité et parvenant à y intéresser son cœur.

Suzanne était froissée des attentions de Maurice pour sa soeur, de son indifférence pour elle à qui s'adressaient d'ordinaire les compliments et les hommages.

Elle était froissée, dans l'orgueil de ses seize ans, d'être toujours, pour lui, la *petite soeur*, l'enfant gâtée sans conséquence.

Elle était froissée, enfin de l'infériorité de l'époux qu'on lui destinait, comparé à celui qui se réservait Cécile et dont les qua-

lités brillantes, la jeunesse aventureuse séduisaient beaucoup plus son imagination que le réel mérite et les vertus modestes du jeune tabellion.

Tout cela n'était que dépit, dépit de fillette qu'un mot affectueux eût ramenée à la raison; et, plus d'une fois déjà, vaincue par la bonté et l'abnégation de Cécile, elle avait voulu renoncer à sa chimère, mais lady Veclars avait eu bien vite raison de ses scrupules et, par ses insinuations malveillantes, ses consolations hypocrites, ses sous entendus et ses réticences, elle exaspérait l'amour-propre de la fillette, à défaut de son amour, et la poussait tout doucement aux pires folies.

.. .. .

— Enfin! te voilà! Ce n'est pas malheureux! je t'attends depuis une heure! mais M. Dormoy t'accapare tellement...

— Maurice n'a fait que passer, ma chérie, j'étais avec lady Veclars... Retourne-tu auprès d'elle?

— Non. J'en ai assez! je veux rentrer.

— Soit. Laisse-moi t'arranger un peu, tu es toute décoiffée...

Suzanne rougit à l'observation et, comme elle traversait les salons, elle aperçut, entouré de quelques amis, sir Edward respirant avec affectation une fleur d'aloes.

Furtivement, elle jeta un coup d'oeil vers une glace et étouffa une légère exclamation.

La fleur de pourpre brillait dans ses cheveux...

...Mais Cécile n'avait plus la sienne!

XVI

Elle était assise sous la tonnelle de glycine et de chèvrefeuille, témoin de l'explicable chagrin de sa soeur quelques jours auparavant.

La soirée était tiède; des myriades d'étoiles pailletaient d'or le firmament, la lune baignait d'argent le jardin, les mas-

sifs odorants, les buissons touffus, la pelouse verdoyante, au milieu de laquelle la lampe à abat-jour dentelé répandait sa lumière crue sur les joueurs réunis autour de la table de whist.

C'était le docteur et M. Steelmann, deux fanatiques de jeu sérieux entre tous, où, sous prétexte de s'amuser, on ne doit ni rire ni parler.

Aussi lançaient-ils des regards également courroucés par Suzanne, qui avait bien voulu consentir à remplacer Cécile, un peu souffrante ce soir-là, mais non à s'astreindre à la gravité de ses partenaires, dont le silence n'était dépassé que par celui du "Mort".

Maurice, retenu au Ministère, avait télégraphié qu'il ne rentrerait pas pour dîner.

Un rayon lumineux, traversant les rameaux enlacés, venait se jouer dans les cheveux de Cécile et caressait son beau visage, empreint à cette heure d'une indécible souffrance.

Là, dans ce coin solitaire, à l'abri des regards indiscrets, elle essayait de mettre un peu d'ordre dans ses idées, de démêler le chaos douloureux de son esprit.

Et, dans le calme silencieux de cette belle nuit, les paroles venimeuses de lady Vyclars retentissaient encore à ses oreilles et retombaient une à une sur son cœur.

Hélas! elle n'avait compris combien elle aimait Maurice qu'en apprenant qu'une autre l'aimait.

Et qu'elle autre?

L'enfant dont elle s'était fait la mère, à qui elle avait voué sa vie, au bonheur de qui elle devait tout sacrifier!...

Pourtant, cette fois, le sacrifice était bien cruel! si cruel qu'elle manquait de courage.

Elle aimait Maurice!

Ni le temps, ni l'absence n'avaient eu de prise sur ce sentiment, entré dans sa vie sans qu'elle en eût conscience. Elle l'avait

aimé enfant, elle l'aimait homme, elle l'avait aimé mort...

A côté de cette passion toute puissante, qu'était-ce donc que ce caprice d'enfant gâtée, sachant à peine si elle avait un cœur?

Allait-elle donc immoler à une folle chimère son bonheur, celui de son ami?

Car il l'aimait, comme elle l'aimait elle-même, profondément, uniquement.

Un refus serait le désespoir pour elle et pour lui.

Non! Suzanne entendrait raison; elle oublierait cette fantaisie sans consistance, et s'il lui en coûtait des larmes, elles se noieraient dans un éclat de rire.

.. .. .

— Vous êtes souffrante, ma chère Cécile, dit une voix mâle dont le timbre affectueux et grave la fit tressaillir.

Maurice était devant elle.

— Ce n'est rien; un peu de migraine.

— Cette fête, sans doute?

— Oui... Avez-vous fait un bon voyage?

— Excellent. J'ai pleinement réussi;...

pas sans peine, par exemple! On me renvoyait de Caïphe à Pilate... impossible de voir le Ministre! j'avais cependant une lettre d'audience... mais à chaque instant, il arrivait un tas de sénateurs, de députés qui me passaient sur le dos... j'enrageais! Oh! il faut une rude provision de patience dans les antichambres ministérielles...

— Et vous ne brillez pas par là.

— J'ai un moyen; je prononce votre nom et cela me calme...

— Quelle folie!

— C'est très sérieux! ainsi, il y avait là un huissier... une tête à claque et un air de se moquer du monde! il ne sait pas ce qu'il vous doit, allez! J'avais une envie de lui aplatiser son bicornes!...

— Cela aurait joliment avancé vos affaires.

— Aussi, j'ai résisté... grâce à vous! Enfin, c'est fini! j'ai vu le Ministre, il a été charmant; j'ai ma nomination dans ma po-

che; et il ne vous reste plus, ma chère Cécile, qu'à fixer la date de notre mariage."

Il en parlait comme d'une chose entendue, avec une naïve confiance qui serra le coeur de la jeune fille.

— Notre mariage! balbutia-t-elle.

— Sans doute! J'ai hâte d'abrèger les formalités; deux mots à Langier, une porte dans notre mur et les deux maisons n'en feront plus qu'une...

— C'est... c'est moi que vous voulez épouser?

— Vous le savez bien?

— Que me dites-vous-là, mon ami!

Il ne lui supposait pas l'ombre de coquetterie; aussi, subitement alarmé:

— Est-ce que vous désirez que je formule une demande en règle? dit-il en feignant de rire.

— C'est bien inutile, mon ami!

— Vous acceptez?

— Je refuse...

— Vous ne m'aimez pas!...

— Mais si; beaucoup, au contraire; comme un ami, comme un frère.

— Vous en aimez un autre!

— Vous déraisonnez, mon ami, répondit-elle d'une voix calme, déguisant mal l'angoisse de son âme; moi, aimer quelqu'un, en aurais-je eu le temps? Je ne suis faite ni pour l'amour ni pour le mariage; les soucis, les préoccupations m'ont vieillie avant l'âge: il me semble que j'ai déjà des cheveux blancs et je serais pour vous une triste compagne.

— Vous êtes celle que j'aime et que je choisirais entre toutes, Cécile, non parce que vous êtes belle comme les anges, mais parce que vous êtes bonne comme les saintes.

— Vous le pensez aujourd'hui, vous le regretteriez demain. J'ai vingt-quatre ans; mais comme les années de campagne, les années de maternité comptent double; et j'ai été mère si tôt, voyez-vous, que mon seul rôle, maintenant, c'est d'être grand-

mère, s'il plaît à Dieu et à ma petite Suzanne.

Il l'écoutait navré, son ton paisible ne laissant pas deviner la douleur poignante qui l'étreignait à la gorge.

— Adieu, mon beau rêve! murmura-t-il découragé.

— C'est un rêve, en effet, mon ami, et qu'il faut traiter comme tel. C'est le rêve de vos vingt ans, lorsque vous m'avez quittée jeune et jolie, comme Suzanne aujourd'hui; c'est le rêve de votre captivité pendant laquelle vous ne m'avez pas vue vieillir; c'est le rêve de votre tendresse filiale, croyant devoir aimer celle que votre mère aimait, sans réfléchir que le temps a passé sur nous tous et qu'à cette heure, ce serait une autre qu'elle choisirait pour fille...

"Réveillez-vous donc, Maurice, regardez mieux autour de vous; et vous reconnaîtrez sans peine la femme jeune, aimable, gaie, qui animera votre foyer, vous distraira de vos travaux et que j'appellerai si volontiers "ma fille": car je suis un peu votre mère, comme celle de Suzanne, et mon affection pour vous est presque maternelle...

— C'est bien, dit le jeune homme d'une voix étouffée; avec vous, toutes les paroles sont sérieuses, Cécile, je n'essayerai pas d'ébranler votre résolution. Vous ne m'auriez pas répondu à la légère, vous ne m'auriez pas fait tant de mal... inconsiderément... vraiment je souffre beaucoup!...

Il s'arrêta, vaincu par l'émotion:

— Le coup est rude... j'en suis tout étourdi... Si vous saviez... Pendant ces longues années, votre pensée ne me quittait pas... je me disais:

"M'aura-t-elle attendu?"

"Sera-t-elle encore libre?"

"Ma mère m'aura-t-elle bien gardé mon trésor?"

"Et quand j'ai su qu'elle était partie, hélas! vous laissant seule; si vous saviez quelle crainte a empoisonné mon retour!"

"Et quand je vous ai retrouvée, toujours

la même, si vous saviez comme je l'ai bénie, elle qui du ciel vous avait conservée à son fils... du moins je le croyais!

— "Je comptais si bien sur vous, Cécile, il me semblait que vous deviez m'aimer comme je vous aimais!

— "Oh! ce n'est pas fatuité de ma part, je vous jure! mais vous m'aviez déjà fait tant de bien!

— "Quelle influence n'avez-vous pas eue sur ma vie? Ecolier paresseux, vous m'avez donné l'amour du travail; jeune homme ambitieux, entraîné loin de vous à la poursuite des chimères, votre souvenir m'a soutenu et fortifié dans les heures mauvaises; et vous m'apparaissez comme aux yeux du marin perdu dans le vaste océan, l'étoile polaire, guide et consolation à la fois!

— "Vous avez recueilli le dernier soupir de ma mère; un peu de son âme est passée dans la vôtre, je vous aurais écoutée, comme elle!...

— "Que voulez-vous que je fasse, sans vous? Je suis comme un enfant, abandonné par la main qui l'a conduit jusque-là, au bord d'un précipice; tout me semble noir, vide.

— "Par vous j'avais retrouvé une famille et je vais me retrouver seul...

— "A quoi pensez-vous, Maurice? Parce que je ne puis être votre femme, ne pouvons-nous rester amis? Ce serait un enfantillage indigne de nous. Gardez-moi votre amitié, votre confiance qui me sont si précieuses et si douces; que rien ne soit changé...

— Brusquement le rire de Suzanne éclata, comme un appel de clairon, au milieu des exclamations discordantes de ses partenaires...

— Elle venait de brouiller les cartes dans un accès de gaieté nerveuse, annoncé depuis un moment par ses distractions multiples, que soulignaient les "Aoh" indignés du géologue.

— "Ma foi! fasse le quatrième qui voudra! j'en ai assez! s'écria-t-elle.

— Le fait est que pour jouer comme un mazette! cela vaudrait mieux... Venez donc, Maurice.

— Voilà, docteur.

— Et, serrant une dernière fois la main de son amie:

— Jamais, Cécile? interrogea-t-il suppliant.

— Jamais, répondit-elle d'un ton ferme. Le sacrifice était consommé!

— Suzanne ne souffrirait jamais par elle. Jamais elle ne ferait couler ses larmes!

XVII

— Vous m'avez fait demander, ma cousine?

— Oui, mon cher Gustave, j'ai à vous parler sérieusement...

— De Maurice? interrogea-t-il avec un bon sourire.

— De Maurice... et de Suzanne.

— De quoi... s'agit-il?

— Vous souvenez-vous de vos paroles:

— "Je ferai tout au monde pour que Suzanne soit heureuse, même avec un autre!

— Oui, répondit le jeune notaire en pâlisant légèrement.

— Je peux donc compter sur vous...

— Absolument.

— Eh bien! mon ami, ce que vous prévoyiez et que moi, aveugle, ne voyais pas est arrivé: Suzanne aime quelqu'un...

— Le baronnet?

— Non.

— Qui donc?

— Celui que nous aurions certainement choisi à votre défaut, Gustave; celui que j'appelle depuis longtemps mon frère et à qui ma soeur doit donner un autre nom: Maurice!

— Maurice!!

— Elle soutint le regard du jeune notaire sans détourner le sien et, d'un ton calme:

— Nous n'étions guère clairvoyants! Ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre?

— Suzanne est bien jeune...

— Il n'y a que dix ans entre eux.

— Maurice est bien grave! il a supporté tant d'épreuves, tant de jours sombres!

— Il en appréciera davantage le caractère enjoué de sa petite femme, qui lui rappellera sa turbulente jeunesse.

— Mais... êtes-vous sûre qu'elle l'aime?

— Très sûre. Depuis que l'on m'a ouvert les yeux, une foule de circonstances, d'indices significatifs me sont revenus à l'esprit: elle l'aime.

— Et... et lui?

— Voilà le point délicat, et pour lequel j'ai besoin de vous, mon cousin.

— De moi?

— Oui, Maurice aime certainement notre mignonne; comment ne l'aimerait-il pas? Mais il peut se tromper sur ses propres sentiments. Il a quitté Suzette enfant, il ne l'a pas vue grandir et peut-être ne s'aperçoit-il pas que le petit bouton est devenue une belle rose dans tout son épanouissement. Il m'est impossible de lui faire voir clair... j'ai pensé à vous...

— Jolie commission! soupira le prétendant éconduit.

— Digne en effet d'un coeur comme le vôtre.

— Bon! et que devrais-je dire à mon heureux rival?

— D'abord il faudrait le mettre à l'aise vis-à-vis de vous; sans cela, connaissant vos espérances, sa loyauté l'empêcherait de songer à vous supplanter.

— Après?

— Après? En choisissant adroitement l'occasion — je m'en rapporte à vous pour cela, — vous pourriez insinuer que j'avais jadis rêvé ce mariage, que je vous en avais parlé avant d'encourager vos assiduités.

— Ah! vous tenez...

— Je tiens à ce qu'il sache que c'est mon plus grand désir.

— Ensuite?

— Ensuite... dame, mon ami, je ne sais pas trop... il faudra profiter des circonstances... faire valoir la gentillesse, les qualités de ma chérie... Si vous voulez vous y employer comme moi, je ne doute pas du succès. Voulez-vous?

Il lui prit les mains et d'une voix émue:

— Vous me donnez un trop noble exemple pour que je ne m'efforce pas de le suivre, Cécile, dit-il simplement; je ferai ce que vous désirez.

De la fenêtre de sa chambre, Suzanne suivait des yeux cet entretien, enrageant de ne pouvoir l'entendre.

Que se disaient-ils?

«Hier, la demande; aujourd'hui, sans doute, le contrat, pensait-elle, en voyant les deux jeunes gens passer et repasser, graves et pensifs, dans les allées sablées de l'étroit jardin. Et l'on ne daigne même pas me prévenir!

Touchée un instant, la veille, par la discrète intervention de sa soeur, qui lui avait épargné la moindre allusion à cet incident, elle s'en faisait maintenant un nouveau grief.

Si elle avait été imprudente, c'était son affaire!

Elle n'était plus une enfant et n'avait pas besoin d'une tutelle et de précautions offensantes pour sa dignité!

S'il lui plaisait d'écouter le baronnet, elle était bien libre!

Cécile ne lui demandait pas la permission d'écouter Maurice.

Comme ils s'étaient serré la main!

Tout était, sans doute, arrêté, conclu, décidé... sans qu'elle en sût rien.

Enfin, on daignerait peut-être lui faire part du jour de la noce, comme à une simple invitée!

Par exemple! si l'on comptait sur elle comme demoiselle d'honneur!

Au déjeuner, Cécile demeurant muette, elle l'interpella ironiquement:

— Maître Langier avait ce matin son

air d'officier ministériel. Est-ce ton contrat que vous discutiez tous les deux ?

Le regard voilé de la soeur aînée caressa avec une profonde tendresse le front pur de l'enfant terrible.

— Non, pas le mien, répondit-elle doucement.

.. .. .

Le baronnet et sa belle tante étaient installés devant une large baie vitrée ouvrant sur la bibliothèque.

La jeune femme écoutait distraitemment la lecture de l'amusant chef-d'oeuvre de Daudet, *Tartarin*, alors dans toute sa vogue, en agaçant de son éventail un superbe ara qui, roulant des yeux furibonds, jurant comme Vert-Vert lui-même, cherchait vainement à saisir de son bec noir et recourbé le doigt blanc et fin de sa maîtresse.

— Le grand homme de Tarascon dut se résigner, il s'affaissa tristement sur la bosse du chameau Chechia prit toutes les positions qu'elle voulut... et la France fut bafouée.

A ce passage un rire clair interrompit le lecteur :

— Ici, c'est l'Angleterre qui est bafouée en votre personne, mon pauvre ami, observa la belle veuve d'un ton ironique.

— Que voulez-vous dire, ma tante ?

— Mais ce que je dis, tout simplement : *on se moque de vous*, et vous êtes le seul à ne pas vous en apercevoir...

— Qui donc ?

— Cette chère Suzy... ou plutôt sa vertueuse soeur, qui, grâce à son coup de théâtre de l'autre jour, peut se vanter partout d'avoir fait votre conquête... ce qui est très flatteur pour vous.

— Mais encore assez ;... après tout, elle est fort bien...

— Elle a été bien... mais si vous aimez les duègnes...

— Je vous croyais du même âge ? dit ingénument le baronnet.

Jenny se mordit les lèvres.

— Enfin ! si vous êtes content d'avoir été joué comme un écolier...

— J'aurai ma revanche.

— Vous le dites ?

— Je le prouverai...

— Quand ?

— Demain.

— Comment cela ? On ne vous voit plus à l'Ermitage.

— Justement. Comme chante ce bon Jupin dans *Orphée* :

Quand on veut se faire adorer,

Il faut se faire désirer.

— Parfaitement raisonné... Vous devriez entrer dans la diplomatie...

— N'est-ce pas ?

— Et le résultat de ce beau système ?

— Ne s'est pas fait attendre. Cette chère Suzy qui, en ce moment, a la tête passablement montée... Savez-vous par quoi ou par qui ?

— Mon Dieu, non. Elle est, je crois, un peu contrariée de ce que sa soeur refuse de la laisser venir avec moi en Angleterre.

— C'est cela. Et bien, ma chère tante, elle y viendra avec moi...

— Avec vous !

— Avec moi... du moins je l'espère.

— Ce n'est qu'un espoir.

— Fondé sur ma connaissance du caractère de ma princesse, irritée de la surveillance de son dragon. Puisqu'on lui défend de me voir le jour, je l'ai suppliée de me recevoir la nuit à la grille de son pardin, pour une communication très importante à lui faire.

— Et vous comptez la déterminer à vous suivre ?

— Je m'en flatte, en tout bien tout honneur naturellement.

— Sans doute.

— Elle vient, nous nous marions, et...

— Et pour quand cette belle équipée ? interrompit Lady Veclars.

— Pour demain soir, d'après la réponse que m'a rapportée votre frère.

— Mon frère?

— Il me sert de Mercure galant, bien que ses talons soient loin d'avoir des ailes.

— Comment est-il mêlé à cette intrigue?

— Il ne le sait pas... Nous correspondons par une phrase convenue qu'il répète en toute innocence, me demandant par exemple de la part de Suzanne: quand je compte retourner aux Indes.

— Vous lui faites jouer un joli rôle!

— Il ne s'en doute pas...

— Mais moi...

— Vous me garderez le secret... Ne sont-ce pas vos intérêts que je sers comme les miens?

— Mes intérêts!...

Le jeune homme sourit malicieusement, et allant s'accouder au fauteuil de sa tante:

— Ne dissimulez pas avec moi; je ne suis pas si sot qu'il vous plaît de le croire et depuis longtemps j'ai lu dans votre jeu. Vous haïssez également l'homme qui a eu le grand tort, à mes yeux comme aux vôtres, de dédaigner le trésor qui s'offrait à lui, et la rivale qu'il vous a préférée.

Lady Veclars se redressa frémissante:

— Vous êtes hardi de me parler ainsi, dit-elle, le visage en feu; bien hardi et bien imprudent.

— C'est "lui" qui a été imprudent, ma belle tante; les cinq années de captivité qu'il vous doit, auraient cependant dû lui apprendre que vous n'êtes pas femme à pardonner une offense.

— Vous savez...

— Je sais tout ce qu'il m'est utile de savoir; mais tranquillisez-vous, vous avez en moi un auxiliaire aussi discret que dévoué. Pour empêcher le mariage de M. Dormoy et de la tendre Cécile, vous avez excité la coquetterie et la jalousie de cette chère Suzy, comptant sur la rivalité des deux soeurs.

Maintenant, devant l'abnégation de l'aînée qui se retire de la lutte, vous craignez

d'avoir dépassé le but, et vous ne serez pas fâchée d'un éclat qui en brisant le coeur de l'une, perdrait la réputation de l'autre.

— Oh! si vous réussissiez...

— Un enjeu... Si je réussis, vous vous remariez dans l'année...

— Mais quelle rage avez-vous?

— C'est une vengeance posthume contre mon oncle, rien ne pouvant être plus désagréable à sa mémoire.

— Bon sentiment!

— J'ai de la rancune, moi aussi.

— Soit!... Seulement, si vous échouez, vous ne me parlerez plus de mariage.

Le pacte conclu, sir Edward traversait la bibliothèque, lorsqu'il aperçut M. Steelmann, dissimulé derrière un paravent et profondément endormi dans son fauteuil.

Un léger soupçon effleura l'esprit du baronnet...

Mais le dormeur semblait plongé dans un sommeil si paisible, il ronflait avec tant de bonhomie et de conviction qu'il eût été ridicule et puéril de s'inquiéter de sa présence.

Et le jeune homme passa en haussant les épaules.

XVIII

Ce soir-là, le dîner avait été triste et silencieux: monsieur Garlaud semblait soucieux, Cécile préoccupée, et Suzanne elle-même, dont le babillage égayait d'ordinaire la table de famille, avait une migraine qui lui coupait l'appétit... et la parole.

Aussi, dès la dernière bouchée, remonta-t-elle dans sa chambre, communiquant avec celle de sa soeur et ouvrant également sur le palier.

Resté seul avec sa fille aînée, le docteur rompit tout à coup le silence:

— Sais-tu que je suis sur la voie d'une immense découverte, Cécile:

— Vraiment, mon père, répondit la jeune fille avec un soupir; car, elle seule savait ce que cela coûtait d'argent et de peine au pauvre grand homme incompris. Ne pouvez-vous donc vous reposer un peu?

— Non; d'ailleurs, cette fois c'est on ne peut plus sérieux... mon invention ne peut pas être discutée... Je rends l'eau de Seine potable... oui, un procédé infailible pour la purifier à sa source... tu ne comprends pas... mais ça ne fait rien... C'est la fortune à brève échéance... seulement il me faut un petit capital pour commencer...

— Et où le trouverez-vous, mon cher père? La maison est hypothéquée; et, à part la dot de Suzanne, à laquelle il est impossible de toucher, il ne vous reste plus qu'une rente viagère.

— Oui! c'est encore un joli coup qu'à fait là, maître Gustave, en me plaçant tout à fonds perdus... Je me suis laissé mener comme un niais, sans réfléchir que j'aliénais l'héritage de mes enfants.

Cécile sourit.

— Ne vous le reprochez pas, père; il serait absorbé depuis si longtemps...

— En attendant, me voilà les mains liées, quand je n'aurais qu'à les ouvrir pour saisir un million, deux millions peut-être.

La jeune fille ne répondit pas, elle le regardait tristement aller et venir à travers la pièce, ébouriffant ses cheveux blancs, croisant et décroisant nerveusement ses bras... proférant des phrases hachées:

— **Encore, si j'avais un fils... ou un gendre... un garçon intelligent qui... qui me comprit... on pourrait... mais des femmes!... et tenir là la fortune... il faudrait si peu... c'est pitié!...**

Brusquement il s'arrêta devant sa fille, et sans la regarder:

— Est-ce que... est-ce que Maurice ne t'a pas parlé?

— Maurice?

— Oui; on ne le voit plus depuis quelques jours... pourtant... il m'avait dit... je croyais... Enfin, est-ce qu'il ne t'a pas demandé ta main?

— Mon père...

— C'est un garçon capable... instruit... il apprécierait... c'est son intérêt comme le

mien... car enfin, c'est pour vous que je travaille, mes enfants... et s'il t'épouse...

— Inutile de songer à cela, mon père. Maurice m'aimât-il, ce dont je doute, je ne l'aime pas, moi.

— Tu ne l'aimes pas! tu ne l'aimes pas! voilà une belle raison!

— Voyons, mon père...

— Non! mais les enfants sont incroyables! Vous vous sacrifiez pour eux! vous vous tuez à travailler, vous vous ruinez, la bourse et la santé; et quand le but est là, palpable, visible... on vous répond de semblables balivernes!

— Mais, papa...

— Tu ne l'aimes pas! la belle affaire! tu l'aimeras, voilà tout. Il n'est ni borgne, ni bancal... Enfin, fais cela pour moi, Cécile...

— Impossible, mon père.

— Tu me refuses!

— J'en ai le coeur navré, mais c'est impossible, père... Voyons, ne vous fâchez pas, ne vous désolerez pas... cela s'arrangera peut-être... avec du temps, de la patience... rien n'empêchera Maurice de devenir... plus tard...

— Crois-tu que j'aie le temps d'attendre!... Un autre viendrait encore me couper l'herbe sous le pied!... Non... Epouse Maurice... tu seras très heureuse, je t'assure!

Elle ne put s'empêcher de saisisir de cet inconscient égoïsme.

— "Tu consens?" dit-il joyeusement.

— Non, mon père.

Il eut un geste de violente colère, et, tapant la porte:

— Tu es une mauvaise fille! lui jeta-t-il en s'éloignant.

Cécile remonta tristement chez elle.

En passant devant la porte de sa soeur, elle s'y arrêta un instant...

— Dors-tu, mignonne? demanda-t-elle.

Elle ne reçut pas de réponse.

Le malentendu s'aggravait tous les jours. Suzanne, offensée du silence de son aînée

quant à ses projets supposés, l'attribuait à un besoin de cachotterie, à un manque de confiance blessant pour sa petite personne, et opposait une réserve farouche à toutes ses tentatives de rapprochement.

Elle s'irritait aussi de sa surveillance insensible, mais constante.

— C'est une vraie camerera mayor, ma pauvre Casilda ! répétait lady Veclars à la fillette déjà énervée de cette tutelle.

Cécile ne le sentait que trop ; si légère que fût sa main... le mors et la bride exas-

véritable trahison, et elle en était incapable. Fidèle à son rôle maternel, elle le remplirait envers et contre tous, n'y renonçant que sa tâche achevée : Suzanne et Maurice unis, heureux.

Hélas ! ni l'un ni l'autre n'en prenaient le chemin.

Depuis l'inexplicable refus de son amie, l'ingénieur demeurait sombre, préoccupé ; tournant et retournant cette pensée :

— Cécile en aimerait-elle un autre ?

Et n'osant s'arrêter au soupçon qui lui



“Il ne me manque plus qu'une bonne petite femme comme vous...”

péraient cette nature nerveuse, impatiente de toute contrainte. Mais que faire ?

Devait-elle abandonner son enfant indocile et aveugle, sans soutient, sans guide, sur la route dangereuse où elle s'engageait follement ? la laisser passer à côté du bonheur et, qui sait ! en profiter peut-être...

Non ! ce serait une faiblesse indigne, une

rongeait le cœur.

Les commérages de petite ville n'épargnent personne ; et l'épisode de la kermesse, revu et augmenté, lui était d'une manière fâcheuse revenu aux oreilles, accolant le nom de Cécile à celui du baronnet.

D'abord, il en avait ri ; maintenant, cette idée le poursuivait obsédante, tenace, et une âpre jalousie torturait son âme.

Est-ce possible!

Il se débattait contre ses odieux soupçons, les acceptant et les repoussant tour à tour.

Très occupé tout le jour par ses nouvelles fonctions, on le voyait à peine maintenant chez son voisin et c'était pour s'informer d'une façon détournée des faits et gestes des deux soeurs, épiant leurs allées et venues.

Il était profondément malheureux.

Cependant Suzanne ne dormait pas; et fort éveillée au contraire, était debout à la croisée, dissimulée derrière ses volets, épiant ce qui se passait dans la rue...

Viendrait-il?

La pensée de voir le baronnet se morfondre sous sa fenêtre la ravissait dans sa malice de pensionnaire et sa vanité de *grande personne*.

C'était l'affirmation de ses charmes, son brevet de femme, son premier acte d'indépendance. Descendre, elle n'y songeait pas, elle n'en avait pas la moindre intention, et s'il avait la fatuité de l'attendre, il pourrait bien faire le pied de grue, toute la nuit: ce serait la juste punition de son outrecuidance.

Comme elle rirait tandis qu'il se promènerait grelottant, furieux! oh! s'il pouvait faire un bon orage!

D'ailleurs, il ne viendrait pas...

Il n'oserait pas venir!

Une ombre noire, rasant le mur, s'approcha de la grille.

Suzanne recula comme si on pouvait la voir.

Il était venu!

Il avait eu cette audace!

Il avait osé croire qu'elle acceptait un rendez-vous!

Oh!

Un instant elle eut conscience de son impardonnable légèreté, elle songea à appeler Cécile, à tout lui dire.

Mais son orgueil se cabra à cette pensée. Allait-elle s'humilier ainsi?

Était-elle une petite fille pour appeler "au secours"?

N'était-elle pas capable de se conduire elle-même?

Elle n'avait qu'à ne pas bouger, voilà tout.

Cependant sir Edward s'impatientait et une poignée de sable vint frapper les volets.

Est-ce qu'il allait réveiller la maison maintenant?

Encore!

C'était odieux! il ne s'en irait donc pas. Soudain le bruit d'un soufflet, un éclat de voix troubla le silence de la nuit...

Affolée, Suzanne se précipita sur la porte... Le verrou avait été mis de l'autre côté!

Son sang ne fit qu'un tour et ses craintes s'évanouirent au souffle ardent d'une violente colère.

Enfermée!

On l'avait enfermée comme une petite fille!

Elle entra brusquement chez sa soeur.

Attirée par le bruit de l'altercation, Cécile, croyant à une intervention de son père, était descendue en toute hâte.

A la pâle clarté de la lune, elle avait aperçu Maurice souffletant le baronnet.

Lui, de son côté, en la reconnaissant, avait poussé un cri de douloureuse stupeur.

— Vous! vous! C'était bien vous!

Et il s'était enfui comme fou, la laissant éperdue sous le poids de cette accusation.

... Chancelante, brisée, elle regagna sa chambre.

Elle n'avait pas encore épuisé son calice...

Suzanne, l'oeil en feu, l'attendait sur le seuil.

— C'est toi qui m'as enfermée? interrogea-t-elle d'une voix brève.

— Oui.

— Pourquoi!

— Pour empêcher une imprudence qui eût eu encore de plus graves conséquences que je ne le supposais, ma pauvre enfant.

— De quel droit te permets-tu de congédier mes amis?

— Voyons, ma chérie...

— Je ne suis pas ta chérie; et je te prie, une fois pour toutes, de quitter ces attitudes maternelles qui ne me conviennent nullement. Si tu as quelques années de plus que moi, tu n'es pas ma mère, ne l'oublie pas.

— Il faut que je l'oublie, au contraire, pour te pardonner tes paroles, murmura Cécile d'une voix douloureusement altérée.

— Tu as un esprit jaloux et dominateur; tu veux que tous les hommages soient pour toi! Tu cherches à m'effacer, à me rabaisser aux yeux de tous. Tu prends toute l'autorité, tu gouvernes la maison comme si tu étais seule!... Sous prétexte de m'épargner un ennui, une fatigue, tu me fais passer pour incapable, sans tête et sans coeur... Oh! mais je vois clair, à la fin.

— Suzanne!...

— Tu prétends me tenir en lisières, sous ton aile protectrice d'ange gardien; mais je me garde bien toute-seule, et je ne dois compte de mes actions qu'à mon père.

— Mais si, j'en dois compte à notre mère, qui est au ciel et qui t'a confiée à moi.

— "Ecoute, mon enfant, continua la soeur aînée avec une autorité grave, qui en imposa un instant à la petite rebelle, tu es le jouet de faux amis qui rêvent ta perte, tu donnes ta confiance à une étrangère qui est ton ennemie, ta rivale..."

— Ma rivale! Allons donc! ma seule rivale, c'est toi! Mais j'en ai assez! il faut que cela finisse. Il faut que l'une de nous cède la place à l'autre; ce sera moi. Reste avec mon père et ton Maurice... lady Veldars m'offre une situation... un avenir près d'elle; j'aime mieux accepter les bienfaits d'une étrangère que vivre près d'une soeur qui me jalouse et me déteste.

Cécile était à bout de forces... deux larmes brûlantes jaillirent de ses paupières gonflées:

— Laisse-moi, dit-elle avec un accent brisé, je te pardonne de toute mon âme, mais laisse-moi!

... Demeurée seule, elle pleura longtemps sur l'ingratitude de l'enfant tant aimée; ses larmes la soulagèrent et emportèrent l'amertume dont son coeur était plein...

Elle chercha à mettre un peu d'ordre dans ses idées, à ressaisir ses esprits troublés par tant de chocs douloureux.

Les menaces de Suzanne, les reproches de son père, de Maurice, les accusations de l'un, les soupçons de l'autre: tout cela se heurtait dans sa tête, lui causait une souffrance sans nom.

En vain s'efforçait-elle de reprendre son calme, sa raison, tout sombrait à la fois...

Elle ne raisonnait plus, elle ne pensait plus...

— Il faut que l'une de nous cède la place à l'autre.

Cette phrase bourdonnait à ses oreilles. Partir?

Oui.

Quand elle ne serait plus là, Suzanne ne trouverait plus d'aliment à sa jalousie, ni Maurice à son inclination.

Son absence rapprocherait ceux que sépare sa présence.

Mais où aller?

Un seul refuge s'offrait à elle, celui de tous les coeurs saignants et meurtris...

Elle irait à l'éternel consolateur des affligés; et quand elle ne serait plus pour tous que: "ma soeur" elle trouverait peut-être le calme, l'apaisement.

Et, dans un écho lointain, elle entendait une voix enfantine murmurer:

— Anne, ma soeur Anne!... Tu ressembles à soeur Anne, Cécile.

XIX

La nuit porte conseil, dit-on.

Cependant, à son réveil, Suzanne était tout aussi surexcitée et n'attendait que sa soeur pour recommencer les hostilités.

Mais Cécile ne paraissait pas, les volets demeuraient fermés, la porte close, et l'annonce même du déjeuner ne l'amena pas à la table de famille.

— Est-ce que ta soeur est malade? interrogea M. Garlaud avec une nuance d'inquiétude.

— Je ne sais pas, papa, je ne l'ai pas vue ce matin.

— Va t'en informer...

La fillette obéit d'assez mauvaise grâce; et, après avoir frappé inutilement deux fois, entra chez Cécile.

Le lit n'était pas défait; la pièce était vide; et, sur la cheminée, deux lettres étaient posées en évidence.

Les sourcils froncés, restant sur la défensive, elle prit celle qui lui était destinée et fit sauter le cachet.

Cécile lui annonçait simplement son intention d'entrer en religion et lui recommandait leur père.

D'abord, elle la parcourut, sans comprendre... elle la relut plus attentivement:

— Cécile! partie!

La pensée ne lui était jamais venue que cette douceur, cette mansuétude, dont elle usait et abusait, pourrait un jour se transformer en une énergique résolution.

Et elle restait étourdie, désorientée, comme un petit chien fatiguant et harcelant un môlese qui le voit tout à coup se lever et aller chercher le repos hors de sa portée.

Puis, son dépit se fit jour dans une explosion de reproches:

— Cécile avait un mauvais caractère, un mauvais coeur...

Oh! elle ne la regrettait pas du tout!... Si elle se croyait indispensable, elle se trompait joliment!

Tout irait mieux sans elle!

Elle allait et venait à travers la chambre, bousculant les meubles, exhalant son irritation en phrases hachées...

Brusquement une idée folle traversa sa cervelle, elle se figura que sa soeur était là, cachée, et, fondait en larmes:

— Cécile! ma chère Cécile! pardonne-moi et reviens, s'écria-t-elle.

Au bruit de ses sanglots, le docteur, sa serviette à la main, parut sur le seuil:

— Ah ça! qu'est-ce qui se passe donc? bougonna-t-il stupéfait, à la vue du mobilier en désordre et de sa fille en pleurs.

— Cécile est partie!

— Que me chantes-tu là?

— Mon capitaine déserté, pas possible! s'écria Frantz, apparaissant derrière son maître.

— Elle veut se faire... religieuse... je ne veux pas... bégayait Suzanne.

M. Garlaud lisait la lettre de sa fille:

— Hum! voilà une vocation bien rapide, murmura-t-il avec un léger embarras...

Il se reprochait son injustice de la veille, lui attribuant cette résolution subite.

Suzanne, de son côté, se faisait les mêmes réflexions.

Soudain des cris se firent entendre dans le jardin voisin...

— Monsieur Maurice! mon Dieu! Monsieur Maurice!

Devant la grille ouverte, une voiture venait de s'arrêter. Maurice pâle et sanglant était étendu sur les coussins.

— Qu'y a-t-il encore? s'écria le docteur, tandis que la vieille Annette gémissait, les bras au ciel.

— Il est blessé! s'écria Suzanne avec effroi; vite, papa! courez!... courez donc!

Et courant elle-même, elle entraîna le vieillard étourdi par cette succession de malheurs imprévus.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il à Gustave qui venait au devant d'eux.

— Maurice s'est battu avec le baronnet. Suzanne poussa un cri étouffé.

— Un duel! Allons, bon! je reconnais

bien là sa mauvaise tête! Et à quel propos?

Langier ne répondit pas, il regardait la fillette.

Au nom du baronnet, elle était devenue rouge, puis pâle...

Ses yeux suppliants se fixèrent sur le jeune notaire, implorant la vérité.

Il inclina gravement la tête.

— Pour moi? murmura-t-elle saisie.

— Oui; répondit-il une seconde fois, en passant avec le mieux médecin dans la chambre du blessé que l'on entendait gémir et répéter sourdement:

— Oh! ce baronnet! ce baronnet!

Suzanne restait là; écoutant, émue, troublée, tressaillant à la fois de plaisir et de crainte.

Pour elle!

Il s'était battu pour elle!!

Mais alors?

Cette colère contre le baronnet...

C'était donc de la jalousie?

Elle s'était donc trompée?

Elle ne lui était pas indifférente?

Elle était donc injuste pour lui comme pour Cécile!...

— Allons! ce ne sera rien, avec du repos et des soins, dit M. Garlaud, mais notre Soeur de Charité va bien nous manquer...

— Et moi, papa, ne suis-je pas là? dit Suzanne avec empressement.

XX

En quittant la maison paternelle, Cécile s'engagea dans la forêt.

Devinant bien que l'on s'informerait d'elle aux gares de Montmorency et d'Enghien, elle avait choisi un autre itinéraire et comptait se rendre d'abord chez Mme Verdier, avec qui elle avait conservé d'excellentes relations, et près de qui elle trouverait assurément appui et conseil.

Elle allait vite, vite; moins encore par hâte d'arriver que par désir de s'éloigner,

de fuir ces lieux où elle avait tant souffert.

Malgré sa force d'âme, elle se sentait épuisée, à bout d'énergie, de courage.

La corde trop tendue se brise, et en se raidissant contre la douleur, elle avait usé toute sa fermeté.

A cette heure, elle se sentait faible comme un enfant et l'ébranlement de ses nerfs la laissait sans résistance.

Tout en suivant le chemin familial à travers les hautes futaies, elle évoquait le souvenir de son heureuse enfance, de ces belles années où elle ne sentait autour d'elle qu'affection, confiance.

Hélas! sous le souffle empoisonné de la calomnie, aux propos envenimés d'une femme artificieuse et méchante, ces fleurs embaumées s'étaient flétries à jamais peut-être!

Le roulement d'une voiture la fit ranger sur le côté...

— Miss Garlaud!

La voiture s'était arrêtée; et le géologue, enfoui sous ses couvertures, montrait son visage si calme d'ordinaire, exprimant la plus vive surprise:

— Miss Garlaud! ici, à cette heure! Que vous est-il donc arrivé?

— Je... je pars... monsieur John.

— Vous partez! répéta-t-il en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Oui... il le faut...

— Et vous allez?

Elle eut un geste vague, découragé:

— D'abord chez Mme Verdier... puis au couvent... je veux me consacrer à Dieu... soigner les malades...

— Pauvre enfant! murmura-t-il.

Et plus haut:

— Allons, chère Miss, montez près de moi, je vais vous conduire à Villiers-le-Bel, tout en promenant mes rhumatismes.

Montez, nous serons mieux pour causer, Touchez Dick.

Elle obéit machinalement.

Alors, lui prenant affectueusement les mains :

— Voyons, chère enfant, que se passe-t-il ?

— “Je pourrais être votre père, et vous savez que je suis votre ami... Confiez-moi vos chagrins... C'est votre petite Suzy, n'est-ce pas ?

Touchée de cette bienveillante sympathie, si douce à son coeur endolori, Cécile se laissa peu à peu arracher la vérité.

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! répétait le digne gentleman profondément ému ; je ne vous laisserai pas sacrifier ainsi... je verrai Maurice... comment a-t-il pu croire?... c'est impardonnable... mais je vous justifierai, moi... je dirai.

— Non, monsieur John, je vous en prie, ne dites rien, ne faites rien... tout est mieux ainsi... c'est la Providence qui a conduit tout cela... et je devrais me réjouir de cette méprise...

— Chère miss, vous avez tort... votre soeur est une enfant gâtée, indigne de votre dévouement.

— Monsieur...

— Ne craignez rien, miss, je ne soulèverai pas d'une main indiscrette le voile que vous avez jeté sur votre coeur comme un linceul, je tiens à vous dire seulement que je vous plains autant que je vous admire.

— Monsieur John...

— Mais croyez-moi, vous dépassez la mesure... votre abnégation maternelle sera-t-elle récompensée ?

— Oui, si je vois ma chère fille heureuse...

Il contempla avec admiration ce beau visage rayonnant d'un généreux enthousiasme.

— Alors, vous êtes bien décidée à aller jusqu'au bout, miss ?

— Oui, monsieur John... je vous remercie de votre intérêt, mais je ne vous demande qu'une chose : le secret.

— Et vous voulez entrer au couvent ?

— Oui.

— Mais la vocation ?

— Dieu l'accorde à qui la demande sincèrement.

— Réfléchissez encore, chère miss... c'est une séparation éternelle... et votre père, si habitué à vos soins, ne l'oubliez-vous pas un peu trop ? et s'il est malheureux, n'aura-t-il pas doublement besoin de vous ?

— Mon Dieu ! mais que voulez-vous que je fasse ?

— Oh ! moi... je ne veux rien, miss... seulement je pensais... il y aurait peut-être un autre moyen... d'assurer le bonheur de votre soeur... sans abandonner votre père.

— Lequel ?

— Vous voulez calmer la jalousie de votre petite Suzy et mettre une barrière infranchissable entre vous... et une autre personne... eh bien, par un mariage ?

— Un mariage ?

— C'est une proposition insensée... et vous refuserez certainement... Miss... je conçois bien... ce serait un trop grand sacrifice... pourtant... puisque vous acceptiez le rôle de soeur de charité... voulez-vous être la mienne?... oh ! pas pour longtemps. Enfin... voulez-vous être ma veuve ?

La demande était si étrange, si imprévue, que Cécile ne répondit pas tout d'abord...

— Ce serait une grande charité pour un pauvre invalide comme moi, si vous consentiez à adoucir les quelques jours qu'il a encore à vivre... mais vous aimez à faire le bien. Je ne vous parlerai pas de considérations personnelles, cela ne vous toucherait pas, mais vous pourriez répandre le bonheur autour de vous... assurer le repos, le confortable à la vieillesse de votre père. Quant à ma soeur, n'ayez aucun scrupule ; que vous acceptiez ou refusiez, la pension que je lui laisse, *en remerciement de ses bons soins*, ne variera pas d'un penny.

— Enfin, chère miss, décidez... et pardonnez-moi l'égoïsme involontaire qui me fait peut-être songer à moi plus qu'à vous.

Cette générosité, si simple et si délicate,

émuet profondément la jeune fille, et comme le digne gentleman ajoutait gravement :

— Je donne ma parole de ne pas vivre plus d'un an, voulez-vous, miss ?

Elle sourit à travers ses larmes, et, portant la main de l'excellent homme à ses lèvres dans un élan de profonde gratitude :

— J'espère au contraire que Dieu me conservera mon mari de longues années, dit-elle.

.. .. .

En rentrant de sa promenade matinale, M. Steelmann rencontra le baronnet, errant dans le parc, l'air penaud.

Il l'arrêta d'un signe.

— Sir Edward ?

— Monsieur ?

— J'avais quelque chose à vous demander, oh ! pas de la part de miss Garland... de la mienne... Quand pensez-vous retourner aux Indes ?

— Monsieur...

— Si j'ai un conseil à vous donner c'est de ne pas tarder...

— Parce que ?

— Parce que vous en reviendrez meilleur, comme le bordeaux...

— Où avez-vous pris cette belle idée ?

— Dans la *bibliothèque qui s'ouvre sur la terrasse*.

— Ha ! ha ! monsieur Steelmann ! vous écoutez aux portes ?

— Yes...

— Et si je répétais cela à lady Veclars, qui vous fait si grand peur...

— Very well ! Alors, moi je lui dirai pourquoi vous tenez si fort à la remarier.

Et le baronnet demeura à la même place, immobile, pétrifié ressemblant vaguement, avec ses longues jambes et son cou tendu, au héron de La Fontaine regardant s'éloigner son dîner.

Il était quatre heures à la montre de maître Langier quand le géologue se fit annoncer à son étude.

— Je regrette que vous ayez pris la peine de vous déranger, monsieur, dit le jeune notaire, tandis que l'on déposait le fauteuil du paralytique au milieu de son cabinet ; je serais passé chez vous, si vous m'aviez fait mander.

— Ah ! non, je ne voulais pas que ma soeur fût informée de mes intentions, c'est une affaire secrète, tout à fait secrète.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion professionnelle, monsieur.

— Je viens de voir le docteur Garland un grand savant !... Je voulais savoir combien j'avais encore à vivre...

— Et bien ?

— Il m'a dit : trois ans.

— Vous en avez l'air enchanté...

— Yes ! parce que trois ans ce n'est pas trop...

— Ce n'est même pas assez...

— Et je viens vous trouver comme ami et comme notaire.

— Pour faire votre testament ?

— Non ; pour dresser mon contrat de mariage.

XXI

N'en déplaise aux médecins : l'allopathie et l'homéopathie ont également du bon.

Si la première méthode guérissait le corps de Maurice, la seconde agissait puissamment sur son esprit.

Mieux que tous les raisonnements du monde, les yeux noirs de Suzette lui faisaient oublier les yeux bleus de Cécile ; et un amour nouveau remplaçait peu à peu l'ancien amour.

Puis, les absents ont toujours tort et la présence de sa gentille garde malade effaçait victorieusement le souvenir de celle dont le nom n'était plus prononcé.

En effet, chacun, attribuant son départ à un motif différent, mais également pénible, évitait par une sorte d'accord tacite de parler de la fugitive.

Maurice, lui, n'y voulait même plus penser.

Cette fuite, en dissipant ses derniers doutes, avait bientôt changé sa colère en mépris.

Cécile, partie avec le baronnet, ne méritait plus un regret.

Devant Suzanne, si empressée dans son rôle de soeur de charité, il se reprochait sa sévérité, ses critiques, ses injustes soupçons, il lui en eût demandé pardon à genoux, s'il l'eût osé.

Pauvre petite! qu'il y avait loin de son innocente coquetterie à tant de ruse et de duplicité!

Il serait donc éternellement le jouet de la perfidie féminine!

Après Jenny, Cécile!

Il ne trouverait donc jamais un coeur jeune, sincère, aimant, pour battre à l'unisson du sien...

Et il regardait aller et venir par la chambre, la fillette affairée donnant des ordres quelque peu contradictoires parfois, ou préparant avec gravité une tasse de tisane serrant les lèvres et plissant le front comme s'il s'agissait d'une oeuvre d'importance.

Sa vivacité, son étourderie, ses impatiences même l'amusaient.

Il se rappelait le mot de sa mère:

"C'est Maurice en jupon".

Et cela le réjouissait comme un rappel de jeunesse.

C'était vraiment la femme qu'il lui fallait: aimable, gaie.

Et si naïve, si confiante, si vraie...

Elle ne se ferait pas un jeu de son amour, elle!

Elle ne le trahirait pas pour un fat, elle!

Et lui qui avait cru, qui l'avait accusée!

Chère Suzette!

— C'était mon amitié pour vous qui m'aveuglait, disait-il au jeune notaire, réduit à l'emploi de confident; mais puisque vous me laissez mes coudées franches.

— Allez, allez, ne vous gênez pas! répliquait le brave garçon, étouffant un soupir.

Le résultat de ce beau jeu, soigneusement entretenu par maître Langier, fut, dès le rétablissement de l'ingénieur, une demande en mariage également bien accueillie du père et de la fille.

Suzanne était au comble de la joie: celui qui hier ne semblait pas la regarder était maintenant à ses pieds, aussi empressé qu'épris, faisant cent folies, et malgré sa précoce gravité, redevenant jeune, presque enfant pour sa mignonne petite fiancée.

Vraiment c'était un triomphe délicieux, capable de tourner une tête plus solide.

Elle eût voulu l'étaler à tous les yeux, surtout à ceux de lady Veclars, témoin jadis de son humiliation.

Mais la belle veuve était retournée en Angleterre, et Suzanne eût craint, en prononçant son nom, de réveiller la jalousie de Maurice à l'égard du baronnet.

Lui, de son côté, n'eût peut-être pas été fâché d'afficher sa nouvelle passion devant Cécile, de lui prouver combien elle tenait peu de place dans ce coeur qu'elle avait dédaigné.

Mais cette satisfaction lui était également refusée: Cécile ne donnait pas signe de vie et Suzette, à qui elle commençait à manquer grandement, ayant timidement interrogé son père à ce sujet, s'était vu fermer la bouche avec un: "Ne t'inquiète pas de ta soeur, elle va bien, j'ai de ses nouvelles..." et n'avait pas osé insister.

...Le contrat venait d'être signé en l'étude de maître Langier, qui en avait dressé tous les articles, non sans soupirer bien des fois en traçant le nom d'un autre au lieu du sien.

Après avoir embrassé la future mariée, "un privilège consolant de sa charge", il lui offrit le bras pour passer dans la salle à manger où les attendait un de ces succulents repas de célibataire, compensation gastronomique des déboires du coeur.

— Vous avez donc d'autres convives?

dit Suzanne, en apercevant deux couverts de plus.

— Oh! de vieilles connaissances que vous reverrez avec plaisir.

— Qui donc?

Le domestique annonçait:

— Monsieur et madame Steelmann.

...Et Suzanne se trouva dans les bras de sa soeur avant d'avoir pu se reconnaître.

Le premier moment de surprise et d'effusion passé, les questions allèrent leur train:

— Je croyais que tu voulais te consacrer aux malades? observa la mignonne fiancée.

— Eh bien! petite soeur, ne suis-je pas un malade? c'est un singulier au lieu d'un pluriel, voilà tout.

Cécile expliqua simplement son silence par la crainte d'observations inutiles, et son mari ajouta en souriant:

— Tout cela était convenu entre nous de longue date, mais j'avais peur de votre influence sur ma femme, ma chère Suzy; vous l'auriez détournée d'une sottise qui fait mon bonheur, c'est pourquoi je l'ai déterminée, non sans peine, je l'avoue, à se laisser enlever par un paralytique.

— Vous le saviez donc, papa? vous n'avez pas l'air surpris.

— Dame! il a bien fallu mon consentement.

— Et vous l'avez donné.

— Des deux mains; le choix de Cécile fait autant d'honneur à son esprit qu'à son coeur.

Maurice contemplait le beau visage de son amie avec un véritable soulagement.

Le bonheur de la voir justifiée l'eût consolé de sa perte... s'il eût eu besoin d'être consolé.

Et comme il lui tendait la main en disant:

— Voilà un jour que j'ai bien désiré, Maurice.

Il s'inclina très bas, en murmurant:

— Pardon.

— Et comment lady Veclars a-t-elle pris le mariage de son "bon frère John"? interrogea malicieusement le notaire.

— Je l'ignore, répondit le géologue, je me suis borné à lui envoyer une lettre de faire part, avec ma carte P. P. C.

XXI

Dans la chambre virginale, Cécile apprêtait avec un soin maternel la toilette de la mariée, étalant le voile transparent, arrangeant les plis de la robe blanche toute fleurie d'oranger, rattachant une guirlande, modifiant un noeud et disposant devant le grand fauteuil les deux coquets souliers de satin prêts à recevoir les petits pieds de l'épousée.

Elle resta debout, contemplant ces jolies choses... un soupir s'échappa de ses lèvres... ses yeux se voilèrent.

— C'est fait! dit une voix riieuse.

Et Suzanne entra comme un ouragan.

— Tu as vu papa, chérie?

— Vu, non.

— Comment?

— Il était déjà retiré dans son cabinet... j'ai frappé à la porte.

— "Qui est là? a-t-il grommelé du ton gracieux que tu connais..."

— "Moi, Suzanne..."

— "Qu'est-ce que tu veux encore?"

— "Votre bénédiction, mon cher papa."

— "C'est bon, je te la donne, laisse-moi travailler."

"Sur ce, j'ai fait une belle révérence au trou de la serrure par lequel j'avais ainsi reçu la bénédiction paternelle, et me voilà... extrêmement émue!"

— Petite moqueuse! Tu es une fille bien irrévérencieuse, il faudra te corriger de cela avec ton mari.

— Je dois moins de respect à mon mari qu'à mon père.

— C'est rassurant!

— Voyons, soeurette, tu ne vas pas me gronder, un jour comme celui-ci!

— Dieu m'en garde, ma chérie! seulement je songe à ton bonheur; et je trembles de te voir traiter légèrement une chose sérieuse comme le mariage.

— Si le mariage était une chose sérieuse, je ne me marierais pas.

— Oh! Suzette!...

— Vois-tu, Cécile, ce n'est pas ma faute: ton exemple et tes leçons auraient dû me faire tout autre. Tu es calme, patiente, tu te plies à toutes les manies de mon père (Dieu sait s'il en a!), à tous mes caprices (toi seule en sais le compte), et tu es tellement soeur de charité, que tu as épousé un malade... C'est ton caractère et la résignation ne te coûte pas.

— Crois-tu? dit doucement la soeur aînée.

— Moi, au contraire, je me révolte contre l'un, je m'impatiente contre l'autre; les cornues et les alambics de papa me font sauver, ta placidité me fait bouillir et j'aspire surtout au mariage parce qu'il m'ouvre la porte de cette prison où...

— Cependant, tu aimes Maurice. "Si je ne l'avais pas épousé, je serais morte", m'as-tu dit.

— Sans doute. D'abord, je veux avec passion tout ce que je veux.

— La passion est souvent un mauvais guide.

— En connais-tu un meilleur?

— Le devoir.

— Le devoir! avec ce mot-là on me ferait fuir au bout du monde. Heureusement, Maurice est comme moi, il ne se soucie pas d'être tenu en laisse, et escaladerait les barrières de la raison, aussi facilement que, jadis le mur de notre jardin...

— Je crains que tu ne te trompes un peu sur le caractère de ton mari, ma mignonne. Ce n'est plus le gamin espiègle et indiscipliné qui grimpeait aux arbres, dévastait les plates-bandes et te faisait des pa-

pillotes avec les pages de son dictionnaire. C'est un homme sérieux, mûri par les épreuves, et qui, sans avoir encore la trentaine a la raison de quarante ans. Toi, ma chérie, tu n'en as pas encore dix-sept et je n'offenserai pas ta gravité en affirmant qu'elle ne dépasse pas ton âge...

— Oh! Dieu, non!

— Je ne t'en blâme pas, va, ma Suzette; ta gaieté, ton insouciance te vont si bien que tu vois Maurice, évoquant sa prime jeunesse, redevenir enfant avec toi.

Mais quand tu seras sa femme, ces mêmes enfantillages, qui le charment aujourd'hui, le charmeront moins. Dickens (que tu englobes dans ta haine générale contre tous les écrivains coupables d'attenter à ta sûreté en barbouillant du papier pour ton extrême ennui), Dickens a peint quelque part le type gracieux d'une *femme enfant* toute mignonne, toute sérieuse... mais rendant son mari parfaitement malheureux et en souffrant elle-même... Ne sois pas une *femme enfant*, ma chérie.

— Eh! ma chère, s'il fallait à Maurice une femme sérieuse, que ne t'a-t-il choisie?

Mais cédant à l'empire du doux regard chargé d'un muet reproche, elle se jeta dans les bras de son aînée:

— Pardonne-moi, Cécile, je ne sais pas ce que je dis, vois-tu.

— Là! là! veux-tu bien sécher ces beaux yeux, dit la jeune femme, en baisant avec amour les paupières closes entre lesquelles glissait un ruisseau de perles.

— Non, Cécile, je suis une méchante, une ingratitude, indigne de tes bontés!

— Voilà ma petite folle qui déraisonne tout à fait.

— Non! ce n'est pas maintenant que je suis folle, c'est quand je me laisse emporter par mon mauvais esprit, quand je raille tes vertus, repousse tes conseils, te chagrine et te tourmente comme ce soir, au lieu de me mettre à genoux et de te dire:

"Ma soeur bien-aimée, toi qui as été pour moi plus qu'une mère, qui m'as aimée,

soignée, gâtée, te consacrant uniquement à moi, oh ! ma bonne et tendre soeur, pardonne-moi toutes les peines que je t'ai

ses pieds, elle la serra étroitement sur son coeur en l'appelant sa fille chérie. Puis elle l'assit sur ses genoux, comme



Elle aborda l'ingénieur le front haut.

causées et bénis ton enfant reconnaissante, au seuil de sa nouvelle vie. Cécile releva la pauvrete agenouillée à

lorsqu'elle était toute petite, caressant ses beaux cheveux, l'embrassant, la consolant avec ces mots tendres dont les mères ont le

secret.

— Fi! une mariée avec des yeux rouges! ce serait joli!

Elle riait, son beau visage calme et doux reflétant la sérénité de son âme.

Suzanne aussi souriait, tandis que ses yeux noirs, frangés de gouttelettes limpides, faisaient songer à la rosée diamantée, étincelant au soleil après l'orage.

— Tu n'es plus fâchée contre moi? disait-elle du ton câlin d'un petit enfant en nouant ses bras au cou de son aînée, bien sûr?

— Très sûr!..."

.. .. .

Rentrée dans son ancienne chambre de jeune fille, Cécile s'assit près de la cheminée, suivant d'un oeil vague les sauts capricieux de la flamme, repassant une à une les phases de sa vie...

Elle éprouvait, malgré elle, une sorte de lassitude, d'accablement douloureux; elle se sentait brisée, anéantie...

Elle leva son regard voilé vers le portrait de sa mère:

— Es-tu contente, mère? ai-je bien rempli ma tâche? murmura-t-elle.

— Oui, ma fille, oui, elle est contente.

...Son père est là qui l'observe, triste, grave...

Et comme, confuse d'être ainsi surprise, elle balbutie une explication, il la prend dans ses bras, et, l'embrassant comme il ne l'a jamais embrassée:

"Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant! répète-t-il, tandis qu'une grosse larme roule dans sa barbe blanche.

XXII

Suzanne et Maurice étaient mariés depuis trois ans et déjà le jeune ménage voguait à la dérive.

De quoi était venue la désunion?

De rien et de mille choses...

De caractères semblables, de goûts trop

différents, et surtout de cette illusion fatale à tant de mariages d'amour qui fait voir la vie à travers un rideau de roses sans une seule épine...

Gare alors la première piqûre!

Quelle révolte! quelle indignation!

C'est donc là ce bonheur parfait, cette félicité idéale!

Et l'on s'irrite, et les récriminations vont leur train.

Il en avait été ainsi de M. et Mme Dormoy.

Elle, selon les craintes de Cécile, était demeurée *enfant et enfant gâtée*, tourmentant son mari, comme autrefois sa soeur, le lassant par ses coquetteries, ses exigences.

Après s'être prêté de bonne grâce à ses enfantillages, il essaya de la ramener à des idées plus sérieuses.

Ce fut en vain; elle ne rêvait que bals, théâtres, chiffons et négligeait complètement son intérieur.

Malgré les souvenirs qui attachaient le jeune homme à la maison de sa mère, et le voisinage de sa propre famille, elle déclara ne pas vouloir s'enterrer à la campagne et détermina Maurice à passer à Paris la mauvaise saison, qu'elle se promettait in petto, de prolonger le plus tard possible.

Lui n'y consentit qu'à regret; souvent absent, il craignait pour sa jeune femme les entraînements de la capitale.

"Que voulez-vous? mon ami, Suzanne aime le plaisir, c'est de son âge, répondait Cécile pour le rassurer. Jusqu'alors, pauvre petite chrysalide, elle n'était guère sortie de son cocon; maintenant, brillant papillon, elle a envie de déployer ses ailes. Cela passera..."

L'ingénieur témoignait à sa belle-soeur une respectueuse déférence et une tendre confiance, qui n'était pas sans porter ombre à Mme Dormoy très jalouse de son autorité.

Malgré ses airs d'indépendance, elle

était forcée de reconnaître la supériorité de son aînée; elle devinait sa muette désapprobation; elle lui en voulait des reproches qui ne sortaient pas de ses lèvres, et cherchait à les provoquer par ses bravades.

Mais Cécile se taisait, sachant bien, hélas, que sa voix ne serait pas écoutée. Suzanne ne voyait dans le mariage que l'émancipation, le plaisir, et dans son mari le galant cavalier empressé à lui plaire, lui ouvrant les portes d'un monde enchanté...

Lui, au contraire, détestait la vie mondaine, la frivolité des salons, le bavardage vide, les propos oiseux de ces brillantes réunions où Suzanne le traînait comme à un supplice, usant et abusant de sa bonté, sans jamais lui donner la compensation d'une bonne soirée au coin du feu, d'une heure d'intimité et de douce causerie.

La patience n'était pas la principale qualité des deux époux...

L'un se lassa de toutes ces concessions, l'autre ne consentit pas à sacrifier ses goûts.

Ces deux natures irritables, volontaires, devaient se heurter constamment.

— Ils veulent toujours monter sur Rocambole! disait Gustave.

L'amour n'était pas assez profond chez eux pour adoucir les angles de leurs caractères.

Chez Maurice, ç'avait été feu de paille, aussi vite éteint qu'allumé.

Chez Suzanne, ç'avait été pur caprice, oublié aussitôt que satisfait.

Et Cécile songeait à une grande poupée désirée passionnément jadis par la fillette... sc. 12

C'était à la fête de Montmorency; chaque jour, la petite entraînait la grande soeur vers la baraque où s'étalait le bébé modèle, dont les yeux d'émail semblaient l'hypnotiser.

Rien ne pouvait l'en distraire.

Elle en rêvait tout éveillée, ne mangeait plus, ne dormait plus, et Cécile, après quelque hésitation, se décida à employer sa petite bourse à cette emplette.

Ce fut une joie folle!...

Suzette riait, sautait, battait des mains, embrassait *sa fille*.

Le lendemain... *la fille* gisait abandonnée dans un coin...

— Tu ne l'aimes donc plus, ma chérie?

— Si; mais puisqu'elle est à moi!

Et elle ne s'en était plus occupée.

La femme, hélas! ressemblait à l'enfant; et ce bonheur, échafaudé au prix d'un si cruel sacrifice, était bien près de s'écrouler.

XXIII

La naissance d'un fils, trait d'union vivant, vint heureusement rapprocher les deux époux.

Maurice, qui avait ardemment souhaité d'être père, oublia tous ses griefs, toutes ses tristesses devant cette joie inespérée.

Il entoura de soins et de prévenances la mère de son petit enfant; et leurs beaux jours semblèrent renaître avec le nouveau né.

Suzanne, que sa maternité obligeait à garder la maison, s'y résigna d'assez bonne grâce et cette réclusion lui fit mieux apprécier l'affectueuse sollicitude de son mari et la tendresse de sa soeur.

.. .. .

Le jour du baptême du petit Jacques Dormoy, la jeune mère, dont les relevailles n'étaient pas terminées, attendait, étendue sur sa chaise longue, le retour du bébé et de son cortège en l'honneur de qui sonnaient à toutes volées les cloches de l'église où elle avait été baptisée elle-même.

La même marraine avait tenu sur les fonts la mère et le fils et celle-là prenait au sérieux ce titre de seconde mère, dont elle avait déjà si bien rempli les devoirs.

— Chère Cécile, Bébé ne serait pas à

plaindre, si je lui manquais! pensait la jeune femme avec un involontaire attendrissement peu habituel chez cet esprit fri-vole.

Bien qu'elle raillât fort d'ordinaire ce qu'elle appelait les sentimentalités, elle se mit à chercher une médaille de baptême que sa mère lui avait jadis attachée au cou et qu'elle souhaitait suspendre elle-même à celui de son premier-né...

Mais le désordre n'était pas son moindre défaut, aussi fouillait-elle vainement armoires, tiroirs, placards.

Un coffret, encore enveloppé d'un papier de soie, attira son attention en lui rappelant sa première querelle de ménage.

C'était un cadeau de noces de lady Ve-clars.

Maurice avait voulu le renvoyer.

Suzanne s'y était refusée.

Enfin, après discussion, larmes et bouderies, elle avait feint d'obéir et avait caché l'objet en litige, oublié depuis lors.

Maintenant, elle le regardait machinalement.

C'était vraiment un ravissant bijou et qui ferait merveille dans son salon.

Le couvercle représentait la "Boîte de Pandore"; Suzanne (très peu forte en mythologie) examinait curieusement l'allégorie figurant tous les maux enfermés dans la funeste boîte et s'en échappant par l'imprudence d'Epiméthée.

Elle le replaçait sur la toilette, quand il glissa de ses doigts et roula sur le tapis.

Elle le ramassa, intact, heureusement, mais il s'était ouvert et, d'une pochette intérieure en peluche vieil or, sortait un papier jauni sur lequel Mme Dormoy reconnut avec étonnement l'écriture de son mari...

— Parrain! Marraine! Parrain! Marraine!

Les cris de gamins, courant, se bousculant sous la pluie de dragées et de menue monnaie lancée par le digne notaire, tirèrent Suzanne de sa stupeur.

Elle souleva le rideau.

Au bas du perron, la majestueuse nourrice, tout enrubannée, portant son poupon comme un saint-sacrement, semble prendre pour elle les compliments et les hommages.

Cécile, comme une maman attentive, détache la capote de piqué, la pelisse de soie blanche, qu'elle dépose sur les bras du papa, et Bébé apparaît dans toute sa gloire à leurs yeux radieux.

On dirait deux époux en extase devant leur premier-né...

Et deux grosses larmes roulent sur les joues de la jeune mère.

XXIV

Le caractère de Suzanne s'était profondément modifié.

Était-ce la naissance de son fils?

Était-ce l'influence bénie du cher petit être tombé du ciel entre ses bras?

Mais la métamorphose était aussi subite qu'étrange...

Cécile ne savait si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

Suzanne lui témoignait une affection passionnée, une reconnaissance exaltée qui la touchait et l'effrayait en même temps, comme l'indice d'un trouble dont elle cherchait vainement à pénétrer les causes.

Que se passait-il dans cette jolie tête, si frivole d'ordinaire?

Que se cachait-il au fond de ce regard humide si tendrement appuyé sur le sien?

Elle interrogeait discrètement et délicatement sa mignonne.

Avait-elle un ennui? un souci? un chagrin?

Mme Dormoy embrassait sa soeur et protestait qu'elle n'avait jamais été si heureuse...

— Je ne t'ai pas assez aimée, vois-tu, ma Cécile, lui disait-elle parfois. Tu aurais dû être tout pour moi, comme j'étais tout pour toi.

— Eh bien ! et ton mari et ton fils ?

— Jacques est plus à toi qu'à moi, et tu serais pour lui une meilleure mère ; quant à Maurice... je ne suis pas jalouse, va ! et l'on ne t'aimera jamais assez...

On eût dit qu'elle voulait s'effacer, disparaître derrière sa soeur.

Souvent, elle quittait son ouvrage, venait s'agenouiller près d'elle ; et joignant les mains sur son épaule :

— Tu ne m'en veux pas, bien sûr, ma Cécile ?

— Tu es heureuse ?

— Très heureuse.

— Tu me pardonnes ?

— De tout coeur... quand tu m'auras dit ce qu'il faut te pardonner.

Elle observait les rapports affectueux de Mme Steefmann et de son mari.

— C'est pourtant à cause de moi que tu as fait ce mariage...

— Comment cela, ma chérie ?

— Si je n'avais pas... si je ne t'avais pas rendu la maison insupportable... Tu m'as *cédé ta place*, pauvre soeur !

— Alors, je dois t'en remercier, ma Suzette ; John est excellent et me rend parfaitement heureuse...

.. .. .

Croyez-vous que frère John vive encore longtemps ? demanda-t-elle un soir au docteur.

— En voilà une question ! la pauvre homme sait bien lui-même qu'il n'en a plus que pour six mois, répondit M. Garland avec sa brusquerie ordinaire.

— Alors rien ne peut le guérir ?

— Es-tu donc si pressée de l'enterrer ?

— Oh ! non ; il est si bon... seulement...

— Quoi ?

— Rien, murmura-t-elle toute pensive.

Elle témoignait à son beau-frère une vive affection qu'il lui rendait bien, s'ingéniant à deviner ses désirs, à satisfaire ses fantaisies.

Mais la fantasque et capricieuse Suzette était loin, bien loin...

Maintenant, sérieuse, réfléchie, presque grave, elle refusait tout plaisir, ne sortant plus et demeurant des heures entières près du fauteuil du paralytique, l'interrogeant sur ses voyages aux pays lointains, sur les pierres rares qu'il en avait rapportées.

Seul, il parvenait à la distraire de sa mélancolie ; elle s'intéressait à ses descriptions imagées des splendeurs de l'Inde, des richesses de l'Australie, des fleuves de l'Amérique, des hauts sommets de l'Himalaya, comme jadis aux "Contes de fées" de sa grande soeur.

Et le taciturne Anglais, pour qui chaque parole était un effort, devenait presque bavard pour amener un sourire sur les lèvres de sa petite soeur.

— Vous aimez les voyages, Suzy ?

— Oh ! oui, frère John.

— Alors, pourquoi ne veux-tu pas m'accompagner en Algérie ? dit Maurice, cela te ferait grand bien. Cécile garderait Jacques, et ce serait un second voyage de nocces.

— Un second voyage de nocces... non... répondit-elle, en secouant la tête, je ne veux pas quitter mon fils...

— Sais-tu que je vais être jaloux de ce petit monsieur là, s'il t'accapare ainsi ?

— Je t'écrirai... trois mois seront bien vite passés...

— Pour toi, mais pour moi !

Elle eut un pâle sourire et ne répondit pas.

L'ingénieur était chargé d'aller contrôler l'organisation d'une compagnie minière du Sud-Algérien, menacée de déconfiture.

Sa connaissance du pays, des moeurs et de la langue le rendit plus propre que tout autre à cette mission, mais il lui en coûtait de laisser sa jeune femme dont le changement inexplicable l'inquiétait un peu.

— Me crois-tu donc malade, parce que je deviens raisonnable ? lui dit-elle en riant ; ce n'est pas flatteur.

“Rassure-toi, mon ami, je ne me suis jamais mieux portée et tes appréhensions n'ont aucune raison d'être. C'est une dent de sagesse qui me pousse en même temps que les dents de lait de ton fils... Voilà tout.

Elle semblait presque heureuse de ce départ. Il le lui reprocha en plaisantant. Elle lui répondit sur le même ton :

— C'est pour connaître le plaisir du retour; je me figurerai que je suis la femme d'un marin, et comme on prétend que ce sont d'excellents ménages, tu n'auras pas à t'en plaindre, dit-elle gaîment.

Ses premières lettres, tout enjouées, rappelant la Suzanne d'autrefois, le tranquillisèrent un peu.

Aussi fut-ce un coup de foudre lorsqu'il reçut ce télégramme de Cécile :

“Suzanne très souffrante, revenez vite”.

Le mal longtemps couvé, avait fait explosion, terrassant la frêle jeune femme et lui imprimant le sceau mortel. Ses yeux rieurs, cernés d'un cercle noir, brillaient d'un feu sombre; ses joues, aux pommettes marbrées de taches rouges, se creusaient, et une toux sèche haletante, sinistre, avant-coureur de l'éternel silence, lui déchirait la poitrine.

Le docteur déploya toute son énergie, toute sa science, pour lutter contre cette phthisie galopante qui mérite si bien son nom.

En vain il tenta l'impossible, en vain on appela les célébrités du Vieux Monde au chevet de la malade, en vain on la transporta sous un ciel plus clément...

Tout fut inutile, rien ne put enrayer les progrès de la maladie, avançant à pas de géant dans son galop infernal.

Maurice aurait-il seulement le temps d'arriver?

Suzanne ne se faisait pas d'illusion sur son état.

Elle parlait de sa fin prochaine comme d'un dénouement attendu... peut-être sou-

haité, et cherchait à habituer à cette idée ceux qui l'entouraient.

— Vois-tu, ma Cécile, il ne faut pas te faire de chagrin, lui répétait-elle; je suis contente, très contente;... vous m'avez donné tant de bonheur, vous avez été si bons, si indulgents pour moi, que je n'avais plus rien à attendre de la vie.

— Mais ton mari, ton fils!

— Tu consoleras Maurice, tu élèveras Jacques; je compte sur toi et je m'en vais bien tranquille...

— Tu ne nous aimes donc plus?

— Au contraire: c'est parce que je vous aime mieux.

— Alors pourquoi désirer nous quitter?

— Pourquoi?... parce que je ne veux pas vieillir.

Cécile, le coeur déchiré, allait de sa soeur à son mari, qui, lui aussi déclinait visiblement.

Mais il conservait sa belle humeur et sa sérénité; toujours aussi flegmatique, aussi correct, ne permettant pas que l'on s'occupât de sa santé, déclarant que cela était “improper” et qu'un gentleman devant s'en aller à l'anglaise, sans déranger personne.

Suzanne le réclamait sans cesse et, chaque soir, il faisait rouler son fauteuil dans la chambre de sa petite amie, qui l'attendait pour l'endormir.

Elle lui tendait sa main amaigrie toute moite de fièvre, en disant gaîment :

— Frère John, partons pour la Chine... ou la Perse...

Et il lui retraçait ses courses lointaines, la berçant ainsi, jusqu'à ce que ses paupières alourdies se fermassent et que sa respiration oppressée annonçât qu'elle était partie pour le pays des rêves, avant le grand voyage au pays inconnu.

XXV

Bien que prévenu par une lettre qui l'attendait au débarquement, lorsque Maurice aperçut dans la dentelle des oreillers le

visage pâle de la mignonne qui lui souriait avec ce sourire navrant de ceux que la Mort effleure de son aile, toute sa force abandonna, il tomba à genoux, mordant les draps pour étouffer ses sanglots et rétant :

— Pardon! pardon!

— Te pardonner, pauvre ami! et quoi donc, mon Dieu? répondit faiblement la



— Tu ne l'aimes pas! la belle affaire! tu n'y arriveras pas! Voilà tout!"

malade. C'est moi, plutôt, qui réclame ton indulgence pour cette méchante petite femme qui t'a causé tant de chagrin et va t'en causer encore...

— Ne parle pas ainsi, je t'en supplie!...

— J'aurais voulu t'épargner cette douleur... et pourtant je suis contente... bien

contente de te revoir avant de partir.

— Tu ne nous quitteras pas, ma Suzanne, je te tiendrai dans mes bras... je te défendrai.

— Tais-toi... cela vaut mieux ainsi... je n'étais pas la femme qu'il te fallait... ne pleure pas;... je ne mérite guère... je t'ai fait... je vous ai fait bien du mal... je ne savais pas... je croyais que tu m'aimais...

— Que dis-tu là, mon enfant chérie! crois-tu donc que je ne t'aime pas?

Elle considéra avec une sorte de doute, de surprise joyeuse, les traits bouleversés de son mari...

— C'est vrai... dit-elle lentement; tu m'aimes à présent;... je suis heureuse... très heureuse... merci.

Sur sa main diaphane et effilée, elle recueillit les larmes chaudes inondant la figure du jeune homme et les porta à ses lèvres par un geste d'une grâce enfantine, rappelant la Suzette d'autrefois :

— C'est bon! dit-elle.

Maurice contemplait avec un désespoir navrant les ravages causées en si peu de temps sur la charmante et délicate créature.

Était-ce là cette riieuse et fraîche Suzette qui se pendait si gentiment à son bras, son espiègle lutin de jadis, sa délicieuse petite mariée de la veille, rayonnant sous ses voiles blancs?

Devant ce lit d'agonie, toute l'amertume, toutes les tristesses, tous les regrets qui avaient tant de fois gonflé son cœur pendant cette courte union, se perdaient dans son immense douleur, comme un ruisseau dans un grand fleuve.

Il oubliait ses griefs pour ne se rappeler que ses torts et se les reprochait amèrement.

Pourquoi, dans cette triste mêlée de la vie où l'on mesure si peu ses coups, ne songe-t-on pas à l'heure suprême, où l'on voudrait racheter de tout son sang la moindre blessure de celui qui vous quitte!

Suzanne, fatiguée, s'était assoupie légè-

rement; le docteur congédia tout le monde et demeura seul dans la pièce voisine.

Le coeur broyé, Dormoy se laissa emmener sans résistance; il était anéanti.

La vue seule de son fils, que Cécile lui mit sur les genoux parvint à le tirer de sa morne stupeur.

Alors, il questionna fiévreusement sur les débuts, les progrès de la maladie, la marche suivie, les remèdes employés.

Hélas! rien n'avait été épargné et il se désespérait de son impuissance.

— Mais rien ne faisait donc prévenir ce coup de foudre? répétait-il. Quand je suis parti, Suzanne était distraite, préoccupée, mais elle ne semblait pas malade et riait elle-même de mes craintes...

— Elle était déjà souffrante, mon ami; elle nous le cachait par un effort de volonté dont nous ne l'aurions pas supposée capable; mais les médecins ont reconnu que l'organisme était miné par une maladie de langueur.

— Cela ne vient pas sans motif! il faut une cause physique ou morale!... la naissance de Jacques l'avait fatiguée, mais pas à ce point... Voyons, Cécile, vous qui la connaissez si bien... a-t-elle quelque chagrin secret que je n'aurais pas su deviner?

— Hélas! mon ami, je m'y perds;... ma chérie est si tendre si affectueuse que je ne puis douter de sa confiance... et pourtant...

— Autrefois, j'aurais certainement soupçonné l'influence anglaise — je ne dis pas cela pour vous, M. Steelmann, — observa Gustave, qui avait accompagné ses amis; mais je ne peux vraisemblablement accuser votre soeur, que Suzanne n'a jamais revue et qu'elle a certainement oublié.

“Verba volant, scripta manent.”

“Les paroles volent, les écrits restent.”

Si le perspicace notaire eût soulevé le toit de la maison, comme Asmodée, il eût pu se convaincre de la réalité de cet aphorisme.

Suzanne, accoudée à son oreiller, relisait, pour la centième fois peut-être, un pa-

pier jauni, froissé, ne contenant que ces lignes, signées: Maurice Dormoy.

“La seule personne que j'aime et que j'aimerai jamais est Mademoiselle Cécile Garlaud, qui sera bientôt ma femme.”

C'était l'adieu de lady Veclars à sa “chère Suzy”, sa vengeance de se voir démasquée, la flèche du Parthe frappant la jeune mère en plein bonheur.

En trouvant ce billet, accompagné d'un venimeux commentaire, Mme Dormoy avait éprouvé une violente secousse.

Avec un véritable cynisme, la vindicative Anglaise déchirait le voile, étalant le tissu de ruses, de mensonges, d'artifices dont elle s'était servie pour exciter la rivalité des deux soeurs, pour empêcher le mariage de Cécile et de Maurice.

— Il vous a épousée par dépit, au refus de votre soeur qui l'aimait et qu'il aimait, lui répétait-elle, cherchant par un cruel raffinement à blesser son amour-propre de femme, à exciter sa jalousie.

Mais Suzanne n'était plus la naïve et confiante Suzy dont elle pétrissait l'esprit comme une cire molle.

Cette brutale révélation, en lui causant une profonde douleur, avait grandi sa tendresse et son admiration pour la soeur dévouée qui, depuis son enfance, lui prodiguait tous ses trésors, sacrifiant jeunesse, fortune, amour, gardant toujours et quand même son inaltérable sérénité, son affectueux sourire, cachant soigneusement ses blessures et n'ayant què des baisers pour son cher bourreau.

Elle rougissait d'avoir été l'instrument inconscient de sa haineuse rivale, la lame à double tranchant dont elle s'était servie contre les deux fiancés pour la briser ensuite.

Pauvre Cécile!

Sans hésitation, sinon sans souffrance, elle avait renoncé au bonheur rêvé des années, entrevu une heure!

Elle s'était immolée à son enfant ingrate; elle s'était laissé accuser pour elle,

élevant de ses propres mains une infranchissable barrière entre elle et Maurice.

Mais quelle poignantes angoisses! quelles larmes cachées sous ce front calme!

Si Suzanne avait eu, au moins, l'excuse d'une grande passion, d'un amour égoïste.

Mais, en réalité, ç'avait été caprice d'enfant gâtée, coquetterie de fillette, vanité de pensionnaire; rien de plus.

Qu'était-ce donc, comparé à la tendresse sérieuse et profonde de sa soeur!

D'ailleurs, n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, ces deux êtres dont elle se sentait presque la fille et qui lui eussent fait une vie si douce à l'ombre de leur bonheur, si elle n'eût follement gaspillé leur existence et la sienne!

Elle éprouvait un amer regret du mal causé inconsciemment, une soif ardente de le réparer; et, dès les premières atteintes de la maladie impitoyable, elle ne ressentit aucune tristesse, mais un sentiment de délivrance et d'expiation, une joie très douce à la pensée de rendre à sa chère "Soeur Anne" ce qu'elle avait fait pour elle.

... ..

S'assurant que son père, occupé dans la pièce voisine ne pouvait voir ses mouvements, elle approcha le billet de la veilleuse qui brûlait à son chevet et ne le lâcha que lorsqu'ils fut entièrement consumé...

— Ça sent le brûlé, dit le docteur en entrant.

— Ce n'est rien, père, un mauvais rêve qui s'en va en fumée...

"Venez vous asseoir auprès de moi... j'ai quelque chose à vous demander..."

XXVI

Les jours qui suivirent furent une période trop courte, hélas! de rêve et d'espérance.

Suzanne avait repris un peu de force; la flamme presque éteinte se ranimait et brillait d'un dernier éclat.

— Allons! je crois que la présence de Maurice était le meilleur remède, ma chérie, disait Mme Steelmann en embrassant tendrement la malade.

— Bonne soeur! tu serais donc contente de me voir guérir pour te tourmenter encore?...

— Est-ce que je saurais me passer de toi!

— Si tu as une fille, tu l'appelleras Suzette, n'est-ce pas?

— Il est probable que je n'en aurai jamais d'autre que toi.

La mignonne hochait doucement la tête, semblant suivre dans le vague une mystérieuse vision...

— Ce qui me fait plaisir, répétait-elle souvent, c'est que, malgré toutes les peines que je vous ai causées, vous n'oublierez pas votre enfant gâtée qui ne sera pas là pour vous faire enrager, mais vous aimera bien par delà la tombe et se réjouira de votre bonheur...

— Ma pauvre aimée, ne parles pas ainsi; pourrions-nous être heureux sans toi!

Elle souriait, émue de cette chaude tendresse qui l'enveloppait de toutes parts.

Maurice ne quittait pas son chevet, l'entourant de soins et d'affectueuses attentions, cherchant à la distraire de ces tristes rêveries, faisant des projets pour son rétablissement.

Il l'emmènerait sous le brûlant soleil d'Afrique, réparateur des santés ébranlées; il lui dépeignait les hauts palmiers, les nègres affairés, les singes grimaçants que l'on confondrait volontiers avec eux.

— Ce sont des contes bleus, comme ceux de Cécile et de John, ami... je m'en irai plus loin... beaucoup plus loin...

Elle essayait d'habituer son mari à cette idée; parlant toujours d'elle comme d'une personne absente, et ne s'interrompant que devant les larmes de ceux qui l'entouraient.

— Mon Dieu! pourquoi vous affliger

ainsi? répétait-elle, c'est mon seul chagrin...

— Vous savez bien, pourtant, que nous nous retrouverons un jour... Figurez-vous que votre petite Suzette est partie en voyage pour longtemps... très longtemps, avec frère John... dans un pays merveilleux, où l'on ne connaît ni douleur... ni tristesse... et où vous viendrez nous rejoindre... plus tard..."

Le pauvre géologue devait suivre, sinon précéder sa petite amie.

Malgré la science de son beau-père, les soins dévoués de sa femme, le terme fatal approchait rapidement.

Cependant, il luttait quand même, tenant bon jusqu'à la fin contre le mal qui le terrassait, ne laissant pas deviner ses souffrances et résolu à mourir, sinon debout, au moins dans son fauteuil.

On ne pouvait vraiment pas exiger plus d'un paralytique; et Louis XVIII lui-même n'avait pas fait mieux.

Il ne manquait jamais de venir souhaiter le bonsoir à la jeune malade, se raidissant contre la douleur, déployant toute son énergie pour paraître aussi calme, aussi correct que de coutume.

Un soir, cependant, il se sentit si las, si épuisé, qu'il n'osa pas se faire rouler chez elle, craignant quelque défaillance.

Mais Suzanne prit très mal la chose.

— Ton mari est plus souffrant?... il est mort peut-être? dit-elle, interrogeant anxieusement le regard de sa soeur.

— A quoi penses-tu, ma chérie! John est fatigué, voilà tout; sans cela serais-je ici?

— Oh! toi, tu es capable de tout pour m'épargner une émotion ou un chagrin...

Elle ne voulait rien entendre:

— Vous me cachez quelque chose, je le devine... je le sens... vous avez bien tort... croyez-vous que j'aie peur de la mort?... c'est égal... pauvre frère John!... c'est mal de le laisser tout seul... de vouloir me tromper...

— Mais je ne te trompes pas, ma chérie... et la preuve, tiens... c'est que le voilà...

Instruit de l'agitation de sa petite amie, M. Steelmann avait fait un suprême effort, et apparaissait dans son fauteuil, très pâle, mais la tête aussi raide qu'à son ordinaire.

— Bravo! frère John, vous êtes bien gentil d'être venu, dit Suzanne en lui tendant la main... j'avais peur... je croyais que vous étiez parti sans moi... c'est défendu, vous savez...

Elle le menaçait, en souriant, de se doigt amaigri...

Lui, s'excusait gaiement de sa paresse.

— Voilà ce que c'est que d'être égoïste... je veux que l'on soit mieux, quand je n'ai pas sens mieux.

— Alors le bulletin est bon, Suzy?

— Excellent, frère John... je suis sûre de passer une bonne nuit... il ne faudra pas longtemps pour m'endormir... je tombe d'un sommeil... Redresse un peu mon oreiller Maurice... Embrassez-moi tous l'un après l'autre... Maintenant, en route, frère John. Allons-nous-en loin... bien loin...

... La voix du paralytique la berçait doucement... ses yeux se fermaient...

... — Oh! le beau pays... murmura-t-elle lentement... comme en rêve... des montagnes bleues... dans le ciel... très haut... il me semble que j'ai des ailes... C'est une vieille histoire... Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

Ne bougeant plus, elle continuait à sourire, écoutant des bruits mystérieux...

La voix du conteur s'était tue...

... Un profond silence régna dans la chambre...

... Cécile se pencha vers le lit...

Elle frôla la main de son mari, posée sur celle de sa soeur...

Toutes deux étaient glacées...

...La Mort surnoise avait emporté les voyageurs imaginaires et "Soeur Anne" ne l'avait pas vue venir.

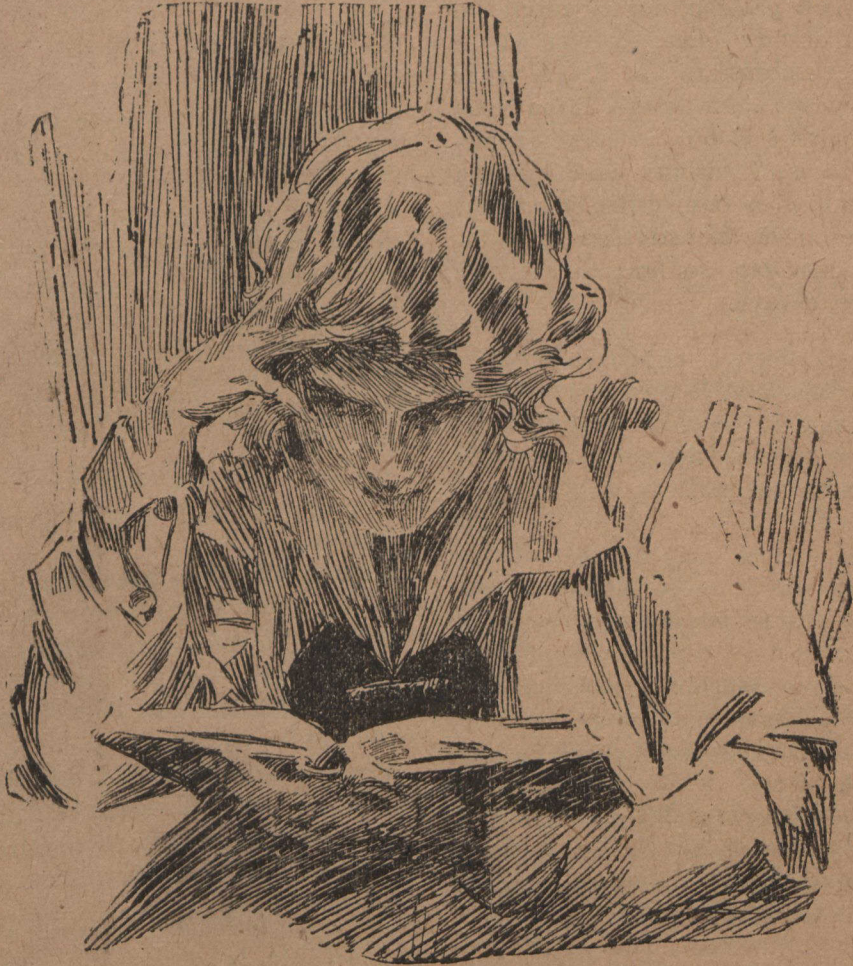
XXVII

Le temps a coulé.

Les cheveux gris du docteur sont maintenant tout blancs, sa taille s'est voûtée, son front s'est incliné, il a perdu son assurance, sa confiance superbe; il doute de lui, de la science qui n'a pu sauver sa fille!

Jacques vient d'étrener sa première culotte; c'est le portrait vivant de sa mère, et quand son rire frais et musical éclate dans la vieille maison, on croit entendre la mignonne se réveillant de son long sommeil...

Gustave, toujours célibataire, utilise en faveur de son filleul qui ne s'en plaint pas,



Cécile s'assit près de la cheminée.

Les araignées tissent leurs toiles dans les cornues et les alambics: la poussière recouvre les volumineux traités de physique et de chimie si souvent feuilletés jadis et l'esprit inventif du grand-père ne travaille plus que pour son petit-fils.

les rares aptitudes de papa-gâteau, que lui a largement départies le Ciel, et "maître Jacques" commande autant à l'étude que faveur de son filleul, qui ne s'en plaint pas la moqueuse.

Maurice, obéissant à la voix de son

amie, a cherché l'apaisement dans le travail; et, à force d'activité et de fatigues, il parvient à combler le vide affreux laissé par la chère créature, qui tenait pourtant peu de place.

Par un effet bizarre et inexplicable, la Suzanne qu'il pleure, dont le deuil emplit son âme, dont l'image flotte devant ses yeux, ce n'est pas Suzanne mourante lui disant un dernier adieu, ce n'est pas la jeune mère embrassant son fils, la jeune femme appuyée à son épaule... Non; c'est l'enfant riieuse à côté de sa soeur, l'espiègle lutin lâchant Sidi aux jambes de son amoureux, la pétulante fillette entraînant la cavalcade sous les ombrages de la forêt et tombant dans ses bras avec un joli cri d'oiselet effrayé.

Malgré ses efforts, il ne peut se la représenter autrement; et le voeu de la coquette, qui ne voulait pas vieillir, est exaucé.

Elle restera éternellement jeune dans la mémoire de son mari.

Et Cécile?

Terrassée par ce coup terrible, elle a failli suivre dans la tombe l'enfant de son coeur, dont elle ne pouvait se résoudre à se séparer...

La mort de son mari lui a causé un chagrin aussi profond que sincère, mais il s'est noyé dans l'immense douleur de son autre deuil.

Suzanne était non seulement pour elle la fille chérie au delà de toute expression, c'était encore le but de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses actions.

Habitée à s'oublier pour elle, à ne vivre que pour elle, à n'être heureuse que par elle, Cécile ne pouvait se figurer l'existence sans elle; et seule, la présence de l'orphelin qu'elle lui a légué a pu la retenir sur la terre.

Les mains les plus petites sont les plus habiles à panser certaines blessures: le rire des enfants est seul capable de sécher les pleurs.

— Tu consoleras Maurice, tu élèveras Jacques.

Obéissant à la suprême recommandation de sa soeur, elle a relevé le courage de son beau-frère, et s'est consacrée toute entière au cher petit-être, souvenir vivant de celle qui n'est plus.

Elle l'entoure de soins, elle le couve avec amour.

Le pauvre a besoin de cette sollicitude maternelle; frêle et délicat comme sa mère, son organisme, a ressenti le contre coup du mal héréditaire et sa faiblesse a fait craindre un nouveau deuil.

Cécile a réussi à conjurer le danger, l'enfant grandit, se fortifie; son intelligence et son coeur se développent en même temps; et le jeune père, dont il est la consolation et la joie, ne peut songer, sans une reconnaissance émue, à celle dont la main bénie lui a conservée cette part de bonheur.

Jacques, lui, aime tendrement "papa", mais pour "tote Cecy", c'est une véritable adoration.

Parfois, elle en éprouve une sorte de scrupule, une crainte de trop remplir, ce petit coeur et de ne rien laisser à celle qui n'est plus.

Elle ressent la même inquiétude vis-à-vis de son beau-frère.

Elle l'a soutenu, consolé, dans les heures d'accablement physique et moral, lui communiquant l'énergie nécessaire pour traverser la douloureuse épreuve.

En voyant le front de Maurice s'éclaircir peu à peu, la confiance et l'espoir renaître dans ses paroles et dans ses lettres, elle tremble de deviner ce qui se passe dans son coeur.

Elle n'a jamais cessé de l'aimer, mais cet amour chaste et pur, qui ne lui causait jadis aucun trouble, lui inspire maintenant une sorte de remords.

Dans l'exquise délicatesse de son âme, elle se le reproche, comme une trahison envers la chère mémoire; elle fuit la présen-

ce de l'ingénieur, elle le pousse à rechercher les missions lointaines, qui l'entraînent aux extrémités du Vieux-Monde.

Devine-t-il ses craintes? comprend-il ses généreux scrupules? ou a-t-il complètement oublié son ancien amour?

Mais jusqu'alors jamais un mot ne s'est échappé de ses lèvres pour trahir ses sentiments.

Continuellement en route, occupé d'entreprises gigantesques qui rendent son nom célèbre, il ne fait que de rares apparitions en Italie où Mme Steelmann est demeurée pour la santé du petit Jacques, et lorsqu'elle se décide enfin à rentrer en France, et à revenir se fixer aux lieux témoins de leur enfance et de leur jeunesse, elle n'éprouve plus aucune appréhension. Le cœur de Maurice est mort, bien mort?

Est-elle triste ou heureuse de cette conviction?

Dans la sincérité de son âme, elle ne saurait le dire, mais elle est calme, tranquille, elle n'a plus à lutter avec elle-même, et peut s'abandonner sans contrainte au charme tout-puissant du souvenir.

Avec son petit neveu, elle recommence une seconde maternité, repassant par les mêmes étapes franchies jadis avec Suzette.

Elle le promène aux mêmes endroits, lui raconte les mêmes histoires... mais jamais "Barbe bleue" et Bébé ne connaît pas: "Ma sœur Anne".

...Ce jour-là, après le déjeuner, elle est allée avec lui dans la forêt, dont les senteurs vivifiantes sont salutaires aux poumons délicats de l'enfant.

Jacques s'amuse avec sa bonne, il rit et gazouille comme les oiseaux dans les branches, sautillant de-ci de là, trébuchant dans les vieilles souches, se cachant derrière les buissons et criant: "Coucou!" en fermant les yeux, sûr moyen de n'être pas vu, que les tout petits empruntent aux autruches.

A l'extrémité de la large avenue s'ouvre

une vaste clairière, admirable cirque naturel dominant d'une hauteur de cent pieds un ravin profond, hérissé de quartiers de roches et de pins rabougris.

Au milieu s'élève une croix de pierre à demi ruinée dont le socle croulant est orné d'un bas-relief grossièrement sculpté, représentant un paysan agenouillé devant un baudet.

— Pourquoi qu'il a l'air de lui demander pardon? interrogé le petit garçon, qui vient en ce lieu pour la première fois.

— C'est une belle histoire que je te raconterai tout à l'heure, si tu es sage et que tu ne dépasses pas ce côté de l'allée.

— Une histoire avec: "Il était une fois", dit le bambin les yeux brillants de plaisir, Oh! tout de suite, tote Cécyl?

— Non, quand tu seras fatigué;... pour ton goûter.

Docilement Bébé joue à courir, au cerceau, à la corde, sans franchir une seule fois la limite fixée.

Enfin, quand il voit sa tante tirer du panier aux provisions les gâteaux et l'orgeat destinés à sa dinette, il court bien vite s'asseoir sur ses genoux; et, tout en mordant à belles dents dans une galette feuilletée:

— Il était une fois, commence-t-il la bouche pleine, avec ce regard suppliant auquel si peu de mères savent résister.

Cécile n'essaie même pas.

— Il était une fois, voilà très longtemps de cela, dit-elle, un meunier, nommé Jean-Claude, qui demeurait dans la vallée; il était très riche, mais très méchant, refusant durement un abri au vieillard transi de froid, une miche à l'orphelin mourant de faim; et si une pauvre mère le suppliait de lui faire crédit d'une mesure de farine pour la bouillie de son petit enfant, il la repoussait brutalement.

"Il n'était pas meilleur pour les animaux, donnait force coups de pieds à son chien, force coups de bâton à son âne, un honnête baudet qui le servait pourtant fi-

dèlement depuis nombre d'années et méritait bien ses invalides.

“Mais Jean-Claude était sans pitié pour l'âge et les infirmités de son vieux serviteur; et, quand Martin s'arrêtait poussif sur les jambes tremblantes, son maître le cinglait vigoureusement de sa houssine, seul moyen de secouer sa paresse, disait-il.

“Un soir, l'un portant l'autre, tous deux s'en revenaient à travers la forêt, le grison triste et harassé, avançant péniblement, le meunier guilleret et dispos, car il venait de conclure un marché avantageux, arrosé de vin clair.

“Malheureusement, sa bonne humeur ne le rendait ni plus humain, ni plus patient, et, Martin, ayant buté contre une grosse racine à demi sortie de terre, il s'emporta furieusement contre lui et lui brisa son bâton sur l'échine.

“— Je voudrais que le Diable, en personne, vint te caresser les côtes! gronda-t-il...

“Il n'acheva pas.

“Un homme noir, d'une taille gigantesque, armé d'un énorme gourdin, s'était dressé à ses côtés, et faisait pleuvoir une grêle de coups sur l'infortuné aliboron qui, fou de douleur, s'emporta dans un galop infernal.

“Jean-Claude, cramponné à la selle, essayait vainement de l'arrêter. Martin ne l'écoutait plus et filait comme un cheval de course.

“Pour comble de malheur, il enfla cette avenue courant droit vers l'abîme...

“Le meunier sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, une sueur froide mouilla son front; il se voyait perdu.

“— Martin, mon âne, arrête, je t'en prie!

“Martin courait toujours.

“Deux marmots déguignés, une fronde à la main, étaient sur son passage.

“— Lancez-lui une pierre, cria Jean-Claude d'un ton désespéré.

“Souvent il avait repoussé leur prière, ils n'écoutèrent pas la sienne.

“Un vieux mendiant, se reposant sur un tronc d'arbre, tendit sa béquille pour barrer le passage.

“Mais reconnaissant le meunier, il se détourna à son tour.

“Plus loin, une pauvre femme, courbée sous le poids d'un fagot, le jeta au devant de l'animal emporté.

“Mais, à la vue de l'homme au coeur dur elle le ramassa aussitôt.

“Et Martin allait, allait, sans ralentir sa course vertigineuse...

“Ses sabots martelaient le sol caillouteux du plateau... il arrivait au bord du précipice.

“Martin! mon ami! tu vas te tuer aussi! clame désespérément son maître, faisant appel à l'instinct de conservation.

“Mais d'une ruade vigoureuse, Martin l'envoya par-dessus sa tête.

“Il tomba avec un grand cri...

“Sa main crispée battit l'air et se cramponna à une tige d'arbuste, tandis que, de l'autre, il serrait le licou.

“Ces deux soutiens bien faibles le tenaient suspendu dans le vide, mais la moindre secousse pouvait les rompre; et il se mit à supplier son âne qui, penché sur le bord, le regardait de ses gros yeux ronds...

“— Martin! mon vieux compagnon, ne bouge pas, je t'en conjure, ou je suis perdu. Je t'ai parfois traité durement, mais je t'aime. Martin, mon cher Martin, et, si tu m'aides en ce péril, je te jure d'être désormais pour toi un bon maître.

“Et, à la profonde terreur du mécréant, l'âne répondit:

“— Homme, tu as demandé pitié à tes semblables, tu as vu ce qu'ils t'ont répondu.

“Femme, vieillard, enfants, se sont détournés de ta route et t'ont laissé courir à la mort.

“Pourquoi attends-tu plus de miséricor-

de de moi, pauvre baudet que tu as encore plus maltraité?

“J’ai vieilli à ton service, je pourrais compter mes heures de travail par les coups que j’ai reçus; et je suis encore à recevoir une bonne parole ou une caresse.

— Pardon Martin, gémit le malheureux; je me repens, je ne te battraï plus, je te gorgerai d’avoine.

— Tu as invoqué contre moi l’Esprit du mal et ta cruauté s’est retournée contre toi.

— Grâce! pitié!...



“Restez!”

— Soit! dit l’âne; et un humble grison, raillé et méprisé de tous, te donnera cette leçon de charité et rendra le bien pour le mal, selon la loi de l’Evangile.

“Je te pardonne.

“Au même instant, Jean-Claude sentit ses forces l’abandonner, ses mains s’ouvrirent, ses yeux se fermèrent et il perdit connaissance...

“...Quand il revint à lui, il était couché dans les hautes herbes, au bord du ravin...

“A quelques pas, Martin broutait paisiblement un chardon.

“Le jour était venu...

“Jean-Claude frissonna au souvenir de ses terreurs de la veille et, se mettant à genoux, il pria dévotement.

“Puis, allant au baudet, il le flatta, le caressa, l’embrassa, et, passant son bras dans le licou, il descendit à pied vers le village...

“A l’entrée, il rencontra la femme au fagot.

— Vous avez souhaité ma mort, dit-il, mais il faut rendre le bien pour le mal... Et il lui mit une pièce d’or dans la main.

“Ainsi fit-il pour le vieillard et les enfants, au grand ébahissement de tous ces gens qui ne comprenaient rien à ces propos ni à ces largesses.

“Mais Jean-Claude raconta son aventure, confessa ses torts et vécut dès lors en bon chrétien, aussi aimé qu’il était jadis haï.

“Pour Martin, heureux et tranquille, ayant toujours le meilleur picotin et la plus épaisse litière, il mourut de vieillesse, pleuré de son maître qui lui devait non seulement la vie, mais la paix du coeur et de la conscience.

“Tout le monde ne crut pas à cette histoire, on prétendit que le meunier, ayant bu trop de vin clair et, avait rêvé...

“Mais, rêve ou non, il n’y avait pas moins miracle, puisque de cruel et d’avaire, il était devenu humain et généreux...”

Comme Cécile achevait cette légende naïve, que le petit Jacques, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, écoutait religieusement, des cris déchirants, mêlés au fracas d’un galop furieux, retentirent dans l’avenue.

— Un cheval emporté, madame! s’écria la bonne.

— Tote Cécy, j’ai peur, dit Bébé, tremblant déjà à l’idée de quelque apparition fantastique.

— Ne crains rien, mon chéri... Vite, Nina, prenez Jacques.

Et elle les poussa dans le taillis.

La distance se rapprochait, l'animal écumant, dévorait l'espace, et, dans l'amazone cramponnée fébrilement à la selle les cheveux au vent, Cécile reconnut lady Veclars.

Comme le héros de la légende, elle volait à une mort certaine...

Mme Steelmann, terrifiée, cherchait des yeux quel obstacle opposer à cette course folle...

La corde de Jacques, nouée à un arbre, traînait à terre; elle la ramassa par une inspiration subite, serra vivement le noeud et, s'arcbutant de toutes ses forces, la tendit en travers de la route.

Le cheval lancé à fond de train, vint heurter la fragile barrière, qui fut arrachée comme un fétu de paille; mais cela suffit pour lui faire perdre l'équilibre et il s'abattit lourdement...

Cécile, renversée par la violence du choc, se releva, se précipita au secours de l'Anglaise étendue sans connaissance et essaya vainement de la rappeler à la vie.

Bien que n'ayant aucune blessure apparente, elle demeûrait les yeux fermées, sans mouvement, sans voix, et son visage prenait une teinte livide.

— Vite, Nina, emmenez Jacques, courez à la maison prévenir mon père;... que l'on envoie des hommes, un brancard... et surtout que l'on ne perde pas un instant...

Restée seule, elle contempla cette ennemie implacable qui lui avait fait tant de mal et qui gisait là, inanimée à ses pieds.

Soudain, le regard fixe et vitreux de lady Veclars se posa sur elle, avec une expression qui la fit tressaillir...

— Souffrez-vous beaucoup? demanda-t-elle en imbibant d'eau fraîche les tempes de l'Anglaise.

Jenny la regardait sans répondre.

— Vous ne m'aviez pas reconnue? interrogea-t-elle enfin avec effort.

— Si, madame...

— Et vous avez risqué votre vie pour sauver la mienne?

— Cela est tout simple, madame, et vous en eussiez fait autant.

— Non, vous le savez bien.

— Alors, je vous plains.

— Et moi, je vous hais... Il vous plaît de faire la généreuse... à votre gré... Mais n'attendez pas de moi un remerciement... d'ailleurs je voulais mourir.

Après quelques années de veuvage, cédant aux sollicitations de son neveu ou plutôt à celles de son propre coeur, la riche Anglaise s'était décidée à convoler avec un certain comte de Miroffloris, gentilhomme péruvien, disait-on, qui menait grand train, et dont les splendides attelages faisaient sensation au Bois.

Jeune, élégant, spirituel, la main tendue... et ouverte. Mirafloris était un véritable charmeur et recevait un excellent accueil dans le milieu mondain.

Certains esprits chagrins lui reprochaient bien le mystère de sa vie passée, une légère absence de scrupules et une facilité déplorable à confondre le tien et le mien; mais le comte était très myope et les envieux sont toujours enclins à voir une paille dans l'oeil d'un millionnaire.

Lady Veclars était beaucoup plus indulgente pour les infirmités physiques ou morales de son brillant adorateur et leur mariage venait d'être célébré en grande pompe à la Madeleine, quand, un matin deux sollicitors s'étaient présentés à sa villa, à la requête du baronnet, lequel invitait gracieusement sa belle tante à lui remettre intégralement l'héritage de sir Robert.

Ce dernier, par un testament olographe en bonne et due forme, tenu secret jusque-là, déshéritait complètement sa veuve dans le cas où elle aurait l'indélicatesse de lui donner un remplaçant.

Ce procédé "fin de siècle" n'avait pas été du goût de M. de Mirafloris, qui comptait sur la fortune de sa femme pour boucher

de nombreux trous dans la lune de miel.

Une explication orageuse s'en était suivie, et le gentilhomme péruvien avait disparu sans tambour ni trompette, emportant, en souvenir sans doute de leur trop courte union, les diamants de la comtesse, destinés probablement à alimenter ses mines du Pérou, un peu trop proches parentes des "châteaux en Espagne".

Jenny, frappée dans son amour, dans son orgueil, dans sa fortune, avait résolu de mourir...

Elle avait ordonné de seller "Forward" — c'était un pur-sang qui déjà avait failli la tuer; — mais, au moment suprême, l'instinct de la conservation avait été plus fort que sa volonté, elle avait crié, appelé.

Maintenant, elle regrettait cette faiblesse qui la livrait vaincue, pauvre, humiliée, à la pitié insultante de sa rivale.

Elle disait tout cela en phrases hachées, entrecoupées de sourds gémissements...

Cécile secoua doucement la tête:

— Ne craignez rien de moi, madame, dit-elle simplement; je voudrais vous soulager, vous consoler. Quand à la pauvreté qui vous effraie il ne saurait en être question; la moitié de la fortune de votre frère vous appartient, il était trop bon pour que j'aie jamais pris au sérieux ses prétendues volontés, et vous ne me devrez pas le moindre remerciement.

Cette fois, la vindicative Anglaise était réellement vaincue; deux larmes jaillirent de ses yeux secs, et, comme Cécile inquiète lui demandait:

— Etes-vous plus mal? puis-je quelque chose pour vous?

— Me pardonner, répondit-elle très bas.

Un instant après, des porteurs arrivaient avec une civière.

Derrière eux, venait Maurice, débarqué à l'improviste.

— Vous n'êtes pas blessée? demanda-t-il vivement à sa belle-soeur.

— Non, mon ami; mais elle, je la crois bien mal...

Jenny, reconnaissant l'ingénieur, lui fit signe d'approcher:

— Monsieur Dormoy, voulez-vous me pardonner aussi? sérieusement, cette fois, dit-elle avec un pâle sourire.

Très ému, il lui tendit la main; elle la serra légèrement et, la réunissant à celle de Cécile elle retomba en arrière...

Elle était morte...

XXVIII

Quelques jours après cet événement tragique, qui avait laissé une profonde impression dans les esprits, la famille était réunie dans l'ancienne chambre de Suzanne, convertie en salle d'étude pour son fils.

Cécile venait de le coucher; agenouillée près de son lit, elle lui faisait réciter sa prière, comme jadis à sa mère, et le mignon, ses menottes jointes dans celles de sa tante, répétait tout ensommeillé les naïves paroles.

— Là! maintenant, fais dodo, mon chéri...

— Embrasse-moi encore, tôte Cécéy, pour toi, pour petite maman, pour petit papa... Non; il est là, petit papa...

Maurice, debout près de la porte ouverte, contemplait, ému, ce gracieux spectacle:

— Merci Cécile, dit-il d'une voix un peu tremblante.

— Viens m'embrasser, petit père.

Il se pencha sur son fils et posa ses lèvres à la place où Cécile avait posé les siennes...

... Dans la pièce voisine, Gustave et le docteur faisaient leur tric-trac quotidien.

Assise près de la lampe, Mme Steelmann tricotait une brassière pour son neveu.

De temps à autre les joueurs l'appelaient pour juger un coup douteux.

Elle se levait alors, piquait dans son ouvrage les longues aiguilles de bois, et venait s'accouder au fauteuil de son père à

demi tourné vers elle et lui expliquait le point en litige.

Elle écoutait, souriante, mettait les adversaires d'accord, posait un baiser sur le front du vieillard, jetait un coup d'œil dans la chambre du petit Jacques endormi et souriant aux anges, puis retournait à son tricôt.

Il se dégageait de ce tableau intime un charme pénétrant et familial, qui gonflait le cœur de Maurice; et, tout en feignant d'être absorbé par son journal, il ne quittait pas des yeux son amie, admirant ce profil grave et doux, ce front pur, reflétant la sérénité de l'âme.

La partie achevée, Langier se leva, endossa son pardessus et dit bonsoir à ses amis.

— Vous ne m'accompagnez pas un peu, Maurice?

— Non, je suis fatigué...

— Vous vous surmenez, vous devriez renoncer à vos voyages. Que diable! vous n'avez plus vingt ans, et, à votre âge, on a besoin d'une vie sédentaire, d'un intérieur. Allons, bonsoir; ne vous dérangez donc pas, ma cousine.

... Quand elle remonta après avoir reconduit le brave notaire, Maurice contemplait silencieusement un grand portrait de Suzanne.

Le docteur fait sa sieste au coin de la cheminée.

— Quand pensez-vous repartir, mon ami? interrogea la jeune femme de son air tranquille.

L'ingénieur puisa un peu de courage dans le sourire malicieux de sa mignonne:

— Mon Dieu, ma chère Cécile, répondit-il après une courte hésitation, je réfléchissais justement aux paroles de Gustave. Il a raison, je ne peux pas vivre toujours loin de mon fils... de vous.... A mon âge, on ne saurait demeurer seul; à mon foyer, il faut une femme; à mon enfant, il faut une mère.

— Vous allez vous remarier... me prendre Jacques?

— Vous prendre Jacques, non. Il est à vous par droit d'affection et par la volonté de sa mère... Mais n'était-ce pas aussi son désir que vous la remplaciez près de moi comme près de lui?...

— Oh! Maurice, ne parlez pas ainsi... Si elle vous entendait!

Elle s'était levée tremblante et désignant le portrait de sa soeur.

— Elle m'entend et elle m'approuve, j'en suis sûr. Vous savez si je l'ai tendrement aimée et sincèrement pleurée, Cécile; mais je ne crains pas d'offenser sa chère mémoire en vous ouvrant mon âme où vous avez toujours régné.

"Pendant ces longues années de solitude et de deuil, loin du monde, loin de vous, j'ai réfléchi, j'ai médité, j'ai interrogé ma raison, j'ai interrogé mon cœur, j'ai interrogé la tombe, et raison, cœur, mère, femme, tout m'a répondu:

"C'est ta compagne, ton amie, ton guide.

"Aime-la religieusement, saintement, sans crainte et sans remords.

"Cécile, j'ai attendu pour vous dire tout cela que nous fussions revenus aux lieux chers à mon souvenir, qui ont vu l'éclosion de cette tendresse si pure que les anges en seraient jaloux!...

— Et elle? Savez-vous quels sentiments survivent dans notre âme? Croyez-vous que les morts sont exempts de la jalousie?

"J'ai trop tendrement chéri ma pauvre Suzette pour lui causer une douleur par-delà la tombe. Je ne lui prendrai pas un cœur qui lui appartient et doit toujours lui appartenir.

— Dites donc plutôt que vous avez pour moi, aujourd'hui comme jadis, un éloignement insurmontable...

— Tu te trompes, mon garçon, elle t'aime, elle t'a toujours aimé...

— Mon père...

Le docteur était devant eux...

Elle veut lui fermer la bouche, il l'écarte doucement.

— Elle t'a toujours aimé, Maurice; elle s'est sacrifiée à sa petite Suzanne, comme elle se sacrifierait encore à sa mémoire...

— Mon père, je vous en supplie...

— Nul n'a deviné son dévouement, nul n'a vu couler ses larmes... que moi... et je te le répète, Maurice, tu peux être fier d'un tel amour.

— Oh! Cécile! ma chère Cécile!...

— Vous me punissez cruellement d'un moment de faiblesse, mon père, dit-elle d'un accent brisé; mais rien n'entamera ma résolution et vous me causez une souffrance inutile...

— Rien? Pas même ceci?

Il lui tend une lettre, elle l'ouvre d'une main tremblante... Aux premières lignes, ses yeux se mouillent:

«Si la voix de ta petite Suzette a toujours la même puissance sur ton cœur, ma sœur bien-aimée, écoute ma dernière prière.

«Reprends auprès de Maurice et de notre petit Jacques, la place qui t'appartient et que j'ai gardée trop longtemps... et tu me rendras aussi heureuse dans le ciel que tu m'as rendue heureuse sur la terre.»

Cécile pleure silencieusement en lisant ce testament d'amour...

— Je ne veux pas vous tourmenter davantage, Cécile, dit Maurice profondément ému, et j'obéirai sans murmurer à votre arrêt...

«Dois-je rester?... dois-je partir?»

— Oh! tote Cecy, ne le renvoie pas!»

Jacques réveillé par le bruit, s'est glissé hors de son lit et montre son visage rosé encadré de boucles soyeuses.

C'est Suzette enfant, ses traits, son accent...

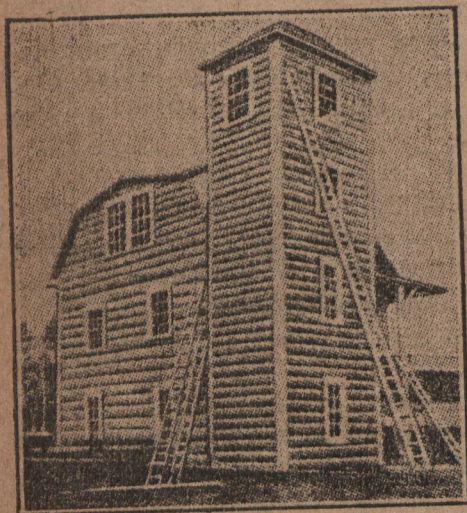
Cécile n'y tient plus, elle croit voir et entendre la mignonne elle-même; et attirant le pauvre dans ses bras, elle tend la main à Maurice, en lui disant:

— Restez!



UN ROBINSON CRUSOE DANS L'ONTARIO

BIEN que leur nombre soit limité, il se trouve, de nos jours, des Robinson Crusoe, même dans nos pays les plus civilisés. Ain-

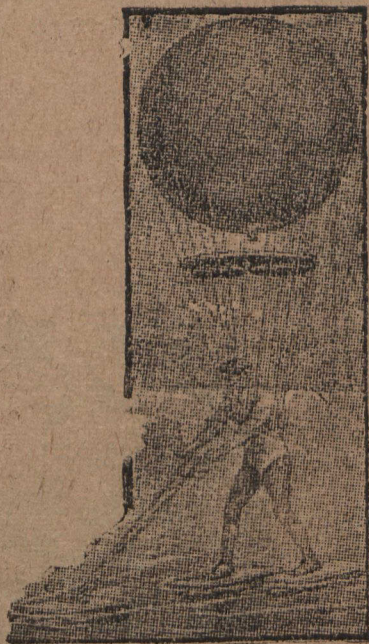


si, pas plus loin que dans l'Ontario, au lac White Otter, pour préciser davantage, se trouve un ermite qui s'est construit lui-même et sans l'aide d'aucun autre être humain, le "cottage" qu'on peut voir dans notre cliché, tout de billots abattus, sciés et travaillés par lui-même. Il faut bien remarquer, que cette construction a trois étages en hauteur plus une tour de quatre étages. Presque tout est fixé à l'aide de chevilles et la solidité de cet édifice est remarquable. Il y a quatorze ans que ce solitaire travaille ainsi à la construction de son chez soi. Il a trouvé tous ses matériaux dans la forêt voisine, et il a tout construit sans demander d'aide à qui que ce soit. De l'autre côté du lac, il s'est aussi construit un tombeau en bois, et il a annoncé qu'il y avait une récompense pour quiconque l'ayant trouvé mort lui donnerait la sépulture dans l'endroit qu'il s'est choisi pour son dernier repos.

LA marche sur l'eau vient d'être rendue possible par l'emploi d'un procédé récemment breveté et qui consiste en un petit ballon et une série de flotteurs.

Le petit ballon de gaz a une capacité pour soulever de terre un homme de taille moyenne; ce ballon est maintenu par des câbles que le "patient" se passe à la taille. Trois flotteurs, un pour maintenir l'équilibre et deux pour les pieds, permettent de marcher sur l'eau aussi facilement que sur la terre ferme.

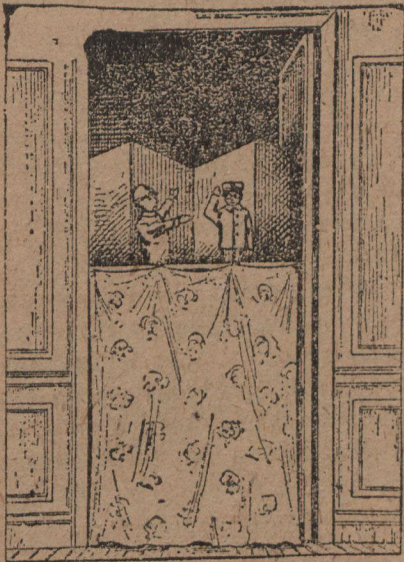
Le mouvement des jambes doit se faire comme si l'on avait des raquettes. Sous le ballon se trouve une ceinture de sauvetage au cas où... (on ne sait jamais ce qui



peut arriver) l'inventeur, qui du reste, n'a pas l'air d'avoir une confiance énorme en son invention, plongerait malgré lui.

GUIGNOL CHEZ SOI

Pour jouer Guignol que faut-il?... Avant tout, un peu de goût, de patience et d'ingéniosité. Ensuite, une demi-douzaine de poupées en bois ou en carton très dur qu'on habille avec des étoffes quelconques, selon la pièce qu'on désire interpréter.



Les accessoires (bâtons, matelas, etc.), peuvent être fabriqués facilement.

Quand au théâtre, il est inutile de construire une baraque dont l'installation est onéreuse et embarrassante.

Il suffit de fixer dans l'embrasure d'une porte une petite planchette à hauteur de la tête de l'opérateur, de tendre en dessous un tapis descendant jusqu'à terre, de placer derrière un paravent et voilà un établissement de premier ordre avec lequel on peut jouer toutes les pièces possibles et imaginables. Il ne reste plus qu'à frapper les trois coups et lever le rideau.

Avant de commencer, l'opérateur place ses petits personnages devant lui, pendus, la tête en bas, à l'aide d'une grosse agrafe, à une ficelle tendue et fixe de chaque côté de la porte par un piton. De cette façon, on peut s'en servir et s'en débarrasser très rapidement.

La manoeuvre d'une marionnette est on ne peut plus facile. On fourre la main dans leur petite robe, on enfonce l'index dans la tête creuse, le pouce et le doigt du milieu dans les petits bras du personnage et celui-ci obéissant à tous les mouvements des doigts, prend de suite l'apparence de la vie.

Voilà, avec rien ou presque, un moyen pratique, à la portée de tous, pour vulgariser et répandre au Canada la vogue des belles marionnettes pour lesquelles le délicieux conteur Charles Perrault avait une affection profonde et qui ne craignait pas de dire :

Pour moi j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus
[parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marion-
[nettes,
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables marionnettes.

— o —

ALLUMETTES A L'EPREUVE DE L'EAU

AVANT de partir pour aller camper ou pour un autre voyage quelconque, apportez-vous quelques allumettes à l'épreuve de l'eau.

Dans un petit plat en fer-blanc, faites fondre un peu de paraffine et pendant qu'elle est encore chaude, trempez le bout de chaque allumette dedans et mettez-la de côté soigneusement jusqu'à ce qu'elle soit refroidie et sèche.

La couche de paraffine met l'allumette absolument à l'épreuve de l'eau.



— o —

CHAISE TRES PRATIQUE

Voici une chaise très pratique pour les endroits où il y a un téléphone à la disposition du public.



On y trouve une place pour le livre du téléphone, sous la chaise et, tenu à l'unique bras de la chaise se trouve un soutient mobile pour l'appareil téléphonique que l'on peut ainsi éloigner ou rapprocher selon le désir.

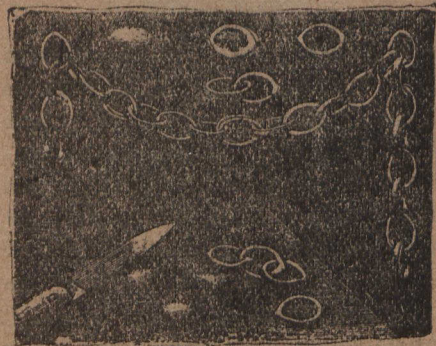
Ce soutient mobile est composé d'une tige de fer qui s'adapte au bras du fauteuil; une extrémité de la tige est terminée par un "plateau" pour recevoir l'appareil téléphonique.

CHAINES EN NOYAUX DE CERISES

Voici comment, à la saison des cerises, vous pourrez employer leurs noyaux pour la confection de la chaîne originale que vous voyez sur notre dessin.

Le No 1 vous montre le noyau bien lavé; ce noyau est divisé en deux parties par une nervure médiane; entaillez au canif l'une des faces, par petites tailles successives; le noyau n'est pas si dur qu'il en a l'air, et vous arriverez vite à mettre l'amande à nu (No 2); entaillez de même la seconde face, de l'autre côté de la nervure, enlevez l'amande, et régularisez les bords de l'anneau ainsi obtenu (No 3).

Préparez un certain nombre d'anneaux semblables, obtenus en choisissant les noyaux d'égale grosseur, et, en les laissant à plat sur la table, pratiquez avec le canif une fente dans quelques-uns d'entre eux; la matière de l'anneau est assez élastique pour que vous puissiez ouvrir l'anneau en élargissant la fente, et y faire passer un autre anneau; aussitôt après que cet anneau est passé, le premier se referme avec tant de précision, qu'il est impossible à l'oeil le plus exercé de reconnaître la fente.



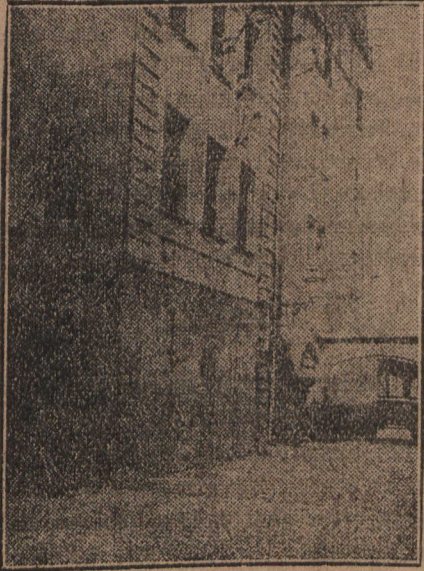
Pour simplifier, vous pouvez ne fendre qu'un anneau de la chaîne, sur deux, et passer deux anneaux entiers dans celui qui est fendu. Avec un peu de patience, vous réussirez certainement.

—:o:—

—:o:—

UN NOUVEAU DISPOSITIF DE SAUVETAGE EN CAS D'INCENDIE

ON a, ces temps derniers, réalisé des progrès fort considérables dans la lutte contre les incendies: D'une part, on a inventé



toutes sortes de matières réfractaires et de procédés de construction à l'épreuve du feu; d'autre part, on a grandement perfectionné les dispositifs d'extinction, en recourant à la traction automobile et en profitant de toutes les ressources de la technique moderne; enfin on a imaginé toutes sortes d'appareils de sauvetage, actionnés soit par les pompiers, soit par les personnes en danger elle-mêmes.

Un appareil de ce genre, que n'importe qui, peut mettre en action a été dernièrement l'objet d'expériences concluantes, au poste des sapeurs-pompiers, à Charlottenbourg. Comme le fait voir notre cliché, il s'agit d'une grue tournante en miniature, fonctionnant dans l'embrasure d'une fenêtre et au moyen de laquelle une personne peut, automatiquement et à une vitesse convenable, s'abaisser jusqu'au niveau de la rue. La vitesse de cette descente est ré-

glée automatiquement par un dispositif analogue, aux cylindres de freinage des ferme-portes automatiques; le fil d'acier s'enroule, au contraire, à une vitesse bien plus élevée sous l'action d'un ressort à boudin.

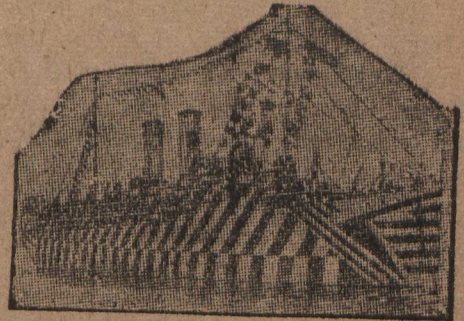
Cet appareil peut être attaché à n'importe quelle fenêtre; il est d'un fonctionnement parfaitement sûr et, à tout moment voulu, prêt à servir. La partie mobile est, au moment du danger, attachée à la pièce stationnaire. S'étant mis la ceinture de l'appareil, la personne menacée du danger n'a qu'à grimper sur le rebord de la fenêtre, tourner la grue, et se laisser tomber. La corde ne tardera pas à se tendre et à régler la vitesse de descente.

— o —

APRES L'ARMISTICE

Aux premières nouvelles de la signature de l'armistice, tous les navires alliés qui se trouvaient dans les ports ou en pleine mer s'empressèrent de pavoiser, en signe de réjouissance.

Le navire anglais que nous fait voir notre gravure se trouvait à New-York au



moment de la signature de l'armistice. La manière dont ce navire a été camouflé est un véritable chef-d'oeuvre de camouflage.

La guerre étant pratiquement terminée, la censure a permis de prendre une photographie du navire. Nous en offrons la première à nos lecteurs.

— : o : —

SALADE MATRIMONIALE

Il est incontestable que le mariage est une institution fort recommandable, et sans remonter jusqu'à feu Solomon, qui avait dit-



“Vous n'avez plus 20 ans, mais vous serez mon onzième mari, et je n'ai que 44 ans.”

On 600 femmes, il y a de nos jours, nous apprend la chronique quotidienne, des gens qui abusent vraiment du mariage et qui laissent loin derrière eux la légende de Barbe-Bleue. Ainsi, à New-York, madame Mary Spencer, docteur en médecine, s'il vous plaît, est rendue à son onzième mari bien qu'elle ne soit âgée que de 44 ans. Elle se maria la première fois, à quinze ans. Si Dieu lui prête vie jusqu'à 90 ans combien de maris aura-t-elle eus à ce moment ?

On rapporte le cas bizarre d'un citoyen américain qui s'est marié treize fois bien qu'il n'eût que douze femmes. La dernière fois qu'il s'est marié, il avait 84 ans, et il s'est aperçu qu'il venait de remarier sa première femme dont il s'était séparé avec un divorce.

Les journaux de Budapest nous apprennent récemment qu'un jeune homme de

89 ans était mort de chagrin parce qu'une jolie veuve avait repoussé ses avances. C'était le premier refus qu'il essayait bien qu'il eut épousé quinze femmes auparavant.

Jean Guay, un Français, de Bordeaux, est mort veuf l'an dernier, à l'âge de 101 ans, alors qu'il se proposait de se marier pour la dix-septième fois.

Madame Smith, une jeune veuve divorcée (!) de Providence, R. I., épousait l'an dernier son sixième mari, mais ce qui fut le plus curieux de l'affaire, c'est que quatre de ses ex-maris assistaient à son sixième mariage. Le numéro cinq voulait y assister comme les autres, mais le matin de la cérémonie il tomba malade.

— o —

UN PONT TRES ORIGINAL

Les indigènes de Kasmir, dans la partie nord des Indes, traversent la rivière Srinagar sur un pont suspendu d'une extrême simplicité.

La “structure” du pont consiste en un câble qui sert de promenoir et deux autres câbles qui servent d'appui pour les mains.



Nous ne conseillerons pas à nos élégantes ni aux personnes sujettes au vertige de s'aventurer sur une telle passerelle.

UNE CHAISE DE COIFFEUR PLIANTE

EN dehors des inventions pour détruire que la guerre nous aura apportées, il y en



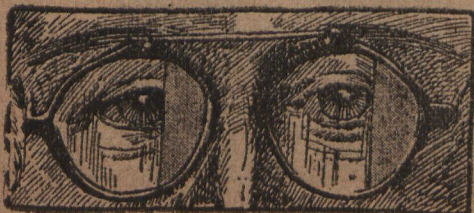
a d'autres plus humaines et dont nous aurons bénéficiés. Voici une chaise pliante inventée par un "figaro" du front et qui est appelée à rendre de grands services à nos barbiers de campagne qui sont trop pauvres pour pouvoir se payer les luxueuses chaises que nous avons dans les salons de coiffure de la métropole.

Cette chaise est légère; se replie sur elle-même et coûte excessivement bon marché.

Tout homme un peu habile peut la fabriquer à très peu de frais.

LUNETTES DE NUIT POUR CHAUFFEURS

ON vient de lancer sur le marché américain une nouvelle paire de lunette pour protéger le chauffeur en marche sur une route non-éclairée lorsqu'une automobile s'en vient en sens inverse.



Les verres de chaque lentille ont le côté gauche ingénieusement coloré de façon à ce que le chauffeur ne soit pas ébloui par les phares de l'automobile qu'il croise sur la route.

Des ressorts spéciaux permettent d'ajuster la partie colorée à tous les yeux.

CHAISE NOUVEAU GENRE

Voici un modèle de chaise qu'un enfant de 8 ans peut faire lui-même.

Elle ne comprend que quatre parties. Une pièce de bois de 12 pouces de large par 39 pouces de long, qui devra former le dossier et les "pattes" de devant de la chaise; une pièce de bois de 12 pouces de large par 14 pouces de long pour le siège et deux pièces triangulaires s'adaptant



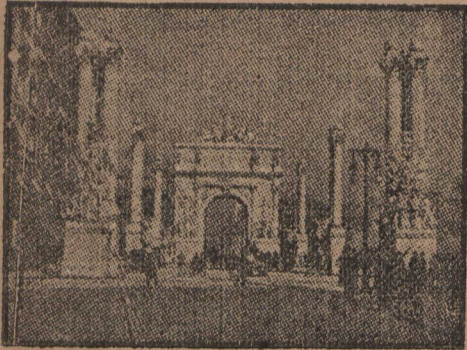
au siège et formant les pattes de derrière. La partie principale doit être inclinée à un angle de 40 degrés.

Il est étonnant de constater la somme de bien-être que l'on peut se procurer avec ce genre de chaise. Ceci est dû à l'angle d'inclinaison du dossier, qui permet au corps de prendre une position qu'il ne pourrait avoir que sur un fauteuil Voltaire ou sur une chaise Morris.

Ces chaises sont économiques, promptement fabriquées, fortes et durables, et très pratiques pour la villégiature.

LES MONUMENTS DE VICTOIRE

Au moment où toutes les nations du monde s'appêtent à célébrer la grande victoire du Droit sur la barbarie, il est bon de jeter un coup d'oeil sur les monuments que les peuples ont élevés pour célébrer les vic-



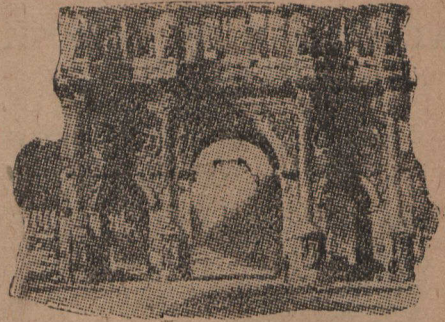
toires remportées jadis sur leurs ennemis. Au nombre des monuments de tous genres, le plus commun et le plus spacieux est sans contredit l'arc de triomphe. Nous mettons sous vos yeux les principaux arcs de triomphe du monde.

Arc "temporaire" de Dewey. Cet arc fut construit à New-York, sur la cinquième avenue, pour recevoir l'amiral Dewey,



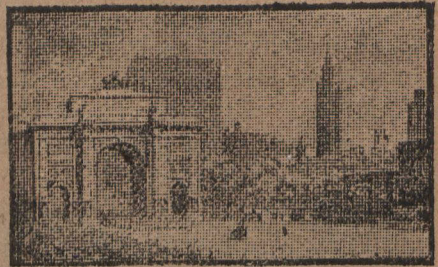
après sa glorieuse campagne. Cet arc avait cent pieds de haut et pesait au-delà de dix tonnes, quoiqu'il ne fut fait que de bois et de plâtre.

Voici l'arc de triomphe de Brandebourg, à Berlin. Bismark passa sous cet arc après avoir vaincu les Danois, les Autrichiens et



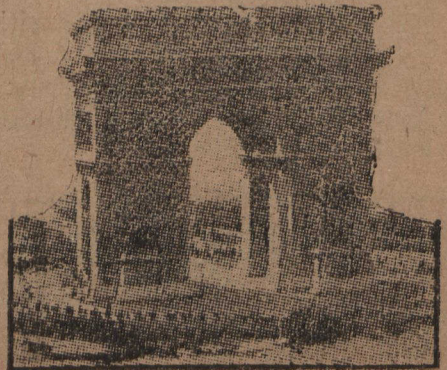
les Français. Avant la guerre l'empereur seul pouvait passer sous le portique central de l'arc.

Ce sont les Romains qui les premiers ont élevé des arcs de triomphe en l'honneur de leurs généraux. Celui-ci, l'arc de Constantin, fut construit en l'an 315 après J.-C. et est un des monuments les mieux conservés de l'ancienne Rome.



Arc de triomphe qu'on se propose d'ériger sur la cinquième avenue, à New-York, pour fêter le retour des armées américaines. Les plans sont de Monsieur Thomas Hastings.

Le plus grand et le plus beau de tous les

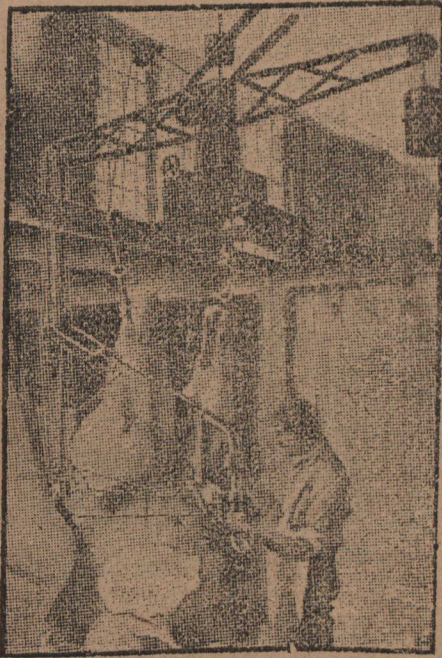


arcs de triomphe du monde est l'Arc de triomphe de l'Etoile, à Paris. Napoléon le commença en 1806 et il ne fut terminé que 10 ans après la mort de celui-ci. Le prix total dépassa la somme de 20 millions de dollars.

— : o : —

APPAREIL POUR DEPECER LE BETAIL

DANS les abattoirs, où on abat tous les jours des milliers de pores, de boeufs, de



moutons, de veaux, etc., il serait impossible de trouver la main-d'oeuvre nécessaire, si le travail se faisait avec des scies, des haches ou des couteaux ordinaire. Il a donc fallu avoir recours à des instruments spéciaux pour éviter les frais de main-d'oeuvre et gagner du temps.

Deux New-Yorkais, messieurs August et Karhan ont inventé un appareil à dépecer qui peut faire le travail de dix hommes dans la moitié moins de temps. Cet appareil peut être manoeuvré par un hom-

me sans expérience et donner les meilleurs résultats.

La lame est remplacée par une scie à ruban qui est mue par un moteur. Le boucher n'a qu'à guider la scie et le travail se fait de lui-même et beaucoup plus proprement qu'à la hache ou au couteau.

La vignette que nous reproduisons vous fait voir un ouvrier maniant l'appareil à dépecer.

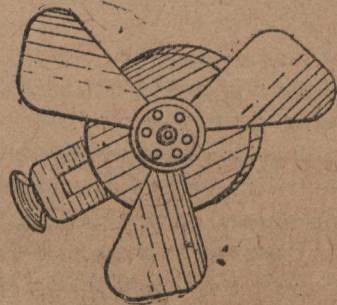
— : o : —

UN VENTILATEUR DE POCHE

Ce ventilateur de poche qui ne pèse que quelques onces, remplace avantageusement l'éventail ordinaire, généralement fragile et fatigant à manier.

Ce nouvel appareil se compose d'une petite boîte ronde de 4 pouces de diamètre, renfermant un système d'engrenages et de ressorts qui, actionné par un petit levier, fait mouvoir une hélice à trois pales ayant chacune 5 pouces de longueur.

Il suffit d'une petite pression sur ce levier pour faire fonctionner l'hélice qui,



par sa rotation rapide, crée un courant d'air des plus agréables.

— : o : —

Un homme "estime" sa fiancée au même point que son café ou sa liqueur préférée; un homme marié "aime" sa femme au même point que ses rôties du matin et son rasoir de sûreté.



POUR LIRE AUX ENFANTS A L'HEURE DU COUCHER



ANDRÉ ET LE SERPENT

André et ses deux frères vivaient avec leurs parents, en Russie, dans un hameau perdu d'un district forestier.

Or, André était un garçon peu sérieux qui passait la plus grande partie de son temps à dormir. Bien qu'il fût en parfaite santé et de constitution robuste, il était si foncièrement paresseux et propre à rien que tous ses voisins l'appelaient "André le Fainéant."

Quand il fut devenu un adolescent de vingt ans, grand et vigoureux, une épouvantable calamité s'abattit sur la région qu'il habitait: le soleil disparut entièrement à tous les regards et, tout le jour, il fit aussi noir qu'en pleine nuit. C'était, supposait-on, l'oeuvre d'un gros serpent qui haïssait tous les hommes et faisait tout son possible pour les persécuter et les faire souffrir.

A la fin, après que l'obscurité eut continué pendant plusieurs jours, les notabilités du village se réunirent afin de s'entretenir des tristes conjonctures présentes, et de voir comment on pourrait y remédier. Ils firent l'essai de toutes sortes d'enchantements et de sortilèges; mais l'obscurité persista. Finalement, ils décidèrent que quelqu'un devait aller tuer le serpent.

Mais qui envoyer? Les jeunes gens les plus braves et les plus forts se tenaient à l'écart et le village entier restait silencieux. Alors, à la clarté de l'unique chandelle qui brûlait dans l'hôtel de ville du village, les notables virent le corps membré du gros André se dresser du sol où il était accroupi à dormir: "J'irai tuer le

serpent", dit-il d'une voix ensommeillée.

Tous ceux qui se trouvaient là furent si surpris de voir André le Fainéant se proposer que, pendant un instant, personne ne souffla mot. Puis, se levant, le chef des notables dit: "Va, et que le sort te favorise, mon fils!" aux acclamations et aux applaudissements de tous les assistants.

André, alors, s'en retourna chez lui, et dit à son père qui était forgeron: "Fais-moi, je te prie, une massue qui pèse environ dix livres".

Le père fit la massue, et André s'en alla en plein champ. Là, il lança la massue en



DESSIN SCULPTÉ PAR M. J. B. LEFÈVRE

l'air et, la tête rejetée en arrière, attendit qu'elle tombât. La massue, dans sa chute, le frappa au front, mais la tête d'André était si dure qu'elle résista et que ce fut l'arme qui se brisa.

André en ramassa les morceaux, rentra chez lui, et dit à son père: "Fais-moi une autre massue, je te prie, deux fois plus forte que celle-ci."

Celle-là ne se brisa pas. "Voilà mon affaire, dit André; cela suffira pour tuer le gros serpent".

Il se mit donc en route à la recherche

de l'enchanteur, emmenant avec lui ses deux frères qui, sans avoir la même vigueur que lui, étaient beaucoup plus savants et plus ingénieux.

Rappelons-nous que le pays était plongé dans une obscurité complète; aussi les chevaux des trois hommes trébuchaient-ils souvent, ce qui forçait le petit groupe à aller très lentement, mais au bout de sept jours de voyage ils virent briller devant eux une lumière éclatante.

Cette lumière provenait de la hutte qu'habitait le gros serpent. Cette hutte, élevée au-dessus du sol, reposait sur de minces perches. Le long de l'une d'elles, André grimpa, et il se tint debout sur le rebord qui faisait le tour de la hutte. Il suspendit ses gants de fourrure à l'extrémité de la perche, et il dit à ses frères restés en bas: "Si mes gants laissent tomber des gouttes de sang, venez à mon secours." Puis il entra dans la hutte et attendit patiemment l'arrivée du serpent.

Au bout d'une heure d'attente, le serpent vint. Il était vraiment très gros et avait trois têtes. Il ne fut d'ailleurs aucunement surpris de voir André, car les serpents savent bien des choses; de plus, comme il était un enchanteur de première force, il appela à voix haute: "Viens ici, André, et mesurons-nous."

La lutte fut violente. André était plus fort que le serpent et, d'un coup de sa massue, le tua. Mais le serpent mort, il en revint un autre à six têtes; et André le tua de même. A peine était-il mort, qu'un nouveau serpent, à douze têtes cette fois apparut en sifflant et se précipita vers André. Mais ce dernier était à bout de forces, et bien qu'il fût parvenu à trancher neuf tête sur douze, le serpent n'en continuait pas moins à combattre avec autant d'acharnement qu'au début.

André commençait à se dire que la partie était perdue lorsqu'un corbeau passa en croassant. Le serpent l'appela: "Va vite dire à ma femme de venir sur-le-champ

pour dévorer cet homme qui m'attaque". Et André, de son côté, s'écria: "Va dire à mes frères de venir à mon secours", car bien que les gants qu'André avait suspendus au haut du mât laissent tomber des gouttes de sang, ses frères, au lieu de venir à son aide, dormaient profondément tous deux là où il les avait laissés.

Le corbeau partit à tire-d'ailes, et comme il haïssait le serpent, il s'en alla trouver les frères d'André, et se mit, en décrivant des cercles autour de leur tête, à croasser très fort, jusqu'à ce qu'il les eût complètement réveillés. Quand ils eurent entendu le récit du corbeau, les deux frères se hâtèrent d'aller au secours d'André, et après un combat prolongé ils finirent par tuer le serpent, dont ils abandonnèrent le cadavre au corbeau.



Et tout aussitôt, la lumière reparut sur la terre.

André et ses frères reprirent le chemin du retour; mais ils n'étaient pas encore bien loin, lorsque André se rappela qu'il avait laissé ses gants suspendus à une des perches qui servaient de support à la cabane du serpent; aussi, disant à ses frères d'attendre, il courut les reprendre.

En approchant de la cabane il entendit un bruit de voix, et il aperçut à l'intérieur de la hutte la femme et les filles du serpent en grand conciliabule. Il se dit que sûrement elles complotaient sa mort et celle de ses frères; aussi, se changeant en un gras chat, vint-il miauler piteusement à la porte. Les serpents lui ouvrirent, et tout en se léchant les pattes et en faisant mine

de faire sa toilette, il écouta toutes leurs paroles. Il apprit aussi l'intention des serpents de le tuer, lui et ses frères.

Quand il eut tout entendu, il s'esquiva sans bruit pour rejoindre ses frères. Tous trois poursuivirent leur route, et ils chevauchèrent sans interruption jusqu'à midi. Comme il faisait très chaud, ils commençaient à souffrir de la fatigue et de la soif, et voyant devant eux une verte prairie, ils sautèrent à bas de leurs montures. Les deux frères d'André se seraient volontiers étendus sur de beaux coussins qu'ils voyaient étalés sous des arbres, croyant que c'était une attention de quelque bonne fée, mais André savait que ce n'était qu'un piège tendu par la femme du serpent. Aussi, saisissant sa massue, il en frappa les coussins dont il sortit du sang qui coula sur le sol.

Les frères d'André, tout remplis d'effroi, ne demandèrent qu'à repartir, malgré la chaleur et la soif qui les torturait; mais lorsqu'ils aperçurent un arbre chargé de pommes d'or et d'argent, ils sautèrent de nouveau en bas de leurs cheveux, et auraient cueilli les pommes, si André ne leur avait pas recommandé de ne pas y toucher.

Ils repartirent donc, quand plus loin ils arrivèrent auprès d'une source dont l'eau paraissait claire et fraîche, au contact de la masse d'André, elle devint rouge comme du sang.

Or, les coussins, les pommes et la source n'étaient pas autre chose que les filles du serpent, qui, grâce à leur pouvoir magique, s'étaient ainsi métamorphosées afin de tuer André.

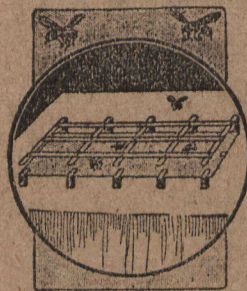
Mais bien que la massue d'André eût déjoué leur méchanceté, il fallait encore compter avec la mère. Cette dernière vint en rampant derrière les trois frères et, lorsqu'elle aperçut André, elle ouvrit les mâchoires de la terre jusqu'au ciel — on l'eût dit, tout au moins, — afin de l'avalier; mais André fut plus prompt qu'elle,

et, de toutes ses forces, il lança sa massue, dont le poids écrasa la tête du serpent et le tua.

Le pays fut de cette manière débarrassé du redoutable enchanteur, et redevint heureux et prospère, grâce au courage d'André qui jusque-là avait été considéré par tous ceux qui le connaissaient comme un fainéant et un propre à rien. C'est tout simplement qu'il lui fallait une tâche appropriée à ses aptitudes, et lorsque le sort voulut qu'elle se présentât, il ne faillit pas à la remplir.

— o —

PROTECTEUR POUR PAPIER ATTRAPE-MOUCHE



ON trouve maintenant des supports pour papiers attrape-mouches, destinés à empêcher que les rideaux, les nappes, les serviettes et autres linge-ries ne se souillent au contact de ces papiers gluants. Ces supports se composent de plusieurs bras métalliques protecteurs qui se croisent à environ 1 pouce au-dessus du papier attrape-mouches. Celui-ci est lui-même maintenu en place, en dessous, au moyen de petites pinces destinées à empêcher qu'un coup de vent ne le déplace et l'emporte à travers l'appartement.

— o —

Les hommes se placent dans deux catégories : ceux qui travaillent tellement qu'ils n'ont pas le temps de faire du sentiment; et ceux qui font tellement de sentiment qu'ils n'ont plus de temps pour travailler.

PHOTOGRAPHIE INEDITE AU CANADA DE DEUX POPULAIRES SOUVERAINS ALLIES

POINT n'est besoin de dire à nos lecteurs que la photographie ci-dessous est un instantané. Rien qu'à voir le roi Albert, de Belgique, en train de mastiquer la bouchée qu'il vient de prendre, et l'aide de camp de gauche, mordant à belles dents dans un sandwich, on comprend que leurs Majestés George V et Albert Ier n'ont pas eu connaissance du fait qu'un caméra officiel

les mouvements de mastication et auraient eu le geste plus raide, moins naturel.

Cette photographie a d'autant plus de valeur pour les lecteurs de la "Revue Populaire" que c'est la première fois qu'elle est publiée au Canada. Nous sommes particulièrement heureux d'avoir pu nous procurer cette exceptionnelle primeur où il est démontré que les chefs d'état de pays



George V et Albert Ier déjeunant en plein air, à Zeebrugge, avant l'armistice.

était braqué sur eux. Non que l'action de déjeûner sur le pouce, non loin des ennemis, en ayant pour unique table un truck de chemin de fer au repos à Zeebrugge, ait quelque chose d'avilissant en elle-même, au contraire, mais nous prétendons que les deux souverains, s'ils avaient su qu'ils posaient pour le monde entier, n'auraient pu s'empêcher de fixer un tout petit peu l'appareil. Il est même probable qu'ils auraient suspendu pour un instant

démocratiques n'est pas toujours besoin de tout le faste des cours pour accomplir une fonction normale et indispensable à la vie. Il est même probable que ce simple lunch, apporté dans un petit coffret, et dévoré au grand air, avec la musique des canons boches comme orchestre, dû paraître plus succulent aux deux Souverains affamés, que les plus riches festins accompagnés de toutes les rigueurs de l'étiquette. Remplaçons un moment les figures trop

connues des deux rois alliés par des figures moins connues, et le lecteur se croira tout au plus en présence d'officiers ordinaires des armées alliés. Autrefois, les souverains gardaient les insignes de la royauté, même dans les combats. L'ère de la démocratie a changé tout cela, et l'humble poilu sans le moindre galon a le droit, comme ses chefs, de regarder et parfois même de frôler ceux-là mêmes qui sont placés au sommet de la hiérarchie sociale. C'est l'égalité plus grande entre les hommes qui assurera la paix définitive du monde à laquelle nous aspirons tous.

—:o:—

POUR PESER LE POISSON



Un ingénieux appareil permettant de peser instantanément les poissons que l'on vient de prendre, a été imaginé par un fervent pêcheur à la ligne. Il consiste en une petite balance à ressort placée à l'extrémité d'une canne à pêche. Sur quelques pouces de longueur le bambou est évidé et remplacé par une

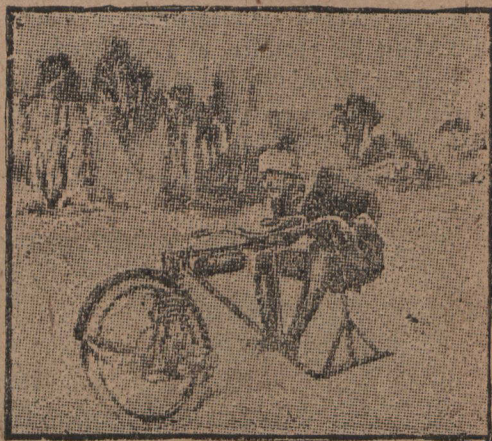
plaque transparente, à travers laquelle on aperçoit l'aiguille qui indique le poids du poisson fixé au crochet. Seul, ce crochet fait saillie à l'extrémité du bambou; tout le reste du système est disposé à l'intérieur et ne gêne nullement les mouvements du pêcheur.

—:o:—

Le bureau national d'hygiène, dans l'Argentine, a défendu aux jeunes filles du téléphone de travailler une heure de plus que le temps régulier.

MOTOCYLETTE POUR LES PATINS

Voici un nouveau genre de sport qui ne manquera pas d'intéresser les amateurs de sensations.



Une roue motrice pour les patineurs, inventée par un Suisse, Monsieur Thomas Avoscan, permet aux amateur du patins et de la motocyclette de combiner les deux sports en un seul.

Cette invention ne consiste qu'en un cadre ordinaire de bicyclette reposant sur une roue motrice et sur un patin unique.

Le conducteur s'assoit sur un siège placé à cet effet sur le patin. Le guidon est placé à l'extrémité du cadre, devant le siège; mais contrairement à la bicyclette si l'on veut tourner à droite il faut manoeuvrer à gauche; l'inventeur prétend que cela donne plus de stabilité à la motocyclette dans son mouvement tournant.

On a aujourd'hui, appliqué cette invention à l'auto, et il y avait quelques-unes de ces machines à Montréal, au cours du dernier hiver.

—:o:—

Le célibataire moderne fait l'amour avec une main sur son porte-monnaie et un oeil sur la pendule.

COMMENT DISPARAISSENT LES PETITS VEHICULES D'AUTREFOIS

Les pittoresques petits véhicules qui firent la joie de nos ancêtres, et dont quelques types se sont conservés en certaines localités jusqu'à ces dernières années, ont définitivement disparu. Les chaises à porteurs du XVIII^e siècle, dont quelques magnifiques spécimens, revêtus des plus riches dorures et ornés des peintures les plus délicates, se voient dans nos musées, étaient en-



Un petit véhicule en usage en Suisse.

core en usage dans quelques villes, à Orléans principalement, il y a une quarantaine d'années. Peut-être en trouverait-on encore le souvenir dans quelque coin perdu. Mais allez donc parler de chaises à porteurs, remorquées au pas lent et cadencé de deux conducteurs attelés aux portants par leurs "bricoles", quand le vélocipède file sur les pavés et que l'automobile roule à des vitesses vertigineuses! Les

sports nouveaux ont tué irrémédiablement les antiques et paisibles moyens de locomotion, comme le chemin de fer a tué la diligence, la vieille et respectable "patache".

Longtemps avait survécu une élégante petite voiturette dont le règne datait du roi Louis XIII, et qui, on ne sait trop pourquoi, avait reçu le nom de "vinaigrette". La vinaigrette n'était au fond qu'une chaise à porteurs montée sur roue, comme était, au dire des chroniqueurs, la chaise d'Isabeau de Bavière. La vinaigrette, et c'est là ce qui fait sa curiosité, était encore usitée à Beauvais il y a quelques années. Jadis florissante, elle n'existait plus du reste qu'à un seul exemplaire, conduit par son propriétaire, aidé de sa femme. Pendant que l'homme, attelé aux brancards, faisait progresser la petite roulotte, la femme se tenant en arrière, veillait au coffre, lui évitant les cahots. La vinaigrette ne prospérait plus, il faut le croire, malgré son joli coffre peint de jaune et les rideaux de mousseline de ses portières. On raconte qu'il y a une cinquantaine d'années, lorsqu'elles étaient encore nombreuses à Beauvais, elles eurent leur jour de triomphe, quand, dans une soirée donnée au château de Mouchy, les grandes dames de la cour du second Empire leur firent l'honneur de fouler leur marchepied, pour se rendre à la salle de spectacle.

La dernière vinaigrette de Beauvais a donc vécu, comme la dernière chaise à porteurs d'Orléans, comme s'en iront fatalement, dépassés et laissés en arrière par le progrès toujours en marche, les systèmes de locomotion anciens. Le mulet, dont les

joyeuses sonnettes accompagnaient l'ascension des hauts sommets, a fait place à la voie ferrée qui grimpe au flanc des précipices. Bientôt, on se rendra tranquillement — en ascenseur! — sur la plus haute cime de la Jungfrau ou du mont Blanc. Pauvre chaise à porteurs, infortunée petite voiturette, comment voudriez-vous résister à cette marche en avant!

Il est cependant de ces petits véhicules qui veulent vivre et qui, pour cela font quelques concessions. Tel celui que représente l'illustration ci-dessus, et qui est encore usité en certaines régions de la Suisse. Le porteur de Beauvais a cédé sa place à un cheval plus apte à grimper les routes montagneuses. Mais ce n'est là qu'un véhicule d'agrément, bon à quelque excursion et qui ne saurait oser se mettre en parallèle avec la fringante bicyclette ou avec la rapide auto.

Le monde est aujourd'hui à la vitesse. Tout ce qui ne se plie pas à cette loi doit disparaître. Et voilà pourquoi l'antique et charmante petite "vinaigrette" de Louis XIII n'est plus désormais qu'un souvenir. Ainsi il en sera un jour ou l'autre du curieux petit véhicule suisse représenté ci-dessus.

LE JOURNAL LE PLUS " GRAND " AU MONDE

Sait-on qu'il existe à Aix-la-Chapelle, où les Alliés viennent d'entrer, un musée des journaux, qui contient un exemplaire de tous les journaux publiés dans le monde?

Le plus grand de tous a paru en 1859 à New-York sous le titre de "Illuminer quadruple Constellation". Il a le format d'un billard, huit pieds et demi de hauteur et six de largeur. Il contient huit pages de treize colonnes.

Le papier de cette singulière gazette, qui ne doit paraître qu'une fois par

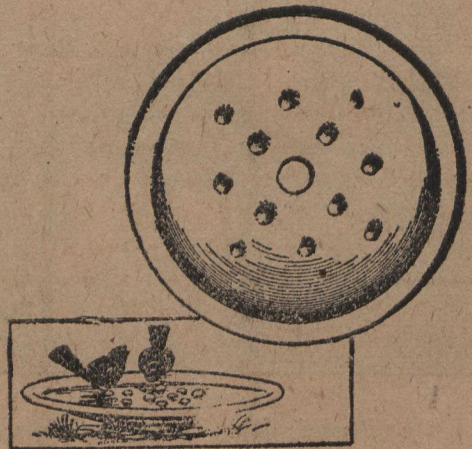
siècle, est très beau et très fort. On l'a tiré à 28,000 exemplaires et chaque numéro a été vendu au prix de 10 cents.

Le texte qui contient des gravures sur bois bien exécutées pourrait remplir un volume in-quarto de 400 pages. Ce journal ne contient pas d'annonces. On ne dit pas où l'on reçoit la "copie" pour le prochain numéro de 1959.

POUR LE BAIN DES OISEAUX

L'OISEAU ne restera pas durant des heures sur son perchoir en refusant de se baigner, si vous placez ce nouveau genre de bain dans sa cage.

Un inventeur qui a fait une étude approfondie des habitudes propres aux oiseaux, a démontré que dans le bain pour



oiseaux, formé simplement d'un bassin contenant de l'eau, l'oiseau, ayant une crainte instinctive du danger, se perchera seulement sur le rebord du bassin, et ne s'aventurera pas dans l'étendue d'eau. Il découvre, par contre, que si le bassin contient une projection d'eau visible pour l'oiseau et jaillissant légèrement au-dessus du niveau de l'eau, l'oiseau marchera ou volera dans la projection, et se baignera, totalement environné d'eau.

COMMENT SE FABRIQUENT LES TIMBRES - POSTE

Nous devrions dire comment se fabriquent les timbres, puisqu'il s'agit plutôt de faire parcourir au lecteur l'atelier que possède à Paris, boulevard Brune, l'Administration des Postes françaises. Mais d'une façon générale, la fabrication des timbres-poste s'exécute un peu dans tous les pays de la même manière. Tout au plus peut-on trouver que les timbres de certains pays, comme ceux des Etats-Unis, par exemple, ou de la Grande-Bretagne, sont autrement mieux gravés et plus agréables à l'oeil que les timbres français. Au point de vue de la fabrication, les procédés sont sensiblement identiques. Bien entendu aussi, nous occuperons-nous de la fabrication des cartes postales, cartes-lettres, enveloppes et bandes timbrées de toutes espèces, puisque sur ces cartes, enveloppes ou bandes, il faut que l'Etat imprime la petite vignette spéciale correspondant au timbre. Ce timbre a une valeur pécuniaire, celle de l'affranchissement du pli sur lequel il se trouvera apposé. Il certifie que la personne qui expédie ce pli l'a réellement affranchi avant de l'envoyer, autrement dit, a payé à l'Administration des Postes la somme d'argent voulue.

Il est donc indispensable que ces timbres soient faits dans des conditions telles que la fraude, la contrefaçon, soient impossibles, ou du moins tout particulièrement difficiles. Il faut qu'ils ne sortent des mains des représentants de l'Etat ou de l'Administration postale que pour passer entre les mains du public qui en a payé la valeur.

C'est pour faciliter son contrôle que

l'Administration des Postes et Télégraphes, en France, fabrique elle-même les timbres-poste. On pourrait parfaitement admettre que cette fabrication fût faite par des industriels quelconques; c'est ce qui se passe notamment pour les titres de valeurs mobilières et pour les timbres de bien des pays étrangers. La fabrication se ferait sous la surveillance de l'Etat, de façon qu'aucun timbre ne pût être détourné. Il est à remarquer, d'ailleurs, que c'est généralement dans les pays où la fabrication est confiée à des industriels, pour le compte de l'Etat, que les timbres sont le mieux faits; et nous ne disons pas seulement les mieux imprimés et les plus jolis; mais le papier, par exemple, en sera plus solide, au contraire du papier des timbres-poste français actuels, qui se déchire avec une déplorable facilité.

Quoi qu'il en soit notons tout de suite que chacun de ces timbres-poste que vend l'Etat lui revient à peu près à 20 centimes le mille; bien entendu, la valeur même du timbre-poste n'afflue pas sur le prix de fabrication, si bien que l'Etat gagne autrement sur les timbres de 25 centimes ou ceux de 50 centimes que sur les timbres de 1 centime. Pour les cartes postales ou les cartes-lettres, leur prix de fabrication est d'environ 2 fr. 50 le mille pour les premières et 5 francs pour les secondes. Le prix correspondant des bandes timbrées est de quelque 1 fr. 50 le mille, et celui des enveloppes timbrées de 4 francs environ.

Naturellement, ce qu'il faut d'abord pour fabriquer les timbres-poste, c'est du papier. Ce papier est fait de vieux chiffons,

Il est livré en feuilles de 493 millimètres sur 450; c'est l'industrie privée qui le vend à l'Administration, après une adjudication. On s'astreint à toujours le prendre en feuilles d'un format déterminée, de manière que sur chaque feuille il tienne un nombre également déterminé de timbres; ceux-ci ont en effet un format absolument régulier; de même la plupart des timbres-poste sont de dimension identique. L'avantage de ces feuilles de papier d'un format invariable, sur lesquelles les timbres vont s'imprimer en un nombre donné, est de faciliter étrangement le comptage et la

que l'on brûlera devant témoins. Suivant les diverses phases de la fabrication, on se livre au comptage. A l'établissement du boulevard Brune, il n'y a pas moins d'une centaine d'ouvrières qui sont ainsi employées à compter une à une les feuilles imprimées ou non. Chaque jour, l'agent responsable fournit aux ateliers, après poinçonnage, le papier nécessaire, et ce papier doit lui être rendu à l'état de feuilles imprimées ou en déchet.

Pour imprimer chacune de ces feuilles, il faut se procurer les figurines, les clichés successifs, aussi nombreux qu'il y aura de



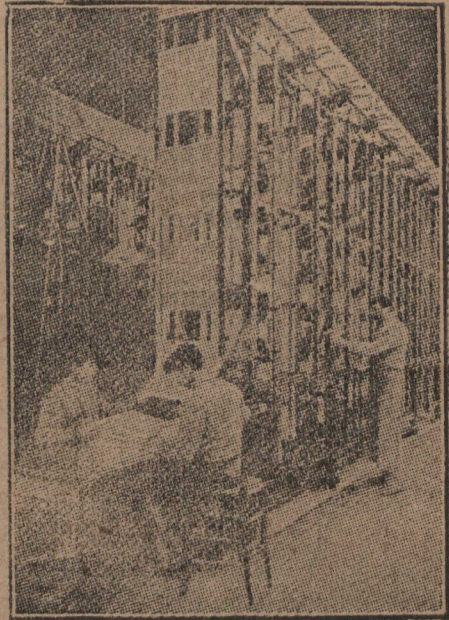
Graveur examinant à la loupe des clichés de timbres.

comptabilité. On sait, par exemple, que chaque feuille de papier reçoit ou doit recevoir 300 figurines, 300 timbres-poste, et il est immédiatement possible de voir s'il en manque quelques-uns, dont l'absence se révélerait par la forme irrégulière de la feuille. D'autre part, on sait qu'il est entré un certain nombre de feuilles de papier dans le magasin, qui doivent se retrouver finalement sous la forme de feuilles imprimées portant chacune le même nombre de timbres: feuilles en bon état que l'on livrera au commerce, celles en mauvais état

timbres imprimés sur une feuille. Il faut donc dresser le dessin définitif, le réduire aux bonnes dimensions, le graver, et en faire un cliché. D'abord un artiste, peintre ou dessinateur, est chargé de l'exécution de la vignette, qu'il dessinera à grande échelle. Ce dessin, sur lequel on a laissé en blanc, dans la cartouche que tout le monde connaît, le chiffre représentant le prix du timbre postal, servira, une fois réduit par la photographie aux dimensions voulues, à préparer des clichés pour les timbres de toutes valeurs. Ce n'est

qu'ultérieurement qu'on y gravera le chiffre correspondant à telle ou telle valeur. La première image obtenue est confiée à un graveur, qui en fait une reproduction fidèle sur bois ou sur acier. Cette reproduction est vérifiée par l'artiste auteur du projet, et on obtient finalement le poinçon primitif, dont on va prendre soit à la cire, soit au plomb, un certain nombre d'empreintes qui permettront d'en préparer des reproductions par la galvanoplastie. Sur chacune de ces reproductions, et suivant les diverses séries de timbres dont on a besoin, on fera graver par un graveur le ou les chiffres qui indiqueront en centimes la valeur même du timbre qu'il s'agira de tirer. Ce sont les poinçons-types: on comprend pourquoi ce mot, puisqu'ils sont de type distinct, suivant les timbres à exécuter. On va prendre à nouveau une certaine quantité d'empreintes en plomb de ces poinçons-types; on en groupera par exemple, 50 du timbre de 10 centimes que l'on assemblera en deux carrés de 25, dont une sorte de plaque formant un cliché d'impression pour 50 timbres. Et de cette plaque on fera, à l'aide de la galvanoplastie, une reproduction métallique qu'on appelle une coquille; coquille constituée d'une mince couche de cuivre, et à l'intérieur de laquelle on couchera du métal d'imprimerie, afin d'avoir un cliché suffisamment résistant, qui pourra d'ailleurs être retouché encore une fois par le graveur. Par des opérations analogues, on tirera cinq autres clichés du même genre, clichés de 50 timbres chacun, qui donneront une feuille de 300 timbres, ou plus exactement un cliché d'ensemble pouvant être disposé dans la presse et pouvant tirer 300 timbres en un seul coup. Quand ces clichés sont quelque peu usés, il est bien facile de les renouveler. On en prend des empreintes à la gutta-percha, qui servent à préparer une reproduction galvanoplastique destinée à de nouveaux tirages.

Nous devons dire que pour la commodité et le contrôle, on complète toujours le cliché par des mentions correspondant au millésime de l'année où l'impression se fait en même temps qu'à la date du jour, au numéro de la machine qui a servi au tirage, et à une lettre qui désigne le conducteur ayant dirigé le tirage. Quand à l'impression en elle-même, elle ne présente rien de bien particulier; on se sert le plus généralement de presses à plat. Les pres-



La machine à sécher les timbres.

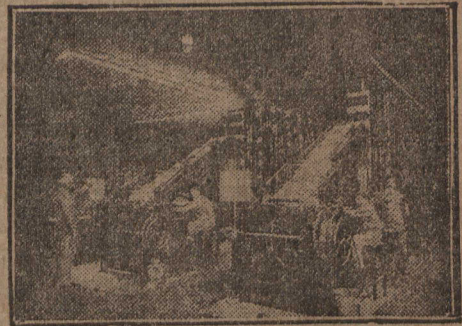
ses rotatives pourraient être employés aussi; il suffirait pour cela de se procurer des clichés cylindriques au lieu de cliché à plat. Mais ces presses rotatives ne donneraient pas assez de netteté aux petites figurines, et par conséquent permettraient des imitations, des falsifications plus aisées. Les machines à plat n'ont qu'une reproduction assez réduite; le fait est que chaque presse, avec ses quatre ouvriers, n'imprime guère que 3,000 feuilles par jour. Avant le tirage, du reste, il faut toujours procéder à ce qu'on appelle une mise en train, minutieuse et assez longue; on est

obligé de s'assurer que toutes les vignettes viendront bien sous la pression de la machine.

Dès que les feuilles de timbres sont tirées, il faut procéder à leur gommage, c'est-à-dire appliquer à leur verso une couche de gomme qui permettra ensuite de coller le timbre par simple mouillage. On emploie comme gomme ce qu'on appelle de la gomme du Sénégal, rendue liquide et composée suivant une formule spéciale. L'opération se fait à la machine : un cylindre tourne dans un bain de gomme, s'en imprègne, puis, par frottement, en enduit un autre cylindre, sur lequel vient s'appliquer la feuille à gommer. Quand cette feuille a fait une révolution autour du cylindre, et par conséquent s'est enduite sur toute sa surface, elle est saisie par des pinces mécaniques et portée au séchoir. Jadis, les feuilles, une fois gommées, étaient placées isolément une par une sur des claies et dans des cases très nombreuses d'un séchoir où circulait de l'air chaud.

Cela est très lent et très encombrant. Aujourd'hui, la feuille gommée est déposée sur une bande de toile animée d'un mouvement uniforme, et elle arrive au séchoir proprement dit. Celui-ci est constitué d'un grand cadre au bas duquel sont disposés une série de rouleaux. Sur ces rouleaux glisse continuellement la bande de toile qui a entraîné la feuille gommée, et sur laquelle cette feuille est maintenue. Cette dernière fait donc, à maintes reprises, un voyage de bas en haut dans le séchoir, et entre chaque circonvolution de la bande de toile se trouvent des ailettes qui agitent de l'air chaud. En dix minutes, la feuille a effectué un trajet de quelque 120 mètres, et elle est complètement sèche. Des apprentis peuvent alors les saisir à leur sortie du séchoir et les entasser sans inconvénient les uns sur les autres. Dans l'atelier du boulevard Brune, il y a trois appareils de ce genre qui fournissent chacun 6,200 feuilles par jour.

N'oublions pas une opération indispensable, la perforation des feuilles destinée à isoler les vignettes les unes des autres. Cette perforation se fait mécaniquement ; les feuilles sont présentées à la perforuse au nombre de cinq à la fois, et bien superposées les unes aux autres. Il faut, comme de juste, un repérage très exact des feuilles pour que les perforations ne viennent pas traverser la vignette au lieu de la séparer des voisines. Le précision n'est assurée par des cadres bien repérés, dans lesquels on loge les feuilles de timbres. On peut ensuite mettre les feuilles en paquet, après des comptages minutieux et doubles ; celles qui sont destinées à l'approvisionnement des bureaux de poste leur sont envoyées directement, au fur et à mesure de leurs demandes.



Nous avons fait allusion plus haut à la fabrication des enveloppes gommées ou non gommées, des bandes timbres, des cartes-lettres, des cartes postales ; nous aurions pu y ajouter les cartes-télégrammes, etc. Ces objets se fabriquent à peu près exclusivement de façon mécanique, mais naturellement sous la direction d'ouvriers ou ouvrières. Pour les enveloppes, par exemple, on imprime d'abord les feuilles de papier portant à la fois les mentions classiques que tout le monde connaît et, d'autre part, la petite vignette correspondant au timbre. Il faut que cette vignette soit correctement placée, la feuille ainsi imprimée devant être découpée mécaniquement,

et de manière que dans chaque feuille on trouve toujours le même nombre d'enveloppes non encore pliées. Les morceaux coupés de la sorte sont confiés à des ouvrières, qui les font passer dans une nouvelle machine chargée de les plier et de passer de la colle sur les bords. Le séchage de la gomme se fait dans un séchoir spécial ressemblant à ceux dont nous avons parlé pour les timbres-poste. Au sortir de la machine plieuse et gommeuse, un ouvrier dépose les enveloppes, dans ce but, sur une courroie porteuse qui les emmène dans le séchoir, d'où elles sortiront prêtes à être mises en paquets. Pour les bandes timbrées, la fabrication s'effectue de façon quelque peu analogue; bien entendu, le découpage est beaucoup plus facile, puisque la forme d'une bande est absolument régulière, et il n'y a pas besoin de pliage mécanique ensuite.

Au boulevard Brune, on fabrique aussi les formules de mandats-poste, de mandats-carte, etc., et là il ne s'agit plus que d'une impression ordinaire, qui nécessite tout au plus une surveillance spéciale, à cause de l'importance qu'il y a à ne point laisser se perdre entre des mains étrangères les formules postales destinées aux mandats, par exemple.

— o —

UN DICTIONNAIRE

LES réflexions suivantes d'Anatole France ne méritent-elles pas d'être lues, relues et conservées par nos lecteurs? Elles sont empreintes de lyrisme et du plus pur patriotisme:

“Je trouve, abandonné sur une table, un petit livre dont l'aspect honnête et modeste inspire des idées de travail et de devoir. Sévèrement vêtu de percale noire et de papier chamois, il porte la livrée traditionnelle des livres classiques. C'est un livre de classe, en effet, un dictionnaire.

J'ai la folie de ces livres-là. Je me suis bien souvent surpris à faire l'école buissonnière dans quelque grand dictionnaire touffu comme une forêt. C'est que les mots sont des images; c'est qu'un dictionnaire c'est l'univers par lettre alphabétique. A bien prendre les choses, le dictionnaire est le livre par excellence. Tous les autres livres sont dedans: il ne s'agit plus que de les en tirer.

“J'aime les dictionnaires: je les aime non seulement pour leur grande utilité, mais aussi pour ce qu'ils ont en eux-mêmes de beau et de magnifique. Oui, de beau! oui, de magnifique! Voilà un dictionnaire français, songez que l'âme de notre patrie est dedans toute entière. Songez, que dans ces mille ou douze cents pages de petits signes, il y a le génie et la nature de la France, les idées, les joies, les travaux et les douleurs de nos aïeux et les nôtres, les monuments de la vie publique et de la vie domestique de tous ceux qui ont respiré l'air sacré, l'air si doux que nous respirons à notre tour; songez qu'à chaque mot du dictionnaire correspond une idée ou un sentiment qui fut l'idée, le sentiment d'une innombrable multitude d'êtres: songez que tous ces mots réunis, c'est l'oeuvre de chair, de sang et d'âme de la patrie et de l'humanité. Je sens une tendresse profonde me monter au coeur devant tous ces mots de la langue française, devant cette armée de termes humbles ou superbes. Je les aime tous, ou du moins tous m'intéressent et je presse d'une main chaude et émue le petit livre qui les contient tous. Voilà pourquoi j'aime surtout les dictionnaires français”.

— : o : —

Il y a une grande différence entre le prix et le coût d'une chose; par exemple il y a le prix d'un baiser et le coût d'une rupture de promesse de mariage; le prix d'un mariage et le coût d'une séparation.

LA PUBLICITE EN AMERIQUE

LES Américains, qui sont passés nos maîtres dans l'art de la réclame, n'hésitent pas à dépenser des millions de dollars en publicité, c'est-à-dire à peu près ce que les grandes puissances européennes : Allemagne, France, Russie, Angleterre, Autriche, Italie et Espagne sacrifiaient à leurs armements.

L'*Advertising and Selling*, la grande revue de publicité des Etats-Unis, dit qu'il y a quelque vingt ans, on considérait comme tout à fait fabuleuse une annonce de \$3,000 de la fabrique de balances Fairbank et Cie, tandis que la fabrique de savons Sapolio affecte un crédit de mille dollars par jour depuis quelques années.

Certains grands magasins de détail de New-York n'hésitent plus à sacrifier quatre millions par an pour leurs réclames dans les journaux et cela paraît presque incroyable.

Un autre exemple des fastueuses dépenses engagées pour lancer et faire voler son nom sur l'aile de la Renommée, est celui de la maison S... B. et Cie, de Chicago (magasin de détail), qui répand dans le monde des catalogues pesant jusqu'à 4 livres et comportant 1,200 pages de texte à trois colonnes l'une. Elle doit déboursier la somme de \$600,000 chaque année, rien que pour les frais d'affranchissement de ce roi des catalogues.

La publicité est particulièrement chère dans les revues en Amérique, C'est ainsi, que le *Ladies Home Journal* de Philadelphie, qui tire à un million d'exemplaires, demande pour l'insertion des réclames, \$6 la ligne, ce qui met une de ses pages, vendue au détail, à \$6,000; mais lorsqu'une maison prend une page entière, ce prix est ramené à \$2,000. Il est une combinaison de trois journaux de modes publiés par le même éditeur, qui n'accepte de publicité que pour ses trois journaux à la fois et le prix des réclames est compté 7 dollars la ligne.

Et tous ces journaux ont parfois plus d'offres d'annonces que les pages spécialement consacrées à la réclame ne peuvent en recevoir.

Ce qui prouve qu'en Amérique, — comme en tous pays — la publicité n'est jamais payée trop cher, lorsque faite adroitement et intelligemment.

— : o : —

CIGARES EN PAPIER

ON a souvent parlé des multiples emplois du papier, avec lequel on fait des roues, des barreaux, des maisons, mais jusqu'ici il n'avait pas été employé à la fabrication des cigares.

C'était une lacune; elle est comblée. En effet, à New-York, on vient d'installer une usine qui réalise des bénéfices considérables en fabriquant du papier spécial pour la confection des cigares en question.

Voici comment on procède pour obtenir ces cigares d'une nouveau genre; on immerge des feuilles de papier dans des tubes remplis de jus de tabac provenant de la préparation du tabac ordinaire, puis on les soumet ensuite à des presses qui les coupent en feuilles naturelles, en même temps qu'elles impriment des nerveures destinées à parfaire l'illusion.

La côte seule manque à ces feuilles artificielles, ce qui leur constitue, d'ailleurs, une réelle supériorité sur les feuilles naturelles.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces cigares fumés par des amateurs ont été déclarés excellents.

— : o : —

Il n'y a rien de plus contrariant pour un homme que de s'apercevoir que la jeune fille, à qui il ne demandait qu'un tout petit *flirt*, est en train de lui donner beaucoup d'amour.

COSTUMES DE SCAPHANDRIERS POUR LES GRANDES PROFONDEURS



L'ATRAIT des bas-fonds sous-marins a toujours hanté les imaginations, et plusieurs aventuriers et amateurs de sensations ont perdu la vie, victime de leur curiosité ou de leurs désirs.

Jusqu'à présent, avec les costumes mis à la disposition des scaphandriers, nous ne pouvions guère descendre plus bas qu'à 100 pieds de la surface de l'eau, quelques

scaphandriers plus hardis et plus intrépides que les autres ont même atteint 150 pieds de profondeur, mais à cette profondeur il est prouvé qu'aucun homme ne peut faire le travail que l'on demande généralement à un scaphandrier. La pression de l'eau sur le corps est tellement forte que le scaphandrier ne peut se mouvoir qu'avec beaucoup de difficultés.

L'invention d'un nouveau costume inconnu jusqu'ici va probablement changer la situation actuelle.

En effet, on vient de mettre à l'épreuve un costume entièrement fait en aluminium. Les essais eurent lieu dans le Long Island Sound près de New-York, et deux fois durant le même après-midi, un scaphandrier est descendu à 212 pieds de profondeur. Ce qui donne le record du monde.

—:o:—

CHAÎNE DE CHAMPS D'ATERRISSAGE POUR LES AVIATEURS AMERICAINS ET CANADIENS

Les hommes-oiseaux Américains vont bientôt pouvoir faire de longs vols à travers tous les Etats-Unis et même du Canada, car on dit que le gouvernement canadien étudie actuellement la question. En effet, l'annonce a été faite tout récemment avec l'autorisation du Département de la guerre, qu'une chaîne de champs d'atterrissage pour les pilotes aériens est en voie d'achèvement dans l'étendue du Continent. Déjà dans quelques Etats, ces points d'atterrissage attendent les aviateurs; ils sont séparés par des intervalles de cent milles. Ces champs d'atterrissage commodes et sûrs seront pour les hommes de l'air, ce que les points de ravitaillement en eau pour les mécaniciens de chemins de fer ou les ports pour les marins. En outre

du pétrole et du gaz, la majeure partie des stations d'atterrissage offriront aux pilotes des abris, ainsi qu'un atelier de machinerie, des cartes géographiques, des cotes barométriques et thermométriques.

Les Etats de New-York, Pennsylvanie, Ohio, Illinois, le district de Columbia, la Georgie, le Texas et la Californie ont déjà installé des lignes de ce genre. L'Arkansas, le Mississipi, l'Alabama, Nouveau-Mexique et Nebraska seront également équipés très prochainement.

On prévoit que d'ici un an, un aviateur, avec un appareil de puissance ordinaire pourra faire un vol transcontinental sans difficulté ni inconvénients.

Un modèle typique de champ d'atterrissage a été pratiqué déjà en Angleterre. Il comporte quatre puissants "markers" c'est-à-dire des lumières d'exploration électriques (searchlights), un à chaque coin du champ d'atterrissage. Ces "markers" marquaient la position du champ et la rendent visible de très loin, 40 à 50 milles et plus.

En employant des lumières marqueuses de couleurs différentes pour chaque champ d'atterrissage, son nom et sa situation peuvent être immédiatement déterminés. Il n'y a besoin de colorer que deux des "markers".

Un autre système consisterait à faire paraître à des intervalles de temps périodiques, les initiales du champ, en caractère lumineux, par exemple N. Y. pour New-York, etc. Une flèche *Potts Arrows* sert pour le classement à droite ou à gauche des appareils atterrés. Une lumière rouge indique la limite du champ. Un observateur météorologique sera érigé sur certains champs. Les marques *Potts Arrows* et autres sont illuminées par des appareils électriques souterrains. La flèche est rouge, le croissant bleu.

—:o:—

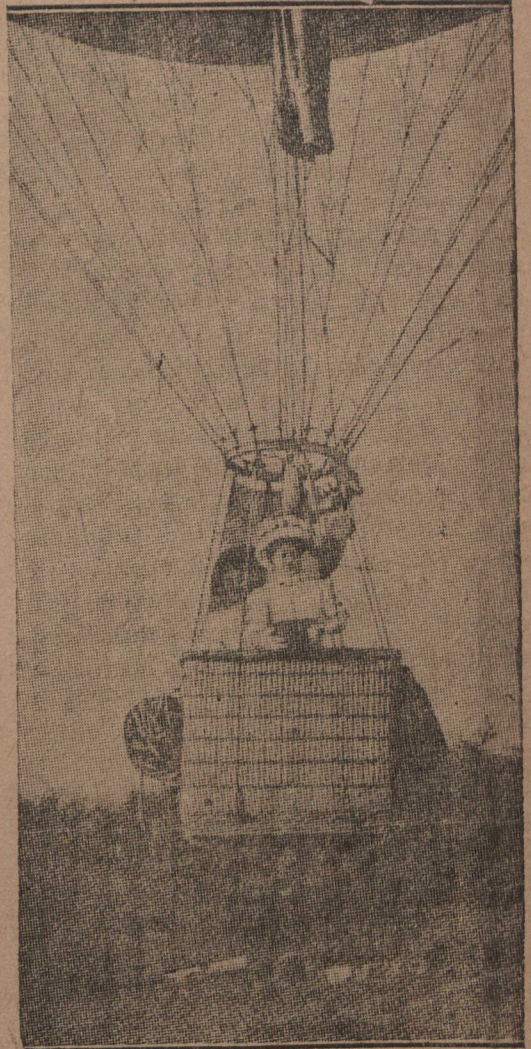
ASCENSIONS FEMININES

LE SPORT du ballon paraîtrait destiné à rester l'apanage des aéronautes masculins. On conçoit en effet qu'une dame, une jeune fille, se livrent à certains exercices même assez violents; on voit parfaitement la raquette de tennis ou l'aviron entre de petites mains; mais l'ascension en ballon libre, pour habituelle qu'elle soit, a encore des côtés mystérieux, impressionnants, et la direction d'un ballon comporte des aléas, des difficultés, des opérations manuelles dépassant en apparence les forces féminines. Cependant, depuis plusieurs années, depuis surtout que s'est fondé la gracieuse association de la *Stella*, il est devenu tout à fait commun d'assister au départ pour les régions éthérées de pilotes et de passagers qui sont uniquement des pilotes dames et des... passagères.

Au début, on crut volontiers que les membres de la *Stella* se proposaient surtout de faire du sport en conversation; mais la vérité est tout autre. Créée pour favoriser, sous toutes ses formes et dans toutes ses applications, le développement du goût et de la pratique des sports aéronautiques, la jeune société — une société de dames sera toujours jeune! — a déjà prouvé par maintes manifestations qu'elle entendait prendre son rôle au sérieux. Au même titre que l'*Aéro-Club de France*, la *Stella* délivre des diplômes de pilote à celles de ses membres qui ont effectué le nombre d'ascensions obligatoire; elle organise des concours, des fêtes en plein air, des conférences scientifiques. C'est un cercle où l'on travaille très sérieusement tout en se donnant les plus saines distractions.

Un des pilotes de la *Stella* nous disait récemment: "Ne croyez pas que nous envisagions nos départs avec la moindre appréhension. Certes, pour des mains fémi-

nines, il y a des manoeuvres un peu pénibles, et si le vent vient à s'élever, la question de l'atterrissage, toujours si délicate, se pose pour nous avec plus de for-



ce que jamais. Rentrer le guide-rope, sauter de la nacelle, se retenir aux branches quelque fois, ou bien retenir le ballon qui ne demande qu'à s'en aller, tout cela ne va

pas toujours sans quelques à-coups. Mais, d'une part, le plaisir si intense de l'ascension vaut bien quelque peine et, d'autre part, nous nous sommes sévèrement préparées aux aventures qui peuvent nous arriver. Aujourd'hui, on ne part pas en ballon au petit bonheur. L'ascension constitue une véritable science dont nous avons dû nous pénétrer et nous agissons suivant des principes établis solidement. Le ballon moderne est une vraie machine. Au départ, le lest l'équilibre à quelques grammes près. Tout est calculé pour que l'aérostat libéré s'élève, s'il en est besoin, d'un seul bond au-dessus des arbres ou des maisons et qu'aussitôt il se calme. Les ballons-pilotes nous ont fourni sur la direction du vent des indications précieuses. Trouvons-nous qu'en restant dans les couches inférieures de l'air, nous irons vers un endroit qui ne nous convient pas, montons. Plus haut, nous nous orienterons sans doute différemment. Le pilote a sous les yeux la boussole et la carte. Des points de repère certains, de nuit comme de jour, lui permettent de reconnaître sa route. Veut-on monter, un sac de lest est vidé sans dommage pour personne car à une certaine hauteur le sable fin s'éparpille dans l'air et aucun "terrien" ne s'en aperçoit. Veut-on descendre, un petit coup à la corde de la soupape; le gaz s'échappe, le lest étant là pour modérer la descente s'il le fallut.

"Près du sol le guide-rope agit automatiquement pour délester le ballon et permettre d'obtenir un atterrissage doux. Souvent on a un second câble plus court et plus gros, le serpent, qui touche terre, après le guide-rope et sert aussi de frein.

Voilà donc trois freins successifs, le lest, le guide-rope, le serpent. Nous en avons un quatrième, que nous appellerons le frein de secours. Avec un peu de brise, malgré guide-rope et serpent, le ballon est exposé à traîner. Le traînage fut autrefois la cause de graves accidents. Aujourd'hui nous recourons à la corde de déchirage qui nous

permet de découdre en quelque sorte un lé de l'étoffe du ballon, qui de la sorte ne fait plus voile et tombe en un instant. Le dégonflement par la soupape ne donne pas cet effet immédiat si utile et si rassurant.

"En principe un voyage en ballon ne doit pas être plus compliqué qu'une promenade ordinaire. Cependant des incidents peuvent survenir. On se laissera d'abord emmener beaucoup plus loin qu'il n'était prévu. A la descente, en pleine nuit, on trouve bien, au clair de lune, un bon terrain d'atterrissage, mais on n'a pas vu une clôture en treillage ou pire encore, en fil de fer barbelé! Une mare — oh! la mare stagnante! — vous guette sournoisement, et le plus prochain hameau — où d'ailleurs personne ne consentira à vous écouter — est à plusieurs milles. Dire qu'on ne passera pas parfois le reste d'une nuit à la belle étoile; qu'on n'aura pas un peu froid en montant trop haut, et qu'on ne laissera pas une jupe dans les broussailles serait exagéré. Mais c'est si bon de voyager dans l'air!"

J'écoutais, ravi, mon interlocutrice, et, parcourant une petite brochure sur la *Stella*, j'avais bien envie de lui rappeler que la société profite entre autres d'un prix, la coupe Max Brodsky, "à attribuer à la dame pilote d'aérostat qui aura enlevé, en ballon libre, au cours d'une année, en leur donnant le baptême de l'air, le plus de néophytes masculins"!

Il y a quelques années, la *Stella* avait au courant d'une kermesse enfantine organisé un concours de ballonnets emportant une carte postale. Trois cents globes, rouges, bleus, violets blancs, prirent ainsi l'air, aux applaudissements de la foule et il rentra une grande quantité de cartes postales. Celles-ci portaient la mention suivante: "La personne trouvant cette carte est priée de la mettre à la poste en indiquant son nom et son adresse ainsi que l'endroit où la carte a été découverte."

Il en revint d'Ambert dans le Puy-de-

Dôme, de la Sarthe, de la Nièvre, de Maine-et-Loire, de Saône-et-Loire. Trois mois après, un brave cultivateur en trouvait une dans les branches d'un cerisier!

Mais ce sont là jeux d'enfants. Les dames de la *Stella* qui ont commencé par le sphérique ont déjà abordé le dirigeable. Demain ce sera l'aéroplane, l'hydro-aéroplane... Demain? C'est peut-être déjà fait!

— o —

LE DÉPLACEMENT DES RUES EN AMÉRIQUE

Les déplacements de construction s'effectuent d'une manière courante aux Etats-Unis aussi bien qu'au Canada; mais l'élargissement sur la 12e avenue, à Chicago, qui consista à reporter tout un côté de la rue à 40 pieds en arrière, sur une longueur de 6,500 verges, est un tour de force exceptionnel.

Un certain nombre de maisons de construction solide ont été repoussées en arrière de la distance voulue pour occuper de nouvelles fondations, d'autres ont été démolies pour être reconstruites plus en arrière. Le nombre des immeubles déplacés atteint 301. Dans plusieurs cas, des ensembles de magasins, avec deux ou trois étages en pleine activité, ont été poussés lentement de leur position primitive à 40 pieds en arrière sous l'action de vérins. Pendant l'opération, un droguiste, dont la boutique était déplacée, fit remarquer que ses flacons ne remuaient pas sur les rayons.

Une maison à quatre étages avec divers magasins et appartements occupés fut transportée sans que les commerçants s'inquiétassent de la sécurité de leur commerce et de celle de leur famille. Une église entière, avec son clocher, fut déplacée. La durée des travaux ne dépassa pas dix-huit mois.

— :o: —

L'AMÉRIQUE PAYS DES POURBOIRES

QUI donc a dit que le maréchal Joffre, dont les Montréalais se rappellent la visite, n'était pas un auteur populaire? Il l'est, tout au moins aux Etats-Unis, où ses écrits sont plus recherchés que ceux de tout autre immortel.

Quand le maréchal Joffre partit pour l'Amérique, il engagea comme valet de chambre un domestique qui avait précédemment servi dans sa famille. Il ne fut pas question de gages, et c'est seulement au moment de son retour en France que le maréchal demanda à son fidèle serviteur combien il lui devait.

— Mais rien, M. le Maréchal.

— Comment, rien?

— Je suis bien assez payé par la petite fortune que je rapporte.

— Vous aussi, vous rapportez de l'argent! dit le maréchal, à qui l'on avait remis plusieurs millions pour soulager la détresse française.

— M. le Maréchal, il y a ici des tas de femmes charmantes qui désiraient voir votre appartement quand vous n'y étiez pas; pouvais-je leur refuser? Elles regardaient vos tables, vos bagages, vos plumes, votre encrier. Elles mettaient des fleurs partout; elles laissaient des livres ou des cartes en vous priant d'y écrire un autographe, ce que vous avez toujours eu la bonté de faire. Toutes ces Américaines ont été si reconnaissantes...

— Je comprends, fit le maréchal. Mais je serais curieux de savoir combien à peu près mes autographes vous ont rapporté?

— Eh bien! Je suis un peu embarrassé pour le dire à M. le Maréchal, mais ma fille aura une dot de \$5.000.

— :o: —

Quand il est bien rempli, le plus gros transatlantique rapporte \$120,000 de revenus comme prix de passage par jour.

LA PREPARATION, LA TOILETTE ET LE TRUQUAGE DES FRUITS

IL NE faudrait pas s'imaginer que c'est Dame Nature toute seule, qui nous fournit sans préparation spéciale les magnifiques fruits que l'on voit à la vitrine de nos grands marchands de primeurs ou de comestibles. Pour obtenir ces énormes poires à la peau intacte, ces magnifiques pommes aux couleurs éclatantes, on n'a pas idée des soins constants, des précautions, souvent des trucs, auxquels recourent les horticulteurs. Bien entendu, il faut tailler, pincer, éclaircir; il faut recourir aux engrais et aux insecticides; il faut protéger le fruit dès sa naissance contre l'attaque des insectes les plus divers, qui tantôt cherchent à le dévorer, tantôt essayent d'y loger leurs oeufs, leurs petits, pour leur assurer plus tard une bonne nourriture. Mais il y a des trucs curieux pour aboutir au développement du fruit qui sera souvent plutôt énorme que savoureux; il y a des précautions, des dispositifs innombrables pour préserver le teint du fruit et son apparence.

Dernièrement, M. Alphonse Blanchon signalait un procédé auquel on a recours assez souvent pour obtenir des poires ou des pommes énormes qui attirent l'acheteur par leurs dimensions, et qui feront l'étonnement des convives quand ils seront sur la table. Tout d'abord il faut ménager les forces de l'arbre et l'obliger à ne garder que peu de fruits sur chacune de ses branches: on n'en laissera qu'un ou deux, tout au plus trois; puis on introduira le fruit, quand il sera déjà formé, dans un bocal en verre blanc soutenu le long de l'espalier au moyen de pinces spéciales. On verse au fond du bocal une petite quantité d'eau, et on obture son ouverture à l'aide

d'un tampon de papier, qui laisse néanmoins pénétrer l'air pendant toute la croissance du fruit; il va falloir maintenir constamment une petite couche d'eau au fond de ce bocal. C'est une espèce de mise sous cloche. Le fruit absorbe l'eau, grossit invraisemblablement. Nous devons ajouter que le plus souvent il sera peu savoureux.

Très souvent aussi, pour donner de l'oeil au fruit, pour lui garder la finesse de sa peau, son coloris intact, on recourt à ce qu'on appelle l'ensachage. Il faut commencer cet ensachage dès que le fruit n'est pas plus gros qu'une noix, et le petit sac dans lequel on le placera, le mettra à l'abri des chocs, des piqûres de guêpes ou d'insectes; et les coups de soleil ne pourront pas le roussir. Et c'est seulement une quinzaine de jours avant le moment de cueillir et la maturité, qu'on déchirera le fond du sac pour laisser pénétrer directement l'air sur le fruit. Peu à peu ensuite on mettra le fruit plus largement à nu, et encore sans jamais se presser, en se guidant sur la température, sur l'ardeur du soleil et sur le reste. Et c'est ainsi que la peau du fruit, qui était demeurée blanc verdâtre, va prendre une belle teinte dorée qui fera venir l'eau à la bouche des gourmands.

N'allez pas croire que tout cela suffit; nous en passons. Cependant il est bon de savoir que, pour que le fruit ait de l'oeil, c'est-à-dire attire celui du client, l'horticulteur ou le marchand donnera à la peau du fruit en le frottant rapidement, mais doucement, en l'estiquant avec un morceau de laine douce, ou encore mieux avec un vieux foulard. On peut aussi modifier le goût et le parfum des fruits sans changer leur aspect: on les dis-

pose dans un local bien clos et où l'on fait évaporer des substances diverses qui sont généralement le secret des horticulteurs.

Signalons, avant de finir, un truquage des fruits qui est particulièrement innocent, et qui ne modifie aucunement leur goût, qui ne fait agir sur eux aucun pro-



duit chimique, mais qui leur donne une apparence tout à fait surprenante pour celui qui n'en connaît rien. On a dit, avec raison, que l'épiderme d'un fruit est comme une plaque sensible pour les rayons solaires, c'est d'ailleurs pour cela que, très souvent, comme nous le disions, on s'astreint à les enfermer dans des sacs pour

empêcher que le soleil n'agisse trop vite sur leur peau. Les horticulteurs profitent de cette particularité pour illustrer pour ainsi dire les fruits, pour tirer sur leur peau une sorte d'impression photographique: le mot n'est pas inexact, le radical de photographie signifiant action de la lumière. La belle photographie que nous reproduisons ici représente précisément une pomme d'un volume et d'une apparence respectables, sur laquelle on a tiré une photographie de manière à illustrer le fruit de la façon la plus personnelle. Le jardinier qui veut obtenir ce résultat, commence par prendre sur pellicule un cliché photographique, et, s'adressant à un fruit qu'il commence par abriter d'un sac de papier, jusque vers la moitié de septembre, pour lui garder la finesse de son épiderme, et pour empêcher le soleil d'y réagir; dès qu'il a enlevé le sac de papier, il colle le cliché sur la partie la plus lisse de l'épiderme du fruit. On se sert généralement comme colle, de bave d'escargot. Non seulement elle fait adhérer merveilleusement la pellicule, mais encore elle n'a aucune action sur l'épiderme du fruit. La lumière va agir à travers la pellicule photographique: par conséquent, de façon plus ou moins intense suivant les linéaments de la photographie, l'intensité des noirs et des clairs, et sur la pomme, on va obtenir une véritable épreuve positive de la pellicule et de la photographie. Nous n'exagérons donc pas en disant que la peau du fruit est comme un véritable papier sensible. Au lieu d'une photographie, on pourrait remplacer la pellicule par une vignette découpée dans du papier noir, et où l'on aurait ménagé des initiales par exemple, en les découpant à jour, mais dans une position renversée, pour que ces initiales viennent dans le bon sens du fruit. Voilà toute l'explication de la petite merveille d'horticulture que représente la photographie accompagnant ces lignes.

COMMENT ON PEUT S'AMUSER A BORD AU COURS D'UNE LONGUE TRAVERSEE

QUAND le *Titanic*, lancé à une vitesse de vingt-trois noeuds, eut donné de son étrave dans l'iceberg qui devait causer sa perte, aucun des habitants de cette admirable "ville flottante" ne se rendit compte de l'imminence de la catastrophe.

On cite même, comme preuve de cette quiétude qui allait être fatale à mille cinq cent trois des naufragés, un détail absolument typique: de nombreux passagers, après être montés sur le pont pour s'enquérir du choc qui avait ébranlé le navire, regagnèrent leurs couchettes, tandis qu'à la lueur des arcs électriques, des stewards, sautant sur des bicyclettes, s'amusaient à pédaler sur la piste aménagée sur un des ponts du *liner*.

Avec ses 46,328 tonnes, le *Titanic* était le plus grand vaisseau du monde entier, comme il était le plus luxueux. Tout y était aménagé en vue d'une existence aussi confortable qu'à terre. On y trouvait des appartements de millionnaires, composés de plusieurs pièces, salons, salles de bain, et qui assuraient la jouissance privée d'une partie du pont-promenade, en sorte que les heureux locataires étaient absolument isolés des autres passagers. Des arbustes et des massifs fleuris avaient transformé cette partie du pont en terrasses ou jardins suspendus. Il y avait un "Café parisien" avec tziganes; plusieurs gymnases; une piscine à la disposition des amateurs de natation; des bains turcs, des espaces réservés au tennis, au cricket, etc. On pouvait, sans trop d'imagination, oublier que l'on était en plein Atlantique et se croire dans quelque moderne caravansérail.

Telle était, avant la guerre, la grosse préoccupation des compagnies de naviga-

tion: faire des paquebots modernes de véritables lieux de plaisance.

A bord des navires anglais, c'était surtout aux exercices de plein air que l'on avait recours pour permettre aux passagers d'oublier la monotonie de la route.

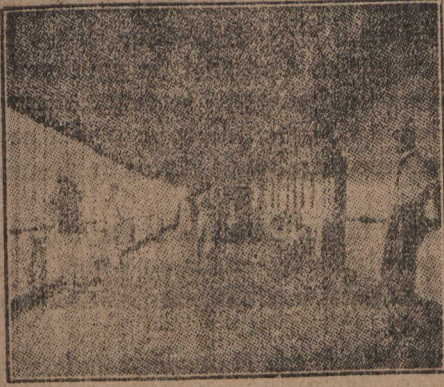
La plupart des sports en usage sur les paquebots britanniques étaient cultivés avec honneur sur les navires de guerre ou sur les navires marchands battant le pavillon de l'Union Jack, et cela, depuis des siècles. Certains d'entre eux ont trouvé leurs origines dans les sports ruraux des diverses provinces du Royaume-Uni. Sans



doute, quelques-uns de ces jeux ont dû subir des modifications pour se plier aux nécessités dictées par l'espace réduit du navire et par sa mobilité.

Il y a deux siècles à peine, ces sports offraient une très grande variété. Leur nombre en est fort réduit aujourd'hui, beaucoup d'entre eux ayant été délaissés en raison de leur caractère brutal. Ce sont, par exemple, les combats de taureaux qui prenaient place dans le "bull ring" que l'on trouvait dans chaque village de quelque importance: ce sont les combats de

coq, qui eurent, au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-neuvième siècle, une faveur si considérable. Ce sont les luttes et les "prize fights, matches de boxe autrement redoutables que les "con-



tests" d'aujourd'hui, parce que les pugilistes d'alors combattaient les poings nus, c'est-à-dire sans ces gants rembourrés qui, dans une certaine mesure, amortissent le coup.

Mais quelques jeux, comme la course au sac, la course à la chemise, la course aux pommes de terre, le "greasy pole", étaient tout indiqués pour la vie de bord.

Voici en quoi consiste la course aux pommes de terre. Un certain nombre de ces tubercules ont été rangés sur deux lignes, chaque pomme à une distance de trois pieds de la pomme suivante. Les deux concurrentes, qui partiront au signal donné, doivent arriver au but en ayant ramassé une à une toutes les pommes de terre qui se trouvent sur le parcours qui leur a été attribué. La première arrivée est proclamée victorieuse. Ce jeu offre souvent une variante et il est alors appelé "course à la cuillère"; les pommes de terre, au lieu d'être prises à la main, doivent être recueillies avec une cuillère, ce qui augmente quelque peu la difficulté.

Un exercice très en vogue et auquel le plancher du pont se prête fort bien, consiste dans le *pigdrawing*. Rien n'est plus simple. Un bandeau qu'on se met sur les

yeux et un morceau de craie suffisent. On s'assied par terre et il s'agit de dessiner, sans rien y voir, un cochon. Le tangage et le roulis du bateau, l'inexpérience de l'exécutant donnent naissance à des animaux dignes de l'Apocalypse et dans lesquels le bon saint Antoine aurait eu bien de la peine à reconnaître l'effigie de son inséparable compagnon.

Un autre jeu consiste à conduire, avec des ficelles, en guise de rênes, un concurrent dont les yeux sont bandés. La mer doit être particulièrement calme, pour réussir cet exercice, car on dispose sur le pont une série de bouteilles, fort rapprochées les unes des autres, et qui dessinent un sentier sinueux. Le conducteur doit parvenir à guider son aveugle sans que celui-ci renverse de bouteilles avec le pied.

Mentionnons encore un jeu féminin et qui consiste à enfiler des aiguilles. Les concurrentes sont assises sur une rangée de chaises et, au coup de pistolet, doivent s'efforcer de faire passer le fil dans le trou de l'aiguille avant leurs rivales, tâche que le vent et le roulis rendent parfois difficile.

Un autre exercice bien connu et qui se pratique à bord des navires de toutes les marines est le *tug of war*. Les hommes sont divisés en deux camps et chacun de ces camps doit s'efforcer d'entraîner un câ-



ble que le parti opposé retient de toutes ses forces. Lorsqu'un camp a perdu, le camp vainqueur est divisée en deux et la partie recommence. On arrive ainsi, par

l'élimination successive des vaincus, à la proclamation d'un champion.

Il y a une cinquantaine d'années, on pratiquait encore, à bord des grands voiliers et des navires de guerre, certains sports d'origine rurale.

Un sport traditionnel et dérivé, semble-t-il, des combats des *game cocks*, est le *cock fight* où le volatile n'entre plus en jeu qu'à titre de souvenir. Un cercle est dessiné sur le pont, à la craie, et deux concurrents y prennent place. Ils s'accroupissent sur les jarrets, sans s'asseoir à terre, repliant les jambes sur un bâton qu'ils serrent entre le bras et l'avant-bras, tandis qu'ils croisent leurs mains un peu au-dessous des genoux. Essayez ce petit tour de force et vous verrez que, dans cette position, il est difficile



de conserver son équilibre. Les deux adversaires s'élancent en sautillant l'un vers l'autre et, à coups d'épaule ou de tête, cherchent à se faire rouler mutuellement sur le sol. C'est parce que deux hommes, ainsi accroupis pour la lutte, rappellent les coqs de combat, que le nom de *cock fight* a été donné à ce jeu.

Le *pillow fight* est encore un sport très répandu. C'est la lutte à l'oreiller. La barre horizontale, sur laquelle les concurrents sont installés à califourchon, est assez élevée pour nécessiter les matelas placés sur le sol, en vue d'amortir les chutes. Et, naturellement, plus la barre est haute, plus les chutes sont amusantes. Un bon coup d'oreiller, administré sur la tête, arrive à

étourdir d'adversaire et à lui faire perdre l'équilibre.

Les transatlantiques modernes ont toujours deux ou trois ponts qui forment, en l'espèce, sauf le pont supérieur, des sortes de longues galeries, couvertes et fort larges. Grâce à cette disposition, il est facile, au moyen d'un filet ou d'un treillis métallique qui empêche les balles perdues de tomber à la mer, de constituer à bord d'excellents terrains de tennis ou de cricket.

Il nous faut maintenant parler d'un jeu fort populaire: les *quoits* ou palets. C'est le jeu de palet modifié pour les nécessités du bord.

Il est évident que le plancher du bord ne se serait pas prêté au lancement parfois dangereux de ces lourds palets. Un capitaine n'admettrait pas, non plus, que les passagers s'amussent à perforer le plancher du pont sous le vain prétexte d'y planter un *hob*. On a donc substitué des disques de cuir aux disques métalliques; et une cible, dessinée à la craie, remplace le *hob* primitif.

Une de nos gravures vous montre un amusant exercice de gymnastique, celui de l'homme pendu par les pieds. Le joueur a les pieds fixés par une corde attachée à un crochet, en l'air, et il doit, en se tenant continuellement à bout de bras, parvenir à se débarrasser des liens qui le retiennent.

En fait, un grand nombre d'exercices athlétiques peuvent être pratiqués à bord. Nous pouvons citer les concours de saut, de lancement de poids, etc.

Parmi les jeux où passagers et passagères luttent ensemble de ruse et d'adresse, il faut citer le *gingling match* qui est, lui aussi, un ancien sport rural. Comme dans le Colin-Maillard, les bandeaux sur les yeux jouent le rôle important, et ces bandeaux sont distribués à une vingtaine d'hommes répartis dans un étroit espace. Une passagère, qui se trouve au milieu

d'eux, s'efforce d'échapper à ses admirateurs aveugles, qui tous, essayent de la saisir et de l'embrasser. Le côté amusant de cet exercice est de voir un homme saisir un de ces concurrents et tenter de lui déposer un baiser sur les joues, croyant avoir affaire à la dame.

— o —

LE SORT DE LA FEMME DANS LE MONDE

LA femme est l'être du monde le plus indéfinissable. Parcourez toutes les nations qui habitent le globe, vous n'en trouverez pas deux qui en aient les mêmes idées.

En Afrique, la femme est une esclave faite pour ramper sous un maître. Dans les Indes, c'est une machine assez drôle, uniquement animée pour les plaisirs d'un magot. En Turquie, c'est un joli bijou, facile à perdre, qu'il faut par cette raison soigneusement tenir sous la clef, et dont au surplus on peut trafiquer. En Espagne, la femme est une espèce d'ennemi dangereux, qu'il n'est pas mal d'enfermer quelquefois; en Moscovie, une compagne malheureuse, qu'il est bon de battre de temps en temps; en Angleterre, une égale soumise, qu'on estime et qu'on aime; en Pologne, elle commande; en France, la femme est une divinité qu'on adore; aux Etats-Unis et même au Canada, la femme c'est la compagne qu'on respecte, qu'on consulte et qu'on aime. Elle est l'égale de l'homme.

— : o : —

UN PONT EN FIL TELEGRAPHIQUE

QUELQUE temps avant la pose du premier câble transatlantique, une compagnie américaine avait projeté d'unir l'Amérique du Nord et l'Europe par un fil télégraphique aérien, qui aurait passé des forêts du nou-

veau continent à la Sibérie en franchissant le détroit de Behring.

Les Indiens utilisèrent le matériel et en construisirent un pont pour franchir le difficile "canon" Butley, au nord-ouest de la Colombie britannique. Ce pont, rattaché aux arbres des deux rives, servit de passage à de nombreux chercheurs d'or. Mais, depuis, on a construit un pont moderne et solide, et, faute d'entretien et de soin, le pont indien en fil de fer finit par s'écrouler.

— : o : —

LE TASAJO

LES viandes de boucherie, exposés en tranches minces à un courant d'air sec et chaud, perdent assez rapidement la plus grande partie des 77 centièmes d'eau qu'elles renferment, pour ne plus retenir au-delà de 5 à 6 pour cent de leur poids; dans cet état, elles se conservent bien. Ce procédé s'applique en quelque sorte naturellement dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale, et l'on désigne sous le nom de *tasajo* le produit de cette opération de dessiccation.

Les quartiers de boeuf sont adroitement découpés, en très minces lanières. Les lanières enrobées de farine de maïs sont suspendues à l'air et exposées au soleil sur des traverses horizontales jusqu'à dessiccation presque complète. 100 parties de viande fraîche donnent environ 26 de *tasajo*.

Ce produit a une couleur foncée, et son odeur n'est pas désagréable. Les lanières flexibles sont enroulées sous formes de bobines. Ainsi, il se conserve longtemps sans altération sensible. Les nègres des mines d'or se nourrissent de *tasajo*; ils le coupent en morceaux, le laissent tremper dans l'eau qu'il absorbe par degrés en se gonflant. On chauffe progressivement et l'on obtient un bouillon fort appréciable avec un bouilli un peu dur, mais mangeable.

— : o : —

INVENTIONS BIZARRES ET BREVETS IMPOSSIBLES

ON aime assez volontiers à se représenter l'inventeur comme un homme d'imagination ardente, d'esprit vigoureux et dont toutes les attentions, toutes les activités sont indistinctement dirigés vers un seul objectif qui est justement l'invention faisant partie de ses recherches.

Pour mettre celles-ci à jour, l'inventeur ne recule devant aucun obstacle, ne ménage aucun effort, ne redoute aucun sacrifice.

Mais à côté de cet inventeur heureux qui voit le succès couronner ses efforts, il en est d'autres non moins passionnés bien que fatalement condamnés à ne connaître que des déceptions.

C'est que l'esprit d'invention n'éclot pas seulement chez des sujets possesseurs de solides connaissances. L'ingéniosité se manifeste aussi bien chez les ignorants que chez les hommes ayant acquis un savoir étendu.

Et c'est ainsi que l'on voit tant de gens même à notre époque, entreprendre de résoudre le problème de la quadrature du cercle ou chercher la décevante solution du mouvement perpétuel. Celui-ci, on le sait, consiste dans la réalisation d'une machine qui soit par elle-même son propre moteur, en d'autres termes, qui produise du travail sans consommation d'aucune sorte.

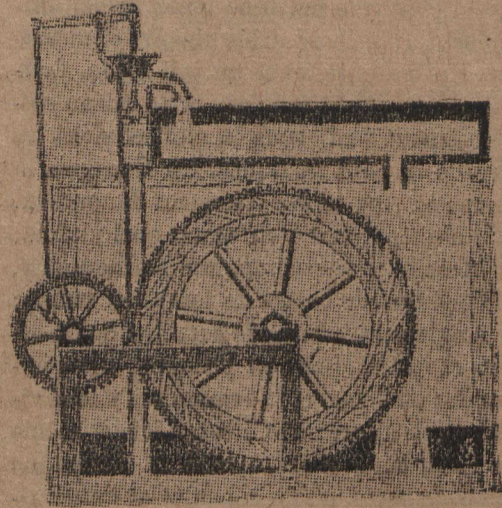
L'examen de quelques brevets pris pour des combinaisons destinées à réaliser le mouvement perpétuel le démontre à merveille.

Que dire, par exemple du dispositif suivant destiné à obtenir, estimait son auteur, la rotation continue de deux poulies

montées à roulement libre sur des coussinets fixés à un bâti vertical.

Sur la gorge passait une chaîne sans fin dont l'un des brins, grâce à des galets conducteurs devait effectuer un parcours sinueux. Etant ainsi rendu plus lourd, estimait l'inventeur malavisé, le brin sinueux ne pouvait manquer d'entraîner le brin vertical et du même coup de faire tourner sans arrêt les poulies.

L'expérience montra qu'il n'en était rien.

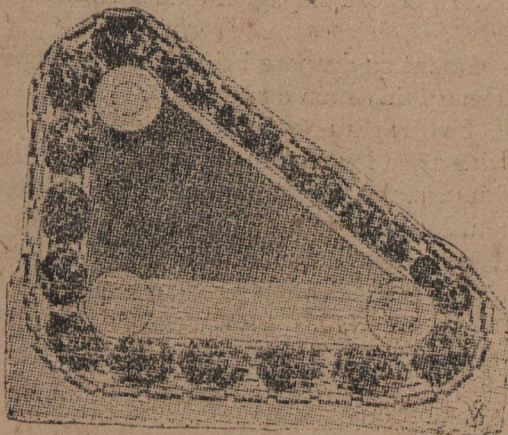


Conception au moins folle du mouvement perpétuel.

Un autre dispositif de réalisation fort séduisante ne résout pas davantage le problème.

En voici la combinaison; Sur la jante d'une roue tournant librement autour d'un axe horizontal, et en des points équidistants, sont fixés des bras articulés terminés par une sorte d'auget destiné à reco-

voir une bille pesante amené au moyen d'une gouttière convenablement disposée chaque fois que le bras articulé se trouve à prolonger le diamètre de la roue.



Un chimérique moteur à éponges.

Mais comme la force motrice représentée par des billes venant de pénétrer dans les augets est en réalité un peu inférieure et de signe contraire à celle nécessaire pour opérer le relèvement des billes parvenues au point le plus bas de leur course jusqu'au niveau de la gouttière, plus élevée nécessairement que le diamètre même de la roue, le coefficient de frottement, si réduit soit-il, le système s'arrête forcément et d'autant plus vite que sa construction est moins parfaite.

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, cette fois encore la conception si ingénieuse demeure improbante.

Une autre conception, en apparence fort ingénieuse, est celle de cet autre inventeur qui prétendait réaliser le mouvement perpétuel en utilisant l'écoulement d'un liquide d'un réservoir dans un autre placé à un niveau inférieur.

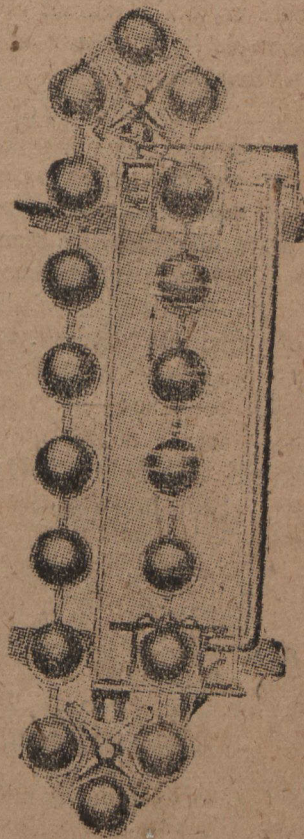
Le travail effectué par la chute de l'eau tombant du réservoir supérieur est employé à faire tourner une roue hydraulique qui, par un système de transmission facile à combiner, actionne une pompe

élévatoire. Celle-ci a pour mission de puiser l'eau dans le réservoir inférieur pour la remonter dans le premier.

Au début de l'expérience, est-il besoin de le dire, tout marche à merveille. Mais, comme la quantité d'eau élevée par le système élévatoire est notablement inférieure à celle ayant servi à actionner la roue hydraulique, le réservoir supérieur ne tarde pas à être vidé totalement et la pompe cesse de fonctionner.

Encore une fois, les résistances intérieures dont il n'avait pas été tenu compte sont venues ruiner les espérances de l'inventeur.

Une invention vraiment originale, quoique aussi peu pratique, est celle du moteur à éponges.



Le principe d'archimède appliqué au mouvement perpétuel.

Celui-ci est constitué par une chaîne d'éponges surmontée d'une seconde chaîne de poids lourds. Le tout est enroulé sur un bâti dont la section figure un triangle rectangle et portant à chacun de ses sommets une poulie folle. Ce système, dressé verticalement, plonge dans un bassin rempli d'eau. En raison de cette disposition, comme le montre notre figure, dans la portion immergée les éponges peuvent librement se gonfler d'eau, puisque la chaîne pesante tend à s'écarter d'elles. Au contraire, dans la portion correspondant à l'hypoténuse du bâti triangulaire, les poids viennent exprimer les éponges qui de ce fait se trouvent notablement allégées.

En ces conditions, estimait l'inventeur à courte vue, l'équilibre ne pouvait manquer d'être détruit et les éponges mouillées du côté vertical devaient se déplacer sous l'action de la pesanteur et entraîner tout le système.

Celui-ci, est-il besoin de le dire, n'a jamais fonctionné.

Mais, en voici assez avec les inventions relatives au mouvement perpétuel, inventions éclosant en général, a remarqué Arago, avec la venue du printemps.

Aussi bien, les inventeurs s'adressent-ils à beaucoup d'autres "dadas".

—:o:—

LE PLUS VIEUX DRAPEAU DU MONDE

Le drapeau national le plus ancien du monde est, prétend-on, ou la bannière au dragon de la Chine ou le drapeau au chrysanthème du Japon.

Le premier date de plusieurs périodes et le dernier remonte à la présente dynastie du Japon, qui est la plus ancienne du monde.

Parmi les drapeaux nationaux Européens, celui du Danemark, croix blanche de St. Georges, sur fond rouge, est le plus

ancien, datant depuis 1219. C'est l'unique contrairement aux autres bannières, drapeaux ou étendards européens, qui n'ai subit aucune transformation.

Le drapeau Espagnol date seulement de 1785.

Quant au drapeau britannique il n'a pas changé de dessin depuis 1801.

Le drapeau étoilé américain est plus vieux que le drapeau de John Bull. Washington fut le premier qui soumit le plan du drapeau qu'il fit exécuter par Betsy Ross, un tapissier de Philadelphie. Il fut définitivement adopté comme drapeau national en 1777, qui est resté le même de nos jours.

—:o:—

UN PARC AUX SERPENTS

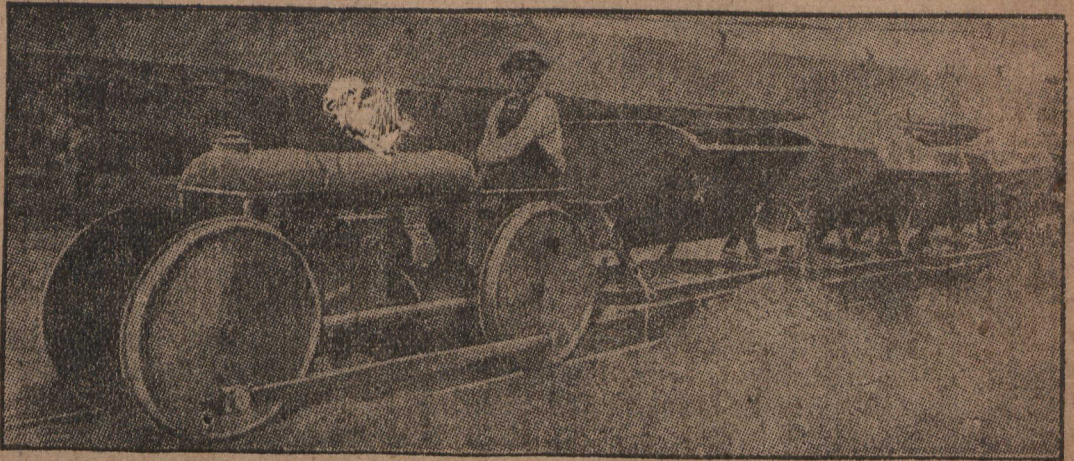
Il existe dans la ville de Butanta, au Brésil, un jardin qui fait peur au public promeneur. Ce jardin établi exclusivement pour des fins et recherches médicales, est rempli de serpents dont on extrait de leur venin, du sérum spécial pour la guérison des morsures de ces mêmes bêtes.

Ce parc occupe une superficie de 700 acres de terre et est entouré d'un mur et d'un fossé rempli d'eau; des repaires ou abris y sont dissimulés et servent de refuges à ces reptiles.

Un autre parc semblable est établi plus loin pour la seule fin d'étudier les habitudes, nourritures et méthodes pour échapper aux attaques de ces animaux venimeux que l'on y élève en quantité de différentes espèces.

Le sérum que l'on retire de leur venin, est envoyé gratuitement, en tubes, aux différents hôpitaux, municipalités et dispensaires pauvres de la ville. Ce dernier est également vendu à un bas prix en échange de serpents vivants.

—:o:—



NOUVELLE LOCOMOTIVE AUTOMOBILE D'UNE CAPACITE DE VINGT TONNES

CONSTRUITE sur le même plan que les tracteurs agricoles Ford, on vient d'inventer une locomotive automobile industrielle d'une capacité de vingt tonnes de traction. Le moteur est du même type que celui du tracteur agricole Ford, et la seule différence pratique se trouve dans les disques pleins en acier des roues. Dans le tracteur agricole les roues sont à jantes ou rayons. Tout l'appareil n'a que quatre puissantes roues, bien que toute la force de traction ou de poussée soit localisée exclusivement dans les roues d'arrière. Bien qu'encore peu employée dans le commerce, cette locomotive, à cause de son peu de dépense — chauffage au kerosène — est appelée à rendre d'immenses services à l'industrie. Elle remplace avec avantage une locomotive, pour les charges plutôt légères et occasionne, avec autant d'efficacité et une dépense minime, un service absolument satisfaisant. Plusieurs de nos grandes industries canadiennes sont sur le point de s'en servir.

— : o : —

LE PEUPLE D'ISRAEL

UNE statistique officielle nous apprend que le nombre des Israélites disséminés sur le globe atteint environ 11,081,000 individus. Sur ce nombre, l'Europe en renferme 8,784,900, l'Amérique 1,566,000, l'Afrique 354,000, l'Asie 342,000, l'Australie 17,000.

En Europe les Israélites se répartissent ainsi : 5,100,000 en Russie, 2,100,000 en Autriche-Hongrie, 600,000 en Allemagne, 400,000 dans les Balkans, 250,000 en Grande-Bretagne, 105,000 en Belgique et en Hollande, 80,000 en France, 40,000 en Italie. Comme grandes colonies, il faut citer New-York avec 700,000 de ces individus, Vienne avec 130,000, Berlin avec 95,000, Londres avec 80,000 et Jérusalem avec 30,000.

LE MOT YANKEE ET LE "BE-JOU" INDIEN

Voici l'étymologie de ce mot, recueillie sur les lieux mêmes, par M. H. Marmier, de l'Académie française :

« Les Indiens du Massachussets, essayant de prononcer *english*, disent *yan-ges*. De là le terme de *Yankees*, que les Hollandais, établis sur les rives de l'Hudson adoptèrent pour désigner dérisoirement leurs ennemis, les colons britanniques de la Nouvelle-Angleterre. On l'applique généralement aujourd'hui aux Etats-Unis ».

L'origine du mot est donc une corruption grammaticale, qui serait devenue ensuite un terme de raillerie, analogue au mot *goddem* pour désigner les Anglais, pendant les guerres du premier Empire.

Autre détail curieux :

L'exclamation gutturale "be-jou", salutation habituelle de tout "peau-rouge" à l'approche d'un "pale-face" vient de "bon-jour".

Les trappeurs canadiens et les Pères Jésuites parcoururent, longtemps avant l'occupation anglaise, les rives du Saint-Laurent, le bassin des "Grands Lacs" et la vallée du Mississipi; ils surent gagner, jusqu'à un certain point, l'amitié des nomades et laissèrent quelques traces parmi ces peuples disparus.

LE BON BILLET

UN curieux incident s'est produit dans un village de Palestine, au moment où les troupes britanniques approchaient d'une région qu'elles allaient soumettre à leur autorité.

Une députation indigène sortit du village et vint à la rencontre de l'armée britannique. Le chef de la députation demanda une entrevue avec le commandant an-

glais. Au cours de la conversation, qui fut empreinte de la plus grande cordialité, il revendiqua, pour les indigènes, l'honneur et le droit d'être traités avec bienveillance par les troupes britanniques, et à l'appui de ses respectueuses réclamations, il produisit un document constatant l'attitude parfaite de la population indigène, la dernière fois que leur village avait été visité par les troupes européennes.

Le commandant anglais lut le document avec le plus vif intérêt; une surprise émue se traduisit sur les traits de l'officier britannique, à la fin de sa lecture; le certificat était signé... Napoléon Bonaparte.

LE PLUS GRAND TUNNEL DU MONDE

Le tunnel du Simplon, le plus grand tunnel du monde, fut terminé en 1905. Il mesure douze milles et demi et met la France et la Suisse en communication directe avec Milan, en Italie.

Le tunnel du Simplon est appelé à perdre la suprématie quand le gouvernement canadien mettra à exécution son projet de tunnel sous les Montagnes Rocheuses, à la passe de Kicking Horse. La partie orientale de ce tunnel de 16 milles, sera dans l'Alberta et la partie occidentale dans la Colombie Anglaise. Ce tunnel aura par conséquent trois milles et demi de plus que le Simplon.

Un des tunnels les plus merveilleux du globe est sans contredit le tunnel du Trans-Andes, dans l'Amérique du sud. Il relie l'Argentine au Chili. Sa longueur totale n'est que de cinq milles, mais il surpasse tous les autres par son altitude étant situé à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

INSTRUMENT DE MUSIQUE COMME ON EN VOIT PEU: L'AUXÉTOPHONE

BIZARRE assurément en est déjà l'apparence extérieure : à côté d'un violoncelle, relié à lui par un tuyau, où l'on n'aperçoit aucune embouchure ; le cor étant d'ailleurs de proportions gigantesques.

En fait l'instrument encombrant et peu en vogue, qui porte ce nom déjà bizarre d'auxétophone, est précisément ce qui paraît le moins dans la photographie ci-contre : c'est l'espèce de petite boîte dont nous allons indiquer le fonctionnement, et qui se trouve sur la table même du violoncelle ; l'immense cor n'est qu'un accessoire pour ainsi dire, bien que ce soit grâce à lui que se multiplient, s'amplifient les sons, les vibrations du violoncelle.

L'instrument en question est dû à M. Parsons, l'inventeur célèbre des turbines à vapeur. C'est de ses ateliers de Newcastle que sont sortis les documents permettant de parler de cet instrument de musique nouveau.

L'auxétophone n'émet par lui-même aucun son ; il est sous l'influence des vibrations d'un instrument de musique principal, qui est ici le violoncelle ; il pourrait être tout aussi bien mis sous l'action des vibrations d'un phonographe ; et il transmet ces sons dans des conditions particulières, en les renforçant, au puissant cor, qui est lui-même amplificateur et donne une puissance extraordinaire à l'instrument primitif, violoncelle ou phonographe, piano ou autre ; en assurant beaucoup plus de richesse aux sonorités fournis par cet instrument, en rendant plus saisissables les harmoniques, comme dirait un spécialiste ; en permettant de mieux saisir les notes hautes : en produisant dans les passages piano et surtout pianissimo, une expression tou-

te particulière où les sons prennent une distinction surprenante.

Pour que l'auxétophone joue son rôle, transmette au cor amplificateur les vibrations musicales sortant du violoncelle, dans l'exemple que présente notre vignette, il est nécessaire d'avoir une source produisant l'air comprimé et l'envoyant sous la forme de vibrations musicales au cor.

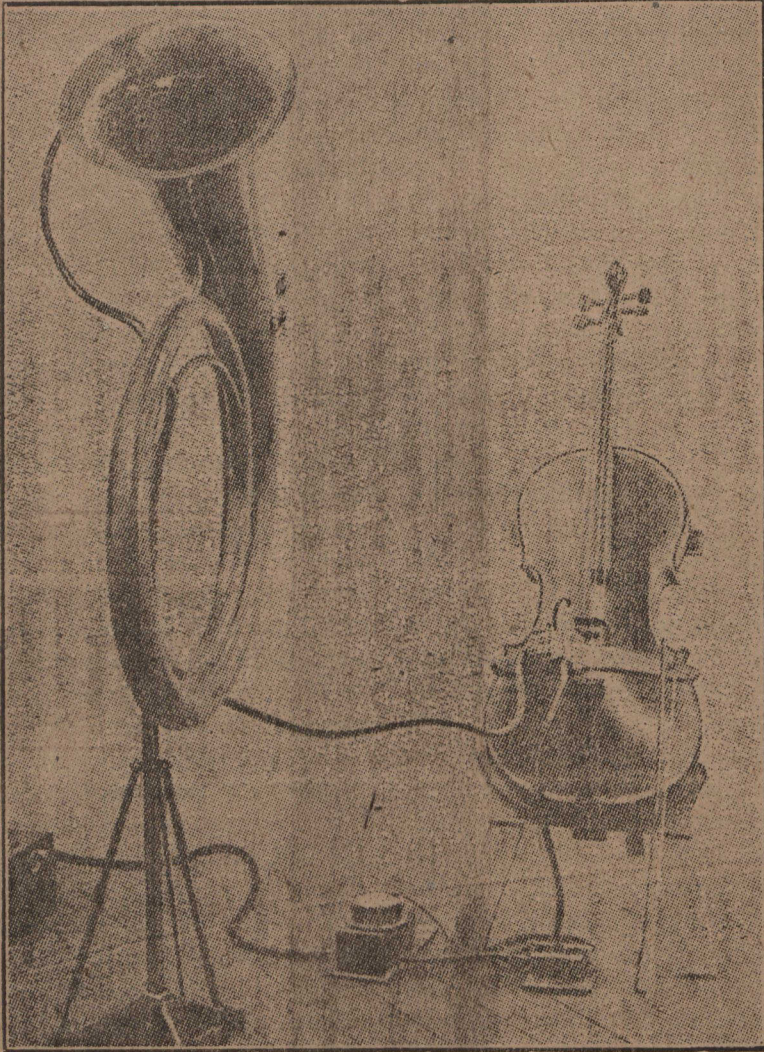
Cet air comprimé peut être fourni par un cylindre en contenant, ou par un petit appareil de compression spécial. Le courant d'air qui sort du réservoir d'air comprimé, est commandé par une petite pédale que le musicien jouant du violoncelle a sous le pied, et grâce à laquelle il peut moduler l'écoulement de cet air comprimé ; aussi bien celui-ci, avant d'arriver à l'appareil placé sur le violoncelle, traverse un manomètre qui renseigne immédiatement l'exécutant sur la pression d'air dont il dispose, puis un petit filtre qui arrête toutes les impuretés qui pourraient se trouver dans cet air ; les poussières notamment seraient susceptibles de détériorer l'auxétophone. Ce dernier est fixé sur la table du violoncelle par l'intermédiaire d'une sorte de traverse ; traverse maintenue par deux tiges dotées de petits écrous, qui prennent appui en dessous de l'instrument.

Quant à l'auxétophone lui-même, il est constitué essentiellement d'une sorte de petit peigne en aluminium ; peigne à dents multiples qui jouent le rôle d'une série de petites soupapes. Ce peigne est articulé de telle manière que chacune de ses dents peut vibrer, et par suite se trouver à une distance variable d'une fente correspondante ménagée dans la petite boîte à laquelle arrive l'air comprimé.

Plus les dents sont loin des fentes, plus grande est la quantité d'air qui passe. Or, si l'on regarde de près l'illustration qui accompagne cet article, on verra que ce peigne en aluminium est relié au chevalet de l'instrument par une tige, en aluminium elle-même. Donc, les vibrations mu-

peigne d'aluminium. Et c'est ainsi que l'air comprimé arrivant dans la boîte, passant sous les lames, sera admis en quantité plus ou moins considérable dans le cor, sous la forme de véritables vibrations sonores.

On voit donc qu'en somme les sons qui



L'auxétophone prêt à fonctionner.

sicales du violoncelle se transmettent sous forme de vibrations également dans ce chevalet. Elles vont agir sur la tige métallique, la faire réellement se déplacer dans un sens ou dans l'autre, en actionnant le

sortent de ce cor sont absolument analogues à ceux qui sont émis par le violoncelle; mais ils sont beaucoup plus riches, beaucoup plus volumineux. Et, dans de multiples concerts, en Europe, on a jadis

présenté cette association bizarre d'un violoncelle ou d'un autre instrument musical, et d'un véritable instrument à vent, donnant à l'auditoire l'impression d'un ensemble musical qu'on n'avait jamais encore entendu. En somme le musicien jouant sur le violoncelle, et qui est obligé d'autre part de surveiller son manomètre, de diriger la compression de l'air et son admission dans l'auxétophone, est bien un peu devenu un mécanicien avec cette combinaison; aussi a-t-on trouvé cet instrument trop compliqué en dépit de ses qualités amplificatrices.

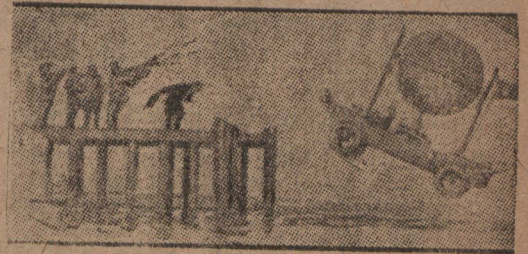
— : o : —

INVENTION POUR MARCHER SUR L'EAU, SUR TERRE ET DANS L'AIR

MARTIN Jelalian, cet inventeur qui a trouvé un procédé pour marcher sur les flots "calmes", en se faisant soutenir sous les aisselles par un ballon, que nous signalons aux lecteurs, dans une autre page de la "Revue Populaire", n'est qu'un enfant comparé à l'Autrichien Mitro Wozny, de Cuyahoga, Ohio, E.-U. Ce dernier a fait récemment l'expérience d'une invention encore plus abracadabrante, qui, jusqu'à un certain point, aurait réussi, en présences de plusieurs personnes. Selon que l'indiquent notre vignette, il a inventé un appareil servant de navire sur l'eau, d'aéroplane dans les airs, et d'automobile sur terre. Un succès certain du premier coup eut été une chose vraiment merveilleuse, mais il ne faut pas croire à une impossibilité future, puisqu'il suffit au fond, de centraliser sur une même machine, trois forces de propulsion différentes: la force de traction sur une surface liquide, celle de traction sur une surface solide et la force ascendante avec mouvement en avant, dans l'espace.

L'inventeur n'a pas fait un aéroplane proprement dit, puisqu'il se sert d'un ballon pour soulever à volonté sa machine et planer dans l'espace, mais la même invention sera peut-être plus tard possible avec les plus lourds que l'air, puisque nous avons actuellement les hydroplanes à qui il ne manque que le mouvement sur le sol.

L'appareil tel qu'illustré ci-contre s'explique par lui-même, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans les détails techniques; il n'est pas élégant et ressemble vaguement à un traversier, à un ballon antique et à une automobile des premiers jours de cette invention. On ne nous dit pas non plus si l'expérience a été faite en eau profonde, mais il appert qu'elle a été suffisamment concluante pour exciter la curiosité de la foule et motiver la présence d'une "fanfare allemande". Avec cette invention,



les pannes ne sont pas plus à craindre qu'en yacht, en ballon ou en auto. Si elle se produit dans l'air, on laisse tranquillement dégonfler le ballon et l'on atterrit mollement; si c'est sur l'eau, on a recours aux rames, et si c'est sur terre, on court à pied chez le réparateur le plus près. Plusieurs curieux ont appelé cette invention de M. Mitro Wozny, le "canard sauvage", parce comme le canard, ça pouvait marcher, nager et voler. La vogue n'est pas encore venue, mais qui vivra verra. Il est possible que dans quelques années ce soit le véhicule préféré des nouveaux époux pour leur voyage de noces.

— : o : —

CHATIMENTS MILITAIRES

Les Carthaginois faisaient crucifier les chefs qui avaient été battus, et ceux même qui n'avaient pas pris toutes les précautions pour s'assurer la pleine réussite.

Chez les Gaulois, le soldat, qui arrivait le dernier au rassemblement général des armées, était supplicié et mis à mort. Il fallait pourtant bien qu'il y eut un dernier arrivant!

À Athènes, le refus de porter les armes n'étaient puni que d'une sorte de déchéance civique et religieuse, analogue à l'excommunication, qui interdisait au coupable l'accès aux assemblées du peuple et aux temples des dieux. C'était comme si, pour châtier les insoumis, on leur défendait aujourd'hui de voter et d'aller à la messe.

À Sparte, le Soldat, qui prenait la fuite dans la bataille, était à jamais discrédité. Il n'avait plus le droit d'aller au spectacle, et le fait de se marier avec lui était pour une femme un grand et impardonnable déshonneur.

Chez les Romains, une parole de mépris venant du chef suffisait parfois pour punir des troupes séditeuses. César, ayant appelé ses soldats mutinés *quirites* (messieurs) au lieu de *milités* (soldats) ou *commilitones* (camarades), titre qu'il avait coutume de leur donner, ils se crurent dégradés par cette appellation, et s'efforcèrent de regagner l'estime du général.

— : o : —

UN EMPLOI IMPREVU DU PHONOGRAPHE

On sait que diverses tentatives ont été faites en vue d'appliquer l'usage du phonographe pour l'enseignement des langues étrangères aux enfants.

Un fermier du Wisconsin, E.-U., a trouvé mieux. Il assure qu'ayant reconnu la sensibilité de ses vaches à la musique, il

obtint d'elles une quantité supplémentaire de lait en les faisant traire en présence d'un phonographe en action.

Il explique le phénomène par la tendance qu'ont les bonnes bêtes à retenir leur lait quand on les traite, tendance que supprime la moindre distraction.

Le fermier américain néglige de nous dire quels airs préfèrent ses laitières, si c'est le *Yankee Doodle* ou le *Ranz*, cher aux Helvètes?

— : o : —

LES PECHERIES

Les Américains estiment à 500 millions de dollars par an la valeur des pêcheries du monde entier, et les Etats-Unis viennent au premier rang. Les pêcheries américaines, seules, représentent une valeur de 150 millions de dollars.

La valeur des pêcheries canadiennes est de 40 millions de dollars; celle des pêcheries britanniques de 52 millions de dollars, celle des pêcheries françaises de 33 millions de dollars, celles des pêcheries russes de 50 millions. L'Allemagne pêchait pour 12 millions de dollars.

Les pêcheries d'huîtres du monde donnent une production annuelle d'une valeur de 25 millions de dollars; les quatre cinquièmes de cette production sont fournis par les Etats-Unis, principalement par les pêcheries de la côte de l'Atlantique; le reste se trouve réparti entre les pêcheries de la France, de la Belgique, des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne.

Les exportations de poisson constituent un facteur d'une importance considérable dans le commerce extérieur des Etats-Unis. L'ensemble des exportations représentait, en 1907, une valeur de 25 millions de dollars. Les capitaux qui ont été placés dans les pêcheries des Etats-Unis représentent une somme d'environ 75 millions de dollars, et le nombre de personnes employées dans ces pêcheries est de 220,000.

UNE LEÇON DE CARICATURE

Il n'est pas donné à tous de pouvoir dessiner, et l'art du caricaturiste est peut-être l'un des plus difficiles.

Mais combien de gens pourraient être caricaturistes s'ils se donnaient seulement la peine d'étudier la physionomie humaine, les mouvements et les attitudes du corps.

Le malheur, c'est qu'on veut toujours faire trop compliqué, qu'on cherche à avoir un aspect de fini ou d'ensemble du premier coup, et le résultat c'est qu'on arrive à des expressions fausses, des gestes empesés; on fait du mannequin au lieu de copier la vie.

Caran d'Ache et tous les grands caricaturistes savent dessiner admirablement, mais avant de nous présenter un personnage habillé, ne fut-ce qu'en quelques coups de crayon, ils commencent par dessiner son squelette, afin d'avoir la pose exacte, l'attitude. Ils l'habillent ensuite, puis ils effacent toutes les lignes de trop afin de ne laisser que l'essentiel, que ce qui sert à la clarté du dessin.

Simple histoire de nous amuser un brin, tout en prenant une leçon qu'on pourra appliquer à d'autres sujets, essayons, au moyen des illustrations numérotées ci-contre, de dessiner, en commençant par le commencement, le vieux monsieur que nous reproduisons, très en courroux parce que son garçon de bureau a oublié de lui acheter la dernière livraison de la "Revue Populaire".

Dans la figure 1 nous avons le dessin fini. Tous ceux qui tenteraient de le copier tel quel, tout d'un bloc, manqueraient inévitablement leur coup, parce qu'ils ne savent pas si prendre. C'est pourtant simple.

La figure 2 vous montre le squelette de



l'individu surmonté d'une tête dessinée en quelques coups de crayon. Les lignes brisées qui joignent les pieds et les mains indiquent la position du corps simplifiée. Telles qu'elles elles ne sont pas difficiles à tracer.

La figure 3 vous montre le commencement du corps, soit une espèce de poire, sans vous occuper de passer par-dessus les lignes déjà tracées; il est toujours temps d'effacer ensuite.

A cette poire vous ajoutez des manches et des pantalons sommaires, dans la figure 4, et vous avez commencé dès la figure précédente, à tailler des doigts dans les surfaces destinées à représenter les mains.

Dans la figure 5 vous dessinez l'habit et le bas du gilet, et vous joignez au pied, le bas du pantalon, de manière à laisser soupçonner la chaussure. Ne vous occupez pas des lignes croisées; elles disparaîtront plus tard.

Dans la figure 6 vous accentuez les traits; vous donnez une coupe plus prononcée et plus découpée au dos.

Enfin, dans la figure 7, vous effacez toutes les lignes en trop, puis vous carreautez l'habit et le pantalon, en noircissant les extrémités des pieds, de manière à laisser voir les guêtres. Alors vous avez exactement le dessin de la figure 1 que vous auriez bien difficilement réussi du premier coup, si vous aviez voulu arriver, sans commencer par le commencement, à la conception que vous vous étiez fait de votre individu.

Décomposer les hommes et les choses, les réduire d'abord à leur plus simple expression, puis les compléter petit à petit, voilà le grand secret de la réussite; seulement ce n'est pas encore si facile que cela. Espérons que cette leçon, en passant, vous aura intéressés.

— : o : —

Actuellement, une tonne de diamants vaut \$31,000,000.

PRINCIPALES CAUSES D'INCENDIES

C'EST ce que va nous dire une statistique faite à New-York, il y a quelques années. Durant une période de trois ans, sur environ 15,000 incendies, le cinquième, exactement 2,952, ont été dus à l'emploi des allumettes; le dixième, environ 1,700, à des feux de cheminées; la même proportion à l'imprudence des fumeurs et à celle des ménagères approchant d'un poêle des objets inflammables. Les enfants jouant avec le feu ont 1,100 incendies sur la conscience, et la flamme des bougies a la même responsabilité, tandis que les lampes ordinaires comptent seulement 836 feux. Le gaz, soit par le chauffage, l'éclairage ou les explosions, a 2,000 accidents à son actif, tandis que l'électricité en compte 361 à peine, et la cuisinière, 352.

— : o : —

Les TENORS et les POISSONS

ON a toujours dit: Muet comme un poisson. Un lecteur dément ce dicton, en nous adressant le renseignement suivant dont nous lui laissons la responsabilité:

"Je ne sais pas, dit notre correspondant, si les anguilles crient quand on les écorche, je n'en ai jamais vu dépouiller, mais si vous tirez une anguille de l'eau et que, bien vivante et frétilant par terre, vous la frappez sur la tête à coups de bâton, elle criera. Sa voix est assez claire, haute et surtout très forte; elle imite beaucoup la voix du poulet attaché par les pattes et que les acheteurs marchandent sur le marché, lequel pousse de temps en temps un cri très allongé que j'essaie de reproduire par ces lettres: Corâ! corâ!!"

Si cette observation est exacte, encore une illusion qui s'envole. Le poisson passera bientôt à l'état de ténor.

— : o : —

LES PREMIERES MACHINES A COUDRE

L'HISTOIRE relate que la première machine à coudre fut faite par les Américains Stone et Handerson, en 1815. Cette machine très primitive et peu pratique ne fut d'aucun usage et elle donna des résultats à peu près nuls.

C'est au Français Barthélémy Thimonnier que revient l'honneur d'avoir inventé de toutes pièces en 1825 la première machine à coudre vraiment pratique.

Thimonnier né à l'Arbreslé, département du Rhône, France, alla s'établir de bonne heure à Amplepuis, ville plus im-



portante et surtout plus industrielle du même département, et il y mourut en 1859.

Dès 1830, il se rendit à Paris pour y exposer sa machine perfectionnée, dans l'espoir d'en tirer parti. Il prit différents brevets en 1825, 1845 et 1848.

A Paris il n'eut que des déboires et ce n'est qu'en 1851, lors de l'exposition de Londres qu'il tira une rémunération de son invention. Malheureusement, dès son premier brevet on avait pu établir les détails de son invention et on avait *singé* sa machine.

Vers la même époque l'américain Singer construisit et fit breveter une machine à coudre que représente notre gravure. Depuis, de tels perfectionnements ont été apportés à ces machines, que le nom de Thimonnier, le véritable inventeur est presque complètement oublié, alors que celui de l'Américain Singer est universellement connu.

— : o : —

LE BLUFF DES MEDAILLES BOCHES

LES Boches ont voulu nous faire croire qu'ils manquaient de cuivre et de fer.

De fait, ils n'ont jamais subi la disette du métal (sauf de l'or!) et la preuve en est ailleurs que dans leur prodigalité effrénée de projectiles : ils n'ont cessé de vendre du fer à la Suisse, des machines aux Etats scandinaves, — et ils en avaient de reste pour frapper des médailles commémoratives.

A côté des effigies sacro-saintes de l'Empereur, de l'Impératrice et du Kronprinz, — camelote fort répandue pour la réclame dont avait besoin la famille impériale, — il n'y eut pas moins de 85 victoires allemandes (sic!) provisoirement immortalisées dans des hochets éphémères auxquels les artistes du Vaterland ont dépensé toute leur ingéniosité de courtisans.

Naturellement les "exploits" de Reims n'y furent pas oubliés, non plus que les incursions des Zeppelins.

Une médaille d'argent, frappée à l'effigie de Von Kluck, célèbre la marche victorieuse, si bien arrêtée par la victoire française de la Marne, avec cette inscription "Nach Paris 1914".

Le comble du cynisme, c'est la médaille exécutée à l'occasion du premier assassinat d'enfants accompli au cours d'un raid aérien.

— : o : —

L'INSTINCT DE L'EQUILIBRE

TOUTES les phrases convenues, les axiomes moisis, les définitions calamiteuses que les hommes et les femmes — répètent sans cesse, automatiquement, comme des machines à parler, irritent terriblement le système nerveux.

Ce qui tempère leur danger, et les rend moins néfastes, c'est leur grand nombre. A chacune des lois qu'ils proclament, on peut opposer une loi contradictoire formulée par un autre décret de la Sagesse universelle.

Deux exemples :

Quand on voit un homme éparpiller ses efforts sur plusieurs entreprises, on lui répète ces mots :

— Il ne faut pas chasser deux lièvres à la fois.

Celui, au contraire, qui concentre son travail ou ses pensées, sur une seule affaire, entend au contraire ces conseils :

— Il faut avoir deux cordes à son arc.

Ou bien :

— Il ne faut pas mettre tous ses oeufs dans le même panier...

Si vous êtes vif, prompt, ardent, aussitôt pour vous modérer on vous conseille une prudente lenteur :

— Qui va piano, va sano... Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Au contraire, si vous êtes mou, nonchallant, tâillon, aussitôt on vous crie :

— Dépêchez-vous. Il ne faut jamais remettre à demain ce qui peut être fait aujourd'hui.

— : o : —

HORLOGERS AVEUGLES

LES aveugles de naissance sont comme chacun sait, très habiles de leurs doigts, mais il est assez rare qu'ils embrassent le métier d'horloger. On cite cependant des exemples remarquables à ce sujet.

En Angleterre, à Holbeach, vivait un

horloger célèbre, nommé Rippin, et qui, bien que totalement aveugle, pouvait démonter pièce par pièce et remonter les montres les plus délicates sans la moindre difficulté et plus rapidement que la plupart de ses confrères jouissant d'une bonne vue.

Un jour on lui vola quelques roues et boulons minuscules en usage dans l'horlogerie, mais le voleur fut arrêté et l'on retrouva sur lui les objets que Rippin reconnut au toucher.

Un autre aveugle, fils d'un horloger, était devenu si adroit dans l'industrie de son père qu'il découvrit plus d'une fois, dans des horloges et des montres, des défauts dont d'autres hommes du métier n'avaient pu s'apercevoir.

— : o : —

MOYEN POUR PRENDRE LES RENARDS VIVANTS

ON dépense souvent beaucoup de temps et de travail pour déterrer un renard, dans l'espoir de le prendre vivant. Au moment d'atteindre le but de persévérants efforts, l'animal prend un parti, décampe tout d'abord d'un bond et passe entre les jambes des travailleurs ahuris.

Certains chasseurs experts aux Etats-Unis et au Canada n'éprouvent jamais de déception. Ils ont reconnu, depuis longtemps, que l'odeur de l'*assa foetida* produit sur le renard une espèce de paralysie qui lui ôte immédiatement l'usage de ses facultés. Ils s'arment de torches de résine dans lesquelles on a fait fondre de l'*assa foetida*. La fumée qui se dégage, fortement imprégnée de l'odeur de cette substance, suffit pour ôter aux renards jusqu'à la volonté de fuir. Samson, d'antique mémoire, avait dû entendre parler de ce moyen, pour capturer ses 300 renards vivants.

— : o : —

LE CHAPEAU "AÉROPLANE" ET "NIAGARA"

DEPUIS nombre d'années, il est une coutume de toujours croire que les nouvelles modes nous viennent de Paris.

Partout, à Montréal comme à New-York, les femmes lorsqu'elles font l'achat d'un nouveau chapeau, s'étendent dire : "Madame, c'est le dernier cri de Paris, c'est ce qui est le plus porté aux courses.

Seulement, il y a un seulement, on oublie de croire que les chapeaux les plus excentriques nous viennent d'à côté, c'est-à-dire de New-York même et quelquefois de plus près.

Ainsi, dernièrement, à Londres, une sensation fut créée par l'apparition de deux chapeaux énormes, créés et mis au monde en Amérique. L'un avait pour parrain l'aéroplane, l'autre les chutes Niagara.

Ces deux chapeaux "nouveau genre" firent jaser plus d'une personne, les unes les trouvaient d'une grande originalité, les autres les critiquaient pour leur extravagance.

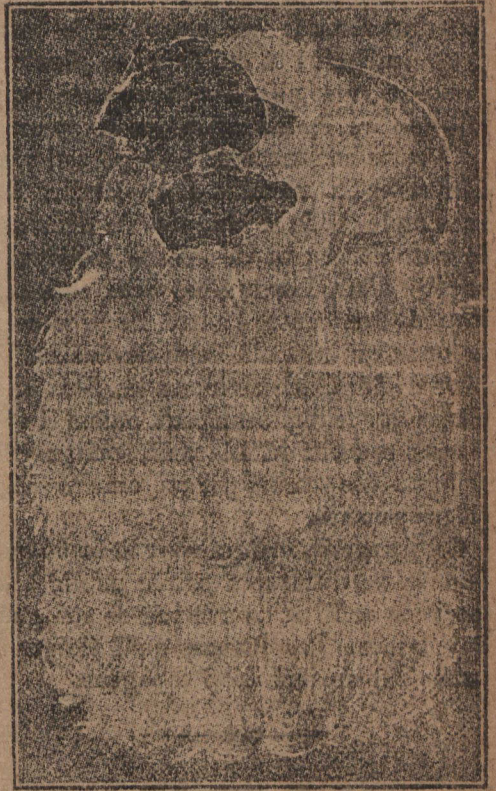
Les goûts ne se discutent pas, contentons-nous de donner une courte description de ces couvre-chefs *up-to-date*.



Le premier porté le nom de "Chapeau Aéroplane" tant pour sa forme que pour sa garniture qui est arrangée de telle façon

que nous avons devant les yeux, un véritable "aéro", excepté que le voyageur est en-dessous de l'appareil.

L'autre chapeau a un cachet plus chic. Au moyen de longues et belles plumes blanches, attachées à l'arrière d'un cha-



peau, de dimension ordinaire, le créateur a voulu imiter une gracieuse chute d'eau. Le vent, secouant légèrement ses plumes complète l'illusion. On l'a baptisée : "Chapeau Niagara".

Inutile de dire que cette mode nous vient de l'autre côté, puisque Chicago a eu l'honneur de sa création.

Les sept chalutiers qui font la pêche dans les eaux canadiennes produisent 1,000,000 de livres de poisson par semaine.

LA MACHINE A APPLAUDIR

COMBIEN de nos jeunes gens férus d'art dramatique assisteraient-ils comme *claqueurs* aux représentations, si cette coutume était dans nos moeurs, comme en France?

On vient, paraît-il, d'inventer un appareil automatique qui remplace le battement des mains et qui exprime plus bruyamment, avec plus d'enthousiasme, pourrait-on dire, l'admiration des auditeurs.

C'est un constructeur français qui vient d'inventer la machine à applaudir. Elle est simple: elle se compose de deux sacs de cuir contenant des petits cailloux et gonflés d'air. Lorsque les deux sacs sont frappés l'un contre l'autre, ils produisent un bruit qui rappelle celui des mains. Un contact électrique actionne les deux sacs, si bien que le régisseur peut, quand il veut et aussi souvent qu'il le veut, souligner les répliques des acteurs par un tonnerre d'applaudissements.

Cet appareil, malgré tout le bruit qu'il peut faire, n'amènera pas le public à un spectacle qu'il ne trouve pas de son goût. Il y a même des chances qu'il éloigne le public s'il devient trop tapageur.

LA FEMME ET LE MIROIR

UN savant allemand s'est jadis mis en tête de répondre à cette question: combien une femme de six ans à soixante-dix ans, c'est-à-dire depuis l'âge où elle commence à être un peu "femme", jusqu'à celui où elle commence à ne plus l'être guère, passe-t-elle de temps devant son miroir?

Pour fournir à cette question une réponse scientifiquement exacte, c'est-à-dire basée sur l'observation d'un grand nombre de cas, le savant allemand a noté avec un soin méticuleux les expériences faites par lui sur les dames dont il a plus ou moins avoisiné l'existence: ses nièces, ses soeurs,

sa fiancée, sa femme, sa tante, ses cousines, ses filles et ses petites-filles.

Il est arrivé aux conclusions suivantes: La fillette de six à dix ans, est chaque jour en moyenne 7 minutes devant sa glace; de dix à quinze ans, un quart d'heure; la jeune fille de quinze à vingt ans, 22 minutes; de vingt à vingt-cinq ans, 25 minutes; de vingt-cinq à trente ans, la femme reste par jour une demi-heure devant son miroir. C'est l'apogée. De trente à trente-cinq ans, la moyenne se décourage un peu et descend à 24 minutes; de trente-cinq à quarante, à 18 minutes; de quarante à cinquante, à 12 minutes. Enfin, de 50 à 60 ans, la moyenne retombe en enfance: 6 minutes.

Au total, 349,575 minutes, soit 5,826 heures, soit 242 jours, soit 8 mois.

Que si les hommes ricanent à l'idée que les femmes passent huit mois de leur vie à se regarder, on leur répondre qu'ils passent beaucoup plus de temps, eux, à regarder les femmes.

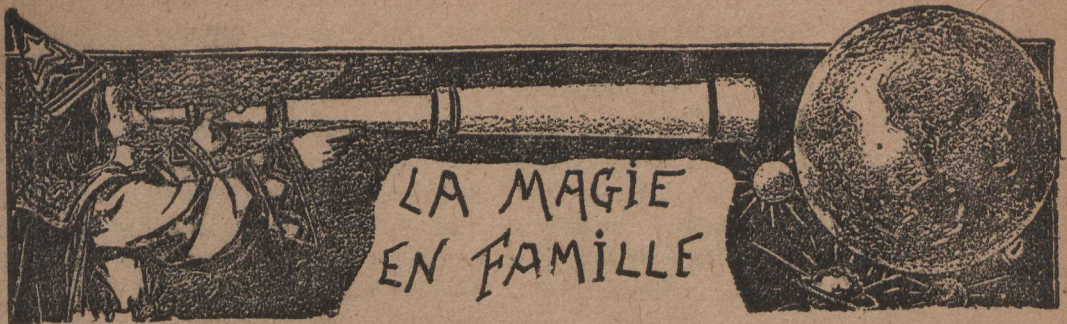
LE LANGAGE DES MOUCHES

D'APRÈS les expériences faites par M. Smithson, les mouches auraient un langage particulier et ne communiqueraient pas seulement entre elles par signes, comme les fourmis, par exemple, qui frottent leurs antennes contre le corselet de la compagne dont ils veulent se faire comprendre.

L'appareil employé pour cette découverte est le microphone, qui, on le sait, rend sensibles à nos oreilles les sons les plus imperceptibles.

Placée sur l'instrument, une mouche fit entendre des bruits, bien distincts du bourdonnement des ailes et qui ressemblaient, suivant l'expérimentateur, au hennissement d'un cheval dans le lointain.

Il paraît que lorsqu'on place deux mouches sur le microphone, on distingue facilement une série nombreuse de sons très variés.



UN TOUR DE CARTES QUI EPATE TOUT LE MONDE

COMME tous les tours de cartes ou de prestidigitation, celui-ci a besoin d'être présenté avec accompagnement d'un certain verbiage; cela donne une apparence de raison à ce que l'on fait. Aussi, en saisissant un paquet de 32 cartes ou de 52 cartes, peu importe, annonce-t-on que l'on va raconter l'histoire d'un voyage fait par quatre grandes familles. Ces grandes familles sont celles du roi Alexandre, du roi David, du roi Charles et du roi César, c'est-à-dire les rois de trèfle, de pique, de coeur et de carreau.

Ces rois, partant en voyage, emmènent naturellement avec eux leurs épouses respectives, Argine, Pallas, Judith et Rachel, qui ne sont pas autre chose que les quatre dames du jeu de cartes.

Tout en parlant, on prépare quatre paquets de cartes, dont chacun comprend d'abord un roi, auquel on ajoute successivement la dame de même couleur. Il va de soi que dames et rois ne pourraient partir en voyage sans leurs valets; on ajoute donc aux paquets les valets des quatre couleurs. Puis on complète chacun de ces quatre paquets par l'as qui représente le drapeau ou l'écusson de la famille. Mais ce n'est pas tout; chaque famille, sans vouloir alourdir par trop de bagage, désire emporter avec elle un représentant des quatre couleurs.

Bien volontiers, nous disposons en leur

faveur d'un carreau, d'un coeur, d'un pique et d'un trèfle, que nous déposons sur chaque paquet: l'ordre n'a aucune importance, on pourrait commencer par le pique ou le trèfle, tout aussi bien que par le coeur. Mais nous devons procéder méthodiquement, car la méthode est toujours une bonne chose, et, avant d'entamer une autre couleur, nous poserons sur chacun des paquets une carte de la couleur prise pour débiter.

Voilà donc nos quatre paquets complètement préparés, et se composant chacun d'un roi, d'une dame, d'un valet et d'un as, plus un pique, un trèfle, un coeur, un carreau. Nous les réunissons dans un ordre quelconque, les quatre voyageurs, avec leur famille et leurs bagages, s'embarquant sur un même bateau. Et l'embarquement se fait avec ordre.

Toutefois, durant la traversée, il est possible que, grâce aux conversations, aux relations plus intimes, aux relations durant des jours et des jours, les bagages et les voyageurs soient quelque peu entremêlés.

Pour figurer ce mélange, nous demandons à quelqu'un de l'auditoire de couper le jeu, comme on coupe d'ordinaire, et, au besoin de couper et de recouper autant de fois qu'il le désirera. Aussi bien, pour éviter toute idée de supercherie, pour que personne ne puisse douter de notre bonne foi, nous demanderons à plusieurs personnes successives de couper plusieurs fois chacune.

Mais voici l'arrivée. Il s'agit de débarquer, il s'agit de se reconnaître, et l'ordre doit présider à la séparation comme au départ.

Or, les yeux fermés, grâce à notre connaissance intime des cartes même quand nous les regardons par leur dos, sans que rien puisse transparaître pour le vulgaire, nous allons procéder au tirage de la façon la plus sûre et la plus méthodique, s'il en fut jamais.

Nous saisissons donc le paquet ainsi brassé et rebrassé, coupé et recoupé; et, prenant les cartes une à une, nous en faisons huit paquets. C'est-à-dire que nous

sur les huit petits paquets formés à côté les uns des autres, sur une table, nous allons prendre successivement chacun de ces paquets et constater quelque chose de bien curieux. Tout est rangé avec un ordre et une méthode tels, qu'il eût été impossible de faire mieux si nous avions saisi le paquet en sens inverse et en regardant les cartes par leur face, et si nous nous étions astreint à un triage minutieux. Le fait est que voici le paquet des rois, quatre rois ensemble; un autre paquet contient uniquement des as, les quatre as; un autre les quatre dames; puis en voici un formé des quatre valets.



Comment on prépare les quatre paquets.

déposons d'abord huit cartes séparément; nous continuons ensuite à déposer carte par carte sur chacun des huit paquets, en suivant toujours le même ordre, mais sans que l'on puisse comprendre où nous allons et surtout ce qui nous sert de repère. Le tout sera de voir si nous arrivons bien au but et si nous procédons effectivement à un triage.

Or, après avoir déposé successivement toutes les cartes que nous avons en mains

Enfin, si nous examinons les quatre derniers paquets, nous allons en trouver un composé de quatre cartes de coeur, un autre de quatre piques, un troisième de trèfles, et un quatrième uniquement aussi de carreaux. On avouera que le triage est parfait. Or, l'explication est assez simple.

Que l'on remarque d'abord, chose essentielle, que chacun des paquets primitifs, paquet portant du roi de chaque couleur, comporte huit cartes. Au moment où nous

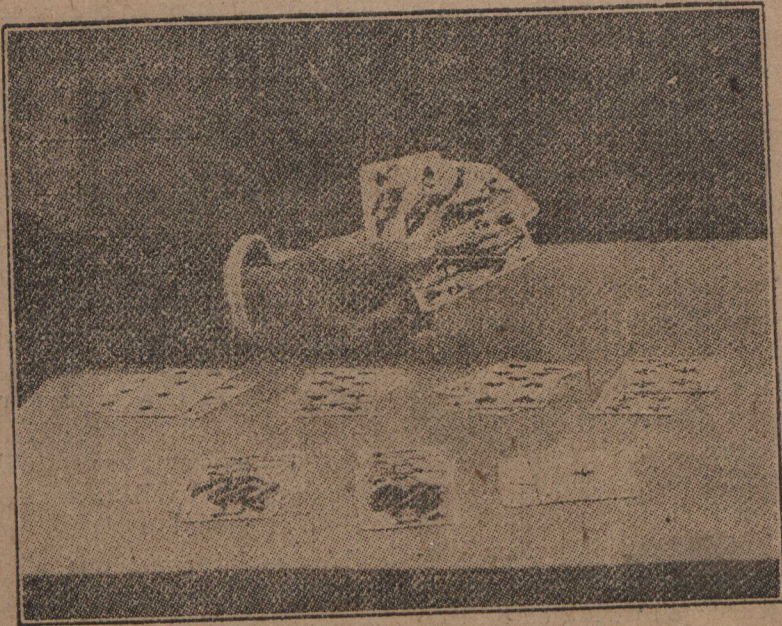
ramassons ces quatre paquets, en les mettant successivement les uns sur les autres, nous avons bien soin, naturellement, de ne pas embrouiller un paquet dans un des autres. Et si l'on examinait le paquet total ainsi formé, soit en commençant par en-dessous, soit en commençant par en-dessus, par un des bouts, peut-on dire, on constaterait que nous avons des séries successives et analogues composées d'un roi, d'une dame, d'un valet et d'un as; puis d'un cœur, d'un pique et d'un carreau.

Par suite, quand nous allons faire couper une première fois le paquet par une personne de bonne volonté, le fait que l'on

une par rapport aux autres) : en considérant les cartes comme une série continue que l'on poursuivrait sur le dessus du paquet après être arrivé à la dernière du dessous, on trouvera toujours préservée intacte la série caractéristique : roi, dame, valet, as, etc.

Voilà déjà qui explique, et qui explique suffisamment, qu'on puisse impunément faire couper et recouper des dizaines, des centaines de fois au besoin. Rien ne sera changé.

Qu'on se rappelle maintenant, que l'on remarque qu'en faisant nos paquets de la fin, dans le but, soi-disant, de procéder à



Les cartes se trouvent réparties en huit paquets par nature.

aura reporté une portion du dessus du paquet en dessous, ne modifiera aucunement la suite continue des cartes. La preuve en est que, si nous ouvrons le paquet de façon à trouver un roi, immédiatement après nous trouverions une dame, un valet, un as et ainsi de suite. Par conséquent, on peut couper et recouper le paquet (nous ne disons pas le *brasser*, car cela modifierait la situation respective des cartes les

un triage des cartes, nous avons décidé d'établir huit paquets. Ce n'est pas au hasard que nous avons pris ce chiffre de huit : il correspondait exactement au nombre de cartes qui entraient dans la formation d'un des paquets du début.

Quand nous commencerons à répartir nos cartes en huit paquets, en suivant exactement l'ordre où elles se présentent dans le paquet total, et en recommençant

par le premier petit paquet, quand nous serons arrivé au huitième, nous allons, chaque fois que nous déposerons une carte sur le premier petit paquet initial, prendre une carte, dans la série du gros paquet total, qui était au huitième rang par rapport à la première carte que nous avons saisie pour ce premier paquet partiel. Et comme les cartes sont toutes rangées en séries de huit, nous prendrons forcément une carte analogue à celle qui était déjà dans le paquet partiel, soit un roi, soit une dame, soit un carreau, soit un pique, etc.

Finalement, nous arrivons donc à avoir huit petits paquets composés de cartes de même nature, et cela automatiquement.

Ce que nous ignorons d'ailleurs tout à fait quand nous composons nos huit petits paquets de quatre cartes chacun, c'est la nature des cartes qui se trouvent dans tel ou tel paquet par lequel nous avons commencé. Ce pourra être aussi bien le paquet des rois que le paquet des petites cartes de carreau, de pique, ou que celui des as.

L'art de la présentation consistera en ce que, en retournant nos petits paquets pour montrer qu'ils sont formés de cartes absolument similaires, correspondant à un véritable triage, nous trouverons toujours moyen d'expliquer pourquoi nous tombons d'abord ou sur les rois, ou sur les dames, ou sur les as, ou sur les cartes secondaires. C'est là le talent du prestidigitateur d'expliquer ce qui se produit, lors même que le résultat serait inconnu de lui, ou lui causerait une surprise.

— : o : —

COQUILLAGE CONCURRENT DU VER A SOIE

ON trouve sur les côtes de la Méditerranée et aussi sur certaines rives américaines de l'océan Atlantique, des moules qui renferment dans leurs coquilles une des plus belles matières textiles connues, laquelle

est, à beaucoup de points de vue, préférable à la soie.

Le *byssus* renfermé dans chaque coquille pèse $\frac{1}{8}$ d'once, mais ne présente rien de particulier à l'oeil, souillé qu'il est tout d'abord par les débris de plantes marines, le sable et la vase. Mais lavées et peignées, ces fibres deviennent brillantes et accusent une coloration variant du jaune d'or au brun olive, luisantes au soleil et très douces au toucher. On peut les filer et les tisser pour en faire des bas, des gants, des fichus et autres petits objets; pour la passementerie particulièrement, ces filaments pourraient fournir des nouveautés recherchées. Les moules, les filaments et les produits de leur mise en oeuvre sont actuellement l'objet d'une étude spéciale de la part de nombreux savants.

— : o : —

JEU DE PATIENCE

DANS une modeste brasserie belge, deux buveurs sont parfois assis en face l'un de l'autre, chacun ayant sa chope devant lui la tête dans ses mains et fixant la table avec attention, sans prononcer une parole.

Un quart d'heure se passe, Tout à coup l'un des buveurs silencieux s'écrie :

— J'ai gagné!

L'autre lui remet une pièce de monnaie. Puis le mutisme recommence jusqu'à une nouvelle et identique exclamation suivie du même manège.

Voici l'explication de cette scène muette :

Chacun verse à côté de lui une goutte de bière, et c'est celle des deux gouttes qui attire une mouche la première qui entraîne le gain de la partie. Mais il y a un truc pour gagner. Les malins laissent tomber un peu de poudre de sucre sur leur goutte de bière, et la mouche accourt tout de suite.

L'ŒUF DE PAQUES DES DEUX DAUPHINS

(Nouvelle par Arthur Dourliac)

...Je pris le livre et l'examinai curieusement.

C'était un "Télémaque" un peu fatigué, mais en bon état cependant; il était orné de nombreuses gravures et portait les armes royales.

Comment ce volume rare et curieux entre tous, qui eût fait la joie d'un bibliophile, se trouvait-il entre les mains d'un obscur paysan, certainement incapable d'en apprécier la valeur.

Sur le premier feuillet, je lus, non sans émotion, cette réponse à ma question :

"A Louis Simon, en remerciement de son oeuf de Pâques.

"Louis Dauphin.

"Mai 1789."

Et au-dessus, tracé au crayon d'une écriture à peine lisible, la même phrase :

"A Louis Simon, en remerciement de son oeuf de Pâques.

"Louis Dauphin.

"Mai 1794."

Les noms des deux fils de Louis XVI, accolés ainsi à ce nom de Simon, l'éclairaient d'un éclat sinistre. Le vieux fermier était-il donc parent du bourreau de l'infortuné Louis XVI?

—C'est une histoire du temps où j'étais petit garçon, Monsieur, me dit simplement le brave homme. Tel que **vous me voyez, j'ai bien certainement**

eu les derniers sourires des deux Dauphins.

Voici comment :

I

Pour lors, c'était un peu avant l'ouverture des Etats généraux, un dimanche de Pâques. Je jouais devant la porte de la ferme, où ma bonne femme de mère venait d'apporter une corbeille de beaux oeufs rouges, jaunes et bleus qui faisaient l'admiration des gamins, lorsqu'en levant la tête, je vis devant moi une belle dame, à l'air imposant, accompagnant une petite voiture, poussée par un grand laquais galonné, dans laquelle reposait un enfant de mon âge, mais si faible, si chétif, avec son visage pâle et son dos voûté, que des larmes en venaient aux yeux.

—Pourriez-vous me donner une tasse de lait? demanda la belle dame à ma mère qui se confondait en révérences.

—Sans doute, madame la Reine, vite Louisot, des chaises, des bols.

Et maman courait tout affairée.

Moi, je restai là, bouche bée, regardant, saisi, la reine de France et de Navarre en simple robe de linon et en fichu croisé, appuyant son beau regard triste sur ce pauvre enfant royal, condamné, hélas! comme la monarchie.

Elle était venue, sans suite, sans es-

corte, s'échappant de ce grand Versailles, dont l'étiquette lui pesait si lourdement, pour embrasser librement son fils installé à Meudon, dans l'espoir que l'air salubre rétablirait sa santé débile.

Et lui, ranimé par cette chère présence et aussi par le soleil printanier qui mettait une poudre d'or aux beaux cheveux de Marie-Antoinette, il souriait à sa mère, qu'il allait quitter, au ciel bleu, qu'il allait bientôt habiter, et même à moi, gamin insouciant, dont il enviait peut-être, tout bas, les joues roses et les membres robustes.

—Comment t'appelles-tu? me demanda-t-il.

—Louis.

—Comme moi et mon petit frère le Dauphin... non, le duc de Normandie, reprit-il vivement en voyant la reine porter son mouchoir à ses yeux.

Il feuilletait machinalement un volume.

—Sais-tu lire?

—Un peu.

—Voyons?

J'épelais laborieusement : "Té-lé-maque".

—Bon, dit-il en riant, maman, il faudra l'envoyer à l'école de mon oncle de Provence.

Parce que, vous savez, il y avait, comme ça, à Trianon, une école pour rire, et c'était le comte de Provence, frère du roi, qui était le maître.

Puis, voyant que j'admirais les images, il se mit à me les expliquer, me parlant des Grecs, de la guerre de Troie, comme un vrai savant!

Maman apportait la collation elle lui présenta un bol de lait bien crémeux avec une belle révérence.

—Je ne voudrais pas vous refuser, dit-il gentiment en y trempant ses lèvres, il est très bon, mais il faut m'ex-

cuser: je suis malade, ça ne passerait pas.

La chère femme était désolée et cherchait quoi offrir à ce pauvre petit prince, qui lui faisait si grand pitié.

—Tenez, lui dit-il tout à coup, en désignant la corbeille d'œufs de Pâques, donnez-m'en un, cela me fera bien plaisir.

Maman se mit aussitôt à tout bouleverser pour trouver le plus beau...

—Non, je vais lui donner le mien, puisqu'il s'appelle aussi Louis, dis-je.

Faut savoir que sur mon œuf, d'un rouge éclatant, il y avait un grand L majuscule du plus bel effet, à mon avis.

Ce fut aussi celui du Dauphin; il battit des mains et me tendant ses doigts amaigris:

—Tu es bien gentil de t'en priver pour moi, je ne l'oublierai pas.

Et il ne l'oublia pas, en effet, le cher petit: un mois après, le même grand laquais qui roulait sa voiture, mais cette fois en livrée de deuil, vint m'apporter ce livre de la part de son jeune maître... qui, lui, était parti pour Saint-Denis où il ne devait même pas reposer tranquille, car, trois ans après, le jour de l'exécution de sa mère, on arrachait le cercueil du pauvre enfant royal de la vieille basilique et l'on jetait ses restes au vent avec ceux de ses ancêtres.

—Bon, voilà l'explication de ces lignes, père Simon, mais celles-là?

Et je lui montrai celles signées du second Dauphin.

II

—Pour celles-là, c'est un souvenir encore plus triste, Monsieur, car enfin le petit malade qui s'était arrêté à notre porte, était entouré de soins, de serviteurs empressés; rien n'avait

manqué à ses derniers moments et il avait pu dire avec vérité, à sa mère, qu' "il n'avait pas d'autre chagrin que de la voir pleurer."

Mais l'autre, pauvre martyr, jeté dans une prison infecte, privé d'air, de nourriture, séparé de sa mère, de sa soeur, livré à cet affreux Simon dont j'ai la honte de porter le nom, celui-là avait raison de répondre à ceux qui, trop tard, hélas! essayaient de le rappeler à la vie: "Non, je veux mourir!"

Faut vous dire que ma mère était fervente royaliste; aussi, malgré le danger des dénonciations, avait-elle conservé pieusement dans l'armoire au linge ce volume du premier Dauphin; et, souvent, le soir, quand nos gens étaient couchés, assis tous deux dans la grande cheminée, elle me faisait lire les gazettes, car elle n'était pas habile à déchiffrer l'imprimé, la chère femme!

Et au récit des massacres, des atrocités, elle se signait d'une main tremblante et disait dévotement son chapelet, pour les victimes de la Terreur.

Une, surtout, l'intéressait entre toutes, et je partageais son sentiment: c'était le pauvre petit prince enfermé au Temple, que, depuis la mort de son père, les Vendéens appelaient: "Louis XVII" et que les Jacobins appelaient: "Louis Capet".

Et nous nous attendrissions en lisant aussi les écrits royalistes publiés sous le manteau et qui racontait sa longue agonie.

—Et dire que son bourreau est un homme qui porte le nom de ton père... un homme qui a de son sang dans les veines... et qui s'est assis à notre table! s'écriait ma mère indignée. Ah! s'il y revenait jamais, je l'empoisonnerais, bien sûr!

En effet, cet horrible cordonnier

était un peu notre cousin et même mon parrain!

Ce fut même ce titre qui me décida à tenter l'aventure que je vais vous conter.

III

Un matin donc,—j'avais mûri mon projet toute la nuit,—je descendis au petit jour, sans que ma mère m'entendit: j'allai à la vieille armoire et j'en tirai le "Télémaque" que je mis sous ma veste.

J'allais partir mes sabots à ma main, quand, à la faible lueur de l'aurore, j'aperçus sur la table, devant mon assiette, un bel oeuf bleu de roi (le rouge était une couleur odieuse) avec mon initiale en jaune.

C'est vrai! c'était Pâques; maman n'avait pas oublié la fête proscrite?

L'oeuf alla rejoindre le volume et je me mis en route.

Il était midi, lorsque après avoir franchi sans encombre les portes de Paris (un enfant ça passe partout!), j'arrivai devant le Temple, élevant sa tour massive vers le ciel.

Hardiment je passai devant le factionnaire.

—Eh bien! eh bien! où vas-tu donc, gamin? est-ce qu'on entre ici, comme dans un moulin?

—Je vais chez le citoyen Simon.

—Qu'est-ce que tu lui veux?

—Je veux le voir; c'est mon parrain.

—Tiens, le voilà justement, "ton parrain", dit le soldat, en me montrant un homme à figure patibulaire, qui traversait la cour... et je ne t'en fais pas mon compliment, ajouta le brave homme en reprenant sa faction.

—Bonjour, parrain, m'écriai-je, en me jetant dans les bras du cordonnier,

qui me repoussa, du reste, assez brutalement.

—Qu'est-ce que tu veux? galopin, gronda-t-il d'une voix enrouée.

—Comment, tu ne reconnais pas ton filleul!... sans compter que tu lui as donné un assez vilain nom!

—Eh! c'est le petit Louis Simon.

—Oui, et je n'en suis pas plus fier pour ça;... les camarades se moquent de moi, me traitent d'"aristocrate", parce que je m'appelle comme le tyran.

—Ils ont raison.

—Merci bien, j'ai beau leur dire que ce n'est pas ma faute, mais celle de mon parrain qui, lui, est pourtant un fameux sans-culotte, puisqu'on lui a confié le "louveteau" à garder; rien n'y fait.

—Tu n'as qu'à changer de nom.

—C'est ça que j'ai pensé; mais la mère m'a dit: Ça ne serait pas honnête pour le citoyen Simon; il faut le consulter et lui demander, comme parrain, de choisir le nouveau nom de son filleul.

—C'est juste.

Ma petite fable n'était pas trop mal arrangée, et Simon flatté de cette déference, m'invita à déjeuner; puis, au dessert:

—J'ai réfléchi à ta demande, garçon, elle démontre ton civisme: en conséquence, pour remplacer le nom odieux d'un tyran, je te donne celui d'un homme qui a tué ses fils en haine de la royauté: Je te nomme Brutus, et il n'y aura plus que des chouans pour rire de ce nom-là!

Je remerciai mon parrain de ce second baptême, avec une chaleur qui me mit tout à fait dans ses bonnes grâces; et comme il prenait un trousseau de grosses clefs que je lorgnais du coin de l'oeil, il se tourna tout à coup vers moi:

—Allons, suis moi, Brutus, et tu pourras dire à tes camarades, comment ton parrain traite la graine de tyran.

J'obéis, le coeur battant bien fort.

Enfin! j'arrivais donc au but de mes désirs.

Simon ouvrit une porte et j'aperçus dans le coin d'un galetas sans nom, un petit garçon en haillons, assis les mains jointes sur un mauvais grabat, et récitant ses prières.

Ce spectacle exaspéra le cordonnier et, avec une imprécation de fureur, il saisit une cruche pleine d'eau, et la jetant à la tête du pauvre:

—Tiens! Capet, voilà pour tes momeries!

Tremblant et grelottant sous cette douche glacée le sang coulant de son front ouvert, l'enfant ne poussa cependant pas une plainte, et ses traits gardèrent leur expression angélique.

J'étais bouleversé.

—Tiens, ajouta l'impitoyable bourreau, en me prenant par le bras, vois-tu ce garçon? Capet: c'est un vrai sans culotte, lui, il déteste les tyrans, et a changé son nom de Louis pour Brutus?

Le petit prince ne répondit pas.

—Il devient tout à fait idiot, gronda son geôlier. Veux-tu répondre, louveteau!

Mais ni les coups ni les menaces ne parvenaient à le tirer de son mutisme et de sa morne stupeur.

Pour moi, ému jusqu'au fond de l'âme, j'avais fort à faire pour contenir mon indignation, et je commençais à désespérer de pouvoir parler au pauvre martyr quand soudain, la voix de la citoyenne Simon se fit entendre au bas de l'escalier.

—Vite, Simon! on te demande de la Commune!

Ce mot de "Commune", troublait

les têtes les plus solides: la terrible assemblée, d'un mot, les faisait si vite rouler dans le panier! Aussi ne songeant plus à moi, mon parrain s'élança au dehors et, dans sa précipitation, m'enferma avec le prisonnier.

J'eus peine à réprimer un cri de joie, et me jetant au pied du Dauphin:

— Monseigneur, je ne suis pas un affreux sans-culotte, lui dis-je très vite en baisant ses petites mains glacées; j'ai pris ce moyen pour arriver à vous: la preuve, c'est ce livre qui me vient de votre frère et que je vous apporte... et puis aussi un oeuf de Pâques... Comme à lui... j'ai pensé que cela vous ferait plaisir... je l'ai vu autrefois... avec la reine.

Au nom de sa mère deux larmes roulèrent sur les joues creuses de l'orphelin.

Oh! non, il n'était pas idiot, et ses yeux d'azur brillaient d'une intelligence précoce; et s'il ne parlait pas, comme on l'a dit, c'est qu'il ne voulait pas parler.

Il prit le "Télémaque", le feuilleta, et je vis qu'il lisait ce qu'avait écrit son frère; puis il sourit:

— Gardez-le aussi en souvenir de moi, me dit-il d'une voix très douce; moi je garderai votre oeuf de Pâques... Pâques! ajouta-t-il d'un ton rêveur, c'est presque mon anniversaire... je suis né le jour de Pâques... j'ai sept ans.

Sept ans, pauvre innocente victime de la barbarie des hommes!

— Monseigneur, que puis-je faire pour votre service? Je suis petit, mais j'ai grand coeur...

— Rien, merci... priez seulement le bon Dieu pour que j'aille bien vite retrouver mon père et ma mère.

Il tenait toujours le volume.

— Avez-vous un crayon? me demanda-t-il tout à coup.

J'en tirai un de ma poche.

Alors, avec effort, car ses doigts étaient comme engourdis, il traça quelques mots.

— Merci, dit-il encore.

Et voyant mon visage inondé de larmes, il s'approcha de moi et m'embrassa.

Il m'embrassa! voilà bientôt quatre-vingts ans de cela, Monsieur, mais je le sens toujours sur ma vieille joue ridée les lèvres de ce fils de roi-martyr, dont moi, obscur paysan, j'ai eu la dernière caresse.

Simon rentrait. L'enfant avait repris son masque impassible.

— Eh bien, il ne t'a pas mangé, ce louveteau?

— Non, mais tu aurais pu me laisser en meilleure compagnie, parrain, répondis-je.

Le soir, quand je rentrai au logis, où ma mère m'attendait bien inquiète, et que je lui racontai mon équipée, la chère femme trembla bien fort et essaya de me gronder; mais s'arrêta aussitôt;

— Après tout, tu as bien fait, Loui-sot; c'est une brave action et qui te portera bonheur.

Je l'ai cru, et je le crois encore, Monsieur; et si mes affaires ont prospéré, si Dieu m'a béni dans mes enfants, je l'attribue à la protection des deux petits princes martyrs dont moi, chétif, j'ai un instant consolé la souffrance.

— o —

Aux Etats-Unis, on propose de conserver, à l'année, le régime de l'économie de la lumière du jour, et le sénateur Calder, de New-York, présente un bill à cet effet.

LA FETE DE PAQUES ET LA LUNE ROUSSE

On donne le nom de lune rousse à la lune qui vient après Pâques. On sait l'influence que la lune exerce sur la terre; son action se fait sentir en plusieurs circonstances, notamment par le flux et le reflux de la mer, et dans certaines grandes marées. Mais on croit, dans nos campagnes, qu'elle a aussi une grande influence sur les phénomènes de la végétation. Il s'agit principalement ici de la lune rousse, qui commence en avril; cette année, vers la fin du mois.

Les campagnards prétendent que les rayons de cette lune, en avril et en mai, exercent une fâcheuse action sur les jeunes pousses des plantes. Ils ont remarqué que la nuit, quand le ciel est serein, les feuilles et les bourgeons exposés à la lumière de la lune se rougissent et se gèlent même quand le thermomètre se maintient à une température moyenne. Ces observations ne sont pas un préjugé; elles constatent un fait; seulement, les causes qu'on lui attribue ne sont pas exactes.

La lune n'a aucune vertu refroidissante; et les remarques des paysans n'avaient pas été expliquées avant les découvertes de M. Wells, un savant, qui a exposé sur le sol en plein air de petites masses de coton, d'édredon et d'autres matières légères, et a trouvé la nuit leur température de 6, de 7 et même de 9 degrés au-dessous de l'atmosphère environnante. Les végétaux étant dans le même cas, cette différence de température n'ayant lieu que par un temps parfaitement serein, il a réhabilité la lune en expliquant le phénomène. Il a démontré

aussi que l'observation des jardiniers était juste, mais incomplète. En ménage, dans certains cas, la lune rousse arrive trop tôt, après la lune de miel.

ENCORE UNE RICHESSE QUE NOUS IGNORONS.—LE LOUP DE MER COMESTIBLE.

Les Canadiens n'utilisent que fort peu un poisson que l'on appelle communément le loup ou le chat de mer. Il existe deux formes de ce poisson, l'"Anarhicas lupus", et l'"Alati-frons". Ce poisson pèse de quinze à cinquante livres, il n'a pas exactement la forme d'une anguille, mais il est allongé, très gros et lourd; sa chair est très blanche, plus blanche même que celle du flétan, lamelleuse et délicieuse. Un Ecossais disait, il y a 30 ans, qu'il en avait mangé et que c'était le meilleur des poissons. Quiconque en a goûté admet qu'il est excellent. On en prend de grandes quantités sur nos côtes, mais on ne les utilise pas. A Clark Harbour, Nouvelle-Ecosse, on en abandonne parfois de grandes quantités sur le quai car on les considère d'aucune valeur.

Ce sont d'excellents poissons, et sur les marchés anglais — les plus difficiles qui existent — le loup de mer se vend maintenant, mais il est décapité, et on le prend pour de la morue de première qualité.

Le nombre de perdrix a beaucoup diminué dans l'état de New-York. Les chasseurs réclament l'abolition des permis de chasse pendant quelque temps.

COMMENT LES CHAUVES PEUVENT SE FAIRE PLANTER DES CHEVEUX.

GARDER ses cheveux c'est mieux et c'est plus simple que de se faire une *fausse tête* une fois qu'on l'a perdue. Seulement, ne les garde pas qui veut, et les chauves sont légion.

Mais que ces derniers se consolent puisque la calvitie va disparaître à jamais.

Il suffit de savoir s'y prendre. C'est des Etats-Unis que vient le procédé.

la vie. On peut planter jusqu'à trois cents poils à l'heure.

On peut nuancer les touffes, former des parterres et des mosaïques; tout l'art du jardinier, cher à M. Emile Bernadet, le surintendant des parcs de Montréal, va être porté sur la tête humaine.

Il faut des aiguilles électriques stérilisées, dans lesquelles on enfle le cheveu,



Un spécialiste, le docteur Szekely, un Hongrois, autrefois de Budapest, établi à New-York, vient d'appliquer au traitement du cuir chevelu les procédés du jardinage. Il repique donc les cheveux, comme on repique les salades. Un petit trou et un poil dedans. Mais ce poil volage, il le fixe par un petit lien d'or. En voilà pour

avant de le planter dans la tête et de le fixer définitivement avec le minuscule hammeçon d'or en forme d'anneau. On calcule qu'un pouce carré de cuir chevelu peut contenir 1,250 cheveux qu'on peut planter à raison de 40 à la demi-heure. Seulement il appert qu'après une séance d'une heure et demie de ce traitement douloureux —

oïoï, ma mère, — le patient doit se reposer au moins quinze jours. Il faudrait donc plus d'un an pour planter un crâne entier.

Le gros inconvénient, c'est que l'application du système coûte fort cher. Le fil d'or, multiplié par 30,000, (attendu que ce n'est pas être exigeant que de désirer une chevelure de 30,000 cheveux seulement), n'est pas à la portée de bien des bourses... Nous reparlerons de cette invention géniale quand il suffira d'un simple fil de laiton pour ressembler à Absalon ou à Clodion le Chevelu. Il appert que le Dr Passegan, de San Francisco, réussit à planter 60 cheveux à la minute à l'aide d'aiguilles magnétiques perfectionnées, selon qu'on peut le voir dans la vignette ci-dessus.

— o —

SUPERSTITIONS ET PREJUGES

QUEL jour êtes-vous né?

Car, vous ne vous en doutez peut-être pas, ce jour a une grande influence par la suite sur le cours de votre existence.

Un préjugé courant veut en effet qu'un enfant qui est né le lundi, soit de beau visage; le mardi, il sera rempli de la grâce de Dieu; le mercredi, il sera plus tard la bonté même. Né le jeudi, il aura un caractère heureux à moins toutefois que sa naissance n'ait précédé le soleil; le vendredi, il sera malheureux; le samedi, la vie lui sera tour à tour dure ou favorable; enfin, né le dimanche, il sera constamment à l'abri du besoin.

D'après une autre superstition très courante en Ecosse, couper les ongles ou les cheveux à un bébé avant qu'il ait un an révolu, c'est le vouer d'une manière certaine au malheur.

Savez-vous maintenant comment une Américaine mesure l'amour de son fiancé?

Lorsque celui-ci vient la voir, elle prend et garde dans sa main fermée une fleur

tant que dure la visite. Au départ du fiancé, elle voit, suivant que la fleur est plus ou moins fanée, le degré de sincérité de l'amour dont on vient de lui faire la déclaration.

En Espagne, il en est autrement.

Une Espagnole juge du bonheur qui lui est réservé suivant que la rose moussue qu'elle a placée à son corsage s'épanouit plus ou moins le jour où elle a eu une entrevue avec son soupirant.

Les cérémonies du mariage comportent aussi beaucoup de superstitions. En France et aussi au Canada, beaucoup de jeunes filles croient s'assurer de l'autorité de leur mari ou tout au moins échapper à son entière domination en s'arrangeant pour que l'anneau qu'il leur mettra au doigt ne descende pas jusqu'à la dernière phalange.

Enfin, pour limiter là ces divers exemples de préjugés, il n'est pas jusqu'au pêcheur qui n'ait lui aussi ses superstitions, et cette fois, il ne s'agit que d'un poisson d'avril.

C'est ainsi que dans plusieurs endroits de la Province de Québec, le pêcheur, s'il veut que le poisson morde, doit emporter un fétiche, il ne doit pas regarder fixement le bouchon. En Angleterre, la rencontre d'une pie fait rentrer bredouille. Deux pies assurent une pêche miraculeuse.

Si vous croisez une femme aux cheveux roux, si vous mettez, sans le vouloir, le pied sur votre ligne, rentrez chez vous. En revanche, si vous vous mouillez les pieds par inadvertance, le succès est assuré.

En Ecosse et aussi chez nous, pour conjurer le sort, les pêcheurs crachent sur leur ligne amorcée. Dans le même but, les riverains de la Tweed aveuglent les mauvais génies des eaux en jetant du sel dans la rivière. Si une femme traverse la rivière avant le pêcheur, celui-ci ne prendra aucun saumon. Les Chinois qui pêchent ne portent jamais secours à un camarade qui se noie, afin de ne pas indisposer les génies de la rivière. C'est le comble!

L'homme qui se plaint des femmes est un sot; celui qui s'en loue est un fat; celui qui n'en parle pas est un niais.

* * *

Il est tout de même malheureux de constater que ce n'est qu'après le mariage que l'on rencontre "l'âme soeur".

* * *

Un homme marié prend un quart d'heure pour se rendre à son bureau le matin, et une heure pour en revenir le soir.

* * *

Un homme ne commence jamais une affaire d'amour avec l'idée que ça finira par un mariage; tout comme un homme ne prend jamais son premier verre de champagne avec l'idée de se griser.

* * *

L'armistice est le temps qui s'écoule entre les fiançailles où l'homme se rend à discrétion et le mariage où l'homme perd sa liberté.

* * *

Un magistrat vient de décider qu'une femme a le droit de prendre de l'argent dans les poches de son mari. Mais ce que les femmes demandent, ce n'est pas le droit de prendre mais l'opportunité.

* * *

Conte de fée (revu et corrigé) : ...et le Prince Charmant épousa Cendrillon, lui acheta une machine à coudre et l'établit "modiste de chapeau" et ils vécurent très heureux tous les deux avec l'argent que son commerce fit entrer dans le ménage.

* * *

Le célibataire qui dans une soirée s'ennuie à causer avec les jeunes filles invitées, sacrifierait quelquefois les 3 ou 4 heures de sa veillée pour causer 10 minutes avec la bonne de la maison.

* * *

Le comble de la cruauté pour un célibataire, c'est de commencer à dire à une femme quelque chose qu'elle meurt d'entendre et de s'arrêter au milieu de sa phrase pour allumer un cigare.

Plus une femme a le pied petit, plus elle a le coeur large.

* * *

Faire un bon mari d'un bon célibataire est presque aussi difficile que de fabriquer des républiques avec des empires comme la Russie ou l'Allemagne.

* * *

De deux maux, une jeune fille choisit toujours celui qui porte des moustaches.

* * *

Qu'est-ce qui froisse le plus une femme? Un mari qui cherche toujours une nouvelle excuse pour être arrivé en retard à la maison ou un mari qui sert toujours la même et éternelle excuse.

* * *

Les jeunes filles d'aujourd'hui se demandent avec anxiété si elles seront assez "fascinatrices" pour épouser un homme riche ou assez riche pour épouser un homme "fascinateur".

* * *

Une femme est si complexe qu'elle peut prouver à un homme qu'elle ne ressent pour lui qu'un sentiment absolument platonique et lui passer la main dans les cheveux pour le convaincre de la véracité de ses paroles.

* * *

La femme amoureuse a une langue pour parler et des yeux pour répondre.

* * *

Toutes les femmes qui sont traitées en princesse avant leur mariage, risquent d'être traitées en esclave après.

* * *

Quand un homme marié est de mauvaise humeur sa femme ne sait jamais si elle doit le faire revenir avec un baiser, un bon plat, une dose de philosophie ou une tablette de dyspepsie.

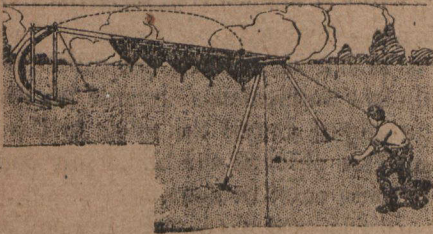
* * *

D'APRÈS certaines autorités, il y aurait sept ciels et sept enfers, ce qui vous donnerait 14 chances en vous mariant, sept bonnes et sept mauvaises.

LE JEU DE BALLE "BOOMERANG"

UN nouveau jeu, qui se joue en plein air, fait fureur à l'heure qu'il est en France. Ce nouveau jeu s'appelle le *Boomerang*.

L'appareil consiste en quatre piliers de



quatre pieds de hauteur, placés de manière à ce que deux fils attachés au haut des piliers aient chacun dix pieds de longueur et soient éloignés l'un de l'autre de huit pouces.

Un certain nombre de poches en net sont placées à une extrémité entre les cordes. A l'autre extrémité se trouve une glissoire qui envoie les balles lancées dans les poches de net.

Notre gravure nous donne une très bonne idée de l'appareil et de la façon de le construire.

Chaque joueur a droit à cinq balles, qu'il lance dans la glissoire et qui viennent retomber dans les poches. Le joueur enregistre ses points d'après le nombre de balles qui sont tombés dans les poches. Chaque poche représente une valeur différente.

— : o : —

POUR CONNAITRE L'AGE D'UNE PERSONNE

Les gens ordinairement n'aiment pas à dire leur âge; mais vous pouvez le savoir facilement en leur faisant suivre les instructions suivantes: La personne dont vous désirez savoir l'âge doit faire le calcul elle-même. Dites-lui d'abord de mar-

quer l'ordre numérique du mois dans lequel elle est née, de multiplier ensuite par 2, d'ajouter 5, de multiplier par 50, d'ajouter son âge, de soustraire 365, d'ajouter 115, et demandez-lui alors le montant qui lui reste.

Les deux chiffres de droite seront son âge, et le reste le mois de sa naissance.

Exemple: Le total étant 832, la personne est âgée de 32 ans, et elle est née le huitième mois (août). Essayez-le.

— : o : —

L'EXTRACTION DU CHARBON DANS LES MINES

UNE nouvelle méthode pour remplacer la main-d'oeuvre dans les mines de charbon, pour l'extraction et le transport du précieux minerai, vient d'être mis en essaie et a donné les plus heureux résultats. L'appareil est mue par l'électricité.

Cet appareil est muni d'un couteau à rotation qui coupe et taille le charbon de la grosseur voulue. A l'aide d'un jet de vapeur le charbon est débarrassé de toutes



ses impuretés et transporté par des forces centrifuges au dehors de la mine. Cet appareil peut faire dans une journée le travail de 30 hommes; presque tous les grands propriétaires miniers l'ont adopté.

— : o : —

LE MARCHÉ DES DIAMANTS ET DES PERLES

AMSTERDAM était naguère le grand marché de pierres précieuses de l'Europe.

Les diamants, les saphirs, les émeraudes, les rubis, les opales ruisselaient dans les mains des vendeurs, des courtiers, des acheteurs. La capitale de la Hollande s'enrichissait des transactions brillantes qui s'opéraient chez elle; les millions remués engendraient les millions.

Quelque temps avant la guerre, on pensa, sinon à transférer, du moins à créer à Paris une sorte de succursale du marché des brillants; on fit se mouvoir les intérêts particuliers des négociants en pierres précieuses qui jusqu'alors n'avaient pas encore résolu de prendre position.

Et c'est ainsi que les intérêts particuliers servirent les intérêts du pays tout entier. Paris devint marché.

La guerre brusquement arriva.

Les transactions un instant faiblirent; les achats semblèrent suspendus... ce ne fut qu'un instant.

La Marne était à peine passée que Paris redevenait le marché central des pays alliés et neutres et les affaires reprenaient avec une poussée telle que, en 1915 les résultats les plus inattendus et les plus beaux venaient récompenser des essais tentés avant la guerre.

Depuis, l'augmentation s'était constamment manifestée, si bien qu'au début de l'an dernier on put considérer que la France restera le marché central de l'univers.

— : o : —

Les POUDRES METALLIQUES ET LA COLORATION DES ETOFFES

Les poudres métalliques donnent aux étoffes le brillant qui leur donne l'aspect

soyeux. L'inconvénient de la plupart de ces poudres est qu'elles ne sont pas blanches, telles, par exemple, la poudre d'aluminium qui est d'un reflet bleu gris. Par suite, elles sont inapplicables pour des étoffes de couleur claire ou d'un blanc pur.

Ces poudres sont fixées aux tissus au moyen d'un agglomérant qui devrait également avoir la nuance voulue, ce qui n'est pas facile à réaliser.

Dans le but de vaincre ces difficultés, un chimiste autrichien a inventé un procédé au moyen duquel des effets brillants peuvent être obtenus sur blanc pur comme sur toute autre couleur.

Ce procédé basé sur le principe de l'action mutuelle de la cellulose et ses dérivés et du mica finement pulvérisé.

L'emploi du mica pour les tissus est bien connu, mais la clef de la nouvelle méthode, se trouve dans l'excellent et naturel résultat produit par l'action combinée du mica, de la cellulose, la nitrocellulose et autre dérivés.

La cellulose et ses dérivés ne font pas fonction exclusivement d'agglomérant pour la fixation de la poudre de mica, puisque l'adhérence de celle-ci peut également être procurée au mieux par d'autres agglomérants tels, par exemple, que la gélatine, l'albumine, le vernis et des solutions de résine.

Pour obtenir une bonne coloration et une brillante impression, les proportions suivantes ont de bons résultats:

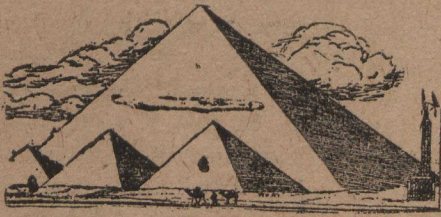
Cent parties en poids d'une solution de nitro-cellulose à 15 pour cent (nitrate de cellulose), pyroxyline, collodion, etc., dans un dissolvant approprié comme l'amiacétate, le bytylacétate, etc, ou que l'on peut ajouter une petite quantité de matière adoucissante, par exemple de l'huile de castor ou de la glycérine, mêlées à 8 à 10 parties en poids de mica finement pulvérisé.

— : o : —

LA TERRE DES TRANCHEES ET LES PYRAMIDES D'EGYPTE

ON comprendra encore mieux la somme de travail accomplie par nos soldats durant la dernière guerre, pour creuser les tranchées, si l'on compare la quantité de terre et de pierre extraite durant la guerre avec les fameuses pyramides d'Égypte, ces pyramides qui ont émerveillé le monde depuis des siècles.

Ainsi, si de tout ce qui a été extrait pour creuser les tranchées on bâtissait une pyramide, celle-ci serait environ deux fois et demi plus haute que la grande pyramide de Chéops et son volume serait quatorze fois plus grand. Alors que la base de la fameuse pyramide d'Égypte ne couvre



qu'un peu plus de treize acres, la pyramide des "tranchées" en couvrirait soixante-quinze.

Ajoutons encore que pour le transport d'une telle quantité de terre et de pierre, il faudrait 30,000 navires de 600 pieds de long ou encore, plus d'un milliard de wagons, lesquels, mis l'un derrière l'autre, formeraient un train dont la longueur ne serait pas de moins de 160 fois la circonférence de la terre.

— : o : —

LE PLATINE

COMMENT ON LE TRUQUE

VERS la fin de l'année 1917 paraissaient dans divers journaux suisses des annonces dans lesquelles on offrait 100 dollars à qui

pouvait procurer 2 lbs d'or. Ces offres alléchantes étaient faites, assure-t-on, par des déserteurs réfugiés à Genève. Avec l'or qu'ils pouvaient se procurer, ces individus "fabriquaient" du platine. Voici comment ces artistes — car il doit s'agir d'ouvriers bijoutiers de valeur — s'y prenaient: ils entouraient l'or, mis en petits lingots rectangulaires, d'une mince couche de platine et vendaient le tout pour du véritable platine.

Comme cette matière précieuse presque introuvable, vaut actuellement \$6.70 l'once, on se rend compte des gros bénéfices qui pouvaient être ainsi réalisés.

Il y a deux ou trois semaines, un interne français mettait la police de Genève au courant des faits. Un piège fut tendu et, bientôt un Allemand authentique entra en relations avec un des membres de la bande, le nommé Sch... Celui-ci promit à son futur acheteur de lui livrer trois livres de platine pour le prix de \$9,300. Le marché devait se conclure le lendemain dans une brasserie du Quai des Bergues.

La souricière aussitôt établie par les agents de la Sûreté ne donna pas les résultats que l'on escomptait. Au lieu d'arrêter Sch... le principal coupable, les agents mirent la main sur un intermédiaire, un mutilé de guerre, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre. On le trouva en possession du platine promis, trois livres exactement. Sur l'ordre du juge d'instruction, le coupable fut écroué à la prison de Saint-Antoine.

Quant au platine saisi, — six petits lingots rectangulaires recouverts d'une mince couche de platine, — il renferme de l'or à 14 carats. *expertise*

D'après une *expertise* ordonnée, cet or et ce platine valent *exactement* \$2,000. La police aura donc *fait* une bonne affaire, car personne ne *peut* réclamer ces précieuses pièces à *quintion*.

Cette opération *doit* donc rapporter \$7,300 aux *trafic* *de* *platine*.

D'OU VIENT L'OR ?

Il serait bien difficile d'évaluer la quantité d'or qui circule à travers le monde, car elle a augmenté, avant la guerre, dans d'énormes proportions.

Il y a une trentaine d'années, les mineurs et les laveurs de sables aurifères du monde entier, extrayant du sol un total de 111 millions d'or. En 1911 ce chiffre a été élevé à \$491,137,920. En 1912, la production a atteint \$503,138,000 environ.

On estime que depuis 1880, 6 milliards d'or nouveau ont été réponus à travers le monde. D'où venaient-ils et comment ont-ils été découverts ?

La grande bataille pour la recherche du roi des métaux, la "fièvre de l'or" ne sont pas aussi anciennes qu'on pourrait le croire. C'est seulement vers le milieu du siècle dernier que des convoitises s'allumèrent dans le nouveau et l'ancien monde à la nouvelle qu'on venait de découvrir des gisements d'or d'une richesse inouïe en Californie.

La première pépite avait été ramassée par hasard dans un ruisseau par un Mormon. En un an et demi, la population passa de 1,500 âmes à plus de 100,000. On vit, dans le port qui s'appelle aujourd'hui San-Francisco, des navires abandonnés par leur équipage. Tout le monde se faisait chercheur d'or.

Les vivres que l'on faisait venir, car personne ne voulait exercer d'autre métier que celui de "prospecteur", atteignirent des prix fabuleux: \$8.00 une bouteille de vin, \$1.00 la livre de farine. On se volait, on s'assassinait. Ce fut atroce et magnifique.

Cette fièvre de l'or ne devait pas tarder à se transporter à l'autre bout du Pacifique. C'est en 1851 qu'on trouva les premiers gisements australiens. Là aussi la lutte fut chaude, on vit des fortunes incroyables se faire en moins d'un an. Beaucoup de prospecteurs hardis qui s'étaient

trop avancés dans l'intérieur, principalement dans le grand désert de Gibson, moururent de faim.

En Californie et en Australie, la sécheresse avait fait de nombreuses victimes. C'est le froid qui décima les chercheurs d'or au Klondyke. Cela date d'hier puisque c'est en 1896 qu'un nommé Georges Carmack s'enrichit en quelques jours.

Plusieurs montréalais connus ont également fait fortune au Klondyke.

Ceux qui suivirent Carmack immédiatement firent en deux ou trois semaines des fortunes telles qu'une fois de plus la fièvre de l'or fit frissonner le monde. La ruée vers le Klondyke fut formidable. Malheureusement, elle se produisit en hiver. Le froid d'abord, le dégel et les inondations du printemps ensuite firent de nombreuses victimes parmi les malheureux mineurs.

Il ne faut pas croire qu'il soit très rare de trouver de l'or. En fait, il y en a partout (un statisticien ne s'est-il pas amusé à calculer la valeur de celui qui se trouve dans les briques des maisons de Londres.) mais encore faut-il que l'exploitation donne des bénéfices suffisants.

Les principaux gisements du monde sont en Amérique: l'Alaska, le Far-West et les Guyanes; au Canada, dans le Nouvel-Ontario et le Nouveau-Québec; en Afrique, la côte occidentale, principalement en Guinée; en Asie, la Sibérie et la Chine; en Europe, la Transylvanie, la Serbie et l'Oural. Il existe même des mines exploitées en France, dans la Mayenne. Sauf peut-être en Chine, où les gisements sont mal connus, il ne semble pas que nous devions assister à un accès de la fièvre de l'or comparable à ceux du siècle passé.

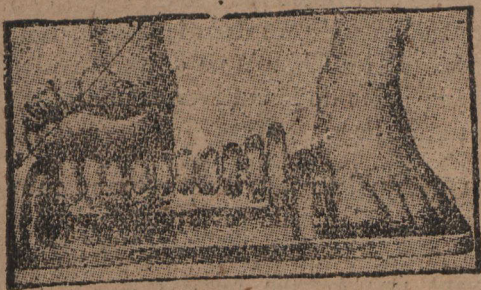
— : o : —

Les plus belles choses dans la vie d'une femme sont ses *hiers*; les plus belles choses dans la vie d'un homme sont ses *de-mains*.

NOUVEAU MASSAGE POUR LES PIEDS FATIGUÉS

UN ingénieur vient d'inventer un nouveau genre de massage pour les pieds fatigués. Cet appareil, d'une simplicité enfantine, consiste en une série de petits disques de bois de diamètre différents montés sur une tige de manière à ce que le pied soit bien appuyé.

Ce traitement non seulement, renforce les muscles du pied, mais stimule aussi la circulation du sang et repose énormément le pied après une longue marche.



L'appareil à massage pour les pieds.

Cet appareil est très recommandé à ceux qui font leur travail debout, tel les employés de banques ou de bureaux; les facteurs y trouveront également un très grand soulagement après leur journée finie.

soulagement après leur journée finie..

— : o : —

L'AMBRE GUERISSEUR

ON sait que, depuis la guerre, on emploie avec grand succès, dans les hôpitaux militaires, pour le traitement des brûlures, une composition inventée par le docteur Barthe et connue sous le nom d'ambrine.

C'est un mélange de paraffine et d'essence d'ambre.

Il est intéressant de rappeler à ce propos qu'on soupçonnait depuis longtemps les propriétés de l'ambre, pour la cicatri-

sation des plaies, mais qu'on n'était jamais parvenu jusqu'ici à trouver une méthode d'application véritablement satisfaisante.

Les Anciens avaient une foi profonde dans les vertus médicales de l'ambre. Ils en obtenaient une huile par distillation et croyaient que cette huile était souveraine contre les convulsions infantiles.

Ils croyaient aussi — et cette superstition est encore partagée çà et là — que des grains d'ambre, enfilés sur un collier et portés autour du cou, étaient un charme magique contre la folie et contre les fièvres.

Puisque, grâce à la guerre et grâce au docteur Barthe, l'ambre peut enfin justifier aujourd'hui sa réputation médicale, il semble opportun de remettre en mémoire à ceux qui l'auraient oublié, que l'*ambre jaune* (il ne s'agit point ici, en effet, d'*ambre gris*, substance grasse et aromatique) l'ambre jaune est une espèce de résine ou de colophane fossile, homogène et susceptible de recevoir un beau poli.

C'est probablement à cause de cette dernière qualité qu'on emploie l'ambre, depuis des siècles, à fabriquer de petits ornements, tels que colliers, chapelets, etc.

Lorsqu'on le soumet à la distillation, il donne de l'acide succinique. Il existe en assez grande quantité dans les dunes sablonneuses qui bordent la mer Baltique, entre Koenigsberg et Mémel.

Parmi les plus beaux blocs d'ambre connus, on cite celui du musée Mark à Dantzig, qui pèse six livres, et dont on refusa cinq mille dollars. Il est absolument sans défaut, ce qui est très rare, car on trouve généralement dans l'ambre des insectes ou des fragments de plantes.

Frédéric-le-Grand payait jadis le même prix un bloc qui pesait dix livres. Ce spécimen est aujourd'hui au musée minéralogique de Berlin. Mais s'il dépasse le précédent par la taille, il est loin de l'égaliser pour la perfection, car il offre des fentes et des cavités.

L'EXPORTATION DE L'ELECTRICITE

LA fourniture internationale d'énergie électrique a déjà fonctionné sur une ou deux places. Un notable exemple de ce genre est celui de la transmission d'électricité d'une station hydro-électrique de l'Ouest de la Suède, partiellement au moyen d'un câble sous-marin, à l'île Danoise de Sealand. Ce système marche depuis deux ans d'une manière très satisfaisante. Des plans sont actuellement projetés et leur réalisation est fortement appuyée au Danemark, en Suède et Norvège pour des fournitures inter-scandinaves sur une bien plus large échelle.

A présent, le Danemark reçoit quelque 10,000 H. P. de la Station de la Compagnie de Forces Suédoises de Lagan.

Il a été question également d'exporter de la force de la grande Station d'Etat de Trollhaettan. Mais, bien que la capacité de cette station qui approche actuellement de 13,000 H. P., puisse être portée à 170,000 H. P., par la régularisation de la Vanern, pouvant encore être augmentée ultérieurement de 50,000 H. P. par l'utilisation d'autres chutes de la rivière Goeta, il n'y aurait pas d'excédent de force à transmettre au Danemark, vu que la consommation du pays augmente aussi rapidement que la capacité de la station. Il faudrait que le Danemark qui a besoin de 200,000, 000 H. P. soit assisté par une coopération entre la Suède et la Norvège.

Le Jutland pourrait être approvisionné d'électricité par la Norvège au moyen de câbles sous le Skagerack; cela n'offrirait aucune difficulté technique.

La connexion entre la Suède et le Danemark s'effectueraient par des câbles partant d'Helsingborg, sous la Sound. Il a été proposé la nomination d'une Commission Inter-Scandinave pour l'avancement de ces projets.

LE THE ET SA PRODUCTION MONDIALE

LA légende chinoise raconte que Dharma, fils d'un roi des Indes, avait coutume de ne pas se coucher le soir et de méditer dans son jardin jusqu'à l'apparition du jour. Une nuit qu'il se voyait sur le point de succomber au sommeil, il s'arracha les cils des paupières et les jeta par terre; ils y prirent racine et produisirent la plante qui donne le thé.

D'après cette légende, le thé serait originaire de l'Inde; mais il est certain qu'il croît spontanément dans le Céleste-Empire et que les Chinois ne doivent avoir eu que la peine de le cultiver et non celle de le naturaliser.

Quoi qu'il en soit, il est reconnu que les premiers plants de cet arbuste n'ont pas été introduits dans la péninsule indienne avant une époque relativement récente. C'était en 1826, et ils furent apportés par un colon nommé Bruce, qui avait pénétré dans l'Assam et s'y était établi avec son frère.

Le fait parvint à la connaissance des directeurs de la Compagnie des Indes. En 1834, ils envoyèrent dans l'Assam un comité de trois personnages qui se procurèrent d'autres plants importés de la Chine, et quelques cultivateurs s'étant présentés, une Compagnie se forma à laquelle le Gouvernement vint puissamment en aide.

En ce moment, le thé est cultivé dans huit districts de l'Inde, à savoir: Assam, Cachar, Silhet, Darjceling, Kangra, Dehra, Doon, Kumaun, Chittagong, sans parler des Nilghirries et de Ceylan, qui tous ont envoyé aux expositions universelles du monde entier, des assortiments de leurs produits. Malgré la grande habitude qu'ont prise les Anglais des thés de la Chine, ils sont loin de dédaigner ceux de l'Inde.

COMMENT UN ARTISTE PATRIOTE PEUT DEVENIR UN CHEF D'ÉTAT

(Détails nouveaux sur Paderewski)

Paderewski, le grand pianiste que tant de Canadiens ont acclamé, a été choisi par sa patrie, la Pologne, actuellement si tourmentée, comme président du Conseil de sa nouvelle forme de gouvernement. Plusieurs de nos artistes et journalistes montréalais (j'ai eu l'honneur d'être du nombre,) ont eu l'occasion de converser avec le maître, et il leur a suffi de quelques instants d'entretien pour se convaincre qu'il avait deux religions, la musique et sa patrie. Oui, Polonais, il l'est tellement que son patriotisme lui valut jadis l'aventure suivante. Il venait de jouer à la cour de Russie. Le tsar Nicolas II voulut lui témoigner son admiration et sa sympathie. "Monsieur, dit-il, la Russie s'honore de vous compter au nombre de ses enfants." Paderewski se redressa et, fixant fièrement l'empereur, s'écria : "Pardon, sire, je ne suis pas Russe, je suis Polonais!" Le lendemain, il était reconduit à la frontière.

Aujourd'hui, Paderewski est couvert de gloire et millionnaire, mais il fut d'abord pauvre et ignoré, et il plaira peut-être à nombre de nos lecteurs qui l'ont entendu en concert, à Montréal et au Canada, de connaître certains détails de la jeunesse malheureuse du plus grand des pianistes, racontés par M. Paul Brunold, dans les "Annales", de Paris.

Le successeur de Liszt et de Rubenstein est né à Kunglowak, en Po-

doie, et il n'eut tout enfant, pour satisfaire son violent désir d'apprendre, que les chansons des pays polonais et les leçons mensuelles d'un vieux professeur ignorant toute méthode. A douze ans, il put enfin suivre les cours du Conservatoire de Varsovie, qu'il quitta, six ans après, pour une première tournée de concerts en Russie; il reprit ensuite ses études au Conservatoire, où on lui offrit une place de professeur.

"Ses compatriotes lui réservant toujours l'accueil le plus froid et la presse ne lui ménageant pas ses plus amères critiques, Paderewski décida de ne plus se faire entendre dans son pays, et, sans ressource aucune, il partit pour Berlin, où il devint l'élève de Kiel et Urban, il vint ensuite à Paris, où un groupe d'amis organisèrent quelques séances de musique de chambre. Décidé à se perfectionner encore il se rendit à Vienne, auprès de Leschetizki.

"Ses études terminées, il accepta la place de professeur au Conservatoire de Strasbourg, mais y renonça bientôt pour entreprendre ses grandes tournées de concerts. Ce fut à Paris qu'il obtint ses premiers succès; le public et la presse se montrèrent si enthousiastes que Londres lui fit aussi un splendide accueil. Dès ce moment, ce ne furent que triomphes en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Australie, etc.

"Dans le jeu de Paderewski, vibre l'âme de la Pologne.

"Comme compositeur, Paderewski a publié une œuvre très importante pour le piano, des mélodies sur des paroles polonaises et un cycle de mélodies sur des vers de Catulle Mendès.

"Son opéra, "Manru", fut représenté à Dresde en 1901, avec un succès très grand.

"Sa "Symphonie", exécutée à la Société des Concerts du Conservatoire dont nous avons eu la visite à Montréal, en janvier, et que l'on pourrait intituler: "Symphonie Héroïque Polonaise", est une œuvre d'une grande noblesse et suffirait à consacrer le génie du musicien. Les souffrances de la patrie opprimée et les sentiments de révolte dominant cette grandiose composition.

"Il y a longtemps déjà, Paderewski prêtait son concours à un concert donné à New-York au bénéfice de l'Arc de Triomphe de Washington. A l'issue du concert, plusieurs discours furent prononcés et un orateur, remerciant M. Paderewski, exprima l'espoir que la Pologne serait un jour libéré. Un sourire éclaira les traits de l'artiste, et, au lieu de répondre, il secoua la tête, mit un doigt sur ses lèvres et, s'asseyant au piano au milieu des tonnerres d'applaudissements joua une rapsodie de Liszt d'une manière impressionnante.

"On se rappelle les pénibles incidents qui eurent lieu en Allemagne lorsque le gouvernement décida que la langue polonaise serait proscrite et remplacée par la langue allemande pour apprendre aux enfants le catéchisme. Les petits Polonais refusèrent de répondre en allemand et furent odieusement brutalisés par les insti-

tuteurs; il y eut des révoltes de sentiments blessés; les parents qui avaient protesté furent emprisonnés. A ce moment, Paderewski donnait en Allemagne une série de concerts; apprenant ces douloureux événements, il abandonna les recettes pour soulager ses compatriotes malheureux.

"Une des dernières manifestations de son patriotisme fut l'érection, avec ses deniers, d'un monument à Cracovie destiné à commémorer la bataille de Grunwald, gagnée par les armées polonaises.

"Sa patrie, qui pourtant n'avait guère encouragé ses débuts, le reçut magnifiquement lorsque, sur les instances de ses compatriotes, il se décida à jouer à Varsovie, en 1899. La direction du Conservatoire de Varsovie lui fut offerte."

Depuis le commencement de la guerre actuelle, Paderewski a donné de nombreux concerts en Amérique, tout en s'occupant d'organiser les fonds de secours aux Polonais. Il a abandonné toute sa recette à cette œuvre, soit plus d'un million de dollars, et il a même sacrifié une partie de son immense fortune personnelle, pour le soulagement de ses compatriotes. Sa patrie lui devait bien de l'appeler au poste de confiance qu'elle lui a confié. Pourvu que quelque Bolshevik ultra révolutionnaire n'assassine pas ce grandiose artiste et ce grand citoyen.

G. C.

— 0 —

La Sibérie est florissante mieux que jamais, et des représentants de son gouvernement viennent de se rendre en Norvège pour y faire l'achat de machines agricoles.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

N'est-ce pas, jeunes amis, que la récente guerre, malgré toutes ses horreurs, a permis à l'homme de faire les découvertes scientifiques les plus stupéfiantes, les plus renversantes ? Et, pourtant, l'esprit humain qui est infatigable dans sa soif de savoir, saura bien encore arracher à la science d'autres secrets non moins merveilleux. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'admirable harmonie du grand et infini mouvement universel ? Ceux qui, du temps d'Homère, croyaient que la terre était bornée de tous côtés par le fleuve Okéanos, et ceux qui, jusqu'à Galilée, refusaient de croire à la rotondité de la terre et au mouvement astral, sont bien loin dans le passé. La science a marché et elle a arraché à la nature une partie de ses secrets les plus intimes. Nous savons aujourd'hui que tout gravite autour du Soleil et que cet astre lui-même n'est pas immobile; nous savons que c'est la course vertigineuse de l'univers entier vers l'infini de la divinité, et à bien réfléchir à toute cette immensité il faut nous incliner de plus en plus devant la puissance et la majesté du Créateur.

Immense et majestueuse harmonie des mondes ! Un mouvement universel emporte les astres, atomes de l'infini. La Lune gravite autour de la Terre; la Terre gravite autour du Soleil; le Soleil emporte toutes ces planètes et leurs satellites dans l'immensité in-

finie des univers... Et ces mouvements s'exécutent suivant des lois déterminées comme l'aiguille de la montre qui tourne autour de son centre — ou comme ces ondulations circulaires qui se développent à la surface d'une eau tranquille dont un point a été frappé. C'est une harmonie universelle que l'oreille ne peut entendre, comme le supposait Pythagore, mais que notre intelligence doit essayer de comprendre. Tous les milliards de mondes sont emportés dans l'espace par un mouvement propre, et sur une voie différente.

Il n'y a pas une seule étoile fixe ! Celle qu'on appelait ainsi jadis ne nous paraissent telles qu'à cause de la faiblesse de nos moyens. Toutes volent, se précipitent, tourbillonnent prodigieux, dont chaque flocon est un soleil, vers des destinées inconnues dans l'immensité de la Création sans fin.

Emportée par la puissance de la gravitation, la Terre yogue autour du Soleil à une distance de 148 millions de kilomètres. Elle parcourt ainsi un cercle de 930 millions de kilomètres en 365 jours et 6 heures. Elle tourne sur elle-même en 24 heures, mais pas comme le ferait une boule lancée sur une surface plane. Son axe de rotation n'est ni droit ni courbé, mais incliné d'une certaine quantité, inclinaison qu'il conserve dans son mouvement par rapport au Soleil.

Et lentement, de siècles en siècles,

cet axe tourne sur lui-même dans l'espace, de sorte que notre pôle se déplace. Il décrit en 25,800 ans, un cercle complet.

Et tous les autres astres qui existent par milliers et toutes les planètes et leurs satellites sont entraînés dans l'effroyable tourbillon selon une marche qui leur est mathématiquement assignée.

Dans l'espace sans borne, volez par la pensée dans une direction quelconque, allez avec la vitesse de la lumière: 300,000 kilomètres par seconde, allez ainsi pendant autant de milliards de siècles qu'un homme pourrait, en une vie de cent ans, ou même de 969 ans comme Mathusalem, en écrire en ajoutant sans cesse des zéros au chiffre 9... et jamais vous ne serez arrêté par une limite; jamais vous ne verrez une frontière...

Tout cela semble affolant, n'est-ce pas? Mais, c'est cela l'harmonie des mondes et c'est cela la grandeur sublime de la création. La science a progressé et elle aura beau progresser encore pendant des siècles et des siècles que nous ne comprendrons toujours qu'une infime partie de tant de merveilles.

Epsilon.

— o —

VIENT-ON DE DECOUVRIR LE CENTRE DE L'UNIVERS

DE tous les astres étudiés au télescope et dont on a essayé de mesurer la distance, la lumière, la chaleur et le mouvement propre, Canopus, ou l'étoile alpha de la constellation du Navire, vient d'être l'objet d'une étude du plus curieux intérêt: un astronome anglais, M. Walkey, membre de la Société royale astronomique de Londres.

Cette étude tendrait à montrer que le centre de l'univers vient d'être découvert, et que l'étoile Canopus serait ce centre.

Ce Canopus est le plus prodigieux de tous les soleils de l'infini visités par nos télescopes. D'après les estimations les mieux fondées, sa surface surpasserait de 18,000 fois celle du soleil, son diamètre de 134 fois, et son volume de 2,420,000 fois celui de notre foyer.

Cet astre pèserait un million et demi de fois plus que le soleil, lequel pèse 333,000 fois plus que la terre entière.

La distance de Canopus serait de 489 années de lumière, c'est-à-dire que le rayon lumineux qui nous arrive aujourd'hui de cette étoile doit être parti en l'an 1,426.

Comme la lumière parcourt 300,000 milles par seconde, 18 millions par minute, 1 milliard 80 millions par heure, 25 milliards 920 millions par jour et 9 trillions 467 milliards par an, la distance de Canopus peut être évaluée à 4 quadrillions 629 trillions de milles. Ça n'est pas à la porte.

Cette fameuse étoile étrangère à nos traités d'astronomie, invisible pour nos latitudes boréales, est visible de la France coloniale, de l'Algérie, du Maroc. Elle vient d'être signalée de Constantine et de Boghar.

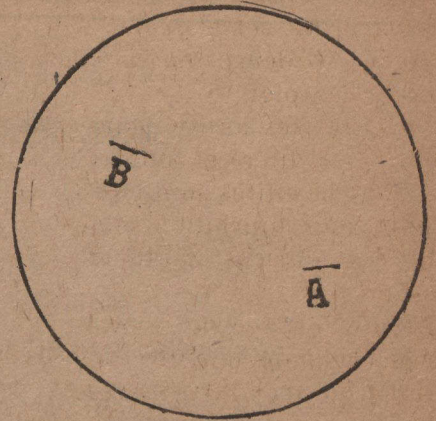
Ce soleil formidable, centre probable de l'univers sidéral auquel nous appartenons, est réduit pour nous au rang d'étoile. Nous devons saluer, par la pensée, dans cette étoile, un astre deux millions quatre cent vingt mille fois plus volumineux que notre soleil, c'est-à-dire représentant à lui seul 3,145 milliards de globes terrestres. C'est vertigineux!

— : o : —

LE mariage est ni une tragédie ni une comédie, mais un bon vieux mélodrame qui finit toujours bien, si toutefois vous êtes capable de vous rendre jusqu'au bout.

LE LAPIN BLANC DE PAQUES DE NOS PETITS AMIS

DIRECTION—Facile à faire. Découpez soigneusement chaque partie; fixez avec de la colle le dos et le devant du lapin. Collez les charnières A et B, repliées, sur les lettres A et B, dans le cercle. Collez le cercle sur un carton découpé de mêmes forme et dimension. Faites une fente dans la poche du gilet du lapin, sur la ligne pointillée; c'est pour y mettre la montre. Pliez l'habit selon les lignes pointillées (m...n). Pour faire tenir l'habit, pliez la charnière E autour du cou. Le lapin a alors sa grande toilette de Pâques, comme on peut le voir dans le modèle réduit, au centre et au bas de la page.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnements de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé, dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général et d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

: Chacun a sa maniere :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman provincial, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

CONSULTATIONS GRATUITES

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL





EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez Le Révélateur des Amoureux, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. R., 385 ave Mont-Royal, Est, Montréal.

Liscz "LE SAMEDI"

Journal Illustré Hebdomadaire

(40 PAGES)

Abonnement payable d'avance. Canada et Etats-Unis, \$3.50, 1 an; \$1.75, 6 mois. Montréal, la banlieue et l'Europe, \$4.50 1 an; \$2.25, 6 mois. Un numéro: 7 cents.

Nos lecteurs sont priés de ne pas oublier de mentionner le nom de la "Revue Populaire" lorsqu'ils feront leurs achats chez nos annonceurs, soit personnellement, soit par écrit.



M. VICTOR NANTEL

MESURES PRISES ET AJUSTAGE A DOMICILE SI DESIRE

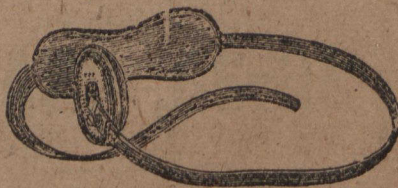
La MAISON NANTEL a toujours en mains et fabrique sur commandes. Membres Artificiels, Bandages Herniaires Brevetés, Corsets Orthopédiques, Corsets de Maintien, Corsets Elastiques, Ceintures Post-Opératoires, Ceintures pour Rein Mobile, Corsets et Ceintures de Maternité, Ceintures des Obèses, Bas Elastiques, Béquilles, Chaises d'Invalides, etc.

SPECIALITE:—Bande de contention pour Hernies faites avec le plus grand soin et donnant des résultats remarquables.

VICTOR NANTEL,
75 Rue BLEURY

Tél. Main 1644

Montréal.



AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

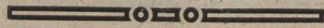
Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

COSTUMES



Vous éprouvez un sentiment
d'estime pour vous-même
lorsque vous étrennez un
costumes tailleur.



Vous éprouverez toujours ce
sentiment lorsque vos toi-
lettes seront maintenues en
parfaite condition, grâce à

NOS METHODES
DE NETTOYAGE

DECHAUX FRERES

Nettoyeurs



Teinturiers

Tél. Est 51



Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : :
Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : :”

IDA C. BAILEY ALLAN,

Spécialiste en économie domestique.

Lait Condensé
Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL



Une Poitrine bien Développée

fait valoir la finesse de la taille

L'efficacité quasi-miraculeuse des

PILULES PERSANES

m'a rendu le bonheur, un moment fort compromis... Avis sage à mes sœurs qui cherchent à plaire.

EMILIE NNE T.

"J'étais sceptique, cependant, j'ai essayé vos fameuses

PILULES PERSANES

Les rondeurs ont fait place aux creux désespérants. Je continue le traitement et je vous complimente sincèrement.

ADRIENNE VANDERBERG.

LES INCOMPARABLES PILULES PERSANES

de Tewfik Haziz de Téhéran, (Perse).

développent la poitrine, raffermissent les chairs effacent les creux des épaules, remédiant ainsi aux caprices de la nature.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00.

SOCIÉTÉ DE PRODUITS PERSANS

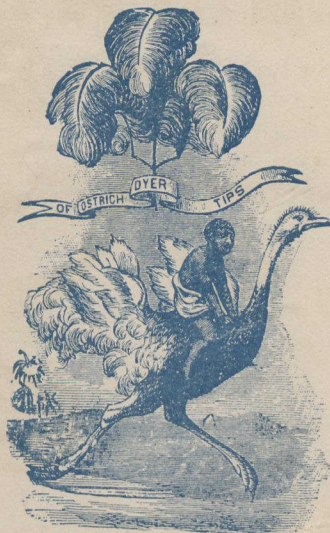
Dép. A. Boîte Postale 1031

MONTREAL, Canada.

A. F. DECHAUX

Teinturier-Degreaisseur

Satisfaction Garantie. Prix Modérés.
Prompte Livraison.



62, rue Ste-Catherine Est, Montreal
Tel. Bell Est 51

FRED. MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

Importe directement

Les Dernières Créations

Pour

Complets et Pardessus

EN TISSUS

SALON RÉSERVÉ AUX DAMES



P
R
I
M
E
U
R

DRAPS FINS ANGLAIS
DE

PRIESTLEY

Legers de poids, Texture solide, Souples
a l'emploi, Se drapent bien et
ont du maintien



Ces draps sont tissés sur les métiers anglais de Priestley qui
n'emploient que les meilleures laines filées et les laines d'Aus-
tralie. Ils possèdent le

si parfait de **PRIESTLEY**
BORDEN MILK Co. votre permanent MONTREAL